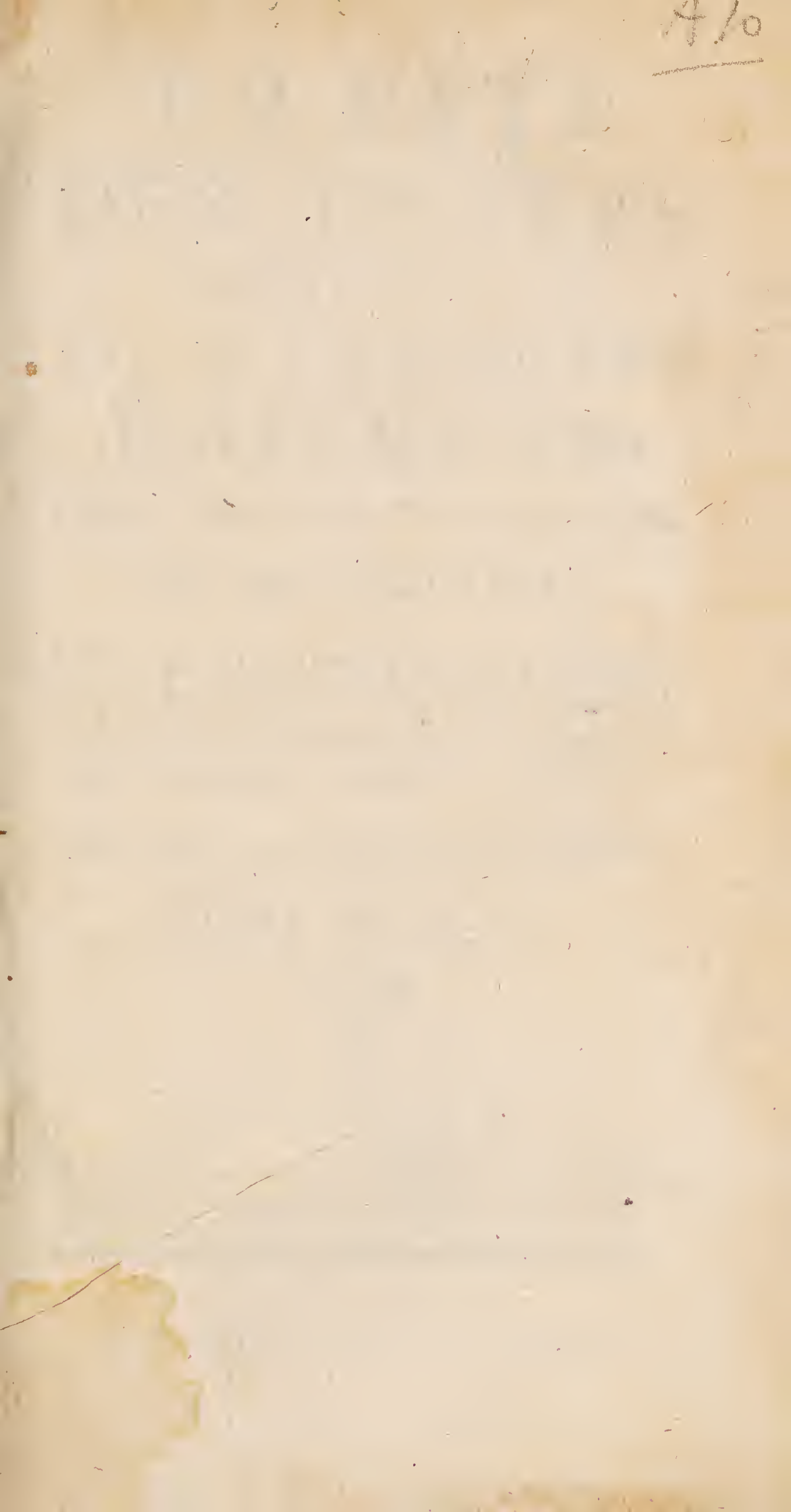





4/0

TRAITÉ DES FIEVRES

TRADUIT DU LATIN

DE M. FREDERIC HOFFMANN,

Premier Medecin du Roi de Prusse, &c.

Par M. EIDOUS,

SUIVI DE PLUSIEURS DISSERTATIONS qui ont rapport à la même matiere, traduites du Latin du même Auteur, par M. BRUHIER, Docteur en Medecine.

Pour servir de suite à la Medecine Raisonnée.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce second Volume.

TRAITE' DES FIEVRES.

Suite de la premiere Section.

Chapitre X.

Chapitre XI.

Chapitre XII.

Chapitre XIII.

SECTION SECONDE.

Fin de la Table des Chapitres.



TRAITÉ DES FIEVRES.

SUITE DE LA PREMIERE SECTION.

CHAPITRE DIXIE'ME.

Des Fievres Epidemiques, Exanthématiques, Catarrheuſes ou Pethechiſantes.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *Deſcription de la maladie.* II. *Attaque & cours de ces maladies.* III. *Evenement.* IV. *Cauſe formelle.* V. *Cauſe materielle.* VI. *Elles ſont produites par le vice de*

l'air, VII. *ou la diſpoſition du corps*; VIII. *Ce qui produit la différence des accidens*. IX. *Evenement de ces maladies*. CURE. I. *La guériſon dépend des forces de la nature*. II. *Indications curatives*. III. *Il faut faire uſage des aigrelets*, IV. *des temperans*, *&* *des humectians*. V. *Il faut aider l'excretion qui ſe fait par la peau*, *&* *le bas ventre*; *&* *rétablir les forces*. VI. *Remedes les plus éprouvés dans ces maladies*. PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS CLINIQUES, ET METHODE PARTICULIERE DE TRAITER CES MALADIES. I. *Le régime doit être temperé*, *&* *égal*. II. *Il faut avoir ſoin de la tranſpiration*. III. *Le malade ne doit point ſe mettre ſur ſon ſéant*. IV. *Il faut que l'eſprit ſoit tranquille*, *&* *que le malade ait du courage*. V. *Il doit éviter les alimens*. VI. *Les medicamens énergiques ſont nuiſibles*. VII. *Il faut placer les remedes à propos*, VIII. *&* *les approprier au temperament du malade*. IX. *Il faut remedier aux accidens*; X. *moderer les excretions*. XI. *La ſaignée*, *les émétiques*, *&* *les veſicatoires*, *demandent beaucoup de prudence dans leur uſage*. HISTOIRE DE MALADIES. OBSERVATION I. *Fievre maligne pétéchiſante épidémique à Hall*

en MDCXCVIII. *Constitution precedente de l'air mal saine. Quels sont ceux qui ont été attaqués de la maladie, & à qui elle a été funeste. Ses symptômes essentiels. Ils étoient différens suivant les temperamens. On remarqua de même des diversités dans les excretions, soit que ce fût des diarrhées, des sueurs, des hemorrhagies, celle de l'urine, le vomissement, ou des efflorescences. Bons & mauvais signes. Evenement. Régime de vie. Les alexipharmaques chauds ont été nuisibles. Usage de la saignée, des vomitifs, vesicatoires, & opiatiques. Matiére des médicamens emploïés avec succès. Méthode curative. Cure des symptômes. Maniere de se garantir de la maladie.* OBSERVATION II. *Constitution épidémique de l'air & des maladies pendant l'année* MDCCXXVIII. *Histoire d'une fievre Petechiale batarde accompagnée du pourpre blanc. Histoire d'une fievre maligne exanthématique. Conséquences.*

I. Es fievres sont continuës, douces, accompagnées de l'abbatement des forces, de l'insomnie, du dégoût, & quelquefois de l'éruption de taches

ſur la ſuperficie de la peau. Elles ſont cauſées par la trop grande abondance & par la diſſolution interieure des ſéroſités excrementeuſes ; elles ſont contagieuſes, & mettent la vie en danger.

II. Dès le commencement de la maladie le viſage devient malade, & les perſonnes qui ſont prêtes à en être attaquées, ſe plaignent trois ou quatre jours avant que de ſe mettre au lit, d'une laſſitude ſpontanée, d'une peſanteur dans le corps, & dans les jointures, comme ſi elles avoient les os briſés ou contus, d'un abbatement des forces, du dégoût, d'une legere défaillance, de nauſées cardialgiques, du mal de tête, d'un ſommeil inquiet, & de pareſſe du ventre. Il ſurvient enſuite ſur le ſoir un friſſon & un froid ſuivi de fievre ; les ſymptômes augmentent, les forces diminuent plus conſidérablement, deſorte que les perſonnes foibles & délicates ont peine à ſe tenir ſur leur ſéant ; le mal de tête augmente avec vertige & agitations involontaires, quelques-uns reſſentent une douleur aigue dans le dos, dans les côtés, & dans les hypochondres, ils brulent intérieurement, ils ont le goſier ſec, le pouls ſerré, agité & foible, leur urine

eſt pâle, ſans aucun dépôt, & ils ont beaucoup de peine à reſpirer. Il ſort alors à quelques-uns vers le quatriéme ou le ſeptiéme jour, ſur-tout ſur le dos, l'eſtomac, & les bras, des taches qui leur apportent quelquefois du ſoulagement, & quelquefois non; qui ſont plus abondantes dans quelques malades, & en moindre quantité dans d'autres; elles ſont de différentes couleurs, dans la plûpart de couleur de pourpre, d'un pâle ou d'un rouge livide, tantôt plus larges & tantôt plus petites; elles reſſemblent dans quelques-uns à des morſures de puces, dont elles différent cependant, parce que lorſqu'on les preſſe elles ne laiſſent dans leur milieu aucune marque rouge. Cette diverſité de taches fait qu'on donne differens noms à ces fievres, deſorte qu'on les appelle Pourprées, Ponéticulaires, ou Petechiales batardes. Lorſque la maladie eſt dans l'état ou la force, tous les ſymptômes ſont plus violents, l'agitation du corps eſt très-grande, & ſa ſituation lorſqu'il eſt couché n'eſt point ordinaire; l'eſprit eſt troublé, le diſcours eſt extravagant, le ſommeil ceſſe, la ſueur eſt un peu froide, la difficulté de reſpirer augmente, le

pouls eſt ſerré, inegal, vîte & frequent.

III. S'il ſe joint à ces accidens des ſoubreſauts des tendons, le défaut de la ſoif, des grouillemens dans le ventre, des hocquêts, une inflammation du goſier cauſée par les aphthes, des convulſions ou ſyncopes, avec refroidiſſement des extrêmités, & une ſueur fort abondante, ce ſont des ſignes certains de mort. Mais lorſqu'une ſueur tiede vient abondante envers ou dans les jours critiques, qui ſont le ſeptiéme, le onziéme, ou le quatorziéme, & qu'elle dure pendant quelques jours de ſuite, quoi que ce ſoit avec abbatement des forces, ou que le ventre eſt lâche pendant quelques jours, c'eſt un prognoſtic de gueriſon, ſur-tout lorſque le pouls vient à changer, qu'il devient plus frequent, de ſerré qu'il étoit auparavant, que celui qui étoit dur devient plus doux, moins vîte & plus égal; lorſque le courage ſe releve, que la malade eſt couchée, ou ſituée plus tranquillement, que l'ouie devient dure, l'urine trouble formant un dépôt, tous ces changemens ſont du plus heureux préſage lorſqu'ils ſurviennent dans les jours critiques. Car alors le ſommeil, l'appetit & les forces reviennent, ce qui n'arrive pourtant

pas aisément avant le quatorziéme jour.

IV. Ces fievres sont communément nommées par les anciens Quotidiennes continuës sereuses, & par les modernes Catarrheuses malignes, parce que leur commencement est doux & qu'elles sont souvent accompagnées, les premiers jours, d'enchifrenement, de pesanteur de tête, d'embarras de la poitrine, de toux, & que ces accidens deviennent plus violens sur le soir & pendant la nuit. Leur cause formelle consiste principalement dans la dissolution des parties du sang, ou plutôt de la sérosité, que procure le mouvement febrile, car par son moïen les parties impures, corrompuës & heterogenes, supposé que la nature ait encore assez de force, & que la qualité des solides & des fluides ne soit pas corrompuë, se développent, & leur partie sereuse la plus subtile est chassée par les sueurs abondantes, celle qui est plus epaisse & plus collante par les narines, le gosier & les bronchies, celle qui est bilieuse & visqueuse par le flux de ventre, & celle qui est putride, saline & sulphureuse est chassée en forme de taches, à travers les fibres & les petits conduits de la peau. Une preuve que la matiere

exanthématique n'eſt point la cauſe mais plutôt l'effet (effet qui n'en eſt pas inſéparable) de cette fievre, c'eſt que pour l'ordinaire la maladie ne ſe guérit pas parfaitement par la ſeule efflorefcence des exanthêmes, qu'il y a des malades qui ſe trouvent fort mal après même qu'elle eſt ſurvenuë, qu'il y en a qui échapent & meurentſans elle, & qu'on ne doit jamais eſpérer de recouvrer parfaitement la ſanté, à moins qu'il ne ſurvienne une évacuation générale par le ventre, ou par les ſueurs, aux jours critiques convenables. Une preuve de la diſſolution des humeurs, c'eſt la puanteur extraordinaire & inſuportable des impuretés qui ſortent en abondance par les excrémens, par les ſueurs, & par l'urine.

V. La cauſe materielle de ces fievres n'eſt autre qu'une impureté extraordinaire des humeurs excrementeuſes ſalines ſulphureuſes, viſqueuſes & corruptibles, qui venant à s'unir & à ſe mêler avec le ſang, le jette dans un mouvement intérieur de diſſolution. Mais il eſt à propos de rechercher d'où elle tire ſa premiere origine. Car quoiqu'il y ait toujours dans les liqueurs vitales, même

ſuivant les loix de la nature quelque choſe d'impur qui doit continuellement ſortir par les différens émonctoires qui ſont dans le corps, cependant l'impureté qui occaſionne cette maladie eſt beaucoup plus éloignée de la nature des liqueurs que la précédente ; & d'ai leurs elle eſt tellement diſpoſée, qu'elle s'unit étroitement avec la lymphe & avec le ſang, & qu'elle en penetre le mélange & le tiſſu. Or comme toute impureté propre à cauſer une maladie, ou cacochymie, tire ſon origine des alimens intemperés & mal ſains dont on s'eſt nourri, & de la ſuppreſſion des excretions qui doivent ſe faire par le ventre & à travers la peau, de même l'impureté à laquelle on doit attribuer la cauſe des fievres catarrheuſes de mauvais caractére & des exanthematiques, eſt cauſée par les alimens mal ſains ; & ſur-tout par la boiſſon, & par la ſuppreſſion des excretions, & notamment celles qui doivent ſe faire à travers les pores de la peau.

VI. L'expérience nous apprend que ces fievres ſont ordinairement épidémiques, & cauſées par la conſtitution contre nature & extraordinaire des ſaiſons

& des années, qui fait qu'il s'engendre dans le corps une grande quantité d'impuretés, qui augmentent parce qu'elles ne peuvent point ſortir par les pores de la peau. Ces fievres épidémiques ſuivent même la diſpoſition de l'air qui contribuë à les rendre plus ou moins dangereuſes. Il paroît par beaucoup d'obſervations que lorſqu'il ſouffle long-tems, ſur-tout dans le printems & dans l'automne, un vent de midi, humide, chaud, plein de brouillards, & que l'air n'eſt point battu de vents, il ſurvient des fievres d'un mauvais caractére, putrides & exanthematiques, lorſque le vent devient plus froid en tournant vers le nord. Il eſt également certain que s'il y a eu pendant l'été un grande ſécheresſe, il regne en automne des fievres épidémiques aigues, intermittentes, exanthematiques, petechiales, pourprées, & dyſenteriques lorſque le vent du nord vient à ſouffler, comme il eſt arrivé dans les années CIↃIↃXCIIX, CIↃIↃCCX, XV, XXI, & XXIIX. Nous ſommes auſſi aſſurés par l'obſervation, que les variations ſubites & violentes du froid & du chaud, du ſec & de l'humide, qui ſurviennent au printems & en été, engendrent des

fievres d'un mauvais caractére, comme cela eſt arrivé l'année derniere, qui fut des plus mal ſaines: car on a remarqué que le nombre des morts fut par-tout plus grand que celui des naiſſances. Et certes il n'y a rien de plus propre à engendrer des maladies dangereuſes, qu'un tems froid après une chaleur violente, parce qu'une trop grande chaleur allume le ſang en augmentant ſon mouvement inteſtin, & qu'elle engendre une grande quantité d'excremens ſalins & ſulphureux; & lorſque le froid vient à reſſerrer les pores de la peau ils reſtent dans le corps où ils cauſeront infailliblement dans la ſuite un très-grand dommage. De là vient que dans les païs où les jours ſont chauds & les nuits froides, comme il arrive ſur-tout dans l'Autriche & la Hongrie, les fievres exanthématiques, petechiales, & malignes, ſont communes & endémiques, à cauſe de ces variations de l'air qui ſont mal ſaines. Il eſt aiſé de juger par ce que nous venons de dire, pourquoi il eſt ſi dangereux en Italie & ſur-tout à Rome, de s'expoſer le ſoir à la fraicheur & à l'humidité de l'air après avoir eſſuïé une longue chaleur.

VII. Il ne faut pourtant pas s'imagi-

ner que toutes les fievres Petechiales soient épidémiques, c'est-à-dire qu'elles soient causées par un vice général de l'air : elles naissent quelquefois sans cette cause dans les corps qui sont remplis d'impuretés, qui se sont nourris d'alimens mal sains, & se sont souvent exposés au froid. De là vient que ces fievres regnent sur-tout en hyver, & qu'elles attaquent principalement ceux qui usent d'une mauvaise nourriture & d'un mauvais régime de vie, & qui se sont trop refroidis. C'est ce que nous avons éprouvé cet hyver : car plusieurs habitans de cette ville qui étoient fort adonnés à la débauche du vin & des femmes, & qui avoient trop souffert le froid dans les courses de traineaux, furent attaqués de ces fievres, & païerent cherement les plaisirs qu'ils avoient pris. Il ne faut pas croire aussi que les écoulemens qui sortent de ceux qui sont dangereusement attaqués de ces fievres exanthématiques ou qui en sont morts, affectent indifféremment tout le monde ; ils n'agissent que sur ceux qui ont de la disposition à cette maladie, c'est à-dire le corps rempli d'une grande quantité d'humeurs corrompuës ; ceux qui en sont exempts, ne sont

point ſujets à être infectés de la contagion.

VIII. Au reſte comme l'impureté qui eſt dans le ſang n'eſt pas la même dans tout le monde, il arrive qu'il y a différentes eſpéces d'exanthêmes dans ces fievres, qu'elles ne ſont pas toujours accompagnées des mêmes ſymptômes, & qu'ils ne ſont pas également dangereux. En effet ſi la matiére veneneuſe tend à la corruption & à la diſſolution des humeurs, tous les accidens ſont beaucoup plus violens, & elles cauſent des fievres Petechiales véritables & mortelles, où les taches ſont d'une couleur brune ou noire. Nous en parlerons ci-après. Lorſqu'elle n'eſt pas ſi corrompue, & qu'elle eſt d'une qualité plus douce, ſaline & ſulphureuſe, les ſymptômes ne ſont pas ſi violens, le cours de la maladie eſt plus réglé; les taches ſont d'une couleur rouge & pourprée, ce qui a fait donner à cette fievre le nom de Pourprée, de Petechiale batarde, ou de Petechiſante. Lorſque cette matiére ſe trouve jointe avec une ſéroſité âcre & ſalée qui s'eſt formée depuis peu dans le corps de ce que la tranſpiration a été interrompue, il ſe complique, un rhume de cerveau éter-

nument, toux ferine, & fluxion d'une humeur ſalée qui tombe ſur le goſier & ſur l'epiglotte, & c'eſt pour cela qu'on a donné à cette fievre le nom de Catarrheuſe maligne. Il arrive auſſi quelquefois que la grande quantité des parties ſalines, ſulphureuſes,& âcres, qui ſe dévelopent par le mouvement febrile de diſſolution occaſionne la ſortie d'un exanthême miliaire pourpreux rouge qui ſe joint aux taches Petechiales, qui les précede & qui les accompagne quelquefois,& que l'on connoît à la démangeaiſon, à l'ardeur, à la rudeſſe de la peau, & par une puanteur aigre toute particuliére. Ce même mouvement occaſione auſſi un pourpre miliaire blanc, qui eſt beaucoup plus dangereux, dont les puſtules qui deviennent fort grandes ſont remplies d'une ſéroſité très-âcre. Si ces accidens arrivent ſur la fin de la maladie, le onziéme ou le quatorziéme jour,ou même plus tard, & s'ils ſont accompagnés de grandes inquiétudes & d'agitations conſidérables,de difficulté reſpirer, de défaillance & de froid dans les extrémités du corps, le malade meurt pour l'ordinaire & parce que ſes forces ſont déja extrêmement affoiblies

IX. Les gens du commun qui ſont accoutumés à une vie dure, & d'un temperament, ou d'une complexion robuſte, guériſſent plus aiſément de cette maladie, en ſuivant ſeulement un régime extérieur convenable, ſans aucuns ſecours remarquables de l'art, & en attendant paiſiblement le tems, que ceux qui ſont d'une complexion plus délicate, d'un eſprit timide, & qui ont affoibli leurs corps & l'ont rendu ſujet aux maladies, en ſe livrant à la triſteſſe, à la boiſſon, & à la débauche, à la molleſſe de la vie & à un trop grand travail d'eſprit. C'eſt une mauvaiſe marque lorſque les excretions qui ſe font dès le commencement de la maladie, hors les jours critiques, par les ſueurs, les excremens, & les urines, ſont trop abondantes. Ceux auxquels cette maladie eſt funeſte meurent de la phreneſie, ou inflammation dans les meninges, dans le goſier & dans l'œſophage, cauſée par les aphthes, ou d'une inflammation d'eſtomac. On découvre dans le ſang des perſonnes qui ſont attaquées de ces fievres un vice conſidérable, il eſt très-fluide, & ſereux, rouge, ou trop épais, & d'une couleur noirâtre.

CURE.

I. Le succès & la cure de ces fievres Exanthématiques, ne dépend pas tant de la science du Médecin, quelque habile & quelque experimenté qu'il soit, que de la bonté & de la force du tempérament, & du régime convenable. S'il arrive donc que les liqueurs soient extrêmement corrompues, que les forces soient affoiblies, que le corps soit lâche, spongieux, & transpire difficilement, les meilleurs remedes & la meilleure méthode qu'on peut emploïer sont également inutiles. Au contraire lorsque la masse du sang & des humeurs n'est point si corrompue, que les mouvemens vitaux sont dans leur vigueur, que le courage est dans toute sa force, que le corps est nerveux, maigre, & les pores ouverts, tout réussit heureusement au moyen de remedes simples, ou par le seul secours de la nature. C'est dans ces fievres colliquatives Exanthématiques, aigues & perilleuses qu'on remarque sur-tout la vérité de cette maxime d'Hippocrates & des anciens Médecins, que la nature est par excellence le Médecin

maladies,

des maladies, & qu'elle ſçait d'elle même conſerver ce qui lui eſt avantageux, & rejetter ce qui lui eſt nuiſible.

II. La ſeule choſe que doit obſerver un Médecin prudent dans la cure de ces maladies, eſt de ne point troubler les mouvemens & les excretions naturelles qui tendent au bien du malade ; il doit au contraire les ſeconder, & s'abſtenir entiérement des remedes purgatifs trop violens, auſſi-bien que des ſédatifs, & de ceux qui arrêtent les évacuations, & ſeconder en homme intelligent l'operation de la nature. Il doit donc par conſéquent ſe propoſer uniquement pour but dans le traitement; 1°. d'empêcher & de moderer l'entiere diſſolution du ſang & des humeurs ; 2°. de délaïer & de temperer l'acrimonie ſaline & ſulphureuſe des humeurs, & de conſerver les liqueurs dans leur fluidité ; 3°. d'aider doucement les excretions par le ventre, la peau, l'urine, & les crachats; 4°. de rétablir & d'entretenir les forces qui ont été détruites.

III. Les aigrelets temperés ont beaucoup de vertu pour empêcher la diſſolution putride des humeurs, parce qu'ils adouciſſent & qu'ils réſiſtent avec beau-

coup d'efficace au venin putrefiant qui approche de la nature du ſel alkali ſulphureux. Cette vertu ſe remarque en un dégré éminent parmi les vegetaux dans le vinaigre ſimple & diſtillé, le jus de citron, d'oranges, d'épine vinette, de grenades, de groiſelles, les ſyrops qu'on en tire, le ſuc d'ozeille & d'alleluia auſſi-bien que dans leurs eaux diſtillées; parmi les mineraux dans le cliſſus d'antimoine ſulphuré, l'eſprit de vitriol ordinaire & celui appellé philoſophique, l'eſprit de ſel, de nitre, & ſur-tout quand ils ont été dulcifié, & principalement l'eſprit de ſel dulcifiés bien preparé, qu'on diſtille par la cucurbite de l'huile de vitriol avec le ſel commun & l'eſprit de vin, & qu'on peut regarder comme un ſpécifique.

IV. Les remedes qui ſont propres à arrêter les progrès de la diſſolution putrefiante, & à émouſſer l'acrimonie acide, du ſang & des humeurs, ſont les legers diaphorétiques, les remedes terreux, fixes & alkalins, tels que le bol d'Armenie, la terre ſigillée, l'unicorne foſſile, les pierres & les pinces d'écreviſſes, la nacre de perles, la corne de cerf préparée philoſophiquement, & parmi les remedes compoſés la poudre

bezoardique de Sennert, de Ludovic, auſſi-bien que la mienne; celle d'Angleterre, la pierre bezoardique & la pierre de Goa. On doit ſur-tout emploïer pour boiſſons celles qui humectent & qui détruiſent l'âcreté, telles qu'une décoction d'orge avec la ſcorſonnere, la rapure de corne de cerf & le jus, ou le ſyrop de ſuc de citron, l'eau toute pure, ou celle de Wildungen, avec du ſucre, la corne de cerf calcinée, & du jus de citron, une décoction d'orge & de ceriſes ſéches pilées, les bouillons legers de poules avec du ſuc de citron ou d'orange, un leger gruau d'avoine, auſſi-bien que les bierres legeres diuretiques.

V. On peut mettre parmi les remedes qui facilitent les excretions qui ſe font à travers la peau, outre les bezoardiques terreux dont nous avons déja parlé, l'eau de ſcabieuſe, de galega, de chardon benit, de ſcordium, de fleurs de ſureau, la *mixtura ſimplex*, le vinaigre où l'on a fait infuſer des feuilles de rhue, de chardon-benit, de ſcordium & de galega, l'eſſence bezoardique tirée de la racine de dompte venin, d'angelique, de pimprenelle, de dictame, de valerienne, l'écorce de caſcarille, les feuilles de char-

don-benit, & du scordium, avec un menstrue spiritueux moderé, ou, ce qui est encore mieux, avec de l'esprit de sel dulcifié preparé suivant ma méthode. On se servira pour faciliter la sortie des excremens grossiers de lavemens domestiques émollients, composés avec une décoction d'avoine, l'huile d'amandes douces, les fleurs de camomille ordinaire, de sureau, le syrop de violettes, le sel commun, & le nitre. On peut emploïer utilement aussi pour cet effet une décoction composée de deux onces de manne, d'une drachme de crême de tartre, qu'on fera bouillir dans l'eau de scorsonnere, en y ajoutant du syrop de violettes & l'huile de cedre, qu'on donnera au malade avec précaution & dans un tems convenable. Parmi les remedes qui entretiennent & qui rétablissent les forces on emploïera avec succès, outre un peu de vin mêlé aux autres délaïans, de l'eau de roses, de muguets, de fleurs de tilleul, de framboises, de fraizes, de melisse, de canelle, les préparations de coings, la gelée de corne de cerf avec du suc de citron, d'oranges de la chine & du sucre.

VI. Nous recommandons sur-tout les trois remedes suivants, dont nous avons

éprouvé la vertu pendant plusieurs années. Prenez antimoine diaphorétique, corne de cerf préparée sans feu, pierres d'écrevisses, nacre de perles, de chacune une drachme; nitre purifié demi drachme; mêlez le tout & faites-en une poudre. La dose de cette poudre est d'un scrupule ou d'une demi drachme; on la prend quelquefois toute seule, & quelquefois avec une drachme de jus de citron dans une décoction appropriée ou dans un gruau d'orge, ou bien dans la potion suivante. Prenez eau de chardon-benit, de fleurs de sureau, de muguet, de cerises noires, de chacune deux onces; de roses, de canelle tirée sans vin, de chacune demi drachme; esprit de nitre dulcifié, trente gouttes, syrop de suc de citron, demi once. L'autre remede est la potion suivante qui est d'une grande utilité. Prenez eau de galega, de chardon-benit, de cerises noires, de fleurs d'acacia, de chacune deux onces, vinaigre distillé une once, pierres d'écrevisses, antimoine diaphorétique, de chacun une drachme & demie, cinnabre, un scrupule, *mixtura simplex*, esprit de nitre ou de sel dulcifié, de chacun trente gouttes, syrop de suc de citron, six

drachmes. On en prendra toutes les deux heures une cuillerée après l'avoir bien remuée. Le troisiéme remede est cette potion bezoardique: Prenez teinture bezoardique, ou de la nôtre, dont nous avons donné la description ci-dessus, ou de celle de Michel, syrop de coquelicot, de notre liqueur anodyne, de chacun deux drachmes, mêlez le tout; on en prendra quarante ou cinquante gouttes pour dose.

PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

ET METHODE PARTICULIERE DE TRAITER CES MALADIES.

I. Le point le plus important pour traiter comme il faut ces fievres dangéreuses, consiste dans un régime convenable. La premiere chose qu'on doit observer est de tenir le malade dans une chaleur temperée & uniforme pendant tout le cours de la maladie; car lorsque la chaleur est trop grande, le mouvement colliquatif du sang augmente, le ventre se séche, les inquiétudes deviennent plus fortes, les humeurs impures, salines & âcres plus penetrantes, les for-

ces s'épuisent, la sueur devient plus abondante qu'il ne faut, & les exanthêmes sont poussés vers la peau trop promptement & en trop grande quantité sans qu'il en revienne aucun avantage Et lorsque par imprudence il survient un froid, sur-tout aux pieds, la transpiration cesse facilement, les taches & les exanthêmes rentrent, le malade est attaqué de tranchées dans le ventre, de la diarrhée & du hoquet, & les évacuations critiques sont interrompues. Quant à l'inégalité du régime & au changement subit de l'air du chaud au froid, ou du froid au chaud, ils occasionnent presque les mêmes accidens que le froid. Comme l'air impur qu'on respire continuellement est très-nuisible aux forces, il faut prendre garde de ne point mettre le malade dans un lieu trop bas & rempli d'un air appauvri ; on doit avoir soin au contraire de faciliter la sortie de l'air qui est corrompu par les exhalaisons qui sortent du malade, & de donner entrée à un autre qui soit plus pur.

II. On doit faire tout son possible pour que la transpiratien soit toujours égale, & que l'excretoire de la peau

qui est très-sensible dans ces maladies, & cependant qui est d'un excellent usage pour la secretion & l'excretion de la matière morbifique, demeure toujours dans le même degré de tension. On doit donc éviter de changer les linges, les couvertures, & les matelats, & ne point transporter le malade d'un lit dans un autre. J'ai coutume de défendre à mes malades de se lever souvent; & même dans un tems critique, & lorsque les exanthêmes poussent, je leur ordonne, sur-tout lorsqu'ils sont extrêmement foibles, de ne point faire faire leurs lits, & supposé que les linges soient trop humides de sueur de ne les point changer, & si on le veut faire, de n'en emploïer que de vieux, après les avoir fait bien sécher. Il est très-salutaire d'envelopper les malades dans une robe de chambre, de mettre des bas, & de rester ainsi au lit, afin de se garantir entiérement de tout vent froid.

III. On doit éviter aussi, lorsqu'on est au lit, & lorsqu'on est levé, de tenir la tête & le corps dans une situation droite, sur-tout lorsque le pouls est foible, que les forces sont abbatuës, & que la maladie est dans sa force. Car il arrive de là que le sang obligé de monter perpendiculaire-

ment

ment ne peut point être porté en assez grande quantité dans la tête, à cause de la foiblesse du mouvement du cœur, ce qui produit facilement des défaillances, & fait que le mouvement du cœur & du sang diminue ou cesse, que tous les mouvemens rétrogradent vers l'intérieur du corps, que les fievres & les conduits de la peau se resserrent, que la matiere exanthématique dont la qualité est plus mauvaise qu'auparavant, est repoussée, & qu'étant portée dans les parties nerveuses, elle cause peu de tems après des convulsions, le délire, & même la gangrene. J'ai éprouvé ce que je viens de dire dans beaucoup d'occasions, & j'ai traité fort au long cette matiére dans ma dissertation, *sur le préjudice que cause la situation droite dans les maladies dangereuses* (a).

IV. Le malade doit avoir toujours l'esprit tranquille, on ne doit jamais le décourager, & il faut éviter toutes les occasions qui peuvent le porter à la crainte, lui abbatre le courage, le mettre en colere, ou lui causer de l'épouvante. On doit au contraire le consoler & le flatter

(a) Diss. *de situ erecto in morbis periculosis noxio.*

de l'espérance de recouvrer la santé, au lieu de l'intimider en lui faisant appréhender la mort. J'ai vu plusieurs personnes attaquées de ces sortes de fievres, qui ne seroient peut-être pas mortes, si les prêtres & les Médecins ne les eussent effrayés mal à propos en leur annoçant la mort, ce qui change tout d'un coup en pis l'état de la maladie.

V. Il n'est pas à propos de charger les malades dans le commencement & sur la fin de la maladie, & encore moins lorsqu'elle est dans sa force, d'alimens tirés de la viande, des œufs, & des substances grasses, tels que sont les bouillons appellés consommés. Ils ne peuvent que leur être très-nuisibles; parce que les forces étant déja affoiblies & les humeurs corrompuës, ils les abbatent encore plus, ils engendrent des crudités, ils augmentent la matiere qui occasionne la maladie, & ils l'entretiennent. On doit se souvenir de cet aphorisme d'Hippocrate qui est très-veritable: *plus on donnera de nourriture aux corps remplis d'impuretés, plus on leur fera de tort*: (a), j'ai par devers moi

(*a*) *Impura corpora quo plus nutriveris eo magis læseris.* Hipp.

plusieurs exemples de personnes qui pour avoir pris trop de nourriture sur la fin de la maladie, & dans le tems que la violence des symptômes diminuoit, en ont reçu un très-grand dommage, & ont été attaquées sur le champ d'inquiétudes dans les parties voisines du cœur, d'agitations considérables, de la foiblesse, & même qui en sont morts.

VI. Pour ce qui est de l'usage des remedes, on doit avoir pour axiome de n'en jamais donner aux malades aucun qui soit trop violent & trop volatil, soit émétique, purgatif, ou diuretiques, & ni des sudorifiques trop spiritueux, trop actifs. On ne doit rien brusquer dans une maladie, où la nature agit beaucoup d'elle-même, & il faut se souvenir que tout ce qui est excessif lui est nuisible, au lieu que ce qui est temperé & moderé lui est fort salutaire.

VII. Comme ces fievres ont un caractére décidé, & certains periodes, qu'elles redoublent & diminuent en certains tems, il importe extrêmement que le Médecin y fasse attention, & qu'il connoisse les tems, où il est à propos d'user de remedes. S'il n'a pas cette précaution, il fera plus de mal que de bien à ses mala-

lades. En effet il importe très-fort dans la cure d'une maladie de sçavoir quels sont les remedes qu'on doit emploïer avant, pendant, après le redoublement, pendant la remission & dans le déclin. Je me contenterai de remarquer ici en général qu'il est à propos de donner au malade pendant la violence des symptômes, des remedes humectans, délaïans, des poudres absorbantes nitreuses, dont nous avons donné la description ci-dessus, aussi-bien que des aigrelets, & de lui faire suivre à l'extérieur un régime extrêmement moderé. Lorsque l'accès est fini, que la peau devient plus lâche, plus molle, & qu'elle se dispose aux excretions, il convient de lui faire prendre des analeptiques, des remedes qui animent, ou s'il est, nécessaire, des bezoardiques, des medicamens propres à faciliter la transpiration, & une infusion en maniére de thé avec de la veronique, du scordium & de la reglisse. Comme il arrive souvent que le flux de ventre est la crise de cette maladie, on ne doit jamais l'arrêter, sur-tout dans des tems critiques, par des astringens, par des sêdatifs, ni par des opiatiques; si la nature paroît disposée à cette excre-

tion, & qu'elle ne ſuccede point à ſouhaits, on doit la ſeconder au moïen du purgatif de manne, dont nous avons donné la deſcription ci-deſſus, & par les remedes où entre le tamarin.

VIII. Comme les corps des malades n'ont pas toujours une même diſpoſition ni un même temperament, & que dans quelques-uns les mouvemens ſont plus vifs & plus violens, les humeurs plus échauffées & plus agitées, & que dans d'autres au contraire les mouvemens ſont plus tardifs & plus languiſſans, les humeurs plus épaiſſes & & plus viſqueuſes, le Médecin doit ſçavoir en faire le diſcernement, connoître la quantité d'humeurs, & reduire les mouvemens à la temperature, la proportion,& l'équilibre convenables. Ainſi lorſque la chaleur intérieure & extérieure eſt trop grande, que la bouche eſt ſéche, le malade alteré, & qu'on appréhende de trop grandes inſomnies, il eſt à propos de donner avec modération & ſouvent, des remedes nitreux & des boiſſons délaïantes. Au contraire lorſque le malade eſt d'un temperament lourd, phlegmatique, peureux; que la chaleur eſt moderée, qu'il n'eſt point

alteré, que le pouls eſt foible & languiſſant, & que les forces ſont affoiblies, qu'il eſt aſſoupi, & a la tête peſante, on ne doit point uſer de remedes rafraichiſſants, & on doit combatre ces accidens par des eſſences analeptiques & bezoardiques, qu'on donnera en petite quantité, mais à pluſieurs repriſes. Lorſque les humeurs péchent par excès de ſoulphre & d'acidité, & que les exanthêmes approchent de la nature du pourpre rouge, on doit préférer à tout autre remede les poudres bezoardiques fixes, les remedes delaïans, & adouciſſants, les émulſions, auſſi-bien que ma liqueur anodyne minerale. Lorſque la lymphe eſt corrompuë & tirant à l'aigre & qu'elle occaſionne le pourpre blanc, on emploïera avec beaucoup d'utilité, outre les diaphoretiques fixes, la liqueur bezoardique de Buſſius, avec ma liqueur anodyne.

IX. Quoïqu'on ne doive pas s'embarraſſer trop ſcrupuleuſement des ſymptômes qui accompagnent ces fievres dangereuſes, mais ſeulement de l'affection principale qui les cauſe, il eſt cependant quelquefois néceſſaire, de les éloigner lorſqu'ils ſont ſur le point d'arriver,

& de détourner le danger qu'ils causent lorsqu'on n'a pas eu soin de les prévenir. On peut mettre au rang de ces symptômes le mal de tête, & le délire, qu'on peut prévenir au moïen d'un remede domestique, qui consiste à appliquer sur la tête du malade, après l'avoir rasée, de jeunes pigeons ou de jeunes poulets ouverts vivans; on peut aussi se servir d'un épithême preparé avec du pain, du sel, du nitre, du camphre, de l'huile de bois de rhode & des noyaux de cerises ou de péches, qu'on appliquera sur le front & sur les tempes du malade. On appliquera dans les défaillances, le vomissement, le hoquet, la syncope, le cardialgie, & dans les grandes inquiétudes des parties voisines du cœur, un emplâtre préparé avec la thériaque, l'huile de noix muscade tirée par expression, le camphre, le baume du Perou, le saffran, l'huile de cedre, & quelque peu d'esprit de vin. Lorsque le malade a le gosier sec & enflammé, il n'y a rien de meilleur que la gelée de corne de cerf, avec le suc de citron & le sucre candi, le syrop de meures, & les gargarismes composés avec une décoction de figues, du syrop de meures & du nitre.

Lorſqu'il eſt aſſoupi on aura ſoin de lui frotter les jambes & la plante des pieds avec du vinaigre de rhuë, ou bien on lui appliquera ſur les gras des jambes mon veſicatoire tempéré, de la grandeur d'un demi écu. Si le pourpre vient à rentrer & qu'il cauſe des douleurs & des inquiétudes, on ſe ſervira de la liqueur bezoardique de Buſſius, d'eſprit de corne de cerf ſucciné, mêlé avec l'eſprit de nitre dulcifié, ou de notre liqueur anodyne minerale; & lorſque le malade a la toux on uſe d'huile d'amandes douces & d'extrait de ſaffran.

X. On doit mettre au rang des excretions qui cauſent de la crainte, le flux de ſang par le nez, car il prouve qu'il s'en eſt amaſſé en grande quantité dans la tête, qui eſt déja affoiblie, à cauſe des ſpaſmes des parties intérieures. S'il arrive cependant qu'il ſoit moderé & proportionné à la quantité de ſang qui eſt dans le corps, il n'eſt pas ſi nuiſible, au contraire il détourne pluſieurs maladies très-dangereuſes de la tête, ce qui arrive cependant très-rarement. Lorſqu'il ne coule que quelques gouttes de ſang, il n'apporte aucun ſoulagement au malade, au contraire cela pré-

ſage un delire & une inflammation dans le goſier. Lorſqu'il coule en trop grande quantité, les forces diminuent, les excretions cutanées demeurent dans l'interieur du corps, & les exanthêmes diſparoiſſent, ce qui cauſe un très-grand dommage. Pour empêcher le ſang de ſe porter à la tête, on doit toujours tenir les pieds dans une chaleur & dans une moiteur temperée, & garantir les malades exactement du froid. On peut encore emploïer pour cet effet avec beaucoup d'utilité, le veſicatoire tempereré que j'ai inventé, qui ne cauſe pas beaucoup de douleur, & qu'on appliquera ſur le gras des jambes. On doit toujours auſſi tenir le ventre libre par le moïen des remedes nitreux temperés dont on uſera ſouvent & avec modération, des lavemens, ou d'une ſolution de manne. Ces remedes ſont auſſi très-ſalutaires, ſi les hemorrhagies ſont trop abondantes, mais lorſque les narines donnent moins de ſang qu'il ne faut, & qu'il ſe porte avec trop d'impetuoſité à la tête, ce qu'on connoît par la rougeur des ïeux qui ſont hagards, & par le battement violent des arteres temporales, il eſt à propos outre les remedes

revulsifs, derivatifs, & les ventouses qu'on appliquera à la nuque du col, d'exciter l'hemorrhagie, en enfonçant dans les narines un chalumeau de paille, ou de les scarifier. Lorsque le flux de ventre est trop abondant, on mêlera aux poudres bezoardiques quelques grains d'écorce de cascarille; on doit cependant moderer cette excretion par des remedes externes plutôt que par des internes, & oindre l'abdomen avec un baume stomacal composé avec de l'huile de muscade tirée par expression, celle de menthe & le baume du Perou. Lorsque la sueur est trop abondante, il faut prendre garde que le lit ne soit trop chaud, & ne point user d'infusions en maniére de thé, & prendre les especes d'hyacinte avec le nitre. Si le malade est attaqué du vomissement & du hoquet, il n'y a rien de plus efficace outre le liniment exterieur dont nous avons recommandé l'usage que ma liqueur anodyne mêlée avec une liqueur bezoardique.

XI. On doit user de la saignée avec beaucoup de précaution dans ces fievres Exanthematiques; car elle est bien plus utile pour en préserver que pour les

guérir. Elle fait beaucoup de bien aux femmes grosses, & à celles qui sont reglées en grande quantité, & quand le printems & l'hiver précédens ont été trop froids; il en est de même de ceux qui sont sujets au pourpre scorbutique, & qui appréhendent d'être attaqués de cette maladie; au contraire lorsque les forces sont extrêmement affoiblies, & qu'on est actuellement attaqué de la maladie, causée par la cacochymie, qu'il est compliqué d'affections catarrheuses, & qu'il regne des fievres malignes & putrides, qu'un air appauvrie & les brouillards ont occasionnées, on doit s'abstenir de la saignée. Pour ce qui est des remedes qui évacuent les premieres voies, on doit sçavoir, que si la maladie s'empare d'un corps dont l'estomac est farci depuis peu d'une grande quantité d'alimens mal sains, on peut lui donner avec succès un ou deux grains de tartre émétique dans une infusion de manne, car quoique ce remede purgatif ne resiste point directement à la malignité, il contribuë cependant beaucoup à la guérison de la maladie, en ce qu'il enleve la matiere, qui la cause & l'entretient; mais s'il est

néceſſaire d'évacuer le malade, on doit, ſuivant la ſage maxime d'Hippocrate, le faire dans le commencement, ſur-tout dans les maladies de cette eſpece. Pluſieurs perſonnes font grand cas des veſicatoires dans ces ſortes de fievres. Pour moi je ſuis d'avis qu'on ne doit s'en ſervir que lorſqu'on appréhende que les exanthêmes ne rentrent, que les excrétions ſont trop lentes & que le malade eſt aſſoupi & engourdi; dans ce cas j'ai remarqué que les veſicatoires qu'on applique aux bras ou au gras des jambes font que le corps eſt auſſi-tôt couvert du pourpre rouge ou blanc. Dans ces circonſtances nous recommandons l'uſage de notre veſicatoire temperé.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

FIEVRE MALIGNE PETECHISANTE EPIDEMIQUE A HALL EN L'ANNÉE CIↃIↃCXCIIX.

L'Automne en l'année MDCXCVIII du ſiécle dernier fut extrêmement variable, &, la plus grande partie du tems

nebuleux & pluvieux. L'hyver fut contre l'ordinaire doux & humide, & presque ſemblable à l'automne, le printems de l'année ſuivante XCIX fut plus chaud & plus humide qu'il ne falloit, à cauſe des vents du midi qui regnerent continuellement. Cette longue conſtitution contre nature & mal ſaine des ſaiſons cauſa beaucoup de dommage aux corps. Elle relâcha extrêmement les fibres motrices, les liqueurs perdirent de leur volatilité, elle retarda beaucoup le cours des humeurs qui entretiennent la vie, elle interrompit les ſecretions & les excretions auſſi-bien que la tranſpiration qui eſt la plus ſalutaire de toutes, elle cauſa dans toutes les liqueurs une impureté qui les diſpoſa à la corruption, & elle donna aux corps une diſpoſition prochaine aux maladies; auſſi en regna-t'il de differentes natures qui étoient en partie putrides & malignes, & cauſées en partie par la trop grande abondance de ſéroſité, & par ſa ſtaſe dans les parties glanduleuſes. La petite vérole & les fievres malignes Petechiſantes furent du nombre des maladies qui devinrent épidémiques. La petite verole commença à paroître l'année XCIIX vers l'équi-

noxe d'automne, & elle dura pendant six mois avec tant de violence, qu'il n'y eut presque personne de ceux qui ne l'avoient jamais eu qui en fussent exemts, comme nous l'avons dit ci-dessus dans le chapitre VII. Vers l'équinoxe du printems de l'année XCIX il parut une maladie encore plus dangereuse, qui attaqua principalement les adultes, & qui causa de très-grands ravages, c'étoit une fievre maligne accompagnée d'efflorescences & de différente sorte d'éxanthêmes, dont nous allons décrire fort au long le caractere, le commencement & les progrès sur les Observations exactes que nous en avons faites dans le tems. Cette maladie attaqua principalement les jeunes gens & les hommes faits; elle epargna les enfans & les vieillards, & elle fit périr un plus grand nombre d'hommes que de femmes. Elle attaqua sur-tout les personnes d'un tempérament sanguin, ou phlegmatique sanguin, ceux qui avoient une grande quantité de sang, les personnes grasses, d'une habitude lâche, spongieuse, & qui avoient une grande quantité de veines étroites & deliées; ceux qui étoient maigres, bi-

lieux, auſſi-bien que ceux dont les fibres étoient plus ſerrées, & dont les veines étoient grandes n'en furent pas ſi ſouvent attaqués. Elle fut très-nuiſible, & même mortelle, à ceux dont le ſang étoit corrompu par la debauche, par le trop grand uſage des vins violents, par la trop grande quantité de nourriture & par les paſſions, & dont le corps étoit déja affoibli par les maladies précédentes, ou par d'autres cauſes. Une fréquente experience a fait connoître que cette maladie n'avoit point été cauſée par une contagion étrangere & que ſon origine étoit dans le corps même, & la contagion ne deploya pas ſa violence ſur toutes ſortes de perſonnes indifféremment, mais ſeulement ſur ceux qui étoient dans le voiſinage, & qui y étoient diſpoſés, deſorte que pluſieurs perſonnes en furent attaquées dans une même maiſon. Il y eut un très-petit nombre d'etrangers qui en furent infectés.

Cette maladie cauſa dans tous ceux qui en furent ſaiſis les ſymptômes ſuivans, qu'on devoit regarder comme ſes ſignes pathognomoniques. Les forces furent tellement affoiblies dès le com-

mencement de la maladie & pendant tout le tems qu'elle dura, & le corps fut accablé d'une ſi grande laſſitude & devint ſi peſant, que les malades ne pouvoient ſe remuer ni ſe tenir debout, & dans cette ſituation, ils étoient ſur le champ ſaïſis de vertiges & tomboient dans une légere défaillance, qui mettoit leur vie dans un très-grand danger. Le pouls étoit très-foible, petit, mais frequent, tantôt plus vîte & tantôt plus lent, & plus ou moins inégal. La chaleur pour l'ordinaire n'étoit pas fort grande, les malades n'étoient point alterés & leur urine étoit la même que lorſqu'ils ſe portoient bien; mais ils avoient une inſomnie, & d'autres une envie continuelle de dormir.

Les ſymptômes ètoient cependant differens, ſuivant la diverſité des tempéramens, de l'âge, & le cours des cauſes exterieures. Dans les perſonnes ſanguines, le cours de la maladie fut inconſtant & embarraſſé, la douleur qu'ils reſſentoient dans le dos étoit plus grande, les inquiétudes des parties voiſines du cœur plus violentes, la céphalalgie plus aiguë, avec rougeur des ïeux & du viſage, veilles & délire, & ils furent couverts

verts de taches rougeatres. Ceux dont le ſang étoit plus vif & plus bilieux, & qui étoient d'une habitude de corps plus ſerrée, reſſentirent une ardeur exterieure plus violente, ne pouvoient dormir, reſſentoient une grande chaleur, étoient dans l'agitation & dans l'inquiétude, ne faiſoient que parler, avoient le goſier enflammé, le délire, leurs ïeux ſortoient de la tête, ils étoient hagards & brillants. Ceux qui étoient d'une habitude plus lâche & plus graſſe, & qui avoient en même tems une grande quantité de ſang rempli d'une ſeroſité viſqueuſe, ne furent point fatigués d'une chaleur ſi violente, de la ſoif, ni d'agitations, mais ils étoient aſſoupis, très-foibles, & taciturnes. Leur ſommeil étoit pour l'ordinaire agité & interrompu par differens ſonges extravagans, dont ils ſe trouvoient très-mal; & lorſqu'ils étoient éveillés, ils tomboient pour l'ordinaire dans un léger delire. On remarqua les mêmes accidens dans les perſonnes mélancholiques.

On remarqua auſſi des differences dans les excretions. Quelques-uns eurent pendant tout le cours de la maladie une diarrhée modérée, & qui n'étoit

point désavantageuſe à la ſanté, & les excrémens qu'ils rendoient étoient écumeux & de differentes couleurs. Elle ſurvint à pluſieurs perſonnes les jours critiques, le ſeptiéme, le neuviéme, le onziéme ou le quatorziéme, avec une ſueur abondante, & ce fut une excrétion critique, extrêmement ſalutaire. J'ai même remarqué non-ſeulement dans ce tems-là, mais toutes les fois que de pareilles fievres continues putrides ont regné, que les malades ſe ſont toujours mieux trouvé d'avoir le ventre lâche, que s'il eût été pareſſeux; car lorſque cela eſt arrivé, les douleurs, la cephalalgie, l'inflammation du goſier ont augmenté, & les malades ont été attaqués d'un pourpre blanc; accidens qui ont mis les malades en grand danger. Les ſueurs n'ont pas toujours été de même caractere: lorſqu'elles ont continué pendant toute la maladie, elles ont été une marque de la malignité, de foibleſſe du temperament, & elles n'ont rien préſagé que de funeſte; au contraire une ſueur & une moiteur légére & continue, a toujours été d'un bon préſage. Lorſque les malades ont commencé à ſuer plus abondammeent le neu-

viéme ou le onziéme jour, que la ſueur a été précédée du flux de ventre, ou qu'elle eſt ſurvenue dans le même tems que lui, les ſymptômes ont fort diminué, le courage eſt revenu, le pouls eſt devenu égal, avec eſperance de recouvrer la ſanté. Il n'y a perſonne qui ait échappé de cette dangereuſe maladie, ſans le ſecours de la diarrhée, de la ſueur, ou de toutes les deux enſemble. Il eſt arrivé quelquefois que la ſueur eſt devenue plus abondante, & qu'elle a preſque duré une ſemaine, deſorte que venant à épuiſer les forces, elle a fait appréhender une maladie hectique.

Lorſque l'hemorraghie du nez a été trop abondante, & ſur-tout lorſqu'elle revenoit ſouvent, elle n'a pas eu des ſuites avantageuſes. Nous avons cependant vû des malades qui en furent attaqués dès le commencement de la maladie, & auſquels elle ne cauſa aucun dommage, quoique très-abondante, & jointe avec la diarrhée. Le flux menſtruel qui eſt ſurvenu le troiſiéme ou le quatriéme jour de la maladie, n'a jamais été nuiſible, quelqu'abondant qu'il ait été. Perſonne que je ſache n'a jamais été attaqué d'un écoulement de

ſang par les veines du fondement.

Les urines pour l'ordinaire ont été les mêmes que lorſque le malade ſe portoit bien, elles ont été quelquefois légéres, troubles & pâles ſans aucun dépôt; cela eſt arrivé le quatorziéme & même le vingtiéme jour, & a été accompagné de pluſieurs autres ſignes qui ont été d'un heureux préſage. Dans quelqu'uns les urines ſont devenues troubles, & elles ont répandu une mauvaiſe odeur auſſi-tôt après qu'elles ont été rendues; dans quelqu'autres elles ont été très-abondantes le troiſiéme jour de la maladie, & accompagnées d'une douleur de tête violente, de l'engourdiſſement, de la ſtupidité, & d'un dérangement d'eſprit; ces accidens ſe ſont évanouis, & le malade a été guéri au moïen d'une ſueur abondante qui eſt ſurvenue le ſeptiéme jour. Quelques-uns, & ſur-tout ceux qui avoient été attaqués de diarrhée ou de vomiſſement, ont rendu pendant quelques jours une petite quantité d'urine qui étoit auſſi claire que de l'eau.

J'ai remarqué que le vomiſſement avec le hoquet a été mortel pendant tout le cours de la maladie. Les malades ont

eu souvent envie de vomir, sur-tout après avoir pris des remédes, ou après avoir été saisis d'une grande fraïeur avant l'attaque de la maladie, ou après avoir pris au commencement un émétique trop violent. On a remarqué dans quelques-uns, ce qui étoit d'un très-mauvais présage, un symptôme singulier, c'est qu'après avoir pris quelque chose de liquide, il est revenu aussi-tôt dans la bouche avec bruit, pour peu qu'ils aïent remué, ou qu'ils se soient tenus debout, & qu'ils ont rendu par la bouche environ deux cuillerées d'une humeur claire. J'ai remarqué ce symptôme accompagné du hoquet dans un homme de distinction; il dura pendant quelques jours & fut suivi de la mort. Après qu'on l'eut ouvert, on trouva que le foïe étoit entiérement pourri dans sa partie concave, qu'il étoit aussi noir que de la poix, & on apperçut dans le diaphragme, dans le duodenum, & dans la partie du pylore, une corruption sphacéleuse.

Quelques-uns n'eurent aucune efflorescence, & d'autres en furent entiérement couverts. Elles parurent dans quelques malades dès le commencement avant qu'ils se missent au lit, & lorf-

qu'ils ne se plaignoient encore que d'une grande foiblesse, & elles eurent un événement funeste ; dans d'autres le septiéme ou le neuviéme jour, ce qui fut d'un heureux présage. Elles occuperent pour l'ordinaire le col, le dos, les cuisses, elles furent moins abondantes sur le ventre, les pieds & les mains, & le visage ; il y eut pourtant un malade qui eut autour du front, des tempes & du menton, des taches Petechiales rouges très-sensibles. Les meilleures étoient celles qui étoient petites & rouges, au contraire celles qui étoient grandes, livides, verdâtres & violettes, étoient extrêmement mauvaises. Outre cela ceux qui avoient le ventre constipé & la peau séche & rude furent attaqués le neuviéme ou le dixiéme jour de la maladie, lorsque les taches commençoient à disparoître, d'un exanthême miliaire, d'un très-mauvais caractere, c'est-à-dire, du pourpre blanc, accompagné de douleurs violentes, d'un froid dans les extrêmités, & d'une défaillance, qui tua beaucoup de personnes avant qu'il se manifestât avec de violens symptômes, & après même qu'il eut paru, à cause que leurs forces étoient

déja entierement épuiſées.

Ceux qui furent continuellement frappés de la crainte de la mort, échappérent rarement de cette maladie; il en fut de même de ceux qui ne voulurent prendre aucuns remedes, qui étoient gras, & qui avoient une grande quantité de ſang corrompu. Les ſueurs froides, la vîteſſe, la foibleſſe & l'intermittence du pouls, la reſpiration haute & coupée, le délire, les convulſions ou les ſoubreſauts des tendons dans les carpes des mains, furent d'un très-mauvais préſage. C'étoit un prognoſtic de délire lorſque le malade avoit les ïeux hagards, rouges & larmoïans, qu'il n'avoit point envie de boire, qu'il étoit inquiet, dans l'agitation, lorſque ſon pouls étoit agité & qu'il avoit le viſage enflé. C'étoit auſſi une choſe très-dangereuſe lorſque les taches diſparoiſſoient à cauſe d'un froid pris indiſcretement, de la fraïeur, ou parce que le malade avoit demeuré long-tems ſur ſon ſéant. Lorſque cela arrivoit il tomboit auſſi-tôt dans un extrême affoibliſſement, il étoit ſaiſi de froid par tout ſon corps, il avoit de la peine à reſpirer, il ſentoit des inquiétudes violentes dans les parties

voisines du cœur, accidens qui mettoient la vie dans un danger imminent. C'étoit une bonne marque lorsque le malade étoit tranquille dans le lit, qu'il avoit l'esprit dans son assiete, envie de boire & de dormir, lorsque les taches paroissoient le septiéme ou le neuviéme jour, que le ventre étoit libre, & que le malade dans les jours critiques étoit attaqué d'une surdité qui duroit quelque tems, sur-tout dans ceux qui étoient d'une habitude du corps maigre, délicate, & dont les fibres étoient plus serrées.

La mort arriva pour l'ordinaire le onziéme, & quelquefois le septiéme jour de la maladie. Ceux qui recouvrerent la santé, sentirent revenir leur forces & s'appercurent de la cessation des symptômes le onziéme, le quatorziéme, & le dix-huitiéme jour. Il s'écoula pour l'ordinaire six semaines avant qu'ils fussent parfaitement rétablis, la fievre cessa au bout de trois semaines, & on employa les trois autres à remedier aux accidens qui survinrent & a rétablir les forces.

Quant au régime, on se trouva très-bien de l'usage d'un air serain, clair, pur, & moderement chaud; lorsque la chambre

bre étoit trop échauffée ou le malade trop couvert, il s'en trouvoit mal, cette chaleur épuiſant les forces & interrompant les mouvemens excrétoires. On ne fit prendre aucune nourriture ſolide ; mais dans le déclin de la maladie, & après ce tems, on uſoit d'alimens liquides, & faciles à digerer. Le trop grand uſage des alimens nourriſſans & des bouillons qu'on appelle conſommés, & qui contiennent beaucoup de parties huileuſes, nourricieres, cauſa un très-grand dommage, ſur-tout dans les jours critiques, dans le fort de la maladie, & dans le tems des évacuations critiques, détruiſit plus conſiderablement les forces, & empêcha les excrétions. J'ai obſervé que l'uſage immodéré des alimens ſolides ſur la fin de la maladie a cauſé de fâcheuſes rechutes. Il n'y a rien eu de plus nuiſible que de reſter dans une ſituation droite, & cependant on ne remarque point qu'il ſoit parlé dans les ouvrages des Médecins praticiens du danger de cette ſituation. Pour moi j'ai remarqué pluſieus fois, non-ſeulement dans cette maladie, mais encore dans les autres maladies malignes, & aigues exanthémati-

ques, que si les malades demeurent trop long-tems dans une situation droite, soit qu'ils soient levés ou assis sur leur lit, la violence de la maladie augmente, & même la mort s'ensuit. Il arrive qu'ils tombent aussi-tôt dans une grande foiblesse, & dans une espece de défaillance, qu'ils sont attaqués d'inquiétudes dans les parties voisines du cœur, du froid dans les extrémités, & que les taches qui sont sur la peau disparoissent, ce qui met la vie en danger. Cela n'arrive point comme on le croit communément, parceque le malade s'est refroidi, puisqu'il en arrive autant à ceux qu'on a tenus chaudement, & garantis du froid avec beaucoup de soin; mais parce que dans cette situation perpendiculaire, le sang se porte avec trop de lenteur du cœur à la tête.

Les remedes alexipharmaques, tels que les sels volatils, les bezoardiques chauds & spiritueux, quoiqu'on les regarde ordinairement comme très-efficaces, firent plus de mal que de bien, sur-tout lorsqu'on en faisoit un trop grand usage, & qu'on suivoit un régime chaud. Car ils haterent la dissolution des élémens du sang; & ils augmenterent

par-là la quantité des efflorescences, & causerent des cephalalgies, des inquiétudes, des inflammations, & des sueurs abondantes. On a même remarqué que ceux qui s'en servirent avec régle, comme d'un préservatif, furent aussi tôt infectés de la contagion. Il y eut cependant des occasions où ces volatils alexipharmaques mêlés avec des analeptiques pris modérément & avec précaution, furent très-salutaires, & ce fut sur-tout lorsque les malades pour s'être refroidis, pour s'être effraïés, ou pour s'être tenus sur leur séant, avoient fait rentrer les taches, & qu'il s'en étoit ensuivi des inquiétudes & des affoiblissemens très-dangereux. Nous conseillâmes aussi l'usage moderé de ces remedes dans le commencement de la maladie, lorsque la circulation du sang étoit encore dans sa vigueur, & ils dissiperent une grande partie de la matiere nuisible avec beaucoup de succès. Nous n'ordonnames cependant pas un régime sudorifique, & nous n'emploïames point ces remedes dans les plethoriques, & les cacochymes. Les bezoardiques volatils pris moderément ne furent pas moins utiles à la veille d'une crise, ou lorsqu'elle étoit

déja arrivée ; car ils aiderent merveilleuſement les évacuations critiques, en rétabliſſant le mouvement foible & languiſſant. Nous en uſames cependant moderément & avec précaution, dans la crainte de cauſer des ſueurs trop abondantes, & de diſpoſer les corps à tomber dans des fievres lentes.

On a remarqué que la ſaignée étoit fort utile pour écarter la maladie dans les corps pléthoriques, & accoutumés à des évacuations de ſang naturelles & artificielles ; & qu'elle ne l'étoit point lorſque le malade étoit extrêmement affoibli ; car elle n'eſt point capable de détruire la corruption ; au contraire, elle affoibliſſoit davantage les corps, deſorte qu'ils n'avoient pas aſſez de force pour ſurmonter la maladie.

Les légers vomitifs furent d'un grand ſecours à ceux qui avoient les premieres voies remplies d'une grande quantité de mauvaiſes humeurs, pour ſe garantir de l'attaque de cette maladie. J'ai auſſi remarqué qu'ils furent très-utiles au commencement de la maladie, mais qu'ils cauſerent une envie continuelle de vomir, des nauſées, une ardeur aux environs de la région du cœur, & des dou-

leurs cardialgiques, à ceux qui en uſerent pendant le cours de la maladie, ou du moins qu'ils donnerent occaſion à ces accidens. On appliqua ſur le col les veſicatoires, dont on nous avoit fait l'éloge, lorſque le malade fut attaqué de délire, d'aſſoupiſſement & de convulſions. Nous avons entiérement rejetté l'uſage des opiatiques & de toutes les differentes ſortes de ſomniferes, à cauſe de la foibleſſe du pouls, & de la langueur des mouvemens vitaux, parce qu'ils augmentent la malignité en retardant les excrétions, & en diminuant extrêmement les forces, & qu'ils menent doucement, mais infailliblement, le malade à la mort.

Voici les remedes dont nous nous ſommes ſervis, & dont nous avons éprouvé l'efficacité ; l'eau des fleurs de ſureau, d'acacia, de tilleul, de la reine des prés, de roſes, de feuilles de ſcordium, de ſcabieuſe, de chardon-bénit, le ſyrop de ſuc de citron, de grenades, avec le julep de roſes ; les poudres de nacre des perles, l'antimoine diaphorétique, les pierres d'écreviſſe, le ſuccin, la terre ſigillée, la corne de cerf brulée, la corne de cerf préparée philoſophiquement,

le nitre dépuré. Nous avons choisi parmi les alexipharmaques le camphre, l'essence & l'extrait de scordium, le dompte-venin, la *mixtura simplex*, l'esprit & la teinture besoardique; parmi les acides, l'esprit philosophique de vitriol & de nitre dulcifié; parmi les humectans, la décoction de scorsonnere, de rapure de corne de cerf, la gélée de corne de cerf; parmi les analeptiques, l'eau de fleurs d'oranges, l'huile de citron nouvellement tirée avec le sucre, la confection alkerme, d'hyacinthe, notre baume de vie employé extérieurement; entre les antispamodiques, l'essence de castoreum, le cinabre, & l'esprit de corne de cerf succiné.

Nous avons composé differentes formules avec ces remedes, suivant que les circonstances l'ont exigé; & voici la méthode que nous avons suivie. Nous avons donné à plusieurs reprises aux malades dans le commencement de la maladie, une poudre bezoardique avec le nitre, & quelque peu de camphre, & pendant le cours de la maladie nous leur avons fait prendre un mélange des eaux tempérées, diaphorétiques, analeptiques, antispasmodiques, & des pou-

dres cordiales bézoardiques avec le jus de citrons. Nous avons mis dans leurs boissons du nitre, l'esprit philosophique de vitriol, ou le *clyssus* sulphuré d'antimoine, qui tient le ventre libre. On a remarqué que l'usage d'une décoction de corne de cerf avec du citron & de la racine de scorsonnere, a été extrêmement salutaire, soit qu'on la prît chaude ou froide. Nous avons employé vers les jours critiques, & lorsque la nature n'avoit pas assez de force pour exciter la sueur, des remédes propres à produire cet effet, & de légers alexipharmaques; ainsi nous avons ajouté aux potions précédentes, un mélange ou une teinture bézoardique, ou l'essence de scordium.

La méthode que nous venons d'indiquer est très-sûre & très-efficace, & nous nous en sommes bien trouvés dans plus de cent occasions. Voici de quelle maniere nous avons remedié aux symptômes. Lorsque le vomissement, les inquiétudes des parties voisines du cœur, la diarrhée, & les tranchées, étoient trop violentes, on a appliqué extérieurement sur la région de l'estomac de la theriaque mêlée avec de l'huile tirée par expression des noix muscades, le camphre,

l'huile de girofle & le baume du Perou. On a donné au malade lorſque la diarrhée étoit trop conſiderable, & qu'elle épuiſoit ſes forces, uné poudre bezoardique nitreuſe avec un peu de camphre & de thériaque céleſte. Nous avons employé extérieurement dans la phrénéſie & dans le mal de tête violent l'eſprit de vin camphré & de ſel ammoniaque, avec de l'huile de rhue & de lavande. Les lavemens adouciſſans ou purement huileux, ont été très-ſalutaires, lorſque le ventre a été trop ſerré, & le malade attaqué de tranchées violentes. Les remédes ſpiritueux, confortatifs, aromatiques appliqués extérieurement ſur le pouls & ſur la foſſette du cœur, ou tirés par le nez, ont été très-ſalutaires, lorſqu'il a été queſtion de rétablir les forces. On n'a rien trouvé de plus propre pour appaiſer la ſoif, qu'un électuaire compoſé avec du ſucre de Canarie, & l'eſprit de nitre dulcifié.

Ceux qui appréhendoient d'être attaqués de cette maladie épidemique, en ont été heureuſement garantis en uſant par le conſeil de Medecins prudens, de legers purgatifs, & de pilules compoſées avec des extraits balſamiques amers, la

rhubarbe & l'aloës. Les perſonnes plétoriques ſe ſont fait ſaigner avec ſuccès. Pour conſerver la fluidité du ſang & pour en empêcher l'intemperie & la malignité, on a jugé à propos de recommander l'uſage d'une infuſion de veronique & de ſcordium, laquelle eſt très-propre à tous les individus. On doit ſuivre outre cela un régime de vie convenable, boire & manger avec moderation, uſer d'alimens temperés & ſimples, ne point ſe livrer aux paſſions, avoir ſoin de conſerver les forces, ſe garantir du froid, corriger l'humidité & l'appauvriſſement de l'air en brulant des bois & des gommes reſineuſes.

OBSERVATION II.

JE ne me rappelle point d'avoir vû depuis que je ſuis au monde une année plus extraordinaire & qui ſoit plus contre nature par rapport aux ſaiſons & à la temperature de l'air, que l'année derniere 1728. En effet dès le mois de mars la chaleur fut plus grande que de coutume, elle augmenta dans les mois ſuivans de même que la ſéchereſſe, & elle continua juſqu'au milieu du mois de ſeptembre; il y eut cependant dans

cet eſpace de tems des jours & des nuits très-froides, & la temperature de l'air changea de telle ſorte qu'il gela à glace ſur la fin du mois d'avril pendant la nuit. L'automne ſuivante fut froide & très-humide; & enfin au mois de decembre & de janvier, l'hyver fut extraordinairement froid, & la gelée fut ſi violente les VI, VII, X, XII & XIII de janvier, qu'elle égala celle de 1709, ſi elle n'a pas été plus forte. Le vent du midi ſucceda tout à coup le quatorze à ce froid exceſſif; il fit fondre une grande quantité de glace & de neiges, & il plût de tems en tems. Cette variation extraordinaire de l'air en cauſa beaucoup dans le Mercure du barometre par rapport à ſon élévation & à ſon abbaiſſement qui changeoient ſouvent & preſque tous les jours ſi conſidérablement, que je ne me ſouviens point d'avoir rien vu de pareil depuis trente ans. En effet il baiſſoit ſouvent dans une nuit du vingt-ſeptiéme degré, au douziéme & même au huitiéme ce qui prouvoit manifeſtement, qu'il étoit arrivé un grand changement dans le thermomettre non-ſeulement par rapport au chaud & au froid, mais encore par rapport à la

pesanteur de l'air. Cette constitution particuliere & extraordinaire de l'air & des saisons, ne pouvoit qu'apporter un changement considérable dans les corps des animaux, & sur-tout dans celui des hommes, troubler & déranger les fonctions vitales & naturelles, & sur-tout les actes secretoires & excretoires, & disposer les corps à l'attaque des differentes especes de maladies extraordinaires; aussi regna-t'il, non-seulement dans toute l'Allemagne, mais encore dans la Hollande, l'Angleterre, & ailleurs, une si grande quantité de maladies, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil. Il survint pendant l'été & pendant l'automne differentes especes de fievres intermittentes, tierces simples, doubles & continuës, des fievres quartes simples & doubles, suivies de plusieurs rechûtes; ces fievres étoient très-irregulieres, ressembloient dans quelques-uns à des fievres malignes, étoient contagieuses & souvent accompagnées du pourpre. Il regna aussi des petites veroles & des rougeoles & quelques personnes furent attaquées de la dysenterie & de la diarrhée. Aux mois d'octobre & de novembre les fiévres intermittentes irregulieres cessé-

rent, & furent remplacées par des fiévres catarrheuſes plus ou moins malignes, ſuivant la différence & l'impureté des corps ; elles continuerent pendant les mois de decembre & de janvier, & devinrent en même tems contagieuſes, avec des efflorefcences, du pourpre & des éruptions petechiales batardes. Elles commencerent dans quelques-uns par le friſſonnement, l'épuiſement des forces, des douleurs contondantes dans les jointures, une eſpece d'ivreſſe, l'enchifrenement, l'enrouement, des embarras de la poitrine ; & l'inquiétude, & la chaleur augmenterent tous les jours pendant la nuit, que les malades paſſerent pour l'ordinaire ſans dormir. Il ſurvint le quatriéme & le ſeptiéme jour dans les corps qui étoient remplis de beaucoup d'impuretés, des exanthêmes & des efflorefcences, & ſur-tout des éruptions petechiales batardes, le pourpre blanc ou rouge, & même tous les deux quelquefois avec, quelquefois ſans ſoulagement. La maladie fut parfaitement guerie par des ſueurs abondantes, par le flux de ventre ou par un crachement abondant. Dans les fievres catarrheuſes benignes qui étoient ac-

compagnées d'une toux violente & convulſive, de l'enflure & quelquefois d'une exulceration dans le goſier, d'un grand embarras de poitrine, de parotides, & même d'une enflure eryſipelateuſe du viſage, je me ſuis ſouvent ſervi avec beaucoup de ſuccès de remedes délaïans propres à temperer la chaleur & l'acrimonie du ſang. J'ai purgé mes malades au moïen d'une infuſion ordinaire de manne qui les a fait aller ſix à ſept fois à la ſelle ſans aucune incommodité, & qui détourna efficacement l'impétuoſité des humeurs qui ſe portoient à la poitrine, au goſier & à la tête, & enſuite j'achevai heureuſement la cure avec des poudres diaphorétiques, mêlées d'un peu d'extrait de ſaffran & des infuſions en forme de thé. Je traitai les fievres qui me parurent d'un caractere moins benin de la même maniere que celles dont j'ai fait ci-deſſus l'hiſtoire.

Parmi les fievres qui furent exanthematiques il y en eut une petechiale douce qui fut accompagnée du pourpre blanc dont il ſera à propos de rapporter l'hiſtoire en détail ſur les obſervations d'un Médecin très-emploïé. Elle commença dans un grand nombre de perſonnes par le

frissonnement & par une chaleur peu violente les deux ou trois premiers jours, desorte que les malades ne furent point obligés de se mettre au lit, & qu'ils se plaignoient seulement de douleurs dans le dos & dans les jointures, d'une espece d'ivresse, du dégoût, & d'un abattement de forces. Quelques-uns pendant les premiers jours eurent envie de vomir, & d'autres vomirent effectivement, mais la plûpart furent assoupis & resterent plus de tems à dormir qu'à veiller. Vers le quatriéme jour les mouvemens febriles augmentérent, la chaleur diminua à peine le jour suivant, & plusieurs eurent ce même jour une hemorrhagie par le nez, & peu après il survint une legere moiteur & les efflorescences parurent. Il y en eut parmi ce nombre qui furent attaqués vers le même tems d'un flux de ventre leger, qui dura jusqu'au septiéme, & même jusqu'au onziéme jour, & qui, bien-loin de faire augmenter la maladie, en diminua plutôt la violence. Après que l'éruption des taches fut parfaite, la fievre continua paisiblement & tranquillement avec un leger délire, sur-tout dans les jeunes

gens qui étoient moins craintifs, & moins inquiets du danger de leur vie, & elle cessa heureusement vers le quatorziéme jour, avec cette difference cependant, que quelques-uns eurent la toux & une dureté d'ouïe qui dura huit jours, & même davantage. Si après l'éruption des exanthêmes, la fievre & le délire augmentoient, le malade étoit surement attaqué du pourpre blanc le onziéme ou le quatorziéme jour. Avant qu'il parût, les malades furent attaqués d'inquiétudes violentes dans les parties voisines du cœur, de l'insomnie, de resserrement autour du col, desorte qu'ils se plaignoient qu'on les étrangloit, qu'on les enfermoit dans une boëte, qu'on les transportoit dans une autre chambre, qu'on les retenoit, & qu'ils étoient parmi des etrangers, ils prioient qu'on les mît en liberté, & qu'on les remenât chez leurs parens & qu'on les laissât en repos, &c. Cependant lorsque le pourpre paroissoit durant ces douleurs, & pendant la violence des symptômes, le délire, & les autres symptômes cessoient, & les malades échappoient. Ceux auxquels il survint vers le neuviéme jour des soubresauts dans les tendons, des

tremblemens, une difficulté de respirer, qui rendirent leur urine & les excremens involontairement, moururent le dixiéme, le onziéme, ou le treiziéme jour, dans des mouvemens convulsifs, quoique le pourpre eût paru. Voici la méthode dont on s'est servi dans la cure de ces fievres. Aussi-tôt que les adultes & les personnes qui étoient accoutumées à la saignée ont commencé à se plaindre, on les a saigné au pied, on leur a tiré six ou huit onces de sang, & on leur a enjoint le repos, une chaleur moderée, & l'abstinence. On a toujours tenu leur chambre dans une chaleur temperée, on n'a donné aucune nourriture qu'à ceux qui en demandoient, & on leur a fait boire autant qu'ils ont voulu, mais à petits coups, une biere legere tiede. On ne s'est point servi de remedes expulsifs & alexipharmaques, & on leur a fait prendre de trois en trois heures une poudre temperante composée d'absorbans simples, ou saoulés d'acides, avec l'antimoine diaphoretique & le nitre, ou bien on leur a donné au lieu de ce remede une potion temperée composée avec des eaux distillées appropriées, des temperans, & du syrop de suc de citron.

Lorsque

Lorſque les exanthêmes ont commencé à paroître, pour empêcher qu'ils ne rentraſſent, on a joint aux poudres temperantes qu'on donnoit en petite quantité une eſſence bezoardique, on leur a fait boire une infuſion en maniere de thé, & on leur a fait ſuivre un régime diapnoïque. Peu de malades ont eu le ventre conſtipé, mais lorſque cela eſt arrivé on a remedié à cet accident au moïen d'un lavement émollient. On s'eſt ſervi contre la cephalalgie d'eſprit de vin camphré, auſſi-bien que de cet epitheme domeſtique préparé avec la mie de pain, les baiës genevrier, le ſel & le cumin. On ne s'eſt pas beaucoup mis en peine des autres ſymptômes, tels que le dégoût, l'inſomnie, & la laſſitude, & on n'a donné autre choſe que des analeptiques temperés. Au reſte ceux qui ont ſuivi exactement les ordonnances des Médecins par rapport à la diete & au régime, ont été heureuſement gueris, au contraire ceux qui les ont négligées, bien qu'ils aient échappé pour la plus grande partie, ſont enſuite tombés dans des maladies degenerées & lentes.

Cette même maladie attaqua dans ce tems-là, preſque avec les mêmes ſym-

ptômes, les soldats qui étoient en garnison dans cette ville. On avoit fait courir le bruit que le Roy de Prusse devoit venir ici pour faire la revue de ses troupes. Les Commandants établirent des exercices militaires, & ils menerent leurs soldats pendant quelques jours de très-grand matin à la campagne pour faire l'exercice. Le mois d'octobre étoit alors fort avancé, le tems étoit froid, quelquefois pluvieux & chargé de brouillards, & cependant les soldats n'étoient point assez garantis des injures de l'air à cause de la legereté de leurs habits: leurs corps s'en trouvérent donc incommodés; & ils acquirent une disposition à la maladie, d'autant plus qu'il y en a eu un grand nombre qui essaïérent mal à propos de s'échauffer en buvant beaucoup d'eau de vie. Il arriva de-là que plusieurs d'entr'eux commencérent à devenir languissants, d'autres, à devenir malades, plusieurs furent attaqués de catarrhes, d'autres de rhumatismes, quelques-uns de diarrhées, quelques-autres de fievres intermittentes, & sur-tout de fievres quartes opiniâtres; enfin au mois de novembre plusieurs furent pris d'une fievre maligne exanthématique continuë qui dura jusqu'à la fin

du mois de decembre, & qui molesta plus de cent soldats. Tous ceux qui en furent saisis se plaignirent d'abord d'un abbatement extraordinaire dans le corps & dans les jointures, d'une grande pesanteur de tête, du défaut d'appetit & du mal au cœur. Il survint ensuite un frisson qui fut accompagné d'une chaleur, & de frequence du pouls, qui cependant étoit foible. Quelques-uns furent ensuite attaqués d'un engagement de poitrine, de la toux & du rhume de cerveau, d'autres furent si fort affoiblis sur le champ par la violence de la maladie, qu'ils furent obligés de se mettre au lit, & qu'aussi-tôt qu'ils levoient la tête, ils tomboient en défaillance; les symptômes augmentérent le quatriéme jour, le sommeil cessa, les malades eurent un dégoût extraordinaire, ils ressentirent des douleurs dans la tête & dans le dos, ils avoient une oppression de poitrine; quelques-uns perdirent du sang par le nez, d'autres furent attaqués du vomissement, & d'autres firent des efforts pour vomir; ils étoient extrêmement inquiets, ils tombérent dans le délire, leur corps étoit dans l'agitation, & ils se plaignoient d'angoisses violentes. Tel fut l'état des premiers jours de

la maladie; mais vers le cinquiéme,& le plus ſouvent le ſeptiéme jour, il ſortit des taches Petechiales, dont les bonnes étoient d'une couleur rouge & pourprée, & les autres d'une couleur pâle & livide. Ces taches étoient quelquefois mêlées avec un exanthême miliaire rouge ou blanc, ce qui irrita extrêmement la maladie. C'étoit encore pis lorſque cet accident arrivoit après le neuviéme, ou le onziéme jour, parce que les forces étoient déja extrêmement abbatuës; on a même remarqué cet accident à un ſoldat le vingt-uniéme jour, auſſi en mourut-il. La ſueur coula dans quelques-uns le ſeptiéme jour qui eſt critique; pluſieurs commencérent à avoir le flux de ventre le cinquiéme ou le ſeptiéme jour, & il dura juſqu'au neuviéme ou au onziéme, & ces excretions critiques furent extrêmement ſalutaires aux malades. Lorſque la ſueur étoit trop abondante dès le commencement, que l'éruption des exanthêmes ne cauſoit aucune remiſſion, qu'il n'y avoit aucun dépôt dans l'urine dans les jours critiques, que le ventre étoit trop ſerré, la peau ſéche, que le malade n'étoit point alteré, c'étoit un très-mauvais préſage; car le délire & l'agitation ve-

nant à augmenter peu de tems après, le malade tomboit dans les convulsions, & le hoquet, & enfin il mouroit. On fit suivre dans la cure de ces fievres un régime temperé, & on faisoit donner au malade une suffisante quantité de boisson tiede préparée avec la décoction d'avoine; il ne prenoit aucune nourriture; on rejetta entiérement les remedes chauds & alexipharmaques, les vomitifs & les purgatifs, & on n'emploïa point la saignée dans le commencement; elle avoit produit un très-mauvais effet dans deux malades. On leur donna seulement des poudres temperantes nitreuses & diaphoretiques, qu'on emploïoit quelquefois avec du jus de citron, & des potions préparées avec des eaux analeptiques & diapnoïques, l'antimoine diaphoretique, la nacre de perles, le cinnabre & le vinaigre. Lorsque le ventre étoit constipé on y remedioit par des lavemens émolliens, & lorsqu'il étoit trop lâche au moïen de la chaleur, & des poudres diaphorétiques. On attaquoit les symptômes à peu près de la maniere dont on l'a dit ci-dessus. La cure réussit heureusement, & à peine y en eut-il plus de dix dans ce grand nombre qui moururent, & encore ceux-

ci furent-ils attaqués du pourpre le neuviéme ou le onziéme jour. Presque tous les autres recouvrerent peu à peu les forces après le quatorze; puis le sommeil, l'appetit, & enfin la santé revinrent. Quelques-uns conserverent cependant encore pendant quelque tems une langueur & une petite toux; il survint à quelques-autres des furoncles très-incommodes dans les parties charnues externes, auxquels on remedia aussi par des secours convenables.

Une chose qui merite d'être remarquée dans l'histoire de cette fievre épidémique, est qu'un refroidissement un peu trop grand, & une transpiration interceptée peut, suivant la disposition des corps, & suivant qu'ils contiennent des liqueurs plus ou moins corrompuës dans les vaisseaux & dans les premieres voies, occasionner différentes especes de maladies plus ou moins dangereuses, des fievres intermittentes, des catarrheuses rhumatiques, des fievres petechiales & pourprées. Une chose qu'on doit encore remarquer, est que cette fievre, véritablement contagieuse, n'a pourtant attaqué que les soldats, qui s'étoient refroidis en même tems, & que ceux qui habitoient dans la même

maiſon en furent exempts, de même que les perſonnes qui viſiterent les malades ; ce qui prouve manifeſtement qu'afin que la contagion produiſe ſon effet, il faut qu'elle trouve des corps qui contiennent des liqueurs propres à recevoir ſon impreſſion, & à obéïr à ſon activité. On ne doit pas oublier que les ſoldats qui étoient d'une grande taille ont été plus dangereuſement malades & ont échapé avec plus de difficulté que ceux qui étoient d'une taille mediocre. La raiſon de cela eſt que dans les corps d'une grande taille, la circulation du ſang eſt plus lente, & plus languiſſante, parce qu'il retourne plus difficilement au cœur dans une direction perpendiculaire, que dans les corps d'une petite ſtature ; & comme les excretions, & ſur-tout la tranſpiration, ſuivent la lenteur ou la viteſſe du mouvement du ſang, lorſque ſon cours auſſi-bien que celui des humeurs eſt trop languiſſant, les corps acquierent une plus grande quantité d'impuretés, & l'empire de la nature dans la guériſon des maladies, qui conſiſte ſur-tout dans une circulation plus rapide & dans des promptes excretions, eſt extrêmement foible & languiſſant. Enfin c'eſt

une chose remarquable que la saignée, quoiqu'on l'ait emploïée dans le commencement, a été plus nuisible qu'avantageuse, quoique pour l'ordinaire elle ne nuise pas si facilement aux corps robustes, tels que ceux des soldats. Mais comme l'origine de cette maladie étoit le défaut de transpiration, & la retention des excremens qui sortent à travers la peau, & que la langueur & le dégoût ont precédé la fievre de quelques semaines, il paroît clairement que la saignée a augmenté la foiblesse & diminué la transpiration, ce qui n'a pu arriver sans causer du dommage.

CHAPITRE ONZIE'ME.

Des vraies fievres Petechiales.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *Description de la maladie.* II. *D'où vient son nom.* III. *Ses signes & ses accidens.* IV. *Ses noms & ses différences* V. *Son prognostic.* VI. *Sa raison formelle est un miasme virulent*, VII. *qui est porté dans le*

le corps, VIII *qu'il faut écarter par le moien des apophlegmatisans*; IX. *Son origine vient d'un air mal sain par lui-même*, X. *ou par les mauvaises exhalaisons dont il est chargé* XI. *de la mauvaise disposition du corps*. XII. *Aussi est-elle commune dans les armées, & les maisons publiques*. PRESERVATION, CURE, ET OBSERVATIONS CLINIQUES. I. *En quoi consiste la préservation quant au régime, & au gouvernement des malades*. II. *Le vin est un excellent préservatif*: III. *Les acides sont avantageux*. IV. *Le cours de ventre est salutaire*; V. *ainsi il faut l'aider*. VI. *La saignée convient mieux pour la préservation que pour la cure*. VII. *Il faut prévenir les rechûtes par l'abstinence*. HISTOIRE DE MALADIES. OBSERVATION I. *Histoire de la fievre Petechiale qui ravagea la principauté de Minden en l'année* 1683. OBSERVATION II. *Fievre Petechiale accompagnée de diarrhées funeste*. OBSERVATION III. *Taches Petechiales différentes dans un frere & une sœur*. OBSERVATION IV. *Fievre Petechiale funeste au malade pour s'être tenu sur son séant*. OBSERVATION V. *Fievre petechiale guerie par l'usage du bon vin*.

OBSERVATION VI. *Progrès d'une fiévre maligne contagieuse arrêtés par la saignée.* OBSERVATION VII. *Fievre maligne exanthématique guerie tout d'un coup par l'émétique.* OBSERVATION VIII. I. *La purgation n'est point avantageuse dans la préservation.* II. *Le mauvais régime, & le mauvais gouvernement des malades, produit des rechutes.* III. *La contagion peut rester cachée pendant long-tems,* IV. *& s'apporter par les habits.*

I. LES fievres Petechiales vraies sont très-malignes, très contagieuses, & extrêmement nuisibles à la tête & aux forces, accompagnées de taches de différente couleur, & causées par une corruption des liqueurs vitales, suivie d'une dissolution putride ce qui fait qu'elles sont mortelles.

II. C'est avec beaucoup de raison qu'on a donné à ces fievres exanthématiques le nom de malignes ou de vénéneuses, car elles tirent souvent leur origine, & elles se communiquent, par une vapeur ou un venin très-subtil, d'une qualité active & virulente, qui s'exhale du corps du malade. Elles sont très-difficiles à guérir, & souvent elles

tuent un grand nombre de perſonnes en peu de tems. Elles affoibliſſent, & elles détruiſent conſidérablement les forces d'où dépendent les mouvemens qui entretiennent la vie. Elles paroiſſent d'abord, comme les hommes qui ſont d'un naturel malin, ſous un aſpect fort doux, & elles trompent ſouvent les Médecins & ceux qui ſont préſents, qui les prennent pour des fievres catarrheuſes; auſſi déploïent-elles enſuite leur fureur meurtriére avec une plus grande violence.

III. On connoît cependant le mauvais caractére de cette maladie à ces marques. Les malades ſe plaignent dès le commencement d'une grande foibleſſe, & d'un grand épuiſement de forces, deſorte qu'ils peuvent à peine ſe tenir de bout, & tombent auſſi-tôt en défaillance, quoique dans les autres maladies aiguës & continuës, on ne remarque une pareille foibleſſe que dans l'état & la force de la maladie; les malades ſont attaqués dès le commencement d'une violente douleur & peſanteur de tête; l'eſprit eſt d'abord abbatu, inquiet & chagrin; il deſeſpere de ſa vie, & il ne préſage rien que de fu-

neste. L'insomnie est continuelle, l'appetit se perd entiérement, le visage est abbatu, le pouls est languissant, foible & inégal; la situation du malade dans le lit est tout à fait extraordinaire, son corps est ramassé, & dans une agitation continuelle; il est fatigué d'une oppression de poitrine & souvent d'une toux séche, les fibres des muscles tombent dans un tremblement & dans un mouvement d'ondulation, & les tendons se contractent, & ont des soubresauts. Beaucoup de malades ne ressentent aucune altération, aucune chaleur, aucune douleur, ni aucune inquiétude, ils ne se plaignent d'autre chose que d'un abbatement & du défaut de sommeil. L'urine qu'ils rendent au commencement est très-legere & entiérement semblable à celle des personnes qui se portent bien; le quatriéme, cinquiéme, ou même le septiéme jour, des taches commencent à paroître, principalement sur le dos & les reins; elles sont plus ou moins abondantes, de différente couleur, mais elles n'apportent cependant pour l'ordinaire aucun soulagement, desorte qu'on doit plutôt les regarder comme symptomatiques que comme critiques,

IV. Les anciens ont appellé ces taches du nom général d'exanthêmes. Les Italiens les ont depuis nommées *Petechiæ*, du mot *Pedechio*, à cause qu'elles ressemblent aux morsures des puces. Les François les appellent pourprées à cause de leur couleur, les Espagnols, *Taberdillo*, parce qu'elles sont d'une couleur rouge jaunâtre, les Allemands lenticulaires, parce qu'elles ressemblent par leur figure & par leur couleur aux lentilles, ils les appellent aussi puncticulaires, & en langue vulgaire *Reh-Flecke*. Les Hongrois les appellent en langue Allemande, à cause du mal de tête violent & du délire compliqué, *Die hitzige Haut-Kranckheit*. Elles different des autres exanthêmes, non-seulement par leur figure, mais encore parce qu'elles paroissent sans aucune ardeur, sans causer aucune demangeaison, sans aucune élévation, & sans aucune rudesse ni exulceration de la peau, mais encore communément sans apporter aucun soulagement, parce que leur matiere n'est point saline & caustique, mais putride & corrompuë.

V. Tant s'en faut que ces taches an-

noncent le retour de la ſanté, qu'au contraire plus elles ſont abondantes plus elles marquent un grand dégré de corruption, & même une gangrene lorſqu'elles ſont d'une couleur livide, plombée, & d'un verd noirâtre. Ceux auſſi qui échapent ne gueriſſent point au moïen de l'excrétion cutanée, mais par des ſueurs abondantes qui répandent une odeur aigre corrompuë, ou par des flux de ventre critiques. Ce n'eſt que par le ſecours & la force de la nature que cela arrive à ceux dont les liqueurs ne ſont point entierement corrompuës, mais qui ont encore une qualité temperée, & comme alexipharmaque. Pluſieurs au contraire meurent d'une corruption ſphaceleuſe dans le ventricule, les inteſtins & les autres viſceres, ou de la phreneſie, plus ſouvent d'une ſquinancie & d'une inflammation dans le goſier & dans l'œſophage, & il s'exhale de leur corps auſſi-tôt après qu'ils ſont morts une puanteur abſolument inſuportable. Voici les ſignes qui préſagent cet évenement funeſte. Le malade n'a point ſoif, ou eſt extrêmement alteré; il a la langue ſeche, coupée, & noirâtre, le goſier enflammé & embarraſſé d'humeurs

épaisses ; il a peine à avaler ; après l'éruption des exanthemes, il a de la peine à respirer, l'oppression de poitrine continue & augmente, après la sueur & le flux de ventre, le délire augmente aussi-bien que les autres symptômes, l'urine n'est point trouble & ne fait aucun dépôt, les ïeux du malade s'obscurcissent, son esprit s'égare, il arrache des poils de sa couverture, il y a subresauts des tendons, les excrémens coulent involontairement ; il survient une sueur froide, le malade est attaqué de convulsions, qui lui causent enfin la mort.

VI. La cause formelle de ces fievres pernicieuses consiste dans une dissolution putride, & dans une colliquation du sang & des sucs vitaux, & sur-tout dans une corruption & dans une disposition entierement vicieuse du fluide lymphatique, élastique & subtil, qui est dans le sang, & qui, venant à se séparer dans le cerveau, & dans la moëlle épiniere, & à se distribuer dans tout le corps au moïen des nerfs, donne du mouvement & du sentiment à toutes ses parties. Ce qui prouve évidemment que cette vapeur vénéneuse qui infecte

les corps sains, est d'une nature propre, non-seulement à occasionner dans le sang & dans les autres humeurs une fermentation corruptive, mais encore à corrompre le fluide le plus subtil après qu'elle est parvenuë dans l'intérieur du cerveau & des parties nerveuses, c'est qu'aussi-tôt qu'elle s'est introduite dans le corps, les forces vitales, naturelles, & animales commencent aussitôt à languir, quoique dans les corps qui sont parfaitement sains, la disposition du sang & des humeurs soit encore bonne, & exempte de corruption.

VII. Ce venin, qui est d'une nature très-propre à s'augmenter, s'introduit dans le corps par les narines, le gosier, & les bronches; car il n'y a aucun endroit où les nerfs qui viennent de la première & seconde paire soient plus à découvert que dans la cavité des narines. Il n'est donc pas surprenant que lorsque cette vapeur pernicieuse vient à s'y introduire avec l'air, elle affecte immédiatement les nerfs & même le cerveau, & qu'elle cause aussi-tôt après un étourdissement, & une pesanteur de tête, un abbatement des forces,

& le vertige. Mais ce venin contagieux ſe mêle principalement avec la ſalive, & deſcend avec elle dans le ventricule, qui, comme partie nerveuſe, eſt le principal ſiege de ces fievres contagieuſes. De-là vient que le ventricule & les inteſtins ſont les lieux où la violence des ſymptômes commencent à ſe manifeſter. Tels ſont le dégoût & l'envie de vomir, les tranchées & le flux de ventre, & même la conſtipation, le dégoût pour les alimens, les inquiétudes des parties voiſines du cœur, la cardialgie, & un vomiſſement fréquent & copieux de la lymphe. On ſçait par les obſervations anatomiques que le ventricule des perſonnes qui ſont mortes de ces fievres eſt ſur-tout attaqué du ſphacele. Or lorſque ce venin vient à ſe mêler dans la bouche avec la ſalive, & dans l'eſtomac avec la liqueur gaſtrique & pancreatique, ſa force multiplicative, & communicative augmente; car tout le monde convient que ces liqueurs ſalivales qui ſervent à la digeſtion des alimens, ſont d'une nature très-ſubtile, très-ſpiritueuſe, très-élaſtique, & très-propre à fermenter; c'eſt pourquoi elles cauſent auſſi-tôt dans les choſes douces,

avec lesquelles elles se mêlent un mouvement de fermentation. De-là vient que ces liqueurs qui avoient déja un mouvement fermentatif intestin obéissent beaucoup plus aisément au venin corruptif qui s'y mêle, & sont très-propres à sa communication & à son augmentation, de même qu'une petite portion de levain fait fermenter une grande quantité de pâte.

VIII. On n'aura pas maintenant beaucoup de peine à concevoir pourquoi il n'y a rien de plus efficace, comme l'ont remarqué depuis long-tems des Médecins très-habiles, pour se garantir de cette dangereuse maladie, que d'éviter de respirer l'haleine des personnes qui en sont attaquées, sur-tout lorsqu'elle est parvenuë au plus haut dégré de corruption; de cracher souvent, de tenir dans la bouche des choses propres à exciter la salive, & de mâcher de la racine d'angelique, de zedoaire, d'imperatoire, de pimprenelle, ou de fumer du tabac. On voit aussi pourquoi ce venin contagieux s'introduit plus facilement, & cause de plus grands ravages, dans les corps qui ont l'estomac rempli d'une grande quantité de crudi-

tés & de matieres pituiteuſes & ſalivales; & pourquoi les émétiques doux, mêlés avec des alexipharmaques, ont une vertu ſûre & efficace pour détruire la maladie dès ſon origine, dans les perſonnes qui en ſont attaquées.

IX. Je crois avec Hippocrate, qu'on doit attribuer la premiere origine de ces fievres contagieuſes à la corruption générale de l'air. En effet lorſque l'air eſt humide, pluvieux, rempli de broüillard, qu'il ſouffle un vent de midi, chaud & humide, il émouſſe & affoiblit à cauſe de la grande quantité de vapeurs aqueuſes qu'il contient, la vivacité élaſtique de l'éther qui entretient dans le corps le mouvement des ſolides & des fluides qui ſervent à la conſervation de la vie. Il arrive de-là que les excrétions, ſurtout la tranſpiration qui eſt ſi ſalutaire, languiſſent & ſont interrompuës, que les parties inutiles, ſuperfluës, & corrompuës, reſtent dans le corps; or venant à s'accumuler dans les liqueurs & dans le ſang, elles ne peuvent que les diſpoſer à la corruption & à la diſſolution. Il arrive auſſi durant ce dérangement extraordinaire des ſaiſons que les vegetaux & les différentes eſ-

peces de froment acquierent une qualité étrangere, très-nuisible au corps. Car on a l'experience que lorsque le tems est trop long-tems pluvieux, il croît, surtout parmi le seigle, une grande quantité d'ivraïe, dont la qualité est nuisible & même vénéneuse. On remarque aussi que le seigle qui a cru pendant ce tems-là, ne produit point une si grande quantité d'eau-de-vie, & ne donne point un pain aussi salutaire & aussi nourrissant, que celui qui vient pendant un tems chaud & sec. Il n'est donc pas surprenant que les alimens corrompus & mal sains qu'on prépare avec ce grain, disposent aussi les corps à la corruption.

X. Les inondations fréquentes & continuelles, contribuent aussi à la corruption de l'air, & le disposent à occasionner des maladies putrides. En effet lorsque l'eau croupit en quelque endroit, & qu'elle vient à être échauffée par les rayons du Soleil, elle se corrompt, & envoïe dans l'air une grande quantité d'exhalaisons corrompuës. Il naît aussi aux environs des lieux où les eaux croupissent une infinité d'insectes de différente espece, d'où il s'éleve dans l'air beaucoup de parties très-subtiles d'une

matiere corrompuë, ſaline, & nuiſible. On voit par les hiſtoires combien toutes ces choſes ſont nuiſibles à la ſanté, & elles nous apprennent qu'après de grandes inondations, il a regné des fievres, non-ſeulement contagieuſes, mais encore peſtilentielles; on peut voir là-deſſus la diſſertation que j'ai compoſée (*a*) auſſi-bien que le VIe. tome de la Médecine raiſonnée p. 262. L'air qui eſt impregné des exhalaiſons corrompuës qui s'élevent des cadavres qu'on n'a pas eu ſoin d'enterrer, ou des excrémens d'animaux, eſt auſſi très-contagieux, ſur-tout lorſqu'il eſt renfermé, & qu'il ne peut point ſe mêler avec un air plus pur.

XI. La corruption & l'inſalubrité de l'air n'eſt pas ce qui contribuë uniquement à ces maladies, on peut y joindre encore la diſpoſition qu'ont les corps à donner accès à cette corruption. Il eſt conſtant par pluſieurs experiences que les perſonnes d'un tempérament phlegmatique ſanguin, d'une complexion lâche & ſpongieuſe, d'un naturel craintif & chagrin, & dont les forces ſont

(*a*) *De temporibus anni inſalubribus.*

entierement épuisées par la bonne chere, la débauche, & par un trop grand usage d'alimens mal sains, par l'ivrognerie, la faim, une tristesse de longue durée, les veilles, la fatigue, & des hémorrhagies, sont plus facilement & plus souvent attaqués de cette maladie, & qu'ils en échappent plus difficilement, parce que leurs corps étant plus foibles & remplis d'une plus grande quantité d'impuretés, sont extrêmement disposés à la corruption. J'ai aussi remarqué que les femmes cachectiques, & dont les ordinaires sont supprimés, aussi-bien que ceux qui ont la vérole, ou qui n'en ont pas été bien guéris, sont aisément attaqués de cette maladie, & n'en échapent qu'avec beaucoup de peine.

XII. Il est aisé de juger après ce qu'on vient de voir pourquoi ces fievres contagieuses sont plus fréquentes dans les camps, & pourquoi on leur a donné le nom de maladies d'armées. En effet on trouve dans les camps le concours de presque toutes les causes qui contribuent à occasionner cette maladie. Les soldats sont exposés aux variations de l'air, qui passe tout d'un coup d'une chaleur humide à une froidure humide. Ils

dorment à découvert & ſouvent dans des lieux marécageux & humides ; il y a de toutes parts des excrémens d'hommes & d'animaux, & le vent ne trouve aucun paſſage pour diſſiper les exhalaiſons corrompuës qui s'en élevent, à cauſe des retranchemens dont ils ſont environnés. Ils ſe nourriſſent d'alimens mal ſains, quelquefois corrompus & à demi cuits. Ils boivent des eaux croupiſſantes & corrompuës, ils épuiſent leurs forces par la faim & par les veilles. Lorſqu'ils quittent cette vie pénible pour venir dans les quartiers d'hyver, qu'ils ſe livrent au repos & à la gourmandiſe, la corruption qu'ils ont contractée intérieurement augmente ſi fort, qu'elle dégénére en cette maladie funeſte, & c'eſt ce qui fait qu'elle regne plus fréquemment dans les garniſons que dans les Camps. C'eſt auſſi par cette raiſon que les pauvres qui vivent dans l'obſcurité & dans l'ordure, & qui reſpirent dans leurs chaumieres un air appauvri & impur, ſont plus ſouvent attaqués de ces maladies, que les riches qui gardent un regime plus exact, & qui ſont en état d'avoir ſoin de leur ſanté relativement à l'air & à la nour-

riture. Il arrive la même chose dans les hôpitaux des malades & des orphelins, & dans les prisons publiques, où il y a beaucoup de personnes qui menent une vie pauvre, qui dispose le corps à être infecté de la contagion.

PRECAUTIONS, CURE, ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

1. LA cure de ces fievres pernicieuses tant par rapport aux indications, au régime, aux remedes, à la maniere de les traiter, qu'aux observations pratiques, est entierement semblable à ce que nous avons dit dans le chapitre précédent au sujet des fievres petechisantes, desorte qu'il seroit inutile de répéter ici la même chose. Mais on doit d'autant plus consulter un habile Médecin pour se garantir de cette espece de maladie que la préservation est beaucoup plus certaine, & produit des effets plus certains, que la cure. Le point le plus important de la préservation consiste principalement, lorsque les saisons de l'année sont propres à occasionner des maladies dangéreuses, à éviter soigneusement un air rempli de vapeurs & d'exhalaisons

halaiſons nuiſibles, & entierement privé d'une dilatation élaſtique & propre à entretenir la vie. Comme lorſque l'air eſt ainſi diſpoſé, les corps ſont extrêmement affoiblis & ſujets à l'attaque de ces maladies, il convient de ſe garantir de tout ce qui eſt nuiſible aux forces & rend les excrétions languiſſantes, c'eſt-à-dire, de toute émotion violente, de la triſteſſe, de la fraïeur, du chagrin, des études trop aſſidues, des veilles trop continuës, & de l'uſage immodéré des femmes. Il faut avoir ſoin de ſe garantir du froid, ſur-tout pendant la nuit, & ne point porter d'habits trop legers lorſque le temps eſt un peu froid. On doit prévenir l'amas des crudités qui ſe forme dans les premieres voies, s'abſtenir de manger beaucoup, & ſur-tout d'alimens mal ſains, de la crapule, ne point trop fumer du tabac, & ne point prendre trop de caffé, qui nuit beaucoup à l'eſtomac, & encore plus aux parties nerveuſes & au mêlange des liqueurs vitales. On ne doit rien négliger pour faire que l'air qu'on reſpire ſoit pur & ſain, & pour cela on évite les lieux trop enfoncés & dans leſquels l'air ſe corrompt aiſément,

aussi-bien que les maisons qui ne sont point assez exposées au vent ; il faut corriger la trop grande humidité en allumant du feu, & par des fumigations de mastic, de succin, de baies de genievre.

II. De tous les secours qui sont propres à écarter ces maladies, je n'en ai point trouvé de plus efficace que l'usage modéré d'un bon vin, & sur-tout de celui du Rhin ; car lorsqu'on en boit tous les matins à jeun, & même modérement pendant le repas, il rétablit & entretient extrêmement les forces, il facilite le cours du sang & les excretions, il aide la digestion, & il résiste parfaitement à la corruption ; sur-tout lorsqu'on fait un exercice modéré, & qu'on le mêle avec quelqu'autre boisson délaïante. Je puis assurer après un grand nombre d'observations que j'ai faites, que dans un tems où il regnoit des maladies épidémiques que l'humidité de l'air avoit occasionnées, ceux qui suivirent un régime de vie exact, & qui userent tous les jours modérément de bon vin, n'en reçurent aucune incommodité. Ceux qui ont écrit sur la peste, nous assurent aussi que

le vin eſt un des meilleurs préſervatifs dont on puiſſe ſe ſervir. Je puis même aſſurer que le vin qu'on boit modérément dans les derniers jours des fievres petechiales, après que la criſe eſt faite, ſurpaſſe tous les autres remedes, parce qu'il rétablit les forces, & qu'il facilite l'excrétion qui ſe fait à travers la peau.

III. Les acides, ſur-tout le jus de citron, mêlés dans une ptiſanne propre à appaiſer la ſoif, & à empêcher la corruption, le vinaigre ſimple ou diſtillé mêlé dans une potion préparée avec des eaux & des poudres fixes diaphorétiques, ſont de tous les remedes ceux qui font le plus de bien au commencement de la maladie. Ceux-là ſont auſſi fort utiles, qui en entretenant les forces, rendent la liqueur ſalivale plus liquide, & dégagent l'eſtomac. Car j'ai obſervé autrefois avec le celebre Cramer, profeſſeur à Erfort, que j'ai eu pour maître, que ceux qui crachent librement ſont difficilement attaqués de ces maladies. C'eſt pourquoi ce ſavant homme ſe ſervoit de potions beſoardiques dans leſquelles il entroit outre le vinaigre diſtilé ou celui de ſcordium, le cinnabre, quelquefois le bezoard mineral & l'oximel ſcil-

litic. Les Médecins ont au contraire la mauvaise coutume de donner à leurs malades dès le commencement de la maladie des remedes volatils, besoardiques, & sudorifiques avec une infusion en maniére de thé fort chaude, & de leur enjoindre un régime chaud. Il arrive de-là que ce mouvement interne qui occasionne la corruption, augmente avec beaucoup de violence, & que les forces s'épuisent plus considérablement.

IV. Il n'y a aucune excretion qui soit plus salutaire sur la fin de la maladie que celle des intestins, sur-tout lorsqu'elle arrive dans un tems convenable. J'ai observé depuis près de cinquante ans, que j'éxerce la pratique, que ces maladies ont été rarement gueries par les sueurs & par les hemorrhagies, mais qu'elles l'ont été très-souvent par le moïen de la diarrhée, lorsqu'elle est survenuë le septiéme, le neuviéme, ou le onziéme jour, & qu'il n'y a rien eu de plus pernicieux qu'une diarrhée trop forte au commencement de la maladie, ou qu'un flux de ventre critique qu'on a arrêté. J'ai aussi observé que lorsque les fievres catarrheuses, malignes, & exanthématiques ont été gueries par le

flux de ventre, les malades n'ont point été attaqués du pourpre blanc, qui est souvent survenu vers le onziéme jour de la maladie, lorsque le pouls étoit déja reglé, & qui a jetté les malades dans un grand danger. Il y a déja long-tems que ceux qui exercent la Médecine avec attention, se sont apperçus de la salubrité du flux de ventre. Hippocrate même rapporte (*a*) que des personnes attaquées de ces fievres aiguës ont été gueries par le flux de ventre. Galien assure (*b*) que la diarrhée a été extrêmement salutaire dans un tems de peste. Gerard Columba dans son traité *de la fievre pestilentielle* s'étend beaucoup sur les effets du flux de ventre auquel il donne de grandes louanges. Voici ce qu'il dit dans la page 231. *Tous ceux qui ont eu un flux de ventre abondant, quoiqu'il ait été accompagné de marques de crudité, ont enfin échapé; à mesure que le flux de ventre continuoit, on appercevoit des signes de coction, la violence de la maladie diminuoit, & lorsqu'il venoit à continuer, la crise de la maladie étoit sûre &*

(*a*) *Lib. épid.*
(*b*) Gal. *de atr. bil. Cap.* IV.

parfaite. (*a*) On peut aussi consulter ce que plusieurs auteurs ont écrit sur cette matiére. (*b*)

V. Voilà quel est le moïen dont la nature se sert ; on doit l'emploïer & la seconder. Je suis convaincu par plusieurs observations que tout ce qu'on doit attendre de l'art dans la cure des fievres putrides, malignes & pestilentielles, consiste à emploïer à propos les remedes qui sont propres à lâcher le ventre, sans causer aucun dommage au malade. Mais on doit sur tout le faire dans les jours critiques, c'est-à-dire depuis le septiéme jusqu'au quatorziéme, & non point dans les premiers, parce que la

(*a*) *Omnes quibus alvus copiosè ejecit, licet cum signis cruditatis fuerit tandem liberati, precedente enim alvi fluore in dies coctionis signa superveniebant, morbus evadebat clementior, & tandem alvi fluore perseverante, fideliter & integre ægri judicabantur. Gerard. Columb. de feb. pestil.*

(*b*) Valleriola *Observ. lib.* VI. *de febr.* Schenckius. *Observ. lib.* VI *de febr.* Riverius *Observat. Cent.* I. *Obs.* XLVII. & LVII. *Item Cent.* II. *Obs.* XXXIV. & LXXXVII. Horstius *Obs.* X. Johann. Rhodius. *Cent* II. *Obs.* LXXXV. Screta *de febre castrensi maligna cap.* IV. *pag.* 331. *pag.* 175. Bonetus in *thes. practi. de febr. putri. pag.* 71. *Item. de causo cap.* II.

matiere n'étant point encore cuitte, & propre à être évacuée, ils ne ſont pas d'un grand ſecours. Comme il n'y a rien de plus pernicieux pendant tout le tems que durent ces fievres, lorſqu'il eſt queſtion de purger le malade, que de ſe ſervir de remedes qui ont une certaine âcreté cauſtique, ſans en excepter même les feuilles de ſené, il n'y a rien auſſi qui ſoit plus utile dans cette occaſion que de ſe ſervir de remedes qui n'ont rien d'étranger dans leur mélange, ni qui puiſſe détruire les forces, mais qui purgent ſans violence, & ſans cauſer aucune incommodité au malade. Le meilleur de tous ces remedes eſt la manne, cet admirable remede, mêlé avec la crême de tartre, qui n'eſt point contraire à ces fievres, à cauſe de ſon acidité, donnée à doſe ſuffiſante : le ſyrop ſolutif de roſes mêlé avec un ſel tel que la crême de tartre ; le ſel polychreſte, ou le nitre antimonié, eſt auſſi très-ſalutaire, lorſqu'on le donne à propos & en quantité ſuffiſante dans un vehicule tel que le petit lait doux préparé ſuivant ma méthode, ou dans des eaux minerales temperées, telles que celles de Wildungen, & de Tonen-Steiner. La moëlle des

tamarins, ou les décoctions qu'on en compose avec la manne ou la rhubarbe ont aussi une très-grande vertu. Pour s'assurer de la bonté des laxatifs dans le cas dont nous venons de parler, on n'a qu'à voir ce qu'en dit *Moræus* (a), qui prouve par plus de vingt exemples qu'il s'est servi avec beaucoup de succès, lorsqu'il a été question de lâcher le ventre, de la pulpe de tamarins, & d'une infusion de rhubarbe, de sené, de crême de tartre, de manne, dans l'eau d'alleluia.

VI. Les Médecins ne sont point d'accord sur l'utilite de la saignée dans ces fievres: & en effet les fievres malignes sont si différentes entre elles que les Médecins les plus sçavans sont forcés de convenir qu'ils y font tous les jours quelque nouvelle découverte. Ce qu'il y a de certain c'est que lorsque ces fiévres attaquent des personnes plethoriques, & chez qui la plethore se joint à la cacochymie, ou qui sont accoutumées à la saignée, qui s'adonnent à la bonne chere & à la débauche du vin, & qui menent une vie sedentaire, elle peut servir de préservatif. Je sçai par expérien-

(a) Moræus *de malign. febr. parox.*

ce

ce que ces perſonnes, après s'être fait ſaigner, ont été exemptes de ces maladies, ou pour le moins qu'elles n'ont pas été ſi dangereuſement malades, & qu'elles en ont été gueries plus aiſément.

VII. La principale attention qu'on doit avoir dans la force de cette maladie, & même lorqu'elle eſt ſur ſa fin, eſt de ne point ſurcharger l'eſtomac qui eſt extrêmement affoibli d'une trop grande quantité d'alimens, encore moins de ceux qui ſont mal ſains, & ſur-tout de trop de viande. La plûpart des hommes, & ſur-tout des gens du commun, ſont dans cette mauvaiſe opinion qu'il eſt néceſſaire de rétablir les forces par le moïen des alimens. De-là vient que les malades font ſouvent naufrage lorſqu'ils croyent être arrivés au port, qu'ils eſſuïent une rechute plus dangereuſe, ou qu'ils ſont attaqués d'une maladie nouvelle.



HISTOIRES DE MALADIES

OBSERVATION I.

HISTOIRE DE LA FIEVRE PETHECHIALE QUI RAVAGEA LA PRINCIPAUTE' DE MINDEN EN L'ANNE'E 1683.

LEs troupes de Brandebourg qui revenoient en l'année 1683 de la Hongrie, après leur expedition contre les Turcs, étant arrivées dans la Principauté de Minden, pour y passer leur quartier d'hyver, y apportérent une maladie d'armée, c'est-à-dire une fievre Petechiale maligne, & elles infectérent successivement beaucoup de bourgs & de villages où ils hyvernérent. J'étois alors, quoique jeune, établi dans ce quartier Médecin provincial, par l'Electeur de Brandebourg, Frederic Guillaume; je m'acquitai des devoirs de mon emploi, je visitai les malades, je m'instruisis de l'état de cette dangereuse maladie, & j'emploïai tous mes soins pour la détruire, & pour empêcher qu'elle ne fît de plus grands progrès. Je fis plusieurs courses, & je rencontrai dans le gou-

vernement de Schlüſſelbourg plus de cent perſonnes attaquées de cette fievre, dans leſquelles, outre une grande foibleſſe & les ſymptômes qui accompagnent ordinairement les fievres malignes, je remarquai ceci de particulier, que pluſieurs étoient attaqués dès le commencement de la maladie d'une cephalalgie violente & continuë, ſur-tout dans le devant de la tête, du vertige, d'une rougeur dans les ïeux, de l'oubli, & enſuite du délire, & qu'ils ſe plaignoient auſſi d'un grand tintement & bourdonnement d'oreille. Quelques-uns étoient enroués, avoient la poitrine oppreſſée, une grande ardeur dans le goſier, & étoient fatigués d'une abondance de pituite ſalée. Tous ceux dont le corps ſe couvroit d'abord d'efflo eſcences livides & jaunâtres mouroient, ainſi que ceux qui ſuivirent un régime peu convenable, trop chaud ou trop froid, ou qui par le conſeil de quelque barbier uſérent de remedes alexipharmaques actifs & de remedes thériacaux. La violence de la corruption étoit ſi grande dans quelques-uns, que lorſqu'ils venoient à ſe lever & à marcher quelque peu de tems ſur le plancher

froid, ils étoient attaqués de ſphacele dans la plante des pieds, comme cela arriva à deux malades. Ceux dont les taches étoient rouges & en petite quantité, & les perſonnes du commun qui ne recoururent point au Médecin, qui n'uſérent d'aucun remede, & qui étoient d'un naturel moins craintif, guérirent de cette maladie, en ſuivant un régime temperé, en buvant du petit lait, la violence des ſymptômes aïant diminué vers le quatorziéme jour; & la criſe fut des ſueurs abondantes froides qui les affoibliſſoient extrêmement, ou la diarrhée. C'étoit une bonne marque lorſque les malades étoient attaqués ſur la fin de la maladie d'une ſurdité qui continuoit pendant quelque tems. Ceux qui échaperent recouvrérent à peine une ſanté parfaite au bout de quelques mois; pluſieurs eurent pendant quelque tems les pieds & le ventre enflés, une fievre lente, & une perte d'appetit, quelques-uns perdirent la mémoire & demeurérent ſtupides pendant long-tems. Il y en eut auſſi, qui, ſur-tout après avoir expoſé trop tôt leur tête au froid, furent attaqués après la guériſon d'une peſanteur de cette partie, & d'une ſurdité qui

dura à quelques-uns pendant toute leur vie. Il y avoit dans un bourg appellé Raden où regnoit cette maladie, un Chimiste qui vantoit extrêmement l'efficacité de l'esprit de nitre dont il se servoit, & dont il donnoit cinquante gouttes à ses malades, dans une mesure d'eau pure, ou de bierre de Minden très-legere, jusqu'à ce quelle acquît une acidité manifeste; il leur faisoit ensuite boire ce remede tiede & en grande quantité. Je trouvai par l'expérience que je fis de ce remede, qu'il n'étoit pas à mépriser. Il causa à quelques-uns un flux de sang qui diminua la cephalalgie & la violence des autres symptômes, à cela près, que ceux auxquels il sauva la vie, conservérent pendant quelque tems une foiblesse d'estomac & d'intestins, & devinrent comme cachectiques; ils recouvrérent cependant la santé en se servant de remedes convenables. Pour empêcher cette maladie de faire de plus grands progrès, je conseillai à ceux qui étoient d'une condition & d'une fortune plus élevées, d'user de bon vin avec modération, de suivre un régime temperé, de ne point s'abandonner aux passions, & de se ga-

rantir du froid. Je fis ſaigner ceux qui avoient une grande quantité de ſang groſſier & peſant, ce qui eſt ordinaire à preſque tous les Weſtphaliens, à cauſe des aliments peſans & groſſiers dont ils ſe nourriſſent ; & je leur ordonnai de prendre de deux en deux jours, le matin, une doſe d'une teinture ou d'une poudre bezoardique, & de ſe procurer au moïen d'un régime moderement chaud une tranſpiration plus abondante, ce qui fut extrêmement ſalutaire à ceux qui ſe trouvérent dans les endroits qui étoient infectés de ces maladies, auſſi-bien qu'à ceux qui en étoient éloignés. Au reſte je fis ſeparer, autant qu'il fut poſſible, les malades de ceux qui étoient en ſanté. Le remede pour preſque tous les malades étoit une poudre de corne de cerf calcinée, & d'ïeux d'ecreviſſes légérement nitrés, que je faiſois prendre avec un peu de camphre, le rob de ſureau, l'eau & le vinaigre de vin, dont l'uſage frequent dans les premiers commencemens de la maladie l'a ſouvent guerie ſur le champ.



REFLEXIONS.

IL n'y a point de païs où les maladies aigues, & sur-tout les fievres catarrheuses de mauvais caractére & Petechiales soient plus frequentes, que dans l'Autriche & la Hongrie ; c'est ce qui fait qu'on a donné à cette espece de maladie particuliere & funeste le nom de fievre de Hongrie par excellence. Plusieurs causes contribuent à les produire. La chaleur est extrême dans ces païs pendant le jour, même durant l'automne, ce qui rend les vins très-forts & très-doux ; mais l'air qui regne pendant la nuit est très-froid, desorte que ce changement subit dérange & empêche considérablement les excretions salutaires, & sur-tout celle qui se fait à travers la peau. D'ailleurs communement on se nourrit bien, on y mange de la viande, & on y boit du vin fort, & les eaux ne sont point fort saines, ce qui fait qu'il s'amasse aisément beaucoup de sang disposé à la corruption. Il n'est donc pas surprenant que les maladies de corruption, putrides & malignes, soient si frequentes, sur-tout parmi les soldats, qui,

n'étant point accoutumés à cette nourriture, vivent ſans aucune regle, ſe chargent l'eſtomac d'alimens à demi cuits & mal préparés, ſont expoſés pendant la nuit, lorſqu'ils ſont en faction, à la fraicheur de l'air, & dorment & habitent dans des lieux froids & humides. Il n'eſt point extraordinaire auſſi que les ſoldats tranſportent ailleurs, & lorſqu'ils changent de climat, la diſpoſition qu'ils ont à ces maladies, que le repos & la débauche à laquelle ils ſe livrent, lorſqu'ils ſont en quartier d'hyver, augmente la quantité des ſucs corrompus, que les crudités s'accumulent dans les premieres voies, & que cette pernicieuſe maladie ſe déclare; ſur-tout pendant l'hyver.

Cette maladie a cependant cela de particulier dans ceux qui ont une grande quantité de ſang, qu'elle attaque la tête; c'eſt pourquoi on doit ordonner la ſaignée, ſi-tôt qu'elle commence à paroître. S'il arrive qu'elle vienne de l'eſtomac, qui eſt accablé d'humeurs vicieuſes qui y abondent de tout le corps, & que l'intemperance a occaſionnées, ce qu'on peut faire de mieux, c'eſt de l'évacuer, & même les inteſtins, dès le

commencement, au moïen d'un émétique doux, & cependant efficace. J'ai accoutumé d'ordonner pour cet effet une décoction de manne avec une demi ou une drachme de racine d'hypecacuanha, ou de la manne infusée dans du vin avec deux grains de tartre émétique. Après que le malade est ainsi purgé, je viens aux bezoardiques & aux légers diaphorétiques, qui réussissent beaucoup mieux. Ce qu'il y eut encore de particulier dans cette maladie contagieuse, ce fut les sueurs froides & abondantes qui coulerent pendant quelques jours & quelques nuits, qui répandoient une odeur d'aigre corrompuë, & qui cependant ne furent point funestes. Hippocrate (*a*) prétend pourtant qu'elles son trés-dangéreuses, & il les regarde comme les avant coureurs de la mort. Je suis persuadé qu'une sueur froide qui est causée par une inflammation de quelque viscére intérieur, ou par la gangrene, où les parties intérieures sont chaudes, tandis que les extérieures

(*a*) *Sudores frigidi, cum acuta quidem febre evenientes, mortem; cum mitiores vero, morbi longitudinem significant.* Hippocr. *Sect.* VI. *Aph.* 37.

ſont froides, eſt ordinairement funeſte; mais l'expérience nous apprend que la ſueur froide qui vient du défaut de chaleur, ou de foibleſſe, a une cauſe differente de la précédente. Le témoignage de Rayger dans ſon commentaire ſur les obſervations de Spindler, Obſerv. xcv (*a*) eſt une preuve évidente de cette vérité. Voici comme il s'explique. *J'ai ſouvent remarqué dans le déclin de la maladie & au bout de quatorze jours, les forces étant en bon état, & tous les autres ſignes étant entiérement favorables, qu'il eſt ſurvenu dans un corps chaud, après des fiévres aiguës & malignes bien jugées, des ſueurs froides, qui ont duré plus de vingquatre heures, & qui ont apporté un grand ſoulagement au malade.* Quoique ces ſortes de ſueurs ne cauſent point la mort, elles prouvent cependant une grande diſſipation de la chaleur & des forces. C'eſt

(*a*) *Viciſſim ſæpius & ego in morbi declinatione poſt* XIV. *dies, viribus bene conſtitutis & rite ſe habentibus, reliquiſque bonis ſignis apparentibus, in calido corpore frigidos obſervavi ſudores, poſt febres acutas & malignas bene judicatas, cum allevatione magna erupiſſe & ultra* XXIV. *horas duraſſe. Rayger. in ſchol. obſerv. Spindleri, obſ. 95.*

pourquoi c'eſt ſur-tout le cas où on doit y remedier par des analeptiques diététiques & pharmaceutiques, frotter ſouvent le corps avec des linges chauds, afin d'exciter par le dehors la chaleur intérieure, de peur que le malade ne meure lorſqu'il eſt à la veille de recouvrer la ſanté.

C'étoit une très-mauvaiſe marque lorſque les ſueurs étoient abondantes au commencement & pendant le cours de la maladie ; & que l'urine étoit toujours abondante & légére. Ces excrétions ſont ſymptomatiques, & prouvent évidemment la colliquation & la diſſolution des élémens dont le ſang eſt composé ; & d'ailleurs la ſéroſité ſortant trop abondamment, le ſang s'épaiſſit, & venant à être porté dans le cerveau, il s'arrête aiſément dans les vaiſſeaux capillaires des méninges, & y cauſe une inflammation.

Si l'eſprit de nitre donné fréquemment & en quantité dans un véhicule aqueux a fait beaucoup de bien à quelques malades, on doit attribuer en partie cet effet à l'acide qui réſiſte parfaitement à la corruption, & en partie au picotement qu'il cauſa dans les inteſ-

tins ; ce qui fit que le ſang & les humeurs ſe portérent de la tête vers les parties inférieures, & que le flux de ventre ſurvint à l'avantage des malades ; mais le *clyſſus* ſuſphuré d'antimoine eſt beaucoup plus ſûr lorſqu'on le donne en quantité ſuffiſante dans une liqueur légére & délaïante ; & comme j'en ai éprouvé l'efficacité, je ne puis qu'en recommander l'uſage.

Au reſte ce que le Médecin peut faire de mieux, lorſque ces maladies pernicieuſes commencent à paroître, c'eſt d'empêcher de bonne heure qu'elles ne ſe répandent, & ne faſſent un glus grand progrès. En effet, il eſt beaucoup plus facile de garantir le corps de l'attaque de ces fievres que de les guérir après qu'ils en ont été infectés. Et à moins que la nature ne concoure à la cure, tous les remedes que le Médecin peut emploïer ſont inutiles, quelque habile & quelque experimenté qu'il ſoit.

OBSERVATION II.

UN jeune homme robuſte, mais dont le ſang n'étoit point trop pur, à cauſe de la vie ſédentaire qu'il menoit,

aïant été se promener à la campagne au mois de janvier, pour se dissiper, rencontra des personnes de sa connoissance qui bûvoient de la bierre forte & spiritueuse. Il se joignit à eux, & étant retourné chez lui sur le soir, il se refroidit extrêmement. Il fut attaqué le lendemain d'un mal de dents incommode, d'une lassitude & d'une foiblesse extraordinaires. Le jour suivant il fut saisi de la toux, du rhume de cerveau, d'un crachement, avec une chaleur qui n'étoit pourtant point trop violente; mais la foiblesse aïant augmenté il perdit l'appétit avec le sommeil, il fut saisi de tems en tems du frisson & d'un froid dans les extrêmités, sa tête s'appesantit; cependant il ne se mit point au lit, & il continua d'agir. Le quatriéme jour la maladie le força de se coucher; on fit appeller le Médecin qui lui ordonna de boire du petit lait tiré du lait caillé en boüillant avec du jus de citron. Ce remede lui causa un flux de ventre qui le fit aller dans l'espace d'un jour & d'une nuit plus de vingt fois à la selle. Il arriva de-là que ses forces s'affoiblirent davantage; il survint un tremblement dans tout son corps, il

tomba dans le délire, quoique le flux de ventre continuât. Le cinquiéme jour il parut des taches Petechiales qui ne diminuerent point la violence de la maladie, mais le six il rendit les excrémens grossiers & l'urine sans sentir, la respiration devint embarrassée, & il mourut la nuit qui précédoit le sept.

REFLEXIONS.

CE qui prouve que cette maladie fut une de ces fievres malignes catarrheuses & Petechiales qui regnerent dans cette ville pendant quelques mois, c'est le mal de dents avec fluxion, le rhume de cerveau, l'enrouement & la toux dont elle fut accompagnée. On peut juger de sa malignité par le grand abattement des forces qui parut dès le commencement, le défaut d'appétit & l'insomnie, la vîtesse & la foiblesse du pouls, le mal de tête & l'engourdissement, accidens ausquels les malades, les Médecins peu expérimentés, & ceux qui rendent service aux malades, ne font point ordinairement attention. Il est à propos de donner au malade, dans le commencement, du petit lait pour le

purger & pour appaiser la fermentation du sang ; mais lorsqu'il y a déja quelque tems que les affections catarrheuses durent, les remedes purgatifs & qui attirent la sérosité impure dans les parties intérieures & inférieures sont moins utiles. Quoique le flux de ventre qui survient naturellement les jours critiques dans les fievres catarrheuses malignes, soit extrêmement salutaire, cependant les remedes purgatifs sont très-nuisibles dans les premiers jours, parce qu'ils retiennent la matiere maligne dans le corps, & causent enfin une inflammation gangreneuse dans le ventricule & dans les meninges. On doit plutôt dans ces occasions entretenir la transpiration, & dissiper la sérosité corrompue par le moïen des diaphorétiques balsamiques, & d'un régime chaud. La saignée auroit été aussi fort avantageuse avant l'attaque de la maladie, dans un sujet aussi pléthorique, la faisant suivre d'un régime diaphorétique doux, & continué long-tems.



OBSERVATION III.

UNe fille âgée d'environ trente ans, & dont les ordinaires couloient irrégulierement depuis quelques années, étoit attaquée depuis un an d'une érysipele dans la tête, qui dégénéra en fistules d'un mauvais caractere, qui lui ouvrirent les glandes du col, les joues & le gosier. Elle en fut cependant guerie par les soins du Médecin & du Chirurgien; mais elle resta depuis ce tems-là maigre & lauguissante. Elle fut attaquée cette année, sur la fin du mois de Janvier, d'un violent mal de tête, d'un engourdissement, d'un assoupissement, d'une grande foiblesse, & d'une toux séche & violente. Cette foiblesse augmentant tous les jours, elle perdit l'appetit & le sommeil, se plaignoit d'un resserrement dans les parties voisines du cœur, & d'une difficulté de respirer, elle avoit le pouls foible, mais fréquent. Le sixiéme jour sa poitrine se couvrit de petites taches, elle tomba le septiéme dans le délire & dans des convulsions épileptiques qui lui causérent la mort. Elle n'eut pas plutôt expiré que les

les taches parurent en plus grande quantité. Elle avoit un frere qui fut extrêmement affligé de cette mort imprévuë, & qui commença à se plaindre peu de tems après du mal de tête & d'une douleur dans les articulations ; ses forses diminuerent considérablement, quoiqu'il n'eût aucune fluxion catarrheuse, le sommeil & l'appetit se perdirent ; le quatriéme jour les efflorescences Petéchiales parurent & les symptômes diminuerent, & le septiéme jour la chaleur, l'inquiétude, & l'agitation, augmenterent, le pourpre parut & les taches Petechiales disparurent. Il recouvra cependant la santé peu à peu par l'usage des bézoardiques terreux & absorbans, du jus de citron, d'eaux diapnoïques & analeptiques, & de l'eau d'orge.

REFLEXIONS.

LA fievre dont cette fille fut attaquée ne fut aucunement soupçonnée de contagion ; mais l'experience nous apprend que les corps valétudinaires, foibles, & dont le sang & les liqueurs lymphatiques sont remplis d'impureté par rapport à la suppression des ordinaires, à

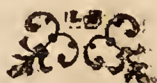
une gonorrhée, ou à cause du mal vénérien, sont aisément attaqués des maladies épidémiques que la corruption générale de l'air occasionne, & prennent aisément la contagion que les Médecins, les Chirurgiens, & ceux qui assistent les personnes infectées, leur communiquent, sans qu'ils s'en doutent. Ce qui fit que la malade fut attaquée dès le commencement d'une douleur de tête violente, & continuë, accompagnée de défaillance & de convulsions épileptiques, ce fut la foiblesse de la tête que l'érésypele ulcéré avoit occasionnée. On a observé plusieurs fois que les parens des personnes qui meurent de ces maladies contagieuses en sont souvent attaqués à cause du trouble & de la tristesse continuelle dans laquelle cet accident les jette. Lorsque cela arrive on ne doit point les saigner, à moins que leurs corps ne soit extrêmement pléthoriques, ni leur donner des remedes actifs, ou des évacuans trop violens; on doit au contraire rétablir leurs forces, faciliter la transpiration, & entretenir les liqueurs vitales dans l'état d'intégrité. On a souvent remarqué dans les fievres exanthématiques de cette année,

que les taches Petechiales ont disparu, sans qu'il en soit arrivé d'accidens, lorsque le pourpre rouge paroissoit, mais lorsque le pourpre blanc se déclaroit dans le déclin d'une maladie Petechiale, ordinairement il causoit la mort.

OBSERVATION IV.

Un jeune homme de vingt ans eut querelle avec un de ses camarades, & fut en même tems frappé de fraïeur. La nuit suivante il ne put dormir, & il ressentit pendant quelques jours une grande foiblesse, une lassitude, & une perte totale d'appétit. Cinq jours aprés il fut saisi de frisson, d'inquiétudes dans les parties voisines du cœur, & d'une chaleur extraordinaire, son pouls étoit foible & vîte. On fit appeller un Médecin qui lui donna sur le champ un vomitif, le fit saigner, & lui fit prendre une teinture & une poudre bézoardique avec & sans nitre. Le sixiéme jour il parut des taches rouges, & il coula quelquefois du sang du nez, le sommeil diminua & même cessa entierement, l'urine étoit la même que celle des personnes qui se portent bien, ses forces

n'étoient point entierement détruites, & le malade se leva de tems en tems & se promena ; le délire cessa. On ne douta point que le malade ne recouvrât la santé, & on le traita avec des bézoardiques temperés. Il se leva le septiéme jour, & étant demeuré assis pendant un quart-d'heure, dans un appartement modérément chaud, & suffisamment couvert, il tomba tout d'un coup en défaillance, & fut saisi d'un frisson ; alors la plûpart des taches disparurent, & celles qui resterent devinrent noires ; il ressentit des inquiétudes violentes dans les parties voisines du cœur, & entra tellement en fureur qu'il vouloit tirer l'épée contre ceux qui étoient présens, & se jetter par la fenêtre. On lui donna une poudre bézoardique avec du nitre & du camphre, ce qui appaisa tant soit peu le délire, mais la foiblesse augmenta, le frisson continua, le malade tomba dans des convulsions, & mourut sur la fin du septiéme jour, dans le tems qu'on s'y attendoit le moins.



REFLEXIONS.

LEs fievres Petechiales sont toujours dangereuses, quoique tous les symptômes paroissent appaisés, & que le Médecin emploïe tous les secours convenables. Il ne faut qu'un accident pour rendre les choses pires qu'auparavant. De-là vient que la situation droite dans laquelle se trouva le malade occasionna un changement si dangereux, & lui causa le délire & la mort. On a pu voir par ce que nous avons dit ci-dessus combien elle est nuisible dans les maladies aiguës & exanthématiques, & nous recommandons ici de nouveau de l'éviter avec beaucoup de soin.

OBSERVATION V.

UNe femme de quarante ans, d'une habitude de corps grasse, lâche, & spongieuse, qui aimoit le plaisir, qui se nourrissoit tous les jours des alimens doux de differente espece, de choses aigres, & de lait, dans un tems où les fievres malignes exanthématiques étoient fort communes, fut attaquée presque des

mêmes ſymptômes qui leur étoient ordinaires, c'eſt-à dire de la laſſitude, de l'agitation involontaire, du friſſonnement, d'une douleur dans la tête & dans le dos, & le jour ſuivant d'inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, & d'un grand épuiſement de forces. On lui donna auſſi-tôt un émétique doux qui lui fit rendre une grande quantité d'humeurs corrompuës, & qui adoucit beaucoup les inquiétudes & la cephalalgie. On la ſaigna le troiſiéme jour au bras, & on lui tira beaucoup de ſang, qui ſe couvrit lorſqu'il fut froid d'une croute gelatineuſe. Elle ſe trouva beaucoup plus mal, elle tomba dans un aſſoupiſſement continuel, ſon viſage s'enfla, ſon goſier ſe remplit de mucoſité, & l'urine qu'elle rendoit étoit légére & ſemblable à cellesdes perſonnes en ſanté. Le cinquiéme jour ſa reſpiration devint embaraſſée, & après avoir paſſé la nuit dans une grande inquiétude, ſon col, ſes mains & ſon dos ſe couvrirent de taches rouges, qui diminuerent les inquiétudes, mais l'aſſoupiſſement continua. Comme elle étoit conſtipée on lui donna des lavemens qui lui firent rendre une grande quantité d'excrémens, & le ſep-

tiéme jour ſon corps ſe couvrit d'une ſeur abondante. Cependant la malade demeura toujours ſans ſentiment & ſans mouvement ; elle avoit grande envie de boire du vin , & on lui en donna en très-petite quantité. Comme elle ſe trouva beaucoup mieux, & qu'elle ſentit augmenter ſes forces & la vigueur de ſon eſprit , on lui donna trois heures après quatre onces de vin du Rhin , & elle ne les eut pas plutôt buës qu'elle aſſura qu'elle ſe ſentoit extrêmement fortifiée. Il ſurvint enſuite une ſueur abondante qu'on entretint en lui faiſant boire du thé. L'aſſoupiſſement & l'engourdiſſement d'eſprit ceſſerent, le corps auſſi-bien que l'eſprit reprirent leurs forces , & la malade aïant enfin recouvré la ſanté , on eut ſoin de la purger tous les deux ou trois jours.

REFLEXIONS.

PLus les premieres voies ſont remplies de liqueurs corrompuës , plus auſſi les ſymptômes ſont violens dans les fievres populaires de mauvais caractere. L'urine pour l'ordinaire eſt légére, les parties voiſines du cœur ſont tour-

mentées d'angoisses, & le mal de tête est violent. C'est pourquoi le Médecin doit toujours avoir beaucoup d'égard à ces accidens. Il est très à propos dans ce cas d'évacuer le malade avec un émétique doux. C'est aussi avec beaucoup de raison qu'on emploïe les purgatifs avant la saignée. Elle ne réussit pas aussi heureusément qu'on l'avoit esperé dans notre malade; car le sang se porta à la tête & lui causa un assoupissement; c'est pourquoi la plûpart des Médecins ne sont point d'avis qu'on saigne les malades dans les parties superieures, ils conseillent au contraire de les saigner au pied, parce que cette saignée empêche le sang de s'amasser dans la tête. Cette croute visqueuse qui nageoit sur le sang n'étoit point une mauvaise marque. Car Baglivi (*a*) assure *qu'il a remarqué dans les Hopitaux que presque tous les malades attaqués de maladies aigues, dont le sang étoit couvert après la saignée d'une croute blanche & chy-*

(*a*) *Observamus in Xenodochio omnes fere ab acutis evasisse, quorum sanguini venæ sectione extracto crusta alba atque chylosa supercrescebat: contra mortuos, quorum sanguis valde rubicundus.* Bagliv. *ap. p.* 149.

leuſe avoient échappés ; & qu'au contraire tous ceux dont le ſang étoit extrêmement rouge en étoient morts. En effet, lorſque que le ſang eſt d'une conſiſtence un peu épaiſſe, il n'eſt pas ſi aiſé à diviſer par le mouvement inteſtin, que lorſqu'il eſt tenu & rempli d'une grande quantité de parties ſalines & ſulphureuſes. Enfin on doit obſerver que le vin n'eſt pas nuiſible dans les fievres malignes & petechiales, lorſqu'on en boit avec modération, après que les taches ont paru, & lorſque les pores ſont ouverts, & qu'au contraire il rétablit les forces & contribue efficacement à la ſécrétion & à l'excrétion des parties appauvries. Mais on doit s'en abſtenir lorſqu'il y a des marques d'inflammation dans le ventricule & dans les premieres voies, une phrénéſie, ou que la peau eſt ſeiche & rude.

OBSERVATION VI.

IL regna il y a deux ans une fievre maligne contagieuſe, qui n'étoit point épidémique, mais ſeulemunt ſporadique, & qui attaqua ſur-tout pluſieurs domeſtiques de l'Hôpital des orphelins

à Halle. Le directeur de cet Hôpital, Théologien également célébre par sa capacité, sa pieté, & sa moderation, avoit un enfant qui avoit été élevé dans cette maison, qui en fut aussi attaqué. Comme il l'aimoit extrêmement, il en fut fort affligé, & non content de le visiter souvent, il le fit même coucher avec lui & dans le même appartement, dans lequel il mangeoit avec toute sa famille. Il arriva de-là qu'ils furent tous infectés successivemeut de la contagion. Trois jours après le pere ressentit une grande foiblesse, des douleurs dans la tête, & dans les membres, des inquiétudes & une ardeur dans les parties voisines du cœur; le sommeil devint inquiet, il perdit entierement l'appetit. Les amygdales s'enflerent, il ressentit une ardeur & une chaleur dans le gosier; il tomba le cinquiéme jour dans le délire, puis dans des sueurs colliquatives, & mourut enfin le neuviéme jour. Pendant qu'il étoit au lit, sa femfut attaquée de la même maladie & des mêmes symptômes, & elle mourut un jour après son mari. Une fille de leur parenté en fut pareillement attaquée, & mourut le cinquiéme jour. De-

ſorte qu'en quatre jours ces trois perſonnes furent emportées de la contagion. Les Médecins qui les traitoient négligerent de les ſaigner dans la croïance que c'étoit une maladie catarrheuſe. Mais pluſieurs autres domeſtiques aïant été infectés de la même maladie, & le bruit s'étant répandu qu'elle n'étoit rien moins que peſtilentielle, on appella un autre Médecin, qui leur ordonna la ſaignée dès le commencement, à cauſe du mal de tête. On ſaigna enſuite au pied tous ceux qui en furent attaqués, dès qu'ils commencerent à ſe plaindre, & on leur tira une quantité de ſang convenable avec tant de ſuccès, que non-ſeulement la maladie fut moins violente, que les taches petechiales & le pourpre parurent, ce qui n'étoit point arrivé aux premiers ; mais encore que de ſept malades il n'y en eut aucun qui mourut. La maladie contagieuſe ceſſa par ce moïen.

REFLEXIONS.

UNe choſe qui mérite d'être remarquée, eſt que ceux qui furent ſaignés échapperent de cette ma-

ladie, & que ceux qui ne le furent pas moururent dans un délire violent & continuel. Il se pourroit bien faire que la tristesse eût beaucoup contribué à cet événement. Sçavoir si la saignée est utile ou nuisible dans ces sortes de fievres aigues, malignes, contagieuses & exanthématiques, c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider; car on trouve des Médecins qui l'approuvent, & d'autres qui la condamnent. Pour moi je suis persuadé qu'on ne peut rien décider la-dessus; mais qu'un habile Médecin doit examiner avec beaucoup de précaution & de circonspection, toutes les circonstances, tant par rapport au caractère, à la cause, aux symptômes, & au tems de la maladie, que par rapport au tempérament du malade, & à la disposition de ses parties solides & fluides. J'ai reconnu par plusieurs observations que j'ai faites, la vérité de ce principe général, que lorsque le corps est extrêmement pléthorique, que les vaisseaux sont grands, le sujet accoutumé à la saignée, que la maladie attaque un corps qui jouissoit d'une bonne santé, & qu'elle n'est point causée par la corrup-

tion générale de l'air, qu'elle attaque d'abord la tête avec violence, & qu'on appréhende le délire, la saignée du pied ne peut jamais nuire, soit avant que la maladie commence, auquel cas elle est un préservatif, soit qu'on l'emploie au commencement; elle est même très-utile dans de pareilles circonstances, dans la maladie de Hongrie & dans la peste même; car lorsqu'on vient à diminuer la trop grande quantité du sang & des humeurs, la systole du cœur & du systême des vaisseaux devient plus libre & plus forte, aussi-bien que le mouvement des humeurs vers l'extérieur du corps, mouvement qui sert à chasser par l'excrétoire général de la peau la matiere nuisible. Dailleurs la saignée que l'on fait dans les parties inferieures détourne le sang de la tête. On sçait par expérience que dans un mal de tête violent, le battement du cœur & des artéres change considérablen, qu'il devient irrégulier & inégal, que les fonctions qui en dépendent se dérangent, & qu'au contraire lorsqu'on dégage le cerveau & les nerfs de la quantité de sang qui les accable, le pouls se remet dans un meilleur état,

auſſi-bien que le mouvement progreſſif & vital des humeurs. Lorſque les circonſtances ne ſont point telles que je viens de le dire, & qu'il n'y a pas beaucoup de ſang, une ſaignée faite mal à propos eſt extrêmement nuiſible; & comme il y a peu de Médecins qui aïent aſſez de prudence pour ſçavoir diſcerner les cas où on doit l'emploïer, il n'eſt pas ſurprenant que ce remede puiſſant cauſe ſouvent plus de dommage que de bien.

OBSERVATION VII.

IL regna l'année 1689. en hyver, une fievre maligne accompagnée quelquefois d'exanthêmes qui tua une grande quantité de monde, ſur-tout ceux qui étoient mal conduits. Toute la famille d'un Conſeiller aulique en fut attaquée, & lui-même auſſi-bien que ſa femme furent dangereuſement malades; cependant je les guéris avec le ſecours de Dieu, au moïen d'un régime très-temperé & de légers diaphorétiques. Quelque tems après ſon frere fut attaqué de la même maladie & des mêmes ſymptômes, ſur-tout d'une grande foibleſſe,

d'une douleur de tête & dans les membres, & d'agitations involontaires. On me fit aussi-tôt appeller, & je lui donnai un léger émétique d'une once d'eau de fleurs de sureau, de pareille quantité d'eau de chardon-bénit, de deux grains de tartre émétique & de vingt gouttes de *mixtura simplex*. Il ne l'eut pas plutôt pris qu'il vomit trois fois de la bile avec une humeur gluante, après quoi il sua extrêmement. J'excitai la sueur pendant la nuit avec une poudre composée de corne de cerf brûlée, d'antimoine diaphorétique, de pierres d'écrevisses, de chacun une drachme, cinnabre, nitre dépuré, de chacun demi drachme, camphre, deux grains, que je divisai en six prises dont je fis donner trois tous les jours au malade. Je lui fis prendre pour boisson une ptisane de corne de cerf, & de scorsonnere avec le suc de citron ? ces remedes firent cesser la maladie dès son commencement, & le malade recouvra la santé & les forces en peu de jours. Deux de ses domestiques aïant été attaqués peu de tems après de la même maladie, je les tirai de danger en très-peu de tems par le même moïen.

REFLEXIONS.

CEtte obſervation, qui n'eſt point unique dans ſon genre, mérite beaucoup d'attention. Il eſt ſûr qu'une maladie maligne & dangereuſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt occaſionnée par la contagion, lorſqu'elle s'empare de corps d'ailleurs robuſtes, qui ne contiennent pas beaucoup d'impureté, & qui ne ſont point affoiblis, peut être aiſément détruite dans le commencement par des remedes convenables. Comme le venin contagieux ſe mêle d'abord avec la liqueur ſalivaire, que c'eſt en ſe mêlant avec cette liqueur fermentative qu'il étend & multiplie ſa vertu maligne, & qu'elle occaſionne dans les narines, le goſier, & l'œſophage quelque choſe qui reſſemble au catarrhe, qu'il émouſſe l'appetit en détruiſant le levain ſalivaire, & qu'il cauſe par ſon acreté la nauſée & la cardialgie, il n'y a rien de plus avantageux & de mieux indiqué, que de le chaſſer des premieres voies par le plus court chemin, au moïen des remedes convenables, par la ſalivation & le vomiſſement, & d'évacuer en-

ſuite par les pores de la peau ce qui peut être reſté dans le corps en emploiant un diaphorétique convenable. Mais il faut bien ſe garder de faire uſage des alexipharmaques, au rang deſquels on ne doit point mettre le camphre, ſurtout lorſqu'il eſt mêlé avec le nitre. Car il n'agite point le ſang comme on le croit communément, & une ſeule goutte d'huile de canelle ou de girofle, échauffe plus qu'une demi-drachme de camphre. On ne doit point cependant négliger de ſe ſervir pour appaiſer l'impétuoſité du ſang, d'une boiſſon délaïante tempérée, comme l'eau d'orge. J'ai connu un Médecin aſſez heureux en pratique, qui avoit accoutumé au commencement des fievres catarrheuſes & petechiales malignes, auſſi-tôt que le corps étoit attaqué de l'ardeur & de la langueur, de faire prendre pour boiſſon à ſes malades, copieuſement, mais à differentes repriſes, du petit lait fait de lait caillé en bouillant, avec du jus de citron, & cela avec tant de ſuccès, que l'ardeur, la douleur, la langueur, & le rhume de cerveau, ceſſoient en peu de jours.

OBSERVATION VIII.

1. JE pourrois ajoûter plusieurs observations aux précédentes, mais dans la crainte que j'ai d'être trop long, je joindrai ici en peu de mots plusieurs avis salutaires qui sont des suites des observations que jai faites. J'ai appris par plusieurs experiences que dans les fievres exanthematiques & contagieuses, de quelque espece qu'elles soient, aussi-bien que dans les Petechisantes & les Petechiales, ceux-là, & sur-tout les domestiques, qui ont pris un laxatif ou un purgatif pour se préserver de cette maladie, ont été aussi-tôt après attaqués de la contagion. Quoique la purgation soit moins nuisible dans les fievres exanthematiques d'un caractére doux ; s'il est pourtant tel que celui des fievres Petechiales, il vaut mieux s'abstenir des remedes qui lachent le ventre. En effet il n'y a rien de plus propre & de plus efficace pour adoucir le venin qui s'est communiqué par la contagion, & pour le chasser, soit qu'il s'agisse de preserver ceux qui ont peur, ou de guérir ceux qui sont attaqués, que de conserver la li-

berté de la transpiration; or le purgatif la diminuant, sur-tout dans les corps qui sont affoiblis, le venin n'est chassé hors du corps qu'avec beaucoup plus de difficulté. De-là vient que Celse met au rang des préceptes qu'il donne pour se garantir de la peste, de ne point lâcher le ventre, & supposé qu'il le soit déja naturellement, d'arrêter cette évacuation.

2. Je suis convaincu par plusieurs observations qu'il vient des rechûtes dangereuses, & même mortelles, sur la fin de la maladie, & lorsqu'elle a cessé, lorsque les malades s'exposent inconsiderement au froid, qu'ils marchent nuds pieds sur un plancher froid, & qu'ils chargent leur estomac, qui est encore foible, d'une grande quantité d'aliments, sur-tout de viandes, ou de beaucoup d'alimens mal sains ou mal cuits. C'est pourquoi les Médecins operent mal pour la santé de leurs malades, quand ils tâchent de reveiller trop tôt leur appetit par l'usage des élixirs stomachiques dans lesquels il entre de l'esprit mineral acide. J'ai même observé qu'une nourriture trop abondante a occasionné aux malades une cachexie, avec enflure des pieds & du bas ventre,

& que lorſqu'elle n'a point cauſé de rechute, ils n'ont recouvré la ſanté que fort tard.

3. On ſçait auſſi par experience que la contagion peut demeurer long-tems cachée dans le corps, & quelquefois pendant pluſieurs ſemaines, avant qu'elle agiſſe & qu'elle deploïe ſa malignité. C'eſt ce qui fait que ceux qui demeurent dans une maiſon infectée, en ſont ſucceſſivement attaqués l'un après l'autre, au bout de quelques ſemaines, quoiqu'ils ſe ſoient plaint auparavant pendant quelque tems d'une laſſitude ſpontanée, & d'une langeur dans les fonctions vitales & animales. On doit donc y remedier promptement par des remedes diéteтiques & pharmaceutiques convenables, & ſur-tout par ceux qui aident la circulation du ſang & qui facilitent la tranſpiration, qui réſiſtent à la corruption, qui conſervent la temperature du ſang, dont nous avons parlé ci-devant, afin de faire ſortir le plus promptement qu'il eſt poſſible le venin hors du corps.

4. J'ai remarqué dans un tems mal ſain; qui occaſionna, à cauſe de la peſanteur de l'air, des fievres catarrheuſes & Petechiales épidémiques d'un bon &

d'un mauvais caractére, que ces maladies devinrent malignes de benignes qu'elles étoient auparavant, à cause de la contagion que les Médecins qui traitoient ceux qui étoient attaqués de fievres malignes & Petechiales avoient apporté, eavec leurs habits, ou leurs perruques. C'est donc avec beaucoup de raison qu'on éloigne des cours & de la personne des Princes, les Médecins qui traitent des maladies malignes & contagieuses, & qui sont souvent avec les malades qui en sont attaqués.

CHAPITRE DOUZIE'ME.

De la fievre Pestilentielle.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *Definition de la maladie.* II. *En quoi elle differe des autres fievres.* III. *Commencement,* IV. *& cours de la maladie.* V. *quelles personnes y sont plus sujettes.* VI. *Nature du venin de la Peste.* VII. *Sa crise se fait par des tumeurs,* VIII. *des*

bubons, ou charbons. IX. *Elle cause la mort par le sphacele.* PRESERVATION ET CURE I. *Le meilleur préservatif est la fuite & la temperance;* II. *les acides,* III. *les cauteres.* IV. *Indications & cure,* V. *Dans le commencement & la force,* VI. *& dans le declin de la maladie.* PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS PRATIQUES. I. *Le moins qu'on puisse faire de remedes est le mieux.* II. *Les alexipharmaques donnés seuls sont nuisibles;* III. *mais ils sont avantageux mariés avec les acides.* IV. *Les acides, & les besoardiques fixes sont excellens dans la Peste,* V. *ainsi que les analeptiques,* VI. *& les émetiques.* VII. *La saignée peut être de mise dans certaines circonstances,* VIII. *ainsi que les nitreux.* IX. *Traitement des bubons & charbons.* X. *Régime convenable à la maladie.*

I. LA fievre Pestilentielle est une fievre très-aiguë qui doit son origine au venin contagieux qui a été apporté des païs Orientaux, & à moins que la force des mouvemens vitaux ne chasse promptement le venin, par les bubons, & les charbons, elle devient mortelle.

II. Cette fievre differe des autres fie-

vres contagieuſes malignes & exanthematiques en ce qu'elle eſt très-aiguë & qu'elle cauſe la mort quelquefois dès le premier ou le ſecond jour. D'ailleurs elle ne naît pas dans nos païs par la mauvaiſe nourriture, par le mauvais régime, ou par la mauvaiſe diſpoſition de l'air ; & dans le tems que ce fluide eſt très-ſain, elle prend ſa ſource de la ſeule contagion qui a été apportée des païs orientaux qui ſont très-chauds, & qui en ſont infectés. Elle a cela de particulier qu'elle ne ceſſe point comme les autres fievres malignes & putrides par des ſueurs abondantes, par le flux de ventre, ou par les autres excretions, mais ſeulement par les tumeurs qu'occaſionne le venin qui eſt pouſſé critiquement vers les parties extérieures & glanduleuſes, & qui dégenerent en abſcès. La fievre Peſtilentielle differe encore des autres maladies contagieuſes & petechiales, en ce que ſon venin eſt ſi ſubtil & ſi permanent, qu'il s'attache promptement aux choſes poreuſes, & qu'il peut être tranſporté à une très-grande diſtance ſans rien perdre de ſa violence. Ce venin a enfin cela de particulier, que ſa qualité pernicieuſe non-

ſeulement s'adoucit mais ſe détruit entierement par un froid violent ; c'eſt ce qui fait qu'elle eſt moins frequente, pendant le froid & dans les païs ſeptentrionaux, & même qu'elle n'y fait pas tant de ravage que dans ceux qui ſont chauds.

III. Comme dans toutes les fievres malignes & contagieuſes le venin qu'on reſpire avec l'air ſe mêle avec la liqueur ſalivaire, & qu'il déploie ſa violence dans les parties par leſquelles il paſſe, il arrive auſſi la même choſe dans la contagion Peſtilentielle. Ce venin attaque d'abord la tête, le cerveau, les nerfs, & le fluide ymphatique des nerfs, & cauſe une engourdiſſement de la tête, une peſanteur, un aſſoupiſſement, & une douleur cruelle, une ſtupeur des ſens, un oubli de toutes choſes, des agitations involontaires, l'inſomnie, & la perte totale des forces. Enſuite étant porté par le goſier dans l'eſtomac, il occaſionne le dégoût des alimens, des nauſées, des inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, une cardialgie ſyncoptique, des efforts pour vomir, & le vomiſſement même. Il paſſe enſuite dans les membranes de la moelle

moëlle épiniere & dans les tuniques nerveuſes des arteres, & il rend le pouls languiſſant, foible, ſerré, fréquent, & même il cauſe la défaillance. Tous ces accidens ſont des marques & des ſymptômes ordinaires de la Peſte, ils paroiſſent dès le commencement, & ſont d'autant plus violens & d'une activité d'autant plus prompte, que le venin Peſtilentiel ſurpaſſe par ſa malignité le venin des autres maladies contagieuſes & malignes.

IV. Thucydide eſt celui de tous les hiſtoriens qui nous a donné une relation plus ample & plus détaillée des accidens qui accompagnent cette maladie. On peut voir ce qu'il en dit (*a*) dans la deſcription qu'il fait de la peſte qui ravagea l'Attique, & que nous rapporterons ici. Après avoir dit qu'elle paſſa de l'Ethiopie dans l'Egypte & enſuite à Athenes, il continue en ces termes. » Je me » contenterai de dire ce que c'étoit, com- » me aïant eu moi-même cette maladie, » & en aïant vû d'autres attaqués ; cela » pourra ſervir de quelque inſtruction à » la poſterité, s'il arrive qu'elle revienne » jamais. Premierement cette année fut ,, exempte de toutes autres maladies &

(*a*) Thucyd. *lib.* II. *de Bello Pelopones.*

„ lorſqu'il en arrivoit quelqu'une elle
„ dégeneroit en celle-ci. A ceux qui ſe
„ portoient bien elle prenoit tout d'un
„ coup, & ſans que rien y donnât occa-
„ ſion, par un grand mal de tête, avec des
„ ïeux rouges & enflammés, la langue
„ ſanglante, le goſier de même, une ha-
„ leine infecte & une reſpiration diffi-
„ cile, ſuivies d'eternumens, & d'une
„ voix enrouée. De-là deſcendant ſur
„ la poitrine elle cauſoit une toux vio-
„ lente; quand elle attaquoit le cœur, elle
„ le faiſoit ſoulever, & cauſoit des vo-
„ miſſemens de toute ſorte de biles avec
„ beaucoup de fatigue. La plûpart des
„ malades avoit un hoquet ſuivi d'une
„ grande convulſion qui s'appaiſoit, aux
„ uns pendant la maladie, à d'autres
„ long-tems après. Le corps qui n'étoit
„ point pâle, mais rougeâtre & livide,
„ avec des éleveures & des puſtules &
„ ne paroiſſoit pas fort chaud au tou-
„ cher, mais brûloit tellement au de-
„ dans, qu'on ne pouvoit ſouffrir la
„ couverture, pas même le drap; ſi bien
„ qu'il falloit demeurer nud. On pre-
„ noit grand plaiſir à ſe jetter dans l'eau
„ froide, & pluſieurs mal gardés ſe pré-
„ cipitérent dans des puits, preſſés d'une

„ soif qu'on ne pouvoit éteindre, soit „ qu'on bût peu ou beaucoup. Ces symptômes étoient suivis de veilles & d'agitations continuelles; sans que le corps s'affoiblît, tant que la maladie étoit dans la force; car on résistoit au de-là de toute apparence; desorte que la plûpart mouroient au septiéme jour, ou au neuviéme, de l'ardeur qui les brûloit, sans que leurs forces fussent beaucoup diminuées. Si l'on passoit ce tems-la, la maladie descendoit dans le ventre, & ulcerant les intestins causoit une diarrhée immoderée qui fit mourir presque tous les malades d'épuisement, car la maladie attaquoit successivement toutes les parties du corps, commençant par la tête, & si l'on échapoit au commencement, le mal gagnoit les extremités. Il descendoit tantôt dans les bourses, tantôt aux doigts des pieds & des mains, & plusieurs en guérirent en perdant l'usage de ces parties, & quelquefois même celui de la vuë. Quelquefois revenant en santé, on perdoit la mémoire jusqu'à se méconnoître soi-même & ses amis. La maladie donc, ajoûte-t'il peu après, laissant à part

„ beaucoup d'accidens extraordinaires,
„ qui étoient differens dans les différens
„ sujets, étoit en géneral accompagnée
„ des symptômes dont nous venons de
„ faire l'histoire. Il n'y eut pendant ce
„ tems aucune des maladies qu'on re-
„ garde comme des maladies ordinaires,
„ & s'il en paroissoit quelqu'une elle de-
„ generoit en celle-là. Quelques-uns
„ perirent faute de secours, & d'autres
„ quoiqu'on en eût beaucoup de soin.
„ On ne trouva aucun remede qui pût
„ les soulager, car ce qui faisoit du
„ bien aux uns nuisoit aux autres. Il n'y
„ eut aucun corps foible ou vigoureux
„ qui résistât à cette maladie, mais ils
„ moururent tous, quelque chose qu'ils
„ fissent pour leur guérison. Mais ce
„ qu'il y avoit de plus fâcheux c'étoit
„ d'un côté le desespoir qui s'emparoit
„ quelquefois d'abord de ceux qui en
„ étoient atteints, & faisoit qu'ils s'aban-
„ donnoient eux-mêmes & qu'ils ne vou-
„ loient rien faire pour leur guérison, &
„ de l'autre que la contagion gagnoit
„ ceux qui rendoient service aux mala-
„ des, & c'est ce qui fit le plus grand dégat.

V. Les symptômes dont la Peste est accompagnée ne sont pas toujours les

mêmes, mais ils varient ſuivant les temperamens & la diſpoſition des corps, & il eſt néceſſaire que le Médecin en connoiſſe la différence, & qu'il l'examine attentivement. Tous ceux qui ont écrit ſur la fievre Peſtilentielle aſſurent d'un commun accord, que les perſonnes qui ſont d'une habitude du corps ſpongieuſe, poreuſe & graſſe, d'un temperament ſanguin, & phlegmatique ſanguin, les femmes, les jeunes gens & les enfans, ceux qui ſont d'un naturel timide, les pauvres, & ceux qui ſuivent un régime mal ſain, les perſonnes adonnées à la crapule, & qui paſſent les nuits dans la débauche, ſont plus promptement & plus dangereuſement attaqués de cette maladie, que ceux qui ſont d'un naturel courageux & intrepide, d'une complexion maigre, nerveuſe, & qui ont de plus grands vaiſſeaux, que les hommes faits, les vieillards, & ceux qui ſont ſujets aux hemorrhoïdes, ou qui ont des cauteres & des ulceres ouverts. On a auſſi remarqué, qu'il n'y a rien qui diſpoſe davantage à recevoir le venin de la contagion, & qui ſoit plus propre à augmenter ſa violence, que la fraïeur, la crainte de la mort, le dé-

couragement ; on a même éprouvé que quelques personnes ont été attaquées de la Peste, & en sont mortes, seulement pour avoir été saisies de fraïeur. Car ces émotions de l'ame sont celles qui sont les plus propres à diminuer & à détruire le mouvement du vital du cœur, & des arteres, à retarder le mouvement du sang, & à abbattre les forces vitales, naturelles, & animales, quoique ces mouvemens soient cependant nécessaires pour chasser le venin qui s'est insinué dans le corps.

VI. Il est extrêmement difficile de déterminer exactement, *à priori*, quel est le caractere & la qualité particuliére du venin qui cause la Peste, parce qu'il n'est pas sensible. Cependant autant qu'on peut en juger par la raison & par les effets, il paroît avoir une double qualité, la premiere sulphureuse putride, multiplicative & semblable au levain, & la seconde subtile, extrêmement âcre & caustique, mais cependant plus alkaline qu'acide. Ce qui prouve manifestement son caractere putride & sulphureux, c'est que toutes les maladies malignes doivent leur origine aux exhalaisons corrompuës, qui s'élevent des cadavres qu'on n'a point enterrés, des eaux

croupiſſantes & corrompuës, & que ce venin infecte ſur le champ le fluide des nerfs, arrête le mouvement ſyſtaltique des ſolides, & occaſionne dans les liqueurs une corruption ſphacéleuſe. On peut aſſurer que ce venin a une acrimonie cauſtique & ſubtile, non-ſeulement parce que les maladies contagieuſes ſont pour l'ordinaire precedées d'une grande quantité d'inſectes qui s'engendrent de la corruption, & qui contiennent un ſel cauſtique, mais encore parce que venant à picotter & à ronger les fibres nerveuſes, il cauſe de la douleur, une ardeur, une enflure, & une inflammation, que l'on apperçoit ſenſiblement dans les bubons & dans les charbons.

VII. Lorſque le venin Peſtilentiel vient à s'introduire dans le corps, il trouble & il détruit ſur le champ, comme nous l'avons dit ci-deſſus, toutes les fonctions, & à moins qu'il ne ſoit promptement chaſſé des parties intérieures vers les exterieures, il cauſe ſûrement la mort. La criſe ne ſe fait point cependant comme dans les autres maladies malignes par des ſueurs abondantes, par le flux de ventre ou d'urine, par les hemorrhoïdes, l'écoulement des or-

dinaires, ni par un saignement de nez naturel ou artificiel, au contraire ces excretions presagent plûtôt la mort lorsqu'elles sont trop copieuses. Mais l'excretion salutaire & critique qui detruit parfaitement la maladie Pestilentielle est celle qui se fait par les tumeurs qui naissent sur la superficie du corps, desorte cependant qu'elle se fasse entre le trois ou le quatriéme jours, comme dans l'erysipele, car plus elle se fait promptement, plus elle est salutaire, & plus elle adoucit la violence de la maladie. Ce qui prouve que ces tumeurs contiennent un venin formel, c'est que si un chirurgien vient à saigner un homme sain avec la lancette dont il s'est servi pour les ouvrir, il est aussi-tôt attaqué de la Peste.

VIII. Ces tumeurs Pestilentielles sont de deux espéces. Les Grecs donnent à la premiere le nom de bubon, qui lui est commun chez eux, avec toutes les autres tumeurs. Ces bubons naissent sur-tout dans les endroits glanduleux, mais ils viennent plus frequemment dans les glandes des aines & des aisselles, & quelquefois dans les parotides & les glandes mammaires, aussi-bien que dans

dans les maxillaires inferieures qui ſont au deſſous du menton, & dans celles qui ſont appliquées à la trachée artere. Ils ſe manifeſtent par une tumeur des glandes, dure, douloureuſe, tenſive, accompagnée d'ardeur, & lorſqu'ils ſont d'un bon caractere ils groſſiſſent, molliſſent, & ſuppurent. La ſeconde eſpece de tumeur eſt beaucoup plus dangereuſe que la premiere; les Grecs l'appellent *anthrax* qui ſignifie proprement un charbon de feu, d'où les latins ont formé le diminutif *carbunculus*. Voici de quelle maniere Celſe (*a*) décrit le charbon *Il y a rougeur* (dit-il) *ſur la quelle il vient des puſtules qui ne ſont pas fort élevées, elles ſont très-noires, quelquefois livides, ou pâles. Elles paroiſſent remplies de ſanie, elles ſont noires en deſſous. Leur conſiſtence eſt ſéche, & plus dure qu'elle ne le devroit être naturellement. Elles ſont entourées d'une croute qui eſt enflammée tout au tour, la peau ne*

(*a*) *Rubor eſt, ſuperque eum non nimium puſtulæ eminentes, maxime nigræ, interdum ſublividæ aut pallidæ. In his ſanies eſſe videtur, infra color niger eſt. Ipſum corpus aridum & durius quàm naturaliter oportet; circa quod quaſi cruſta eſt, eaque inflammatione cingitur; neque in eo loco levari cutis poteſt, ſed interiori carni affixa eſt. Celſus lib. V. cap.* 28.

peut point se lever dans cet endroit, & elle est attachée à la chair intérieure. Mindererus (a) qui a servi dans un tems de Peste, & qui en a traité fort sçavamment, décrit le charbon de la maniére suivante *Lorsque le charbon est de la grosseur d'un grain de moutarde, ou de chanvre, il est entouré d'un cercle ou d'une bordure enflammée de la grandeur d'une assiette, suivant les endroits où il vient, & la chair qu'il affecte. La chair qu'il touche se sépare de celle qui est saine comme une escharre, ou une chair pourrie, desorte qu'elle laisse un creux comme si les loups l'avoient rongée.* Ces charbons n'épargnent aucune partie du corps, mais ils attaquent sur-tout les membranes des muscles, & la substance nerveuse & fibreuse de la peau, principalement sur le dos, les bras & les cuisses. Les malades ressentent d'abord dans les endroits où ils veulent sortir une demangeaison très-vive, &

(a) *Quando anthrax magnitudine grani sinapis, aut cannabis consedit, contrahit circum limbum & circulum, aut ardentem halonem, amplitudine orbis mensalis, prout carnem & locum attigit. Caro quam tetigit a sana separatur ac uti eschara, seu caro putrida, excidit, ut hiet cavum ac si lupi exedissent* Minderérus.

lorsqu'ils viennent à se grater il s'éleve des pustules, d'une couleur rouge ou livide, d'un pourpre pale, ou foncé. Les pustules sont écrasées, & paroissent remplies de pus; & il s'éleve sur plusieurs d'elles une croûte cendrée ou noire, qui venant à être séparée laisse paroître une chair pourrie & spongieuse & celle qui est tout autour produit un sentiment de douleur & d'une ardeur insupportable, qui est enfin suivie du sphacele, ou de la mortification totale de la partie.

IX. Quelques-uns de ceux ausquels la Peste est funeste meurent dès le premier ou le second jour dans les syncopes, à cause sans doute de la terreur panique dont ils sont frappés. Mais la plus grande partie périt lorsque le venin n'est point chassé du corps, ou qu'il revient aussi-tôt après l'avoir ôté, & que venant à s'attacher aux tuniques nerveuses des parties nobles, telle que la plevre, l'œsophage, le ventricule, les intestins, les meninges, il cause le sphacele, qui se glisse promptement dans tous les visceres & dans le sang, ce qui fait que les cadavres répandent aussi-tôt une odeur insupportable, qu'ils se gonflent & se corrompent très-promptement

Les malades meurent auſſi quelquefois d'une fievre ſymptomatique, lorſque les tumeurs peſtilentielles ſont en grand nombre, tout de même que dans la petite verole, à cauſe de l'inflammation, de la douleur, & de l'ardeur inſupportable qu'elles cauſent.

PRESERVATION ET CURE,

COmme il eſt certain que la Peſte ne naît point dans nos climats, mais qu'elle y eſt apportée des païs éloignés, le moïen le plus ſûr & le plus certain qu'on puiſſe indiquer pour s'en garantir, eſt d'éviter la contagion. Il y a longtems que Celſe a conſeillé aux perſonnes qui ſe portent bien, & qui ne ſe croïent point en ſureté, de s'éloigner par mer & par terre, & Noel le Comte (a) aſſure que ce conſeil a été d'une grande utilité péndant la Peſte qui ravagea l'Italie l'année MDLXXV. Sanctorius (b) dit tout naturellement que *ceux qui ordonnent pour éviter la Peſte d'autres*

(a) *Hiſt. lib.* XXVII.

(b) *Qui aliud remedium pro vitanda Peſte inſtituunt quam fugam, ſunt homines ignorantes, vel volunt æruſcare*; Sanctor. *Med. ſtat. aph.* 138.

remedes que la fuite, sont des ignorants ou des charlatans qui veulent s'enrichir. C'est pourquoi les souverains pourvoient parfaitement au bien de leurs sujets, lorsque dans un tems de Peste ils empêchent par toute sorte de moïens l'accès & les progrès de la contagion, & que lorsqu'une maison est infectée, ils en font éloigner les personnes qui se portent bien, & bruler tous les meubles de ceux qui sont morts, de peur que la maladie ne se communique que par leur moïen. Il faut dans un tems de Peste que tout le monde vive très-sobrement, & éviter toute sorte d'excès dans l'usage des choses non naturelles, & sur-tout se garantir des passions, & s'abstenir de tout ce qui peut détruire les forces, empêcher la transpiration & engendrer des crudités dans les premieres voies. Mais on doit principalement s'armer de courage, & bannir la terreur, la crainte, & le découragement; car il est certain que ces passions tuent plus de monde que la Peste même.

II. Ceux qui sont obligés de vivre parmi les pestiférés, doivent prendre garde que le venin ne se glisse parmi les sucs vitaux, & qu'il ne se mêle avec les

humeurs ſalivaires qui ſéjournent les premieres voies, comme cela arrive aiſément. Il eſt à propos pour cet effet de cracher ſouvent, & de ſe laver la bouche avec du vinaigre ou du vin; & d'en tirer par les narines. Leur effet ſera encore plus ſûr ſi ces liqueurs ſont chargées de la teinture du ſcordium, de la rhuë, ou des écorces de citron. Car l'acide eſt un antidote naturel des venins qui ſont d'une qualité putrefiante & ſulphureuſe: en effet il fixe & il énerve le ſoulphre & les ſels volatils, comme on l'éprouve dans la chimie méchanique. Il eſt donc plus ſûr d'uſer d'acides, & de les tenir dans la bouche, que de mâcher des racines alexipharmaques de zedoaire, d'angelique, & d'imperatoire; il eſt auſſi à propos de boire du vin du Rhin, ou quelques cuillerées d'eſprit bezoardique délaïé dans de l'eau ou dans du vin. L'autorité de *Foreſtus* (*a*) eſt d'un grand poids dans cete matiére. *Obligé*, dit-il, *par l'amour de mes concitoïens, pendant la Peſte de viſiter les*

(*a*) *Cum graſſante Peſte, nuſquam trepide, plenus civium ſtudio me ad ægros conferrem, illis auxiliis, ac potiſſimum mali citrii putamine ſucculento, dentibus attrito, me munire ſuevi.*

malades, j'avois ſoin de me garantir de la contagion par un moïen, mais ſur-tout en aïant un courage ferme, & en mâchant une tranche de citron. Les Turcs au rapport de Cole (*a*) ſe ſervent frequemment pendant la Peſte du ſuc de citron dont ils mettent une grande quantité dans toutes les ſauces & ragoûts dont ils uſent.

III. Pluſieurs Médecins mettent au rang des ſecours extérieurs qui ſont propres à garantir de la contagion, les cauteres dont ils font un très-grand cas, & peut-être qu'ils fondent leur idée ſur une obſervation par laquelle il eſt conſtant, que ceux qui ont ſur leurs corps des ulcéres chroniques & ſcorbutiques ſont exempts de la Peſte, & des autres maladies contagieuſes. *Hildanus* attribuë une grande vertu à ces cauteres. (*b*) Voici ce qu'il en dit. *Une choſe qui mérite d'être remarquée eſt que pas un de ceux qui avoient des cauteres aux bras & aux jambes ne moururent de la Peſte, autant que je puis m'en ſouvenir, ſi on en excepte un ou deux qui étoient extrêmement*

(*a*) Cole. *lib. de morb. acut. pag.* 88.
(*b*) Hildanus *Obſerv. Chirur. cent. IV. Obſ. XXIII.*

cacochymes, desorte qu'ils sont un préservatif assuré contre la Peste, comme je l'ai éprouvé sur beaucoup de personnes & sur moi-même. Je me rappelle que les Médecins qui avoient été à Erfort pendant la Peste m'assurerent autrefois la même chose. Voici, à ce qui me semble, la cause de cet effet prophylactique si remarquable. La matiere du venin qui s'est introduit dans le corps, & qui s'attache pour l'ordinaire avec beaucoup de force à la partie sereuse du sang, est portée avec impetuosité comme dans un vehicule par la force de la nature vers la partie où est le cautere, parce qu'elle est la plus foible, & elle est chassée par cet excrétoire; de-là vient qu'on ressent souvent autour du cautere une douleur extraordinaire, & qu'on y apperçoit une tumeur. Peut-être aussi que la confiance que les personnes ont dans ce remede, qu'ils regardent comme un préservatif certain, leur inspire du courage, & qu'en ranimant la vigueur de leur esprit il leur devient utile; on doit penser la même chose de la vertu des amulettes contre la Peste.

IV. Au reste tous les moïens qu'emploïe un habile Médecin dans la cure

de cette maladie doivent avoir pour but 1°. de chasser avec le secours de la nature par des voies convenables le venin qui est dans le corps, & sur-tout par les tumeurs critiques dont il doit prendre un très-grand soin. 2°. de ranimer les forces qui servent à l'entretien de la vie, & de remedier aux symptômes qui menacent le malade. Mais comme je ne puis indiquer d'après mes observations, de quelle maniere, & par quels remedes on en peut remplir ces indications, je me servirai de celles des autres, & j'insérerai ici la méthode dont s'est servi avec beaucoup de succès le sçavant Jean Langius, dans la cure de cette maladie, & j'y joindrai ensuite mes avis, & le jugement que j'en porte conformément à la raison & à mon expérience. Voici de quelle maniere ce sçavant auteur décrit la méthode dont il se sert dans la cure de la Peste. Vous avez pu sçavoir que j'ai
„ guéri pendant la Peste un grand nom-
„ bre de personnes, du rétablissement
„ desquelles on desesperoit, en em-
„ ploïant la méthode suivante. Premié-
„ rement, lorsque le malade avoit été

„ ou totalement conſtipé, ou ſeulement
„ eu le ventre pareſſeux quelques jours
„ avant la maladie, j'ai eu ſoin de l'éva-
„ cuer ou par un ſuppoſitoire, ou par
„ un léger lavement. Je lui ai donné
„ enſuite un aléxipharmaque ſudorifi-
„ que, & propre à exciter la ſueur pen-
„ dant deux ou trois heures, & même
„ davantage, ſuivant la difference de
„ l'âge & les forces du malade. Je leur
„ ai appliqué ſur le cœur un épithême.
„ Six ou ſept heures après la fin de la
„ ſueur, je les faiſois ſaigner de la par-
„ tie convenable, après avoir aupara-
„ vant réparé les forces au moïen de
„ quelque bouillon, & peu de tems après
„ qu'il avoit pris le remede aléxiphar-
„ maque, je lui donnois tous les jours,
„ matin & ſoir, un bouillon altérant,
„ d'une qualité, & d'une ſubſtance
„ propre à réſiſter au venin, & à for-
„ tifier le cœur, tels que ceux qu'on
„ prépare avec du jus de citron, de li-
„ mon, d'orange, d'oſeille & d'alleluia,
„ avec tant ſoit peu de vinaigre & du
„ ſucre. Sur la fin de la maladie & lorſ-
„ que l'appétit étoit languiſſant, je lui
„ donnois pour détruire entiérement les
„ reſtes de la maladie, un purgatif com-

„ posé avec la rhubarbe, l'agaric, la
„ casse, la manne, ou le tamarin des In-
„ des. Je recommandois ensuite aux
„ Chirurgiens de ne point hâter la con-
„ solidation des ulcéres ou du charbon,
„ & aux gardes de donner aux malades
„ aux heures que je leur avois indiquées
„ des alimens & des boissons convena-
„ bles. Desorte que par ce moïen je
„ procurai la santé à un grand nombre
„ de malades. Lorsque les bubons, con-
„ tinue-t-il, & les charbons, venoient
„ à pousser auprès des excrétoires, c'est-
„ à-dire, auprès des oreilles, qu'il se
„ formoit des abscès sous les aisselles,
„ & des bubons dans les glandes des
„ aines; qu'il paroissoit des charbons
„ sur les bras ou sur les jambes, j'y
„ faisois promptement appliquer, de
„ même que dans les blessures venimeu-
„ meuses, des remédes propres à attirer
„ le venin, les ventouses ou un emplâ-
„ tre composé avec du levain, de la
„ thériaque, de la farine, de la mou-
„ tarde & des oignons cuits sous la cen-
„ dre, en y ajoûtant de l'opopanax ou
„ du galbanum dissout dans du vinaigre
„ très-fort, & j'avois soin de faire
„ scarifier l'abscès avant qu'il fût meur,

„ de l'ouvrir ou de le brûler avec un
„ cautére. Supposé que le malade ap-
„ préhendât le feu, je me servois d'un
„ cautére potentiel preparé avec les can-
„ tharides & du levain, ou j'y appli-
„ quois de la racine d'herbe aux gueux,
„ pilée avec de l'huile, qui est pro-
„ pre par sa chaleur & son ardeur,
„ non-seulement à attirer les humeurs
„ nuisibles, mais encore à ouvrir les
„ dépôts qui s'en sont faits (*a*).

(*a*) *Jam tu probe nosti me multos de quibus etiam conclamatum erat in hac, pestifera lue, hac methodo curasse. Primum, si alvus aliquot dies ante morbi initium parum vel nihil excreverat, tum glande imposita, tum levi enemate, eam exoneravi; postea alexipharmacum sudorificum exhibui, quod pro ratione ætatis & virium, sudorem duas, vel tres, aut plures horas promoveret. Cordis epithema applicui. A sudore, horâ sextâ, vel septimâ, refectis tamen aliquo jusculo viribus, venam opportunam secui, & mox ab alexipharmaco aliis singulis diebus, mane & vesperi, potagia alterantia quæ sua qualitate & substantia veneno resisterent, exhibui, & cor quoque confortarent, qualia sunt quæ ex succo citri, limonum, aurantiorum, acetosæ, & lujulæ, cum momento aceti, & saccharo decocta conficiuntur. In morbi declinatione, si appetitus edendi languebat, ad reliquias morbi exstirpandas medicamentum ex rhabarbaro, agarico, cassia, aut rore syriaco sive*

V. Cette méthode de guérir la Peste est entierement conforme à la raison. Car le principal soin qu'on doit avoir dans la cure des maladies, est d'évacuer le malade par un léger lavement, supposé qu'il ait été totalement consstipé pendant quelque jours, au commen-

manna, & tamarindis Indorum exhibui. Postremo Chirurgis ne ulceris aut carbunculi consolidationem præcipitarent, coquis vero ut præscripto tempore commodo potulenta & esculenta ægro suppeditarent edixi. Qua curationis ratione ingens ægrorum numerus, Deo optimo auspice, convaluit . . . . Bubonibus vero & carbunculis, si circa emunctoria, juxta aures parotide, sub axillis abscessus, in inguinum adenibus bubo, virtute expulsante eruperit, aut interim carbunculus in brachiis aut cruribus effloruerit, tum festinanter, veluti in vulneribus virulentis, medicamenta quæ venenum extrahunt, ad locum applicata, vel cucurbitulas, aut emplastrum ex fermento, theriaca, farina, sinapi, & cœpa sub cineribus cocta, conficito, additis opoponacis & galbani gummi, acerrimo aceto solutis, imposito, & abscessum ante maturationem scarifica, aut aperi, vel cauterio adurito : si vero patiens ignem veretur, cauterium potentiale ex cantharidibus & fermento confectum, aut contusam ex oleo flammulæ radicem applicato, quæ sua virtute calorifica & ardente, non modo noxios humores attrahunt, sed & non raro factas ex his collectiones aperiunt. Joan. Langius. *Epist. L. I. Epist. XVIII.*

cement, ou qu'il ait eu ſeulement le ventre pareſſeux : par ce moyen on décharge les inteſtins des excrémens, on empêche la violence des ſymptômes, & les remedes ont beaucoup plus de vertu. On doit approuver avec raiſon la méthode de l'auteur, qui conſiſte à exciter par un remede aléxipharmaque convenable la ſueur pendant quelques heures, afin de faire exhaler & de chaſſer ce venin ſpiritueux à travers la peau. On ne doit pas regarder comme inutile l'épithême qu'il appliqua ſur le cœur ; car, quoiqu'il ne touche pas directement cette partie, mais ſeulement l'orifice droit du ventricule auſſi-bien que ſes tuniques nerveuſes & muſculeuſes, il eſt cependant néceſſaire de défendre le ventricule, comme étant unè partie extrêmement nerveuſe, & d'un ſentiment exquis, qui a des liaiſons très-étroites avec les parties nerveuſes de tout le corps où le venin déploïe d'abord ſa violence ; ce que l'on fait parfaitement par les topiques qui ont une vertu antiſpaſmodique, balſamique, & fortifiante ; c'eſt pourquoi je me ſers ordinairement pour cet effet de thériaque, d'huile de noix, de camphre, de ſaffran,

du castoreum, & de baume du Perou. La saignée qu'il n'ordonna qu'après s'être servi d'alexipharmaques ne pouvoit que faire du bien ; mais il est très-dangereux de commencer la cure par cette évacuation, parce qu'un ou deux jours après le mouvement du sang qui se fait vers la circonference, & par conséquent la transpiration, diminuë en quelque sorte, desorte que le venin reste au-dedans du corps. Je n'oublirai point que la crainte & la fraïeur qui s'empare des personnes qui sont attaquées de la Peste, détourne le mouvement du sang de la superficie du corps, ensorte que la saignée qui produit le même effet, ne peut être que très-nuisible. Cependant on peut en faire usage, supposé qu'on y soit accoutumé, qu'il y ait pléthore, & que le malade soit adonné au vin & à la bonne chere, mais après s'être servi d'un remede sudorifique, parce que la quantité de sang venant à diminuer, l'expulsion de la matiere virulente vers les glandes se fait plus aisément & avec plus de promptitude, & cela avec d'autant plus de sûreté qu'on a soin de seconder ensuite le cours du sang vers les parties extérieures par des

diaphorétiques doux. On fait auſſi beaucoup de cas des acides, tels que le jus de citron & le vinaigre, parce qu'ils réſiſtent par toute leur ſubſtance au venin, qu'ils empêchent la corruption des humeurs & la diſſolution du ſang, d'où il ſuit que c'eſt avec raiſon qu'on les préfere à tous les autres aléxipharmaques & antipeſtilentiels.

VI. Lorſque la violence de la maladie ceſſe, & qu'elle eſt ſur ſa fin, il a ſoin de purger les malades avec des remedes légers. Autant que cette méthode eſt nuiſible au commencement de la Peſte & des autres maladies contagieuſes, parce qu'elle retarde le mouvement des humeurs vers les parties extérieures, autant eſt-elle ſalutaire ſur la fin de la maladie. On chaſſe par ce moïen les impuretés nuiſibles qui ſe ſont formées pendant la maladie, & qui lorſqu'elles viennent à reſter dans le corps, détruiſent l'appetit, occaſionnent de nouveau des fievres lentes & pourprées, abbatent les forces, diminuent la chaleur, & cauſent une nouvelle maladie qui eſt ſouvent mortelle. Il conſeille d'attirer le venin des tumeurs peſtilentielles par des ventouſes, par

le

le moïen des ſcarifications, & des veſicatoires, & tous les Médecins qui ont traité la Peſte ſont là-deſſus de ſon ſentiment. On peut voir Riviere (*a*) qui approuve extrêmement qu'auſſi-tôt qu'une perſonne eſt attaquée de la Peſte, on lui applique auprès des oreilles & ſur les autres excrétoires accoutumés, un veſicatoire composé des cantharides, du levain, & du vinaigre; & qu'on les faſſe enſuite demeurer tranquillement au lit; & il aſſure, comme l'aïant éprouvé, que vingt-quatre heures après il ſort une humeur ſéreuſe, noire, & que la maladie ceſſe entierement quelques jours après. C'eſt auſſi avec beaucoup de raiſon que Langius conſeille de ne point fermer trop-tôt & avant le tems les ulcéres. On doit plutôt ouvrir la tumeur après avoir attiré la matiere vers la ſuperficie du corps, & lorſque la ſuppuration eſt faite, mondifier l'ulcére avec les digeſtifs ordinaires, & l'entretenir long-tems ouvert, afin que tout le venin ait le tems de ſortir, après quoi on le laiſſe fermer.

(*a*) *Riverius Cent. II. Obſerv. XIX.*

PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS PRATIQUES.

I. LA maxime que Sanctorius avance mérite beaucoup d'attention (*a*). *Il n'y a presque point*, dit ce grand homme, *de riches qui guérissent par le secours des remedes, au lieu qu'un grand nombre de personnes du commun recouvrent la santé sans y avoir recours.* L'experience nous apprend que pourvû qu'elles ne soient point dénuées de toute sorte de secours, qu'elles suivent un regime tempéré, & qu'elles usent d'une boisson légére autant que le besoin le demande, elles recouvrent plus promptement & plus parfaitement la santé dans les fievres pestilentielles, & dans les autres maladies contagieuses & malignes, que les riches qui sont pour ainsi dire accablés de Médecins & de remedes. Les premieres ont un tempérament fort & vigoureux, qui, si on le laisse agir dans la cure de ces maladies, réussit beaucoup mieux, que si on l'empêche &

(*a*) *Nobilium fere nemo cum remediis, plebeii vero sine iis plures sanantur* Sanctorius *Medec. stat. aph.* 139.

on le dérange par un traitement étudié, & ſouvent entierement contraire. Au contraire, comme le tempérament des perſonnes de diſtinction eſt déja affoibli par le mauvais régime qu'elles ſuivent, & par les mauvais alimens dont elles ſe nourriſſent, les opérations ſe trouvent beaucoup dérangées par la grande quantité & la variété des remedes, ſouvent peu convenables, dont elles uſent, deſorte que la maladie a un événement funeſte.

II. Il n'y a rien ſur-tout de plus pernicieux que les racines appellées aléxipharmaques, qui regorgent d'une huile volatile chaude, telles que celles de la carline, de l'angélique, de l'herbe aux teigneux, de la zedoaire, de la ſerpentaire de Virginie, de l'imperatoire, du dompte venin, de la pimprenelle blanche, de l'angelique, auſſi-bien que les eſſences & les élixirs qu'on en compoſe, de la thériaque, & du mitridate, lorſqu'on les donne en trop grande quantité, comme le vrai antidote On doit encore moins ſe ſervir de ces eſprits urineux volatils huileux, auſquels on donne de ſi grandes louanges, tels que ceux des cornes de cerf, de ſuie & de

viperes, auſſi-bien que des ſels volatils, & du baume de ſoulphre. Car loin de chaſſer le venin qui eſt dans le corps, ils le font au contraire reſter en dedans, & s'attacher plus fortement aux parties nerveuſes. En effet c'eſt une loi générale que les ſécrétions qui précédent l'excrétion des impuretés qui ſont dans le corps parviennent beaucoup mieux aux émonctoires par une impulſion modérée, que lorſque les humeurs ſont agitées avec trop de vîteſſe, & trop d'impétuoſité. Les remedes trop chauds augmentent plutôt les douleurs des entrailles, & la chaleur, hâtent la diſſolution des humeurs, & pouſſent facilement & avec violence le venin du ventricule dans le ſang & dans les parties nerveuſes, ce qui les rend nuiſibles de pluſieurs manieres. La plûpart des Médecins qui ont traité les malades pendant la Peſte, confirment la vérité de ce que je viens de dire. On peut conſulter leurs écrits, & entr'autres ceux d'Hildanus, de Chaldera de Heredia, & de Thonerus, qui rapportent pluſieurs exemples pour prouver que tous ceux qui ont uſé d'aléxipharmaques trop chauds ſont tous morts de la Peſte.

III. On ne doit point cependant condamner entiérement dans la Peste l'usage des racines & des herbes aléxipharmaques, car elles ne sont point nuisibles lorsqu'on les mêle avec des drogues propres à adoucir & à tempérer leur vertu trop chaude & trop active, telles que sont les acides & le nitre. On m'a assuré que pendant la Peste qui ravagea notre ville l'année MDCLXXXII. on se servit avec beaucoup de succès d'un mélange composé d'eau de chardon-bénit avec quatre cuillerées de vinaigre, une drachme de pierres d'écrevisses & de thériaque qu'on répétoit plusieurs fois. On prétend aussi que pendant la Peste qui ravagea dans l'année MDLXXVI. presque toute la Lombardie, plusieurs personnes, & sur-tout celles qui demeuroient à Milan en furent guéries, au moïen du suc de galega pris avec du vinaigre, de l'eau de chardon-bénit, & quelque peu de thériaque. On se couvroit ensuite autant qu'il le faloit pour exciter la sueur. Thonerus (*a*) assure que le vinaigre thériacal est le seul remede qu'on ait emploïé avec succès pendant la Peste, lorsqu'on le don-

(*a*) *Observ. p. 21.*

noit au commencement pour exciter la ſueur, & qu'il avoit ſauvé l'année MDXLIII, qu'il regnoit parmi les troupes une fievre maligne, une compagnie entiere, que tous ceux qui uſerent de ce remede échaperent, ſi on en excepte un petit nombre auquel le Chirurgien l'avoit donné trop tard. Kircher (*a*) aſſure que le vinaigre dans lequel on avoit fait infuſer de la rhuë, de la racine de pimprenelle, de la betoine, de l'ail, & des baies de genevrier avec quelque peu de camphre, fut ſi ſalutaire dans la Peſte qui ravagea la ville de Rome, que tous ceux qui en uſerent en furent garantis, quoiqu'ils vécuſſent parmi des peſtiférés. On a toujours fait beaucoup de cas dans les maladies malignes de l'eau prophylactique de Sylvius, à cauſe du vinaigre qui en fait la principale partie. Geſner (*b*) conſeille par la même raiſon de donner les aléxipharmaques dans du vin mêlé avec du vinaigre. Mais c'eſt ſur-tout le premier jour qu'il eſt bon de donner ces remedes mêlés avec des acides lorſque la réſolution & ſueur ſont néceſſaires. Car Mindererus aſſure

(*a*) *De Peſte pag.* 375.
(*b*) *Lib. III. Epiſt.* 29.

avec beaucoup de raison, qu'à moins qu'on n'employe les aléxiteres dans l'espace de vingt-quatre heures, à compter depuis la premiere attaque de la maladie, tous les remedes devinrent inutiles.

IV. Tous les Auteurs qui ont écrit sur la Peste assurent que les acides & les terreux sont de tous les remedes ceux qui ont le plus d'efficace contre cette maladie. Fracastor (*a*) fait beaucoup de cas du remede suivant, qu'il prétend avoir beaucoup de vertu, tant pour garantir de la Peste que pour la guérir. Prénez suc d'alleluia, deux onces; de citron, une once; diascordium de Fracastor, une drachme; essence cordiale, deux scrupules; vinaigre, une once. Voici ce que dit formellement Minderérus, (*b*) *Il n'y a aucune corruption, aucune infection, & aucune altération d'humeurs, qu'on ne vienne à bout de corriger par les acides, & j'avouerai ingenument que si on*

(*a*) *Lib. III. de morb. contag. pag.* 245.

(*b*) *Nulla est putredo, nulla infectio, nulla humorum depravatio, quæ per acida non superetur. Sane, si liberrime loquar, si vitriolicorum remediorum usus interdiceretur, ego ad curationem pestis nunquam, vel certe inermis accederem.* Mindererus. *de Pest. cap.* XV.

vouloit m'interdir l'usage des remedes vitrioliques, je ne voudrois jamais entreprendre de traiter un malade attaqué de la Peste, ou si je le faisois, ce ne seroit sans sçavoir par quels remedes je la combattrois. Fonseca (*a*) est du même sentiment. *Jean Craton, Augenius de Monte sancto, Martin Ruland & plusieurs autres Médecins assurent*, dit-il, *que l'esprit de vitriol est très-salutaire dans les fievres Pestilentielles, & j'avouerai que je l'ai employé avec beaucoup de succès non-seulement en le mêlant avec des syrops, mais encore avec de la conserve de roses.* Les remedes terreux & bézoardiques fixes, qui ont le plus de vertu, sont l'antimoine diaphorétique, le bézoard mineral, & les pierres d'écrevisses, la corne de cerf brûlée & philosophiquement préparée, le succin, la terre sigillée, le bol d'Armenie, & le cinnabre. On peut en composer différens remedes, ou les emploïer tous

(*a*) *Joannes Crato, Augenius de Monte sancto, Martinus Rulandus & alii in febribus pestilentialibus spiritum vitrioli summopere prodesse testantur; & ego id testari ingenue possum me non modo cum syrupis sed & cum conserva rosarum mixtum felici cum successu eum adhibuisse.* Fonseca *de verâ ratione curandæ Pestis.*

seuls

ſeuls, ou les mêler avec des acides. On peut conſulter ſur cette matiere les Auteurs ſuivans; Antoine Schneeberg (*a*); les Ouvrages d'Henri à Bra (*b*), Mindererus (*c*), & Unzerus (*d*).

V. Les analeptiques tiennent preſque le premier rang parmi les remedes qui ſont utiles dans la Peſte. Comme les forces ſont extrêmement abbatuës dans cette cruelle maladie, tant à cauſe de la crainte & de la conſternation, qu'à cauſe de ſon extrême malignité, il eſt abſolument néceſſaire que le Médecin faſſe tout ſon poſſible pour écarter les cauſes mortelles & non naturelles qui peuvent les endommager, & s'abſtenir des remedes anodyns & extrêmement vaporeux, auſſi-bien que de ceux qui ont une odeur déſagréable. Il n'y a rien de meilleur pour réparer les forces que l'eau fortifiante que je préparois de la maniere ſuivante. Prenez moldavie quatre poignées, roſes pilées avec du ſel, fleurs de muguet de cha-

(*a*) *Antonius Schneeberg in catal. Med. ſimpl. adv. peſt.*
(*b*) *Opera Henrici a Bra.*
(*c*) *Mindererus de peſt. cap.* XV.
(*d*) *Unzerus lib. II. antid. peſt.*

que une poignée, écorces fraîches de citron une once & demie, canelle fine une once, macis demi once, mettez le tout dans une mesure de vin du Rhin, & trois mesures d'eau commune dont vous distillerez à petit feu deux mesures & demie. On peut prendre cette eau toute seule avec du syrop de suc de citron & l'esprit de sel jusqu'à une agréable acidité, ou bien on peut l'employer en la mêlant avec une pareille quantité d'eau de chardon-bénit, comme un véhicule propre à prendre tous les remedes antipestilentiels.

VI. Les émétiques ne sont pas moins utiles dans la fievre Pestilentielle; car la premiere & la Principale indication consiste à chasser promptement hors du corps le venin qui s'y est introduit. Il est certain que le venin contagieux se mêle d'abord avec la liqueur salivale, qu'il descend avec elle dans le ventricule, & que delà il passe dans le sang. Il est donc à propos de le chasser une seconde fois par le chemin qu'il a pris & qui est le plus court, & d'évacuer par le haut les crudités des premieres voies, qui augmentent extrêmement sa malignité; mais il est nécessaire de le

faire promptement, auſſi tôt que le malade eſt attaqué, & qu'il ſent une langueur accompagnée de cardialgie. On peut par ce moïen, donnant immédiatement après un ſudorifique convenable, arrêter cette maladie dès ſon commencement; comme on en eſt aſſuré par pluſieurs expériences, & comme il arrive dans les autres maladies malignes. Voïez ce que nous avons dit ci-deſſus dans les chapitres X. & XI. Riviere rapporte une Obſervation qui n'eſt pas moins curieuſe que ſurprenante, au ſujet d'un homme qui aïant ſoupçonné qu'il étoit attaqué de la Peſte, à cauſe du mal de tête & de cœur qu'il reſſentoit, mit auſſi-tôt dans ſon goſier une plume trempée dans l'huile, qui lui fit vomir d'abord une matiere ſereuſe, puis jaune, & enfin couleur de porreau; il ſe mit enſuite au lit, prit un houillon qui le fit ſuer, & fut rétabli ſur le champ.

VII. Les Medecins ne ſont pas d'accord entre eux ſur l'utilité de la ſaignée, il y en a qui l'approuvent & d'autres qui la condamnent. La regle que Celſe donne la deſſus eſt très-ſenſée (*a*) *le*

(*a*) *Deſiderat propriam animadverſionem in febribus Peſtilentialibus caſus. In hac minime uti-*

cas demande des experiences faites par soi-même dans les fievres Pestilentielles. Dans ces sortes de maladies la diete, les remedes & la purgation ne sont d'aucune utilité. Mais la saignée est très-salutaire lorsque les forces le permettent, sur-tout si la fievre est accompagnée de douleurs. Riviere (*a*) assure aussi qu'il a sauvé beauconp de malades d'une parotide Pestilentielle qui fit beaucoup de ravage par le moïen de la saignée, dont il usoit avec moderation, ne tirant à ces malades que quelques onces de sang, & réiterant ce remede. J'ai dit ci-dessus ce que j'en pensois dans le jugement que j'ai porté sur la méthode de Langius. Voici à quoi tout se réduit. On ne doit jamais l'emploïer aussi-tôt que la maladie commence, & lorsque le malade est dans la fraïeur & dans la consternation; mais on peut l'admettre le second ou le troisieme jour, si la pléthore est considérable & si les forces le permettent, pourvû que ce soit avec moderation.

le est fame aut medicamentis uti, aut alvum ducere, si vero vires sinunt, sanguinem mittere optimum, præcipue si cum dolore febris est. Cels. *lib. III. c.* 4.

(*a*) In Opp. tit. *pestis.*

VIII. Les Médecins ne s'accordent pas davantage sur l'usage du nitre. Ceux qui le rejettent s'imaginent qu'il rafraichit trop & qu'il s'oppose à cause de cela à l'xepulsion du venin. Ils disent que le venin Pestilentiel est stupéfiant & putrefiant, & que le nitre peut occasionner des diarrhées presque mortelles. Ceux qui l'approuvent prétendent qu'il fait beaucoup de bien lorsqu'on le mêle avec des diaphorétiques, tout de même que dans les autres fievres exanthématiques inflammatoires & malignes. Mais on peut aisément terminer ce different. On doit avoir égard aux sujets, à leur naturel, & à leur temperament, & examiner les symptômes de la maladie. Si le corps est plethorique, d'un temperament bilieux, ou sanguin & bilieux, que la chaleur, la fievre, la soif & le mal de tête soient violens, dans ce cas on peut emploïer utilement les remedes nitreux, en petite dose, avec des poudres bezoardiques; mais la simple raison indique qu'on doit s'en abstenir lorsque le malade est assoupi & dans l'engourdissement, que le pouls est foible, que les extrémités de son corps sont froides, & que ces acci-

cidens ont été précedés d'une grande fraïeur. Il eſt cependant toujours plus ſûr de mêler le nitre avec le camphre ; car par ce moïen ſa qualité vaporeuſe & rafraichiſſante s'adoucit, & le remede devient non-ſeulement alexipharmaque, mais encore très-propre à empêcher l'inflammation. Je me ſouviens d'avoir oui dire dans le tems que j'étois à Londres, à un vieux chirurgien très-habile, qui s'étoit trouvé à Vienne pendant la Peſte, qu'il s'étoit ſervi avec beaucoup de ſuccès d'un électuaire qu'il appelloit noir, & qui étoit composé de rob de ſureau & de miel, de chacun demi-livre, d'une once de poudre à fuſil, & d'une drachme de camphre, dont il faiſoit prendre une ou deux drachmes à ſes malades. Giſelerus nous aſſure auſſi qu'il s'eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès de poudre à fuſil dans la Peſte qui affligea le Duché de Brunſwik.

IX. On doit outre cela traiter avec beaucoup d'attention ces tumeurs critiques qui guériſſent la maladie Peſtilentielle. Les bubons ne ſont point dangereux lorſqu'ils pouſſent & qu'ils meuriſſent promptement, tout au contraire lorſqu'ils rentrent d'abord, on doit appréhender la

mort ou pour le moins des ſymptômes très-fâcheux ; ſi ce ſont ceux des aines, une paralyſie, ou la gangrenne du même côté ; ſi ce ſont ceux du menton, l'embarras de la déglutition des alimens ſolides & liquides, & une ſquinancie qui eſt pour l'ordinaire mortelle. Ils ſont plus dangereux lorſqu'ils viennent derriere les oreilles, très-mauvais lorſqu'il vient ſur eux un charbon, & ils annoncent la mort, lorſqu'ils ſont entourés d'un cercle livide. Les charbons ſont toujours plus mauvais que les bubons, mais plus ils ſont grands, noirs, & proches du cœur, plus ils ſont dangereux. Dans la cure de ces deux eſpeces de tumeurs les meilleurs remedes internes ſont les ſudorifiques, & ceux qui pouſſent les liqueurs vers la ſuperficie du corps. Lorſque les bubons ſont trop long-tems à pouſſer on y appliquera des remedes attractifs, des ventouſes, & même des veſicatoires. Lorſqu'ils viennent à pouſſer on doit hâter la ſuppura tion avec un cataplaſme de figues, de racine de lis blancs, d'oignons cuits ſous la cendre, de farine de lin, de miel & de ſaffran ; on peut auſſi y appliquer des remedes propres à reſoudre, tels

que l'emplâtre diachylon ſimple, ou avec les gommes, celui de mucilages, ou de mélitot. Lorſqu'ils ont ſuppuré on doit les ouvrir, les mondifier, & les conſolider avec le baume d'Arcæus qu'on mêlera quelquefois avec de l'onguent baſilicon; on aura ſoin cependant de ne les pas fermer trop tôt, mais de laiſſer couler pendant quelque tems la matiére corrompuë. Comme l'humeur des charbons eſt fort ſujette à ſe corrompre, on ne doit point y appliquer de ſuppuratifs, mais on doit faire enſorte que la croûte tombe. Pour cet effet les Médecins qui ont traité la Peſte ordonnent d'en oindre les bords avec un remede digeſtif & de mettre par deſſus un emplâtre âcre. Après que la croute eſt tombée on doit les panſer avec de l'onguent égyptiac, ou brun de Wurzius avec du miel roſat. Supposé que la gangrene y ſoit, & qu'elle paroiſſe faire des progrès, on doit l'en empêcher par des ſcarifications ſuffiſantes, & en y appliquant une liqueur propre à s'oppoſer à l'inflammation & à la corruption dont j'ai ſouvent éprouvé la vertu; elle ſe prépare avec quatre onces d'eſprit de vin rectifié, deux drachmes de camphre, une

drachme de ſaffran & une pareille quantité de nitre artificiel, fait avec l'eſprit urineux de ſel ammoniac & l'eſprit de nitre, qui ſe diſſout parfaitement dans l'eſprit de vin.

X. On doit obſerver en général à l'égard du régime que ſi l'on doit éviter avec ſoin dans toutes les maladies aiguës exanthematiques la trop grande chaleur du lit & de la chambre, parce qu'elle eſt extrêmement nuiſible, il le faut encore plus dans la fievre Peſtilentielle. On doit pareillement ſe garantir du froid, de peur qu'il n'empêche l'éruption des tumeurs, & que la matiere ſubtile & veneneuſe ne puiſſe point s'éxhaler à travers les pores de la peau; en un mot on doit faire enſorte que tout ſoit temperé, comme nous l'avons dit dans les chapitres précédens, & comme nous le recommandons encore ici.



CHAPITRE TREIZIÉME.

De la fievre Eryſipelateuſe.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *Deſcription de la maladie.* II. *Elle a beaucoup de rapport avec la peſte.* III. *En quoi elle differe de la peſte, de l'inflammations & du phlegmon.* IV. *Il y a une Eryſipele vraie, & une batarde, une idiopathique, & une ſymptomatiqne.* V. *Elle eſt différente ſuivant la diſpoſition des ſujets, & les parties qu'elle attaque.* VI. *Ce que c'eſt que le zoſter de Pline & l'Eryſipele tachetée.* VII. *Sa cauſe materielle.* VIII. *Quels ſont les plus ſujets à cette maladie.* IX. *Ses cauſes occaſionnelles.* X. *La maniére dont elle ſe termine avantageuſement,* XI. *ou déſavantageuſement,* XII. *comme il arrive quand elle eſt mal traitée.* CURE. I. *Il y a trois indications curatives.* II. *Comment on remplit la premiére,* III. *la ſeconde, & la*

troisiéme. PRESERVATION, ET OSERVATIONS DE PRATIQUE. I. *Le régime doit être temperé, & diapnoïque.* II. *L'usage des topiques demande qu'on ait attention au temperament du sujet.* III. *Ce qu'il faut faire quand il vient une suppuration.* IV. *Comment on empêche la gangrenne de venir.* V. *Dans quels cas la saignée convient.* VI. *l'Erysipele scorbutique se guérit par des remedes internes.* VII. *Comment on empêche les retours de l'Erysipele.* HISTOIRE DE MALADIES. OBSERVATION I. *Erysipele ulcérée.* OBSERVATION II. *Erysipele funeste à un vieillard.* OBSERVATION III. *Erysipele guérie par les remedes internes après que son cours eut été dérangé par des topiques.* OBSERVATION IV. *Retour frequent d'une Erysipele empêchée non par la saignée, mais par les eaux de Carles-bade.* OBSERVATION V. *Erysipele scorbutique revenant souvent.* OBSERVATION VI. *La Ceinture Erysipelateuse causée par une matiére pourpreuse retenue dans le sang.*

I. ON met avec raison au rang des fievres exanthématiques la fievre Erysipelateuse, dans laquelle le mou-

vement du ſang & des humeurs venant à augmenter, une ſeroſité âcre & d'une nature ſulphureuſe & cauſtique eſt pouſſée vers la ſurface du corps,& y cauſe une enflure avec rougeur, ardeur, & douleur.

II. La fievre Eryſipelateuſe n'eſt pas auſſi peu conſidérable, auſſi peu nuiſible, & auſſi ſimple, qu'on le penſe communément, au contraire elle eſt ſouvent fâcheuſe, dangereuſe, & quelquefois mortelle. Elle a même beaucoup de rapport avec la fievre peſtilentielle qui eſt la plus redoutable de toutes les maladies. Car comme la peſte ſurvient tout d'un coup avec un friſſon, & une chaleur violente, qu'elle abbat les forces, qu'elle cauſe une grande douleur dans le dos & dans la tête, le vomiſſement & le délire; de même la fievre Eryſipelateuſe eſt tres-ſouvent accompagnée des mêmes ſymptômes, dès qu'elle paroît ſe déclarer. Dans la fievre peſtilentielle la matiére maligne eſt pouſſée vers le troiſiéme ou le quatriéme jour à la ſuperficie du corps, & la violence des ſymptômes diminue enſuite tant ſoit peu, & la fievre éryſipelateuſe ſuit le même ordre. Comme

la matiére veneneuſe peſtilentielle attaque principalement les glandes & ſurtout celles des aines, & qu'elle y cauſe d'abord une douleur & une tenſion, de même ceux qui ſont attaqués d'une violente Eryſipele reſſentent d'abord une tumeur, une rougeur, & une douleur dans les glandes des aines, d'où la matiere qui eſt d'une nature très-chaude & preſque brûlante deſcend aux pieds. La matiere peſtilentielle s'arrête ſouvent dans les glandes mammaires, axillaires, & parotides, & on remarque la même choſe dans l'Eryſipele. Car lorſqu'elle attaque la tête, on reſſent une douleur dans les parotides, & dans les aiſſelles lorſqu'elle ſe jette ſur les mamelles. La matiere peſtilentielle forme des abſcès dans les glandes, & cauſe la gangrenne dans les extrémités du corps; & tous ceux qui ſont verſés dans la Médecine n'ignorent point que l'Eryſipele brûle ſouvent de la même maniére les glandes axillaires & mammaires, enſorte qu'elles ſuppurent, & qu'il ſurvient une corruption inſupportable des membres. Enfin comme il eſt extrêmement dangereux dans la peſte que la matiére ſoit repouſſée des parties exterieures &

qu'elle rentre dans le corps, on doit craindre de même un pareil accident & un pareil danger du reflux de l'Eryſipele.

III. Il y a pourtant cette difference entre l'Eryſipele & la fievre peſtilentielle, qu'el-n'eſt point cauſée par la contagion, mais par une cauſe intérieure, qu'elle n'eſt point contagieuſe, qu'elle ne ſe communique point aux autres par les ſeules exhalaiſons, qu'elle n'eſt pas ſi virulente ni ſi mortelle. L'inflammation Eryſipelateuſe differe des autres inflammations, en ce que la tumeur qu'elle cauſe eſt moins élevée, la douleur moins violente, que la couleur eſt rouge & vive, & qu'au contraire elle eſt plus brune dans les autres. L'Eryſipele n'eſt pas moins aiſée à diſtinguer du phlegmon. Dans la premiére l'inflammation eſt plus ſuperficielle, elle s'étend beaucoup, & lorſqu'on la preſſe elle perd ſa couleur, la matiere qui la cauſe eſt legére & peu abondante, & dans le ſecond l'inflammation eſt plus profonde, elle attaque non-ſeulement la peau qui eſt au deſſous, mais encore la graiſſe & les muſcles; lorſqu'on la touche elle ne perd point ſa couleur, à cauſe de ſa dureté, & comme elle eſt cauſée par la

ſtagnation d'un ſang corrompu, elle dégénére facilement en gangrene.

IV. Les Médecins praticiens diſtinguent communément l'Eryſipele en vraie ou ſimple, & en batarde, qu'ils appellent auſſi ſcorbutique. La ſimple céde aiſément aux remedes internes & externes, & elle s'attache ſeulement à la ſuperficie de la peau; la batarde eſt au contraire plus chronique, jette des racines plus profondes à cauſe de la corruption des liqueurs, eſt plus malaiſée à guérir, & dégénére ſouvent en ulcéres d'un mauvais caractére. On ſoudiviſe encore cette derniere en deux eſpéces. L'une eſt accompagnée d'une exulcération, & l'autre en eſt exempte. La premiere eſt beaucoup plus dangéreuſe, cauſe plus d'embarras aux malades & aux Médecins, & ſouvent l'ulcere eſt très-long-tems à ſe conſolider. La fievre Eryſipelateuſe eſt quelquefois idiopathique, ou la premiere maladie, & quelquefois ſymptomatique ou maladie ſecondaire. L'Eryſipele ſe joint ſouvent ſymptomatiquement à l'anaſarque, à l'aſcite, auſſi-bien qu'à l'ictére, jaune, & noir, & elle tue promptement le malade. Quelquefois auſſi elle ſe joint aux

bleſſures des parties nerveuſes & , ſur-tout du crâne & de ſes membranes,ainſi qu'aux fractures des os , & dans ce cas le malade eſt dans un grand danger.

V. L'Eryſipele n'a pas toujours le même caractére ni la même violence dans tous les corps. En effet dans quelques-uns,& ſur-tout dans ceux qui ſont jeunes,la matiére n'eſt pas ſi virulente,ni en ſi grande quantité ; c'eſt pourquoi elle cauſe des accidens moins fâcheux ; car elle ne s'empare point des glandes , elle ne cauſe point de fievre violente , mais elle paroît dès le ſecond jour , elle cauſe dans les pieds une rougeur , une tumeur & une douleur , & elle eſt promptement diſſipée au moïen d'une tranſpiration convenable , produite par un leger remede domeſtique. Au contraire dans les cacochymes , les vieillards , & les corps remplis d'impuretés, & dans leſquels la matiére eſt plus abondante & d'une plus mauvaiſe qualité , le ſyſtême des nerfs & des vaiſſeaux eſt plus violemment attaqué , la fievre eſt plus forte , les douleurs & les inquiétudes plus cruelles , & , à moins qu'on n'emploie des remedes efficaces , elle

afflige

afflige plus longs-tems le malade, & céde avec plus de difficulté. L'Eryſipele eſt auſſi différente, ſuivant les parties qu'elle attaque, & eſt accompagnée de pluſieurs ſymptomes différens. Lorſqu'elle ſurvient aux pieds elle cauſe un luiſant aux jambes, & lorſqu'elle eſt violente elle s'étend avec douleur juſqu'aux cuiſſes, & s'irrite pour peu qu'on la touche. Lorſqu'elle occupe le viſage elle le fait enfler peu à peu, elle le fait rouſſir, il ſe couvre d'une grande quantité de petites veſſies aqueuſes, les ïeux ſe ferment à cauſe du gonflement, la reſpiration devient embarraſſée, les narines & le goſier ſont extrêmement ſecs & arides, elle cauſe pour l'ordinaire l'aſſoupiſſemeut & l'engourdiſſement; & à cauſe de la proximité du cerveau il eſt à craindre qu'elle ne dégénére en une phrenéſie, ou en une léthargie mortelle. Lorſque l'Eryſipele attaque les mamelles, elles s'enflent, elles deviennent ſouvent dures comme un caillou, elle y cauſe une douleur aiguë, & il ſe fait aiſément une ſuppuration. Lorſqu'elle vient ſous les aiſſelles & dans les glandes qui y ſont elle cauſe une douleur vive & ſouvent elle dégé-

re en abſcès. Elle attaque ſouvent dans les enfans la région umbilicale, de-là elle ſe répand ſur le ventre, avec des ſymptomes violens, & elle cauſe pour l'ordinaire la mort.

VI. Parmi les différentes eſpéces d'Eryſipele il y en a une qui n'eſt pas fort connue des Medecins de notre tems & dont les anciens n'ont preſque point parlé. Pline l'appelle *Zoſter* & nos peuples la *Ceinture*. Elle paroît avec des ſymptomes violents, & elle entoure le corps par le milieu, au deſſus du nombril, comme une ceinture ; elle s'étend depuis la région des hypochondres vers le dos de la largeur de quelques doigts, avec une douleur très-forte, avec des puſtules âcres qui ſont auſſi brûlantes que du feu. Elle eſt très-dangéreuſe, & elle tue quelquefois. Mais la plus dangéreuſe de toutes, qui paroît après un grand épuiſement des forces dans les vieillards & les perſonnes qui ſont très-cacochymes, & quelquefois dans les fievres malignes & peſtilentielles, eſt celle qui paroît au deſſous de la mamelle & ſur la région du cœur, dans les mains & dans les autres parties qui ont un ſentiment exquis, laquelle devient ſur le champ

livide & enfin noirâtre ; car elle cause la mort très-promptement. Platerus (a) nous a donné la description de cette maladie sous le nom de *tache large*.

VII. Pour ce qui est des causes de cette fievre, il semble que sa cause materielle n'est point d'une qualité simple, bilieuse ou salée, mais plutôt d'une nature caustique, âcre & propre à occasionner la corruption. Son action sur les parties nerveuses est très-violente & elle dérange sur le champ l'œconomie de toutes les fonctions du corps, & cause l'insomnie, le délire, l'inquiétude, & l'agitation du corps, le vomissement & un trouble dans les sens. Elle est beaucoup plus dangereuse lorsque la matiére rentre dans le corps, car elle cause sur le champ, de même que le poison, le délire, une inflammation interne, un asthme convulsif, & des contractions spasmodiques qui deviennent souvent mortelles. Outre cela la gangrene & le sphacele que cause aisément l'Erysipele, lorsqu'on ne l'a pas traitée comme il faut, sont une preuve évidente de la malignité de la matiere qui l'occasionne. Il n'est pas aisé de décider d'où

(a) Opp. tom. II. pag. 23.

cette matiére tire ſon origine ; pour moi je ſuis perſuadé qu'elle s'engendre d'une bile à la corruption, & à l'altération de laquelle pluſieurs cauſes ont contribué, & qui venant à ſéjourner long-tems dans les membranes du cerveau & de la moelle épineuſe, affecte tout le ſyſtême des parties nerveuſes & des vaiſſeaux, & engendre la fievre juſqu'à ce qu'elle ſoit chaſſée vers la ſuperficie extérieure du corps.

VIII. Les perſonnes qui ſont d'un temperament ſanguin, ſanguin & bilieux, les plethoriques, les jeunes gens, les hommes faits & les femmes enceintes ſont plus ſujettes que les autres à engendrer la matiére Eryſipelateuſe, quoi qu'elle n'ait pas une ſi mauvaiſe qualité dans ces dernieres. Elle eſt d'un plus mauvais caractére dans les ſcorbutiques, les vieillards, les cacochymes, & dans les femmes dont les ordinaires ſont ſupprimés ou arrêtés. Ceux-là y ſont encore plus ſujets qui ſont nés de parents qui en étoient attaqués, & ceux qui ont eu une fois cette maladie y ſont enſuite plus ſouvent expoſés, ſur-tout s'ils ſont vieux, & ſcorbutiques. J'ai remarqué qu'il y avoit des Eryſipeles qui reve-

noient toutes les années au tems de l'équinoxe, & même tous les mois, & j'ai reconnu à leur égard, ſur-tout dans les vieillards & les cacochymies, la vérité de ce que dit Hippocrate dans ſes aphoriſmes, que l'Eryſipele cauſe enfin la mort à ceux qui en ſont ſouvent attaqués.

IX. Pluſieurs des choſes non naturelles ſont propres à déveloper & à mettre en mouvement la matiére Eryſipelateuſe qui eſt dans le corps. On peut mettre dans le premier rang les paſſions trop violentes, & ſur-tout la colere & la fraïeur. Fallope rapporte entre pluſieurs l'éxemple remarquable d'une femme qui toutes les fois qu'elle ſe mettoit en colere étoit attaquée d'une Eryſipele au nez, dont elle gueriſſoit aiſément en buvant de l'eau d'orge. Un air trop chaud, l'ardeur du ſoleil, & un refroidiſſement trop fort & trop prompt dans le corps & dans les pieds, ſont encore très-propres à faire naître une Eryſipele. Une boiſſon & une nourriture trop chaudes, des yvreſſes frequentes, & un bain trop chaud, produiſent le même effet. L'omiſſion des évacuations artificielles de ſang par la ſaignée & par les ſcari-

fications, & l'interruption de celles qui viennent naturellement par les narines, l'uterus, & les veines du fondement, contribuent aussi à la naissance de cette maladie. L'Erysipele de la tête attaque frequemment ceux qui sont exposés nuit & jour à l'humidité de l'air & à la pluie, aussi-bien que les vieillards. Les femmes en couche & sur-tout celles qui nourrissent en sont souvent attaquées aux mamelles, lorsqu'elles ont été saisies d'une grande fraïeur, & alors le cours du lait s'arrête, les mamelles durcissent & s'enflent, le lait venant à se coaguler.

X. Lorsque l'Erysipele paroît promptement & sans causer une agitation trop violente, que le corps n'est point rempli d'impuretés, que la partie qu'elle attaque n'est point noble & n'a aucune communication avec les parties nerveuses, elle n'est pas si dangereuse; car la transpiration venant à augmenter, au moïen de remedes convenables, l'enflure diminue peu à peu un ou deux jours après, l'ardeur & la douleur cessent, la couleur devient jaune, de rouge qu'elle étoit auparavant, la peau se fend, tombe par écailles, & la maladie cesse. Quel-

quefois elle devient salutaire, & j'ai remarqué que l'Erysipele a guéri d'autres maladies, & sur-tout l'asthme & la colique convulsive.

XI. Lorsque l'Erysipele est étenduë & profonde, que les liqueurs du corps sont extrêmement corrompuës, que la partie qu'elle attaque est d'un sentiment exquis, elle n'est pas exemte de danger, comme on l'a dit ci-dessus; car la rougeur devient livide ou noirâtre, & dégénére en peu de tems en une paralysie funeste; ou bien l'inflammation continue, & venant à suppurer elle cause des ulcéres d'un mauvais caractére, des fistules & la gangrene. L'Erysipele laisse dans les personnes qui sont d'un temperament sanguin & phlegmatique, & les cacochymes, une enflure considérable dans les pieds, desorte que la jambe est trois fois plus grosse que dans son état naturel, & l'on a beaucoup de peine à la dissiper. Ceux ausquels cette maladie cause la mort perissent par la fievre qui est, pour l'ordinaire, accompagnée d'une difficulté de respirer, quelquefois du délire & de l'assoupissement, & qui les met au tombeau dans l'intervalle de sept jours.

XII. L'Eryſipele a un effet funeſte lorſqu'on la traite mal ; & l'on reconnoît la vérité de ce que dit Hippocrate (*a*) qu'elle devient nuiſible & même funeſte, lorſqu'on la repouſſe, & c'eſt ce qui arrive très-ſouvent. J'ai remarqué qu'un vomitif & un violent purgatif après avoir fait rentrer l'Eryſipele a cauſé une inflammation d'eſtomac & la mort. J'ai auſſi remarqué que la ſaignée l'a fait rentrer dans le corps, qu'elle eſt devenue vague,& par là beaucoup plus incommode ; que pour avoir repouſſé une Eryſipele qui étoit venue ſur la jambe, avec du camphre, du minium & du bol, il eſt ſurvenu une fievre violente, une douleur d'eſtomac inſupportable, un extrême embarras de la reſpiration, une langueur dans les forces, un dégoût, & que ces accidens ne ſe ſont appaiſés qu'au moïen d'antiſpaſmodiques & de legers diaphoretiques, & qu'après qu'on a rappellé l'Eryſipele à ſon ancienne place,au moïen d'un veſicatoire. J'ai expérimenté qu'une Eryſipele qui étoit venue à la tête, & qu'on

(*a*) *Eryſipelas foris quidem intro verti, non bonum, intus vero foras bonum.* Hippoc. *aph.* 25. *ſecti. VI.*

avoit traitée avec des remedes froids, aſtringens, ou trop ſpiritueux, & par des linimens préparés avec du camphre, a cauſé un vertige, des aſſoupiſſemens, l'aſquinancie, la phrénéſie, une paralyſie de la langue, & que ces accidens ont été ſouvent funeſtes aux vieillards, & aux perſonnes ſcorbutiques. Les linimens froids, ſaturnins, huileux, ſpiritueux, & qui contiennent beaucoup de camphre, rendent l'Eryſipele funeſte lorſqu'on les applique extérieurement, & ils la font dégénerer en ulcéres de mauvais caractere, en gangrene, & en ſphacele, comme l'aſſurent Hildanus, (*a*) Moinichen (*b*) Timæus Van-Gulденklée. (*c*)

CURE.

I. LA vraie méthode de traiter l'Eryſipele eſt fondée ſur les trois indications ſuivantes. La premiere conſiſte à ne point empêcher en aucune maniere le mouvement fébrile qu'excite la nature, au contraire on doit l'animer lorſqu'il viendra à manquer, & le réduire à un degré de force convenable,

(*a*) *Cent. I. Obſ.* 82.
(*b*) *Obſ. II. pag.* 245.
(*c*) *Lib.* IV. *caſ.* 33.

ſuppoſé qu'il ſoit exceſſif. La ſeconde à tempérer la matiére déliée & cauſtique qui réſide dans les parties nerveuſes, & à en préparer la ſécrétion & l'excrétion. La troiſiéme, à détruire la ſtaſe de la lymphe putride & cauſtique qui s'eſt faite dans les parties extérieures, & qui eſt propre à cauſer une inflammation, & à la chaſſer entierement.

II. Parmi les remedes qui excitent & qui fortifient le mouvement fébrile de la nature, qui eſt en quelque ſorte languiſſant, on fait beaucoup de cas de la *mixtura ſimplex* mêlée avec de l'eſprit de nitre dulcifié, ou, ce qui eſt encore mieux, avec ma liqueur anodine minerale, ou bien d'un mélange de l'eſſence de ſcordium ou de pimprenelle blanche, qui ne ſoit point trop ſpiritueuſe & trop concentrée, avec une égale quantité de ma liqueur anodine, & l'on donne vingt à trente gouttes de ce mélange au malade. Une choſe qui eſt encore propre à faciliter l'expulſion, c'eſt une infuſion en maniere de thé faite avec des feuilles de ſcordium, des fleurs de ſureau, & de la graine de fenouil, & parmi les remedes tempérés ma poudre

bézoardique ou celle de Lodovie. On peut modérer les mouvemens & les ſpaſmes exceſſifs au moïen d'une émulſion d'eau de fleurs de ſureau, de tilleul, d'acacia, avec les quatre ſemences froides majeures, & de la graine de navets, ſur-tout ſi on s'en ſert comme d'un vehicule pour prendre ma poudre bézoardique, toute ſeule, ou avec quelques grains de nitre & de cinnabre. On peut exécuter la même choſe & ſoutenir en même tems l'expulſion, par le moïen d'un mélange compoſé d'une partie d'eſprit bézoardique de Buſſius, & de trois parties de ma liqueur anodine. Lorſque les mouvemens ſont modérés, ou qu'ils ne ſont point exceſſifs ni trop languiſſans, on peut ſe ſervir avec beaucoup d'utilité du remede domeſtique ſuivant, qui eſt compoſé d'une once de rob de ſureau, d'une drachme de corne de cerf brûlée, qu'on prendra dans de l'eau de ſureau. J'y ajoute ordinairement, lorſque je veux le donner à des perſonnes d'un tempérament chaud, dix à douze grains de nitre purifié.

III. Il n'y a rien de meilleur pour adoucir l'âcreté des humeurs, & pour préparer la matiere comme il faut, outre

les remedes dont nous avons déja parlé, que de prendre pour boiſſon ordinaire une décoction préparée avec de la rapure de corne de cerf, des racines de ſcorſonnere, de mauve, de régliſſe, & de ſquine, avec de la graine de fenouil, ou le gruau d'avoine. On doit détruire le ſtaſe inflammatoire par les remedes externes. Mais parmi ceux-là il n'y a que la poudre de fleurs de ſureau, & de racine de régliſſe, qu'on puiſſe & qu'on doive emploïer ſans rien craindre, en ſuivant un régime tempéré à l'égard de la chaleur du lit & de la chambre : mais on doit rejetter entierement tous les remedes onctueux, ſpiritueux, terreux, adſtringens, & ſaturnins.

PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS PRATIQUES.

I. C'Eſt une régle de pratique qu'on doit toujours dans les fievres aigues & exanthématiques tenir le corps dans une tranſpiration douce & continuë, afin que le mouvement du ſang vers la ſuperficie du corps ſoit toujours uniforme, & que la matiere excrémenteuſe qu'il entraîne continuel-

lement ſoit diſſipée. On doit donc obſerver la même choſe dans l'Eryſipele, tant à l'égard de tout le corps, qu'à l'égard de la partie affectée ; car par ce moïen on appaiſe les douleurs, & on hâte la diſſipation de la matiere morbifique.

II. On doit uſer d'une grande précaution lorſqu'on ſe ſert de remedes externes, de peur qu'ils ne deviennent nuiſibles, qu'ils ne faſſent rentrer l'Eryſipele, & qu'ils ne la changent en ulcére. Dailleurs comme chaque corps a un tempérament particulier, ou une ſenſibilité ſpécifique & individuelle, qui réſide ſur-tout dans la peau, comme étant une partie nerveuſe, on doit à cauſe de cela dans ces maladies emploïer les topiques avec beaucoup de circonſpection, parce que tous les tempéramens ne ſupportent pas les mêmes remedes. J'ai ſouvent remarqué dans une Eryſipele des mamelles, que pour y avoir appliqué un emplâtre innocent, & qu'on avoit déja employé utilement plus de cent fois, on a fait augmenter en peu de tems la douleur auſſi-bien que l'inflammation, qui a ceſſé auſſi-tôt qu'on l'a retiré. Il eſt donc plus ſûr de

ne rien appliquer, si ce n'est des especes parégoriques, comme les fleurs de camomille, de sureau, de mélitot, la racine de réglisse, la farine de fêves, en sachet ou en poudre.

III. Si la tumeur érysipelateuse subsiste toujours, quoi qu'on ait emploïé des resolutifs internes & externes efficaces, si la rougeur commence à devenir livide, que la douleur soit profonde & qu'elle se fasse sentir jusqu'au perioste, c'est une marque que l'Erysipele est prête à s'ulcerer. On doit en ce cas user de remedes propres à faciliter la suppuration, ensorte cependant qu'on prévienne en même tems la corruption. Il n'y a rien de meilleur pour cet effet que l'emplâtre diachylon simple bien préparé, en y mettant une quantité suffisante de camphre & de saffran, aussi-bien que l'emplâtre de Barbette qui est saturnin & savoneux, en mettant pardessus des épithêmes balsamiques qui empêchent la corruption. Lorsque la tumeur a beaucoup de profondeur, & qu'elle est pleine de pus, on doit l'ouvrir avec la lancette & en tirer le pus successivement à différentes reprises, de peur que l'abscès qui

s'eſt formé dans les endroits glanduleux ne dégénére en fiſtule & en ulcére de mauvais caractere. On aura ſoin après que la matiere ſera ſortie, d'y injecter une liqueur balſamique compoſée d'une teinture de fleurs de mille-pertuis, d'eſſence de baume du Perou, de myrrhe choiſie, & de quelques gouttes d'eſprit de térébenthine.

IV. Lorſque l'Eryſipele eſt grande & profonde, qu'on apprehende la gangrenne, & qu'on reconnoît à la couleur qui devient d'un rouge foncé, & parce que la violence des ſymptômes continuë, apres que la matiere eſt ſortie par la peau, on doit emploïer outre les remedes internes qui réſiſtent à l'inflammation & à la corruption, le nitre avec quelque peu de camphre, & par dehors des remedes ſpiritueux & fortifians, qu'on préparera avec de l'eau de chaux vive, l'eſprit de vin camphré, le vinaigre litbargyriſé, qu'on mêlera avec l'eſſence de ſcordium & de myrrhe, & qu'on appliquera ſouvent avec des compreſſes en double, après avoir fait chauffer la liqueur.

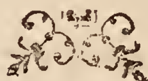
V. La ſaignée eſt quelquefois nuiſible dans l'Eryſipele, & quelquefois auſ-

ſi elle eſt utile. Le Médecin doit obſerver, afin de ne point ſe tromper, que ſi la fievre Eryſipelateuſe s'empare des corps pléthoriques, & accoutumés à des liqueurs ſpiritueuſes, on doit les ſaigner au bras dès les premiers jours. Le cours du ſang devient par-là plus libre, & la matiere eſt chaſſée vers la ſuperficie de la peau. La ſaignée eſt beaucoup plus utile lorſque l'Eryſipele attaque la tête; car par ce moïen on prévient pluſieurs ſymptômes très-facheux. Il eſt auſſi à propos d'emploïer quelquefois à la place de la ſaignée des ventouſes & des ſcarifications au col. On doit cependant toujours faire enſorte après la ſaignée, que le cours de la tranſpiration ſoit libre & uniforme.

VI. Dans l'Eryſipele ſcorbutique qui dure long-tems, on doit ſe ſervir des remédes qui purifient le ſang, de légers laxatifs & de diaphorétiques, enſorte cependant qu'on commence par purger le malade pendant quelques jours. On doit enſuite joindre aux purgatifs pendant quelque tems des diurétiques & des diaphorétiques, & répéter ces remedes pluſieurs fois alternativement, & faire prendre pour boiſſon

ordinaire une décoction tempérante, faite avec des bois & des racines mucilagineuſes, & des amers, ſur-tout avec la racine de chicorée, depiſſenlit, & les petits raiſins.

VII. L'Eryſipele qui revient ſouvent eſt très-dangereuſe. C'eſt pourquoi le Médecin doit faire tout ſon poſſible pour garantir le corps de l'attaque de cette maladie. Je n'ai rien trouvé de plus efficace pour en venir à bout que l'uſage des eaux minérales, en ſuivant un régime de vie convenable, pourvû qu'on ait eu ſoin de préparer le corps auparavant, ſoit par la purgation, ſoit par la ſaignée. Celles que j'eſtime le plus ſont les aigrelettes d'Egra, les eaux chaudes d'Ems, les eaux légéres de Carles-Bade. Suppoſé qu'on ne puiſſe point les avoir, on emploïera très-utilement la ſaignée, ſur-tout au printems & en automne, le long uſage des laxatifs, auſſi-bien que les remedes qui ſervent à purifier le ſang, pourvû qu'on ait ſoin de ſuivre un régime exact & d'uſer d'une nourriture convenable.



HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UN homme de trente ans, pâle de viſage, & qui menoit une vie ſédentaire, aïant été ſaiſi d'une fraïeur violente cauſée par un incendie, & paſſé enſuite tout un jour à l'humidité de l'air & à la pluie, fut attaqué le jour ſuivant d'un friſſon par tout le corps, qui dura pendant une heure, & qui fut accompagné d'une chaleur violente, d'une douleur aiguë dans l'aine, d'une laſſitude, d'une impuiſſance de mouvoir le pied droit, d'efforts pour vomir, & d'un ſommeil inquiet. Le troiſiéme jour il lui vint au pied droit une tumeur rouge & ardente. On employa divers remedes parégoriques externes, domeſtiques, & on ne lui en fit prendre intérieurement d'autres qu'une boiſſon copieuſe & froide pendant la chaleur. L'enflure & la douleur du pied ceſſerent enfin, mais il lui vint une autre tumeur à la cheville, accompagnée d'une douleur, d'une tenſion, d'une rougeur, & d'un battement. On y appliqua extérieure-

ment divers emplâtres, & divers linimens ſpiritueux, mais ils furent inutiles. La tumeur ſe diſpoſa à la ſuppuration, & pour la faciliter on y appliqua un cataplaſme émollient. La ſuppuratation ſe fit, mais elle fut accompagnée de la fievre & d'un douleur cruelle aux environs de la partie affligée. On ouvrit enfin l'abſcès, & on eut ſoin de le traiter & de le mondifier avec des drogues balſamiques, & il paroiſſoit que tout alloit comme il faut. Mais le malade s'étant mis en colere, fut attaqué le jour ſuivant pour la ſeconde fois du friſſon, d'une ardeur violente par tout le corps, & il lui vint au genouil gauche au-deſſous de la jointure, une tumeur qu'il fut impoſſible de diſſiper. Il fut auſſi attaqué de la fievre, d'un dégoût, & d'une inſomnie continuelle; il ne pouvoit point étendre la jambe à cauſe de la groſſeur de la tumeur & de la douleur qu'elle lui cauſoit, ni même ſe coucher ſur le côté malade. La ſuppuration ſe fit enfin, mais il ſe forma un abſcès dans la cuiſſe qui rendit une grande quantité de pus qui s'étoit amaſſé dans les muſcles qui étoient au-deſſus, ce qui épuiſa entiere-

ment le malade. Il recouvra cependant la ſanté au moïen des injections & de différens emplâtres qu'on y mit, & des remedes internes propres à purifier le ſang.

REFLEXIONS.

LEs perſonnes cachectiques ſont ſouvent attaquées de l'Eryſipele, & n'en guériſſent pas ſi aiſément que celles qui ſont d'un tempérament ſanguin & bilieux. Elle dégénére facilement en abſcès à cauſe de la trop grande obſtruction des petits vaiſſeaux, & de la viſcoſité des liqueurs, & en gangrenne ſi on la traite mal à propos par des aſtringens, & par des remédes froids & propres à détruire le ton des parties. Lorſque la fraïeur eſt violente elle pouſſe vers les parties intérieures, telles que le cœur & les poulmons, le ſang, qui venant à être repouſſé à l'habitude du corps occaſionne la fievre ; alors les humeurs viſqueuſes s'attachent opiniâtrement dans les petits conduits, & y cauſent une inflammation ; ce qui arrive facilement dans les pieds, dans leſquels le cours du ſang ſe fait dès lors avec beaucoup de difficulté. L'Eryſipele dont ce

malade fut attaqué fut accompagnée de ſymptômes fâcheux, parce que les parties qu'elle occupoit étant remplies d'une grande quantité de nerfs & de tendons, elle ne pouvoit, en les irritant, qu'y causer une douleur aiguë, deſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ait occaſionné la fievre, des douleurs, des inquiétudes, des agitations, & pluſieurs autres accidens. Il eſt toujours néceſſaire d'emploïer les topiques avec beaucoup de précaution ſur ces parties, & on ne doit point appliquer des remedes trop chauds, & trop âcres, trop ſpiritueux, ni des emplâtres; on doit plutôt ſe ſervir de remédes adouciſſans, auſſi-bien que des diaphorétiques & des nevritiques, afin d'empêcher la ſuppuration qui produit des ulcéres très-difficiles à guérir.

OBSERVATION II.

UN homme âgé de ſoixante & huit ans, charnu, & plein d'embonpoint, qui avoit été ſujet auparavant au flux hemorroïdal dont il ne s'étoit pas ſenti depuis deux ans, & qui aimoit la bonne chere, ſe mit en voyage par un

tems chaud & humide, & but après s'être mis en colere un grand verre d'eau-de-vie. Etant revenu chez lui ſur le ſoir il fut attaqué du friſſon & du vomiſſement, & enſuite d'une chaleur extraordinaire, qui occupoit la tête, qui l'empêchoit de dormir, & qui lui cauſoit une aliénation d'eſprit. Le lendemain il ſentit dans l'aine une enflure & une ardeur conſidérable, & le troiſiéme jour une douleur, une rougeur, & une ardeur, qui occupa toute la jambe & toute la cuiſſe. Les ſymptômes précédens diminuerent, cependant le pouls continua d'être vîte, & le malade fut accablé d'un aſſoupiſſement inſurmontable. On fit appeller le Médecin qui lui fit prendre une teinture volatile bézoardique, lui fit reſpirer l'eſprit de ſel ammoniac, & mettre ſur la partie affligée un cataplaſme fait avec de l'eau de fleurs de ſureau, le vinaigre lytargiriſé, la myrrhe, & le bol. Cependant l'aſſoupiſſement continua, & augmenta même ſi fort qu'il fut impoſſible d'éveiller le malade. Le ſixiéme jour la couleur du pied devint brune & noirâtre de rouge qu'elle étoit, le viſage s'enfla & devint rouge, on lui donna cinq lave-

mens qui ne firent aucun effet, le huitiéme jour la respiration devint embaraſſée, & il mourut.

REFLEXIONS.

LA fievre Eryſipelateuſe eſt très-dangereuſe dans les vieillards & dans les perſonnes pléthoriques. Le délire dont ce malade fut attaqué dès le ſecond jour, marquoit qu'il ſe faiſoit un amas d'un ſang impur dans la tête, qui cauſa enſuite un profond aſſoupiſſement. Le Médecin commit une très-grande faute de ne pas le faire ſaigner le premier jour, puis purger, & d'emploïer intérieurement & extérieurement des remedes volatils, qui ne firent qu'échauffer davantage le ſang. Il appliqua auſſi mal à propos ſur la partie affligée des aſtringens, qui empêcherent non-ſeulement la matiere de s'exhaler, & de ſe réſoudre, mais qui fixerent encore la ſtaſe, & firent que le ſang ſe porta davantage vers la tête, ce qui arriva, parce que les tuniques des inteſtins étoient en convulſion & le ventre conſtipé. Le ſang ſe porta enſuite ſur la poitrine, & comme il eut

beaucoup de peine à continuer ſon cours par les poulmons, il empêcha la reſpiration, & cauſa enfin la mort.

OBSERVATION III.

J'Ai connu une femme de trente ans, grande, délicate, & bilieuſe, qui avoit eu pendant quelques années le ventre pareſſeux, & étoit ſujette à la colére. Elle fut attaquée au commencement de l'automne, pendant un tems fort froid, d'une Eryſipele à la main gauche, avec enflure & rougeur aux doigts. On y appliqua differens topiques, & entr'autres du blanc d'œuf battu avec de l'alun. Le mal ſe diſſipa, mais il revint peu de tems après, & il fut impoſſible de le chaſſer avec les remedes précédens. L'enflure & la rougeur diſparurent véritablement, mais elle eut long-tems dans les doigts & dans les jointures des élancemens, & un ſentiment de formication, & elle ne fit qu'augmenter tous les jours à cauſe des mauvais alimens qu'elle prenoit, & des paſſions auſquelles elle ſe livroit fréquemment. La tumeur creva, & elle rendit une matiere prulente & âcre qui rongeoit

rongeoit la peau en differens endroits, & il se forma un ulcére qui lui causoit de la douleur & une demangeaison, surtout dans la nuit. Quoiqu'on emploïat divers remedes externes & internes propres à purifier le sang, il se forma cependant une autre tumeur glanduleuse dans la jointure du bras, qui lançoit comme un rayon jusqu'aux extrémités des doigts, ou faisoit une ligne rouge qui lui causoit une douleur très-violente. Le mal augmenta ensuite, les doigts s'enflerent & s'ouvrirent, il se forma une excroissance de chair extrêmement spongieuse, il sortit un pus âcre & puant, la malade perdit le sommeil avec l'appétit, & ses forces s'épuisérent entierement. Des Chirurgiens ignorans avoient appliqué sur la partie affligée des remedes âcres & chauds, une décoction de vin avec de l'esprit de vin camphré, le baume de soulphre & l'huile fœtide de tartre, & lui avoient fait prendre intérieurement la décoction des bois, & une grande quantité de pilules mercurielles purgatives; mais tous ces remedes aïant été inutiles, ils appliquerent ensuite un liniment composé de vin, de myrrhe, d'encens, de

ceruſe, d'herbe de chelidoine, de fleurs de ſureau, avec quelque peu de mercure précipité, qui fit ceſſer au bout de quelques ſemaines cette fluxion âcre. La tumeur qui étoit dans la jointure ſe diſſipa auſſi au moïen d'un liniment d'eſprit de vin camphré avec du baume de ſoulphre. Peu de tems après cette femme devint extrémement foible, elle perdit entiérement l'appétit, elle tomboit aiſément en défaillance, ce qui l'obligeoit à demeurer couchée ſur le dos; elle fut outre cela attaquée de douleurs dans les mains, dans le dos, & dans les pieds, elle reſſentit des tranchées violentes, ſon pouls s'affoiblit beaucoup, & elle reſſentoit tantôt un froid, & tantôt une chaleur paſſagere. Je fus appellé, & je lui fis prendre deux fois par jour une poudre compoſée de pierres d'écreviſſes, d'antimoine diaphorétique, de chacun une drachme, nitre purifié, arcanum duplicatum, de chacun une demi drachme, cinnabre naturel, quinze grains, diviſée en huit doſes. Je lui conſeillai de prendre pour boiſſon ordinaire une décoction préparée avec des racines tempérantes, & je lui ordonnai de prendre le matin dans du thé

cinquante gouttes d'un mélange préparé avec une demi-once de ma liqueur balſamique, une drachme d'eſſence de ſaffran, & pareille quantité de ma liqueur anodine. Je lui conſeillai auſſi d'uſer de tems en tems de mes pilules, & de ſouffrir qu'on lui fît un cautére au bras malade. Elle prit ces remedes durant trois ſemaines, les ſymptômes diminuerent peu à peu, l'appétit revint, le ſommeil devint plus tranquille, la douleur s'évanouit, & la malade recouvra la ſanté & les forces.

REFLEXIONS.

ON voit par cette hiſtoire que l'impureté ſcorbutique, ou la trop grande abondance des féroſités âcres, & bilieuſes, peut occaſionner divers accidens extraordinaires lorſqu'elle vient à ſe porter comme par un mouvement critique vers des parties extérieures remplies de nerfs & de tendons. Il eſt dangereux dans les cas dont nous parlons de ſe ſervir de topiques qui ne produiſent d'autre effet que celui de détruire de pluſieurs manieres le ton de la partie affectée, de repouſſer la matiere qui

est séparée du sang vers les parties intérieures, d'en empêcher la résolution & d'en augmenter le stasel, desorte que les symptômes ne peuvent que devenir plus forts ou durer plus longs-tems. On remedie plus facilement, & avec plus de sureté, à ces maladies, en corrigeant par des remedes internes la mauvaise disposition des humeurs, en détournant l'affluence de la matiére âcre, & en la chassant par d'autres émonctoires, tels que la peau, la vessie, ou les intestins.

OBSERVATION IV.

UNe femme de trente ans, d'un temperament sanguin, d'une habitude de corps spongieuse & charnue, qui avoit joui d'une bonne santé, dont les ordinaires avoient toujours été reglés, aïant été à la chasse en automne, avant & après le coucher du soleil, par un tems pluvieux & rempli de brouillards, où elle s'étoit considérablement refroidie, fut attaquée peu de tems après d'un violent frisson qui fut suivi d'une chaleur incommode, d'agitations, & le troisiéme jour d'une Erysipele à la jambe. Elle en fut guerie en peu de tems,

& de peur qu'elle ne revînt le Médecin qui en attribuoit la cause à une trop grande abondance de sang lui conseilla de se faire tirer du pied une bonne quantité de sang. La malade s'étant mise en voïage au mois d'octobre, le mal revint & il dura plus long-tems qu'auparavant. Le Médecin qui étoit attaché à une hypothese qui étoit déja fort commune, que toutes les maladies n'étoient causées que par la plethore, s'imaginant qu'elle avoit lieu ici, fit saigner la malade une seconde fois, & lui fit tirer une grande quantité de sang. Cependant deux semaines après l'Erysipele attaqua le même endroit, & quoi qu'il emploïat ensuite des poudres absorbantes avec du nitre, des scarifications, & des infusions laxatives, il ne pût faire autre chose si-non que l'Erysipele ne revint que tous les deux mois, mais l'enflure & la foiblesse du pied continuerent toujours. On me fit enfin appeller, & je conseillai d'user intérieurement & extérieurement des eaux de Carles-Bade, en suivant un régime éxact, & de s'abstenir des acides, des choses douces, & de fruits, dont la malade faisoit auparavant un très-grand usage ; je lui enjoignis aussi d'user frequemment de mon élixir bal-

ſamique, d'extraits de plantes ameres, d'écorces de citrons, & de ſel de tartre, faits avec le vin d'Eſpagne, & je lui défendis la ſaignée. L'Eryſipele diſparut à la vérité, mais la malade reſſentit des douleurs de rhumatiſme qui l'incommodérent pendant quelques ſemaines, & qui ceſſerent entiérement au moïen des eaux de Carles-Bade qu'elle prit l'année ſuivante, deſorte qu'elle recouvra entiérement la ſanté.

REFLEXIONS.

CE fut mal à propos que le Médecin emploïa la ſaignée pour empêcher la rechute, & qu'il la réitera. Comme l'Eryſipele dont notre malade étoit attaquée ne venoit que du défaut de tranſpiration, la ſaignée venant encore à la diminuer, il ne ſe pouvoit point faire que les liqueurs impures ne devinſſent plus abondantes; & l'Eryſipele n'étoit qu'un effort de la nature pour les faire ſortir du corps. Les rechutes fréquentes étant toujours une preuve de l'impureté du ſang, & celle-ci n'aïant été cauſée que par le vice des viſceres, & ſur-tout du foye, je n'ai jamais rien trouvé de plus efficace que les eaux minerales chaudes & froides pour purifier

le sang & pour dégager les visceres, aussi-bien que les élixirs balsamiques qui rendent aux liqueurs leur spiritualité, & leur ton aux visceres.

OBSERVATION V.

J'Ai connu dans la Westphalie un gentilhomme âgé de soixante ans, d'un temperament maigre, sanguin, & melancholique, qui aimoit êxtrêmement les viandes & les poissons salés & fumés, & qui étoit sujet depuis quelque tems à une Erysipele qui lui venoit trois ou quatre fois par an au pied gauche autour de la cheville, & qui étoit quelquefois ulcerée. Il me consulta pour sçavoir comment il pouvoit remédier à cette maladie, & je lui conseillai de se faire percer entre la cheville & le genou un cautére, qui attirât de la cheville, qui est une partie d'un sentiment exquis, desorte que la cheville & l'endroit où étoit le cautere furent exempts de l'Erysipele. Après quoi je lui ordonnai de prendre pour boisson ordinaire les eaux de Tonen-Steiner avec un tiers de vin, de ne point user d'alimens durcis, & de prendre tous les matins des bouillons avec les racines de chicorée, de persil, & de scorsonnere, & de s'enveloper le pied,

qui étoit enflé, & affoibli, d'un linge trempé dans l'esprit de vin camphré. Il usa quelque tems de ces remedes, & il ne fut plus sujet pendant long-tems à l'Erysipele.

REFLEXIONS.

LEs Westphaliens usent d'alimens durs & grossiers; c'est pourquoi ils ont le sang épais & collant,& lorsqu'on les saigne il se couvre d'une pellicule gluante, & il paroît le même que celui des personnes qui sont attaquées chez nous de la pleuresie. C'est ce qui fait aussi qu'ils sont forts sujets aux inflammations,& sur-tout aux Erysipeles scorbutiques. Ils ont soin pour prévenir ces maladies de se faire saigner à propos ; ils font un grand usage de petit lait, & ils prenennt au printems une infusion laxative & résolutive dans le vin. Comme le cours du sang est très-languissant dans les pieds,& que la transpiration y est plus foible,ces parties sont aussi plus sujettes aux tumeurs œdemateuses & Erysipelateuses.

OBSERVATION VI.

UN professeur très-celebre, âgé de cinquante ans,& qui étoit sujet au

pourpre

pourpre ſcorbutique, s'étant refroidi fut attaqué ſur le champ d'une grande foibleſſe, d'agitations, de l'inſomnie, de perte d'appetit, du friſſon, de la chaleur, & d'une eſpéce de délire. Ces accidens durérent pendant trois jours, après quoi il ſentit pendant la nuit une ardeur inſupportable dans la région des hypochondres qui s'étendoit juſqu'au dos. Aïant viſité le matin l'endroit où il reſſentoit de la douleur, il apperçut une effloreſcence extraordinaire. C'étoit une eſpéce de ceinture qui s'étendoit depuis les inteſtins juſqu'au dos, & qui étoit couverte de puſtules dont quelques-unes étoient blanches, d'autres d'un rouge noirâtre. Les ſymptomes s'appaiſérent enſuite ſi on en excepte une douleur aigue & ardente qui étoit ſi violente, que le malade ne pouvoit point dormir ni toucher l'endroit malade. Les Médecins dont il ſe ſervoit ne ſçavoient ce que c'étoit que cette maladie, & ils vouloient que ce fût une eſpéce de pourpre particulier, ou un exanthême ſcorbutique ; mais je reconnus ſur le champ que c'étoit une eſpéce d'Eryſipele très-dangereuſe, & je lui fis prendre interieurement des dia-

phoretiques temperés, & je lui appliquai ſur la fin extérieurement l'huile d'œufs. Il uſa quelque tems de ces remedes, & au bout de quatorze jours la douleur s'appaiſa, les puſtules ſe ſécherent, la peau devint rude, elle ſe fendit, & ſe ſépara en forme d'ecailles.

REFLEXIONS.

LA maladie dont nous venons de parler eſt très-rare : il y a peu de perſonnes qui l'aïent veue, & un très-grand nombre qui n'en ont jamais oui parler. Pline eſt le ſeul parmi les anciens qui en ait parlé ſous le nom de *Zoſter.* Jean Langius (*a*) en rapporte deux exemples qui prouvent combien elle eſt dangereuſe; le premier eſt celui du Marquis George d'Onelſpach, qui en mourut par la faute du chirurgien qui ferma trop tôt l'ulcere qui s'étoit en conſéquence fait à la jambe; l'autre eſt celui du Comte Palatin Otthenric, qui aïant été couvert de cet exanthême depuis les reins juſqu'aux genoux, & ſaiſi d'une fievre violente & du délire, en fut guéri au moïen de la ſaignée

(*a*) *Epiſt. pag.* 110.

qu'on lui fit aux pieds, & par le secours des remedes qui appaisérent la fievre. Il paroît que cette affection est la même que celle que Tulpius (*a*) décrit sous le nom d'Herpes corrodant des hypochondres, & dont fut attaqué un homme gras & qui avoit le foie échauffé ; elle lui causoit une douleur violente aux hypochondres, une grande demangeaison, une douleur aiguë, & elle se manifesta sous la forme de plusieurs cercles formés par des pustules ramassées, d'abord rouges, ensuite blanches, dont chacune étoit couverte d'une croute noire, laquelle étant tombée au moïen d'un liniment convenable, elles dégénérérent en un ulcere humide, qui causoit une douleur mordicante, une grande sueur & quelquefois un transport si violent de la matiére virulente vers les parties intérieures, que le malade tomboit en défaillance comme s'il eût été attaqué de quelque contagion pestilentielle.

(*a*) *Lib. III. cap. XLIV. observ. medicinal.*

Fin de la premiere Section.



SECTION SECONDE.

Des Fievres aigues inflammatoires, des Fievres lentes putrides hectiques, & des Fievres symptomatiques.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fievres inflammatoires en general, & en particulier de la Fievre aigue sanguine, que les Grecs nomment Synoque.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *D'où viennent les fievres inflammatoires.* II. *Elles different suivant les parties qu'elles attaquent.* III. *Description de la*

fievre Synoque. IV. *Quelles sont les personnes qui y sont sujettes ; & ses différences.* V. *Sa cause & les accidens qui en dépendent.* VI. *Elle est simple, ou putride.* VII. *Comment elle se termine heureusement ou malheureusement.* CURE. *Indications curatives.* II. *Il faut saigner,* *calmer l'effervescence des liqueurs,* III. *& aider la transpiration.* PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES. I. *La saignée est avantageuse.* II. *Les rafraichissans sont très-utiles* III. *Les laxatifs sont avantageux, & non les forts purgatifs.* IV. *Il faut éviter les choses chaudes, & les passions de l'ame.* V. *L'assoupissement & le délire ne sont point dangereux, mais bien le pourpre, & le cours de ventre violent.* HISTOIRES DE MALADIES. OBSERVATION I. *Rechute de Synoque, mortelle.* OBSERVATION II. *Synoque funeste par l'usage d'un purgatif, & l'omission de la saignée.* OBSERVATION III. *Synoque guerie le septiéme jour.* OBSERVATION IV. *Saignée utile dans la Synoque le quatriéme jour.* OBSERVATION V. *Synoque catarrheuse épidémique de l'année* 1729.

I. QUoique l'irritation ſpaſmodique du genre nerveux qui ſurvient dans toutes les parties ſolides & nerveuſes du corps ſoit la cauſe prochaine de tout mouvement febrile qui eſt caractériſé par le friſſon & par la contraction violente du cœur & des artéres, il arrive cependant que ſuivant la différente qualité & l'action de la matiére qui affecte le genre nerveux contre nature, il naît différentes eſpeces de fievres qui ſe manifeſtent par les effets & par les ſymptômes, & des phenomenes particuliers, deſorte cependant que ſi elles ſont cauſées par une humeur âcre, putride & corrompuë, que les anciens appellent *ichor*, il naît des fievres exanthematiques plus ou moins malignes ; & lorſque le ſang ou quelqu'autre humeur que ce ſoit, venant à s'amaſſer contre l'ordre naturel dans quelque endroit, preſſe & tend les membranes nerveuſes avec force & y cauſe de la douleur, il naît des fievres inflammatoires aiguës qui ne ſont point accompagnées d'exanthêmes.

II. Il eſt certain que toute fievre continuë a quelque choſe de propre à occaſionner une violente inflammation,

ſoit à cauſe de la qualité corrompue, âcre & cauſtique, de quelque humeur, ſoit à cauſe de ſa trop grande quantité; cependant on appelle proprement fiévre inflammatoire celle qui eſt cauſée par une trop grande plenitude de ſang & une trop grande extenſion des petits vaiſſeaux qui ſuivant l'ordre de la nature ne ſont point remplis de cette liqueur, mais d'un liquide plus délié. Cela arrive dans pluſieurs parties à la fois, ou bien dans une ſeulement, ce qui fait qu'on diſtingue les fievres inflammatoires en générales & particulieres. On met au rang des premieres celles qui cauſent une légere inflammation dans preſque toutes les parties du corps qui ont du ſentiment & du mouvement, & ſur-tout dans celles qui ſont nerveuſes & membraneuſes, ce qui arrive dans les fievres ſynoques. Les ſecondes ſont celles qui affectent ſeulement une partie du corps, ce qui fait qu'elles reçoivent différens noms dans les écoles de Médecine. Lorſque l'inflammation ſurvient dans les meninges, on donne à la fievre le nom de phreneſie; ſi elle attaque le goſier, celui de fievre de ſquinancie; de pleureſie, ſi elle affecte la

plevre; de peripneumonie lorſqu'elle affecte les poulmons ; de fievre ſtomachique, ſi ſon ſiége eſt dans le ventricule. Elle prend le nom d'ardente & de bilieuſe lorſque l'inflammation naît dans le duodenum & dans les conduits biliaires, d'iliaque, ſi c'eſt dans l'ileon, de nephretique, ſi c'eſt dans les reins, de meſenterique, ſi elle affecte le meſentere, de veſicale, ſi c'eſt la veſſie, d'uterine, ſi c'eſt l'uterus, ou d'hemorrhoidaire, ſi c'eſt l'inteſtin rectum. Parmi les fievres inflammatoires les unes ſont idiopathiques & ſont maladies principales, & les autres ſymptomatiques, ou ſecondaires, & la ſuite d'une autre maladie ; celles-ci ſont pour l'ordinaire dangereuſes & mortelles, comme on l'éprouve dans les fievres continues qui tuent ordinairement par une inflammation qui dégenére en gangrêne. Nous parlerons de chacune de ces fievres en particulier.

III. La fievre Synoque, ou ſanguine, eſt une fievre aiguë & continue qui eſt cauſée par la trop grande quantité de ſang qui s'eſt amaſſée dans les parties membraneuſes & nerveuſes, &, à moins qu'elle ne ceſſe par le ſecours de la na-

ture & de l'art, elle produit une inflammation mortelle.

IV. Cette fievre attaque plus frequemment les personnes plethoriques & qui ont beaucoup de suc, celles qui sont d'un tempérament sanguin & bilieux, les jeunes gens & les hommes faits aussi-bien que ceux qui sont accoutumés aux évacuations de sang & cela dans quelque tems de l'année que ce soit, mais sur-tout dans le printems & dans l'été. On la distingue des autres fievres aiguës & inflammatoires par les symptômes suivants. Elle attaque presque sans aucun frisson & avec un leger sentiment de froid, au lieu que dans les autres le frisson est violent, & le froid dure plus long-tems. Les autres fievres commencent plus doucement, augmentent peu à peu jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à l'état & à la force, mais celle-ci est accompagnée dès qu'elle paroît de symptômes très-considérables. On remarque dans les autres en certain tems une diminution considérable dans les symptômes, au lieu que dans la Synoque elle est fort rare, ou même il n'y en a pas, au contraire ils continuent jusqu'au tems critique avec la même vio-

lence que dans l'attaque, ce qui fait que quelques-uns donnent fort à propos à cette fievre le nom de *continente* au lieu de celui de continue. Dans le commencement des fievres malignes le pouls est petit, foible & serré ; & dans celle-ci il est fort & plein. C'est ce qui fait que la saignée est absolument nécessaire au commencement de la fievre Synoque, au lieu que souvent elle ne convient pas dans les autres fievres continuës.

V. La cause prochaine de cette fiévre ne doit être attribuée qu'au trop grand amas & à la stagnation du sang dans les parties & les visceres internes. Dans le corps dont le sang est échauffé par le trop grand usage des liqueurs spiritueuses, par l'agitation du corps, par une colere subite, elle est aisément occasionnée par l'excès d'une boisson trop froide, par le réfroidissement du corps & des extrémités & par la suppression de la transpiration de quelque cause qu'elle vienne. Il arrive de là que les petits conduits & les pores qui sont à la superficie extérieure du corps étant plus serrés qu'il ne faut, le sang se porte avec trop d'impétuosité vers les par-

ties intérieures,& venant à s'y amasser, affecte dangereusement le systême des parties nerveuses & fibreuses, ce qui cause tous les symtômes qu'on remarque. Par exemple si le sang se porte avec impetuosité vers la tête & qu'il s'y amasse, le visage s'enfle, les yeux deviennent rouges & larmoïans; on est attaqué du mal de tête, les artéres des tempes ont un battement violent, il survient un vertige, & le malade tombe dans l'assoupissement, dans l'engourdissement, ou dans une alienation d'esprit. Lorsque les ventricules du cœur & les vaisseaux des poulmons se trouvent trop gonflés par la quantité du sang qui s'y porte avec force, alors toutes les fievres sont essentiellement accompagnées du symptôme suivant; une respiration difficile & frequente, à laquelle se joignent une oppression de poitrine, une douleur & une palpitation de cœur, & un abbattement d'esprit & de forces. Une legere inflammation dans l'œsophage & la contraction spasmodique des glandes & du gosier cause la soif, la sécheresse & la noirceur de la langue, sur-tout si elle survient dans un corps bilieux chaud après une colere, & alors on l'appelle

communément fievre ardente. Lorſque la congeſtion inflammatoire ſe forme dans le ventricule,elle cauſe des nauſées & des efforts pour vomir & quelquefois le hoquet ; dans les inteſtins des vents qui aigriſſent la maladie, la conſtipation, ou une éjection d'excremens fœtides. Lorſqu'elle ſurvient dans l'artere meſaraïque & dans les vaiſſeaux de la veine porte, elle cauſe une douleur fixe vers la premiere vertebre des lombes ; ſi c'eſt dans les membranes de la moëlle épiniere, une maniere inuſitée de ſe coucher, l'agitation du corps, un engourdiſſement & une langueur dans les articulations & quelquefois même des convulſions.

VI. Ces ſymptomes ne ſont pas toujours les mêmes dans toute ſorte de perſonnes & ils n'ont pas toujours la même violence ; c'eſt ce qui fait que les Médecins diſtinguent la fievre Synoque en ſimple,& en putride ou maligne. La premiere eſt quelquefois cauſée par la ſeule congeſtion du ſang hors du lieu & des vaiſſeaux ordinaires, elle eſt beaucoup plus douce, on la guerit en moins de tems, & elle n'eſt pas ſi dangereuſe ; mais lorſqu'elle attaque des corps rem-

plis d'impuretés, dont les forces sont affoiblies par les maladies précédentes, par un chagrin continuel, par la débauche des femmes, & par un mauvais régime de vie, les symptomes sont beaucoup plus fâcheux, & l'épuisement des forces beaucoup plus grand, la maladie dure jusqu'au quatorziéme ou au vingt & uniéme jour, & quelquefois il survient des exanthêmes ou des taches brunes ou noires, ce qui marque un très-grand danger. La fievre Synoque est quelquefois épidémique, mais elle accompagne pour l'ordinaire la fievre catarrheuse, & elle regne sur-tout pendant l'hyver & l'automne. Elle paroît au commencement avec les mêmes symptomes que la fievre Synoque simple, & elle attaque sur-tout les hommes qui ont beaucoup de sang & d'humeurs & au bout de quatre jours, qu andon la traite comme il faut, elle se montre avec tous les signes de la catarrheuse. Dans cet état elle dure encore long-tems, & elle cause pendant la nuit & jusqu'à la pointe du jour une chaleur extraordinaire, des fluxions, une toux séche & humide, un enchifrenement qui dure jusqu'à ce qu'elle cesse.

VII. Cette maladie ceſſe ſouvent, lorſque ſa cauſe n'eſt pas trop violente, par le ſeul ſecours d'un temperament robuſte, ou d'elle même, le quatriéme, ſeptiéme, ou onziéme jour, par des ſueurs abondantes ou par un flux de narines abondant, de même que dans les autres maladies aigues, ou bien par le flux de ventre, ce qui n'arrive pourtant que très-rarement, & ſeulement lorſquelle a quelque malignité. Lorſqu'on traite cette fievre comme il faut dès le premier, ſecond & troiſiéme jour, qu'on emploïe la ſaignée, des remedes rafraichiſſans & de legers diaphorétiques, elle ceſſe ſouvent le quatriéme jour. Lorſqu'on néglige la ſaignée la fievre dure juſqu'au quatorziéme ou au dix-ſeptiéme jour comme je l'ai obſervé, & les ſymptomes & le délire continuent avec la même violence, & elle ceſſe enfin par le ſecours de la nature, au moïen des ſueurs ou du flux de ventre. Ceux auxquels elle devient funeſte meurent ordinairement à cauſe de l'inflammation gangreneuſe des meninges ou des autres parties, telles que le ventricule & les inteſtins, & c'eſt ce que prouve évidemment l'inſpection des ca-

davres dont le ſang, venant auſſi-tôt à ſe corrompre à cauſe de ſa trop grande quantité, y cauſe une enflure extraordinaire, & une puanteur inſupportable.

CURE.

I. CE que doit faire le Médecin dans la cure de la fievre Synoque c'eſt 1°. de décharger les parties vitales de la trop grande quantité de ſang qui s'y eſt amaſſée, & de réſoudre par ce moïen l'inflammation, ſi elle eſt legere, & d'empêcher celle qui ſeroit plus forte d'augmenter ; 2°. d'appaiſer l'agitation du ſang auſſi-bien que l'affection ſpaſmodique du ſyſtême des nerfs ; 3°. de chaſſer ce qui s'arrête, & ce qu'il y a de corrompu dans le corps, & de faciliter le cours du ſang, ſur-tout vers ſa ſuperficie.

II. Pour délivrer les vaiſſeaux intérieurs des viſceres, & ſur-tout du cœur & des poumons, du ſang qui s'y eſt amaſſé en trop grande quantité & qui y croupit, on doit emploïer à propos la ſaignée, & tirer une quantité de ſang ſuffiſante. On enſeignera dans les précautions de quelle maniere on doit s'y

prendre. On emploiera ensuite pour appaiser la trop grande effervescence du sang & des liqueurs qui fait enfler les vaisseaux, & qui jette les parties nerveuses dans la contraction, les remedes aqueux, délaïans, acides & nitreux. En effet s'il est une maladie dans laquelle les boissons froides, & rafraichissantes, préparées avec du vinaigre & avec le suc des fruits acides, tels que le citron, les limons & les groiseilles, soient de quelque utilité, c'est dans la fievre Synoque. Les anciens & les modernes ont toujours recommandé l'usage de ces liqueurs, & pour moi j'ai éprouvé la vertu de cette potion. Prenez eau de fontaine, une mesure; eau de roses, sucre blanc, de chacun une once; pareille quantité de jus de citron, ou à la place de ce dernier vingt gouttes d'esprit de vitriol. Riviere (*a*) recommande de prendre dans une quantité d'eau suffisante une certaine poudre composée de quatre onces & demie de sucre, d'une once de cristal mineral; & supposé qu'on soit fort alteré, d'y ajouter de l'esprit de vitriol. La gelée liquide de corne de

(*a*) Riverius *in prax, cap. de Synocha. pag.* 37.

cerf,

cerf faite avec du ſucre, du jus de citron & de l'eau de roſes, a auſſi une vertu adouciſſante & rafraichiſſante qui n'eſt point à mépriſer. On peut ſe ſervir avec beaucoup d'utilité pour boiſſon ordinaire de petit lait caillé au feu avec du jus de citron, ou doux préparé ſuivant ma méthode, & rendu aigrelet avec le jus de citron, ou l'eſprit de vitriol, auſſi-bien que de priſanes faites avec de l'orge, la rapure de corne de cerf, le ſcorſonnere, le ſuc & les écorces de citron, & de bieres legeres auſquelles on mêlera d'une teinture de violettes, de roſes, ou de coquelicot, préparée avec l'eau d'alleluia, & aiguiſée avec de l'eſprit de vitriol; ou bien on ſe ſervira à la place de ces remedes du Cliſſus ſulphuré d'antimoine, dont Baglivi (*a*) vante la vertu en ces termes. *Je ne puis*, dit-il, *m'empêcher de donner de grandes louanges au Clyſſus d'antimoine, qui par ſa qualité legerement acide guerit une infinité de fievres que le changement d'air occaſionne.* Ces acides, & d'autres encore plus ardentes

(*a*) *Non poſſum non laudare eximias virtutes Clyſſi antimonii, cujus ſubacida virtute febres multæ ex aeris mutatione productæ, aliæque ardentiores, tanquam in ovo ſuffocantur.* Baglivus *opp. lib. I pag.* 50.

ſont auſſi d'une grande utilité dans la fievre ſynoque putride ou maligne, parce qu'ils réſiſtent avec beaucoup de force à la corruption qui n'eſt point entretenue par les acides, mais par les alkalis volatils que les acides détruiſent.

III. Les remedes qui facilitent le mouvement du ſang vers la ſuperficie du corps, ſont les diaphorétiques, les poudres bézoardiques tempérées ou abſorbantes, qu'on prendra quelquefois ſeules, & quelquefois avec du nitre ou du jus de citron. Les infuſions en maniere de thé préparées avec des feuilles de veronique, de ſcordium, ou de chardon-bénit, ajoûtant la graine de fenouil, produiſent le même effet. Elles ſervent ſur-tout à ſeconder cette excrétion ſalutaire lorſque la maladie vient à ceſſer le quatriéme jour par une ſueur critique, & que le pouls & le ſommeil deviennent plus tranquilles.

PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

I. IL n'y a aucune fievre, ſuivant le témoignage unanime des Anciens & des Modernes, dans laquelle la ſai-

gnée soit plus nécessaire, que dans la Synoque; il faut même qu'elle soit suffisante & faite de bonne heure. Trallien nous avertit qu'on doit traiter les fievres continentes avec beaucoup de soin, sur-tout par rapport à la saignée, & il prétend que le délai cause un très-grand dommage & dans toutes les maladies, & dans celle-ci : *car les fievres*, continuë-t'il, *deviennent plus violentes, & les forces s'affoiblissent davantage, desorte qu'on ne peut plus emploïer des remedes énergiques pour leur guerison. La saignée est extrêmement nécessaire à ceux dont l'urine est rouge & trouble, qui ont les ïeux enflammés, & le corps pesant, les veines larges & leurs orifices forts ouverts, & qui ont usé la plûpart du tems d'alimens chauds, bu du vin vieux & violent, & vêcu de viandes nourrissantes* (a). Mais on ne doit

(a) *Nam febres vehementiores redduntur, & vires imbecilliores, ut non amplius magna præsidia ad curationem admitti possint. Hi vero indigent maxima sanguinis missione, qui urinas habent rubras & turbatas, oculos rubros, totum corpus grave, venas latiores earumque porulos apertiores, calidioribus magna parte cibis, potibus, vino liberatiore & vetusto, carnibusque pinguibus usi.* Trallien. *Lib. XII. p.* 638.

point ſuivre le conſeil des anciens Médecins, & ſur-tout de Galien & de Zacutus Luſitanus, qui adopte ſa doctrine dans toute ſon étenduë, leſquels conſeillent de ſaigner le malade juſqu'à ce qu'il tombe en défaillance. Un Médecin prudent doit proportionner la ſaignée aux forces, à l'âge, au ſexe, & au tempérament du malade, auſſi-bien qu'à la force du pouls, & à la grandeur des vaiſſeaux. Lorſque le corps eſt robuſte & plein de ſucs, il eſt plus avantageux de réiterer la ſaignée que de n'en faire qu'une, & de tirer trop de ſang à la fois. Car en diminuant peu à peu ſa quantité on entretient la tranſpiration, & l'évacuation des impuretés qui ſont dans le corps devient plus libre. Les enfans & les jeunes gens qui ont beaucoup de ſang ne doivent point appréhender cette eſpece de remede. Lorſque les mades ont eu de l'averſion pour lui, je leur ai fait appliquer quelquefois avec ſuccès les ſangſucs au col & à la médiane. Lorſque le ſang ſe porte avec impétuoſité à la tête, & que le battement des artéres eſt violent, que le viſage eſt enflé & rouge de même que les ïeux, & qu'il ne coule que quelques

gouttes de ſang des narines, il faut en provoquer la ſortie au moïen de la ſcarification des narines comme les anciens Egyptiens le pratiquoient, ou bien en introduiſant dans le nez avec force un brin de paille, afin de prévenir par ce moïen le délire. Ceux qui ordonnent dans un pareil cas d'ouvrir les veines qui ſont ſous la langue donnent un conſeil fort hazardeux, car cette ſaignée eſt quelquefois ſuivie, comme je l'ai remarqué, d'une hémorrhagie qu'on ne peut arrêter.

II. Les remedes acides rafraîchiſſans & nitreux ont beaucoup de vertu dans la fievre Synoque; & c'eſt à donner ces remedes avec précaution, eu égard au tems, à la quantité, & au different tempérament des malades que conſiſte le principal point de la cure des fievres Synoques & ardentes. Nous traiterons ci-après plus au long de cette matiere, mais une choſe qui mérite d'être remarquée en pratique, c'eſt que ces rémedes, & même une quantité ſuffiſante d'eau ſimple modérément froides, excitent la ſueur & procurent le ſommeil.

III. Il eſt à propos dans cette fievre, ſoit qu'elle ſoit ſimple ou putride, de

tenir le ventre libre ; ce qu'on doit éxécuter pendant la fievre par des remedes externes plûtôt que par des internes, c'est-à-dire, par un suppositoire, ou bien un lavement émollient composé avec du petit lait, du miel, de l'huile d'amandes douces, tant-soit peu de nitre, & du sel. On appaisera par ce moïen la convulsion des fibres des intestins, & on chassera les vents qui venant à tendre une partie du colon, causent des inquiétudes, & dérangent le cours de la transpiration. Lorsque la maladie est sur son déclin, & que l'urine donne des signes de coction, on peut se servir de remedes internes pour chasser les restes de la matiere fébrile. Je ne trouve rien de meilleur pour cet effet qu'un laxatif composé de manne & de crême de tartre, ou de casse & de rhubarbe. Mais on ne doit faire aucun usage des purgatifs violens, & encore moins de l'émetique, car ils causent aisément une inflammation funeste aux visceres qui en sont déja légérement attaqués. J'ai même remarqué que ceux qui sont attaqués de cette fievre sanguine, ne peuvent point supporter les pilules, quelque douces qu'elles soient, lorsqu'il

entre de l'aloës ou de l'extrait d'hellebore, telles que sont celles de Becher, les aloephangines, les marocostines, & plusieurs autres de cette espece.

IV. On ne peut encore trop éviter tout ce qui est chaud & spiritueux, le vin, le trop grand usage des boissons chaudes, comme le thé, un régime chaud, tant par rapport au lit que par rapport à la chambre, parce que tout cela échauffe davantage le sang, rend les symptômes plus violens, & fait durer plus long-tems la fievre. La fievre Synoque putride ou maligne n'admet point aussi l'usage des essences aléxipharmaques ou des teintures bézoardiques. On doit encore éviter la trop grande quantité & la varieté des remedes, qui, bien-loin d'être utile, est au contraire très-préjudiciable, surtout lorsque les parties nerveuses qui ont un sentiment délicat sont légérement enflammées. On doit sur-tout se garantir de toutes les agitations de l'ame, & notamment de la colére & de la terreur, qui augmentent l'amas inflammatoire des intestins, & qui causent, comme l'expérience nous l'apprend, l'inflammation & même la gangrene.

V. Voici ce qu'on doit encore obser-

ver à l'égard du cours & de l'événement de la maladie. J'ai souvent remarqué dans les jeunes gens & les personnes d'un tempérament sanguin, attaqués de cette fievre, un assoupissement continuel qui n'a point cependant été dangereux, & qu'on a fait cesser en appliquant à la plante des pieds du vinaigre avec du sel ammoniac & des baïes de genievre. J'ai aussi remarqué que le défaut de saignée dans le commencement a causé un délire continuel, mais qui a cessé le quatorziéme jour après que l'urine a eu lâché un sédiment, sans causer aucun dommage au malade; car on n'est jamais assuré du rétablissement du malade, à moins que l'urine n'ait des signes de coction. Mais lorsque pour avoir emploïé mal-à-propos les remedes, pour avoir négligé la saignée, pour avoir usé de choses chaudes, & avoir été long-tems constipé, le pourpre, & sur-tout le blanc, qui accompagne souvent dans notre siécle les maladies aiguës, se joint à cette fievre sanguine, c'est une très-mauvaise marque. C'est aussi un très-mauvais signe, & même ordinairement mortel, lorsque le ventre, après avoir long-tems constipé, rend de lui-même en

en une fois une grande quantité d'excrémens bilieux & corrompus avec tranchées. Car j'ai obſervé, en examinant les corps de ceux qui ſont morts, que c'eſt toujours une marque que les inteſtins ſont gangrenés.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

Un jeune homme âgé de dix-huit ans, d'une complexion délicate & ſanguine, d'un viſage fleuri, qui aimoit la bonne chere, qui faiſoit un grand uſage d'alimens doux, de patiſſerie, de chocolat au lait, & qui beuvoit beaucoup de vin d'Hongrie à ſes repas, aïant été ſe promener au printems pendant la nuit, & s'étant extrêmement échauffé à monter & deſcendre, fut attaqué le lendemain d'un friſſon, d'une chaleur exceſſive, d'agitations, & d'une grande foibleſſe de tout le corps. On lui conſeilla de ſe faire ſaigner, mais il n'en voulut rien faire. On lui donna donc ſeulement des poudres compoſées de nacre de perles, de pierres d'écreviſſes, de chaque une drachme, nitre

purifié, une demi-drachme, avec du ſuc de citron pour prendre dans de l'eau froide. On lui ordonna pour boiſſon une ptiſane d'orge, de ſcorſonnere, & de ſyrop de ſuc de citron, & on l'évacua au moïen d'un lavement émollient. Le quatriéme jour il ſortit une ſueur abondante, le pouls s'adoucit, l'urine lâcha un ſédiment, & le ſommeil revint, ce qui fit croire que le malade étoit hors d'affaires. Mais comptant trop ſur ſes forces, il mangea beaucoup de confitures & de laitage, & but du vin d'Hongrie violent, en conſéquence de quoi il fut attaqué ſept jours après de la même fievre, mais les ſymptômes étoient plus violens qu'auparavant, ſur-tout par rapport à l'inſomnie & au délire. On le ſaigna le lendemain, mais ce fut inutilement. Il reſſentoit des tranchées violentes & il rendit quelque peu d'excrémens bilieux : on lui donna un lavement qui le fit preſque tomber en défaillance. Un de ſes amis qui vint le voir le quatriéme jour aïant eu l'imprudence de lui dire, qu'on ne doutoit point qu'il ne mourût, & qu'il n'avoit qu'à ſe préparer à ce paſſage, ce jeune homme, qui étoit fort attaché à la vie,

tomba aussi-tôt dans un grand abbattement du corps & de l'esprit, & après avoir emploïé inutilement tous les remedes qui l'avoient guéri auparavant, il mourut le septiéme jour.

REFLEXIONS.

IL n'est rien de plus propre à produire une quantité excessive de sang, que les confitures, les pâtisseries faites avec des œufs & du sucre, & le vin de Hongrie doux & spiritueux; & par conséquent rien qui soit plus capable d'occasionner les fievres qui doivent leur origine à la plénitude de sang. J'ai connu plusieurs jeunes gens adonnés aux lettres qui aimoient extrêmement ces mets & ces boissons spiritueuses, & qui ont été attaqués de cette fievre pour un refroïdissement. Toutes les rechûtes des fievres qui sont causées par une inflammation, sont très-dangéreuses, & souvent mortelles. Comme le corps est affoibli par la maladie précédente, & que les parties qui ont le plus souffert sont encore privées de leur ton, elles contractent aisément de nouveau une inflammation qui ne céde plus aux re-

medes qu'on a déja emploiés. Ajoutez à cela que les malades font peu de cas pour l'ordinaire des rechutes, & qu'ils ne recourent que fort tard au Médecin, qu'ils sont ennuiés des remedes, & que leur opération est moins efficace à cause de la foiblesse de la nature. C'est pourquoi on doit prévenir avec beaucoup de soin les rechutes, vivre sobrement, & ne point surcharger le corps de trop de nourriture, & encore moins de liqueurs spiritueuses ; & ne point l'échauffer par le mouvement & par les passions, de peur que le sang ne se porte dans les vaisseaux qui ne lui sont point destinés, & qu'il ne s'y arrête. On doit aussi se garantir du froid & suivre un régime de vie très-exact. J'ai éprouvé depuis peu avec combien de facilité cette fievre revient, & combien elle est dangereuse. Un Serrurier fort habile fut attaqué d'une fievre Synoque qui le mit dans un très-grand danger; cependant au bout de quatorze jours il parut recouvrer la santé contre toute esperance ; il dormoit, & avoit appétit. Sa femme qui souhaitoit qu'il recouvrât promptement ses forces pour pouvoir vaquer à son travail, lui servit de la vian-

de de cochon rotie, avec des gâteaux, & le força à manger. Il fut sur le champ attaqué d'inquiétudes dans les parties voisines du cœur, sa respiration devint difficile, il tomba dans l'agitation, ses forces s'affoiblirent entierement, & il mourut vingt-quatre heures après. On ne sçauroit comprendre combien la quantité d'alimens est nuisible, sur-tout lorsque le malade est encore affoibli par la maladie. Comme le ventricule est foible, & qu'il ne peut point digérer les viandes, elles engendrent des vents qui, venant à gonfler le ventricule, & à tendre le diaphragme, causent des inquiétudes violentes, & rendent la respiration difficile. Il arrive delà que le sang se porte en quantité dans le ventricule droit du cœur, & que venant à s'y amasser, il diminuë sa systole & le mouvement des poulmons; ce qui fait que le ventricule du cœur aussi-bien que l'oreille droite se dilatent plus qu'il ne faut à cause du sang qui y vient continuellement par la veine cave; que la systole cesse, & qu'il survient une syncope mortelle. Les dissections des corps prouvent évidemment que la cause de la mort subite, ou des syncopes mortelles,

doit être attribuée à la coagulation du sang dans la cavité droite du cœur & son oreillette, à cause du défaut de contraction causé par celui des forces.

OBSERVATION II.

UNe fille de vingt ans, d'un tempérament sanguin, qui vivoit splendidement, & qui beuvoit un peu trop de vin de Hongrie, avoit accoutumé de se faire saigner avant l'équinoxe du printems & de l'automne. Le commencement du printems fut très-chaud l'année qu'elle mourut, cependant elle ne voulut point s'écarter de sa coutume, mais elle attendit pour se faire ouvrir la veine le tems de l'équinoxe, & le décours de la lune; il arriva cependant qu'elle se mit en colere, dans le tems que sa mere & son Médecin étoient absens, ce qui lui causa un léger frisson, une douleur dans le dos, une chaleur, une inquiétude, des agitations, & l'insomnie. Comme elle ne sçavoit à qui recourir, une parente lui conseilla de prendre pour évacuer la bile, qui étoit émuë, des pilules nommées vulgairement pilules cephaliques

aiguiſées, dont les trochiques alhandas ſont la baſe. Elle fut quatre fois à la ſelle ; mais elle ſe plaignit enſuite d'une douleur aigue & ardente dans l'hypochondre gauche. Le Médecin vint le quatriéme jour, il la fit ſaigner, mais cette operation n'apporta aucun ſoulagement. Il lui fit auſſi prendre des remedes pour prévenir l'inflammation du ventricule, dont le hoquet étoit une marque ; mais ils furent inutiles. Il lui ſurvint au contraire un froid dans les extrémités, ſon eſprit ſe troubla, & elle mourut tranquillement le ſeptiéme jour. Elle ne fut pas plutôt morte que ſon corps s'enfla extrêmement, il s'éleva des puſtules très-larges ſur les pieds & ſur l'abdomen, il coula des narines une ſéroſité putride & ſanglante, & tout ſon corps tomba ſur le champ en pourriture.

REFLEXIONS.

C'Eſt une opinion fort commune, mais qui n'en eſt pas moins pernicieuſe, qu'on doit ſe faire ſaigner dans certaines ſaiſons, & ſous certaines conjonctions des aſtres ; & on voit des per-

ſonnes qui ont aſſez de ſuperſtition pour croire que la ſaignée ne fera aucun bien à moins qu'on ne la faſſe quelques jours avant l'équinoxe, & lorſque la lune eſt en decours. Pour moi j'ai connu plusieurs perſonnes qui ſont mortes d'apoplexie, & d'une fievre ſanguine, avant que d'arriver à ce tems. La néceſſité n'a point de loi, & ſi le ſang eſt trop abondant, & qu'on appréhende quelque accident funeſte, on doit ſe faire ſaigner dans quelque jour & quelque ſaiſon que ce ſoit. Cette fille mourut d'une violente inflammation dans le ventricule & dans les inteſtins, qu'on eût pu prévenir en lui tirant à propos une quantité de ſang ſuffiſante, & en lui faiſant prendre des remedes rafraîchiſſans, au lieu qu'on la fit augmenter par le purgatif violent qu'on lui donna. Il paroît par ce que nous venons de dire, que la maladie dont nous parlons, quoique peu dangéreuſe ordinairement, peut devenir en peu de tems maligne & funeſte lorſqu'on néglige de ſe ſervir à propos de remedes, & qu'on la traite mal. L'enflure ſoudaine, la couleur cadavereuſe, & la pourriture qui ſe déclarerent auſſi-tôt après que la perſon-

ne fut morte, aussi-bien que le flux de sérosité sanglante, prouvent manifestement que la trop grande abondance des liqueurs occasionna cette maladie, & que leur corruption causa la mort à notre malade.

OBSERVATION III.

IL y avoit dans cette ville un jeune homme âgé de vingt-quatre ans, fort adonné à l'étude, d'un tempérament sanguin, rempli de sucs, qui avoit été sujet auparavant aux hémorrhagies de nez, puis s'étoit accoutumé à la saignée, & qui depuis un an n'avoit point éprouvé ces évacuations. Ce jeune homme, après s'être extrêmement échauffé à faire des armes, entra dans un cabaret pour y boire du vin. Le lendemain il sentit une lassitude dans tout son corps, qui fut suivie d'un froid léger dans les extrêmités, d'une chaleur violente, de l'agitation du pouls, d'inquiétudes dans les parties voisines du cœur, d'une difficulté de respirer, & d'une oppression de poitrine. Le troisiéme jour le battement des artéres des tempes augmenta, sa tête s'enfla, il y sentit une grande

douleur, ses yeux grossirent, il passa la nuit sans dormir, son urine étoit rousse, & sans dépôt, & il commença à tomber dans le délire. On le saigna, & on lui tira au moins sept onces de sang, & on lui donna une potion composée d'eau de fleurs de sureau, d'acacia, de cerises noires, de chacune deux onces, d'une demi-once de vinaigre distillé, d'une drachme de pierres d'écrevisses, de quinze grains de nitre purifié, de deux drachmes de syrop de coquelicot, dont il prit quatre cuillerées, toutes les deux heures. Le quatriéme jour comme le sang se portoit avec trop d'impetuosité à la tête, & que l'hémorrhagie ne paroissoit point, on lui appliqua sur le front & sur les tempes pour dissiper l'embarras l'épithême suivant, après l'avoir fait tiédir. Prenez vinaigre rosat deux onces, esprit de roses deux drachmes, camphre une drachme, huile de bois de Rhodes vingt-quatre gouttes. On lui fit boire, pour appaiser la soif & la chaleur, une teinture de fleurs cordiales, préparée avec de l'esprit de nitre dulcifié, qu'il prenoit dans de la petite bierre; comme il étoit constipé depuis quelques jours, on lui donna un lavement émollient, &

un laxatif composé de manne, de crême de tartre, & de rhubarbe, qui le fit aller quatre fois à la selle, après quoi l'urine donna des signes de coction, & lâcha un sédiment d'une couleur rouge. Il prit ensuite des bézoardiques tempérés avec la teinture dont nous avons parlé ci-dessus : les symptômes s'appaiserent peu à peu, le pouls s'adoucit le septiéme jour, la sueur devint abondante, & le malade recouvra la santé.

REFLEXIONS.

UN épithême résolutif a beaucoup plus d'efficacité pour empêcher le délire, que la saignée des veines qui sont au-dessous de la langue, dont plusieurs Médecins font beaucoup de cas; & qui a causé, comme je l'ai remarqué quelquefois, une hémorrhagie qu'on n'a pu arrêter. Il est utile aussi pour détourner le sang de la tête, de lâcher le ventre, non point par des purgatifs, mais par des lavemens, & de légers laxatifs, pourvû qu'on le fasse lorsqu'on apperçoit quelque relâche & quelque intermission, ce qui arrive ordiniarement, suivant les observations que nous avons

faites, dans certains jours, & sur-tout dans le second, & dans le quatriéme.

OBSERVATION IV.

UN Moine âgé d'environ vingt-cinq ans, d'une taille quarrée & plein de chair, qui menoit une vie oisive, étoit accoutumé à boire de la grosse bierre, & n'avoit jamais été saigné, aïant été se promener au printems dans son jardin jusques bien avant dans la nuit, & aïant fait un peu trop d'exercice, fut sur le champ attaqué d'une lassitude dans tout son corps, de la perte d'appétit, son sommeil étoit inquiet & interrompu, & son ventre constipé. Il ressentit ensuite un léger frisson, une grande chaleur, des inquiétudes dans les parties voisines du cœur, son pouls devint extrêmement agité, son visage devint rouge, son urine étoit claire & rousse. Le Médecin qu'il fit appeller lui fit prendre une teinture bézoardique volatile, & lui enjoignit un régime sudorifique. Cependant il ne parut aucune sueur, au contraire les inquiétudes augmenterent, sa respiration devint plus difficile, le sommeil cessa,

il tomba dans le délire, & le troisiéme jour il ressentit dans le gosier une douleur cruelle & ardente qui l'empêchoit d'avaler. On fit appeller un autre Médecin qui le fit saigner & lui ordonna un lavement & un gargarisme, qui lui fit appliquer extérieurement sur le gosier un épithême resolutif, & qui lui donna intérieurement des poudres tempérantes, nitreuses, & légérement diaphorétiques. Ces remédes dissiperent la tumeur du gosier, & appaiserent la douleur. Le septiéme jour il fut saisi d'un léger frisson, après quoi il saigna abondamment du nez, & de peur que l'hémorrhagie ne devînt trop forte, & qu'elle ne lui causât du dommage, on prévint ces inconveniens par des mélanges diaphorétiques, des poudres nitreuses, & par l'épithême frontal dont nous avons donné la description dans la troisiéme observation. Le huitiéme jour la chaleur diminua, la sueur devint abondante, le pouls plus tranquille, l'urine déposa, & le malade recouvra peu à peu la santé.



REFLEXIONS.

ON fit très-mal de ne point saigner ce malade au commencement, de lui donner des remedes volatils, & de lui ordonner un régime chaud; car, comme il étoit pléthorique, on occasionna par-là une inflammation dans le cerveau & dans le gosier. Cela n'empêcha point cependant que la saignée ne fût fort utile le quatriéme jour pour faire cesser l'inflammation. On fit très-bien pour relâcher les vaisseaux, & pour chasser le sang qui s'étoit amassé dans le gosier, d'appliquer de bonne heure un épithême, & d'employer des diaphorétiques internes.

OBSERVATION V.

NOus avons parlé fort au long ci-dessus de la température extraordinaire de l'air, & de l'irrégularité des saisons de l'année MDCCXXVIII (*a*). aussi-bien que des differentes especes de maladies dangéreuses, & sur-tout des fie-

(*a*) *Sect. I. cap. X. Observ. II.*

vres qu'elle occasionna. Les saisons & l'air persisterent dans la même irrégularité l'année suivante MDCCXXIX, & l'on passoit tout d'un coup du froid au chaud, & du chaud au froid. Le froid fut très-violent au commencement de cette année, il égala celui de MDCCIX, & dura jusqu'au douze de janvier, &, ce qui mérite d'être remarqué, c'est que le mercure descendit dans le barometre jusqu'au septiéme dégré, au lieu qu'il monte ordinairement dans ce tems-là jusqu'au trentiéme. Le vent s'adoucit le treize & le quatorze, & il gela de nouveau depuis le seize jusqu'au vingt; le mercure monta jusqu'au vingt-septiéme dégré, & le froid fut très-violent: le vingt-quatre, le mercure descendit jusqu'au douziéme, neuviéme & huitiéme dégré, & les jours suivans le froid diminua peu à peu, & le mercure montoit & descendoit alternativement dans le barometre. Il tomba outre cela une grande quantité de neige qui se conserva jusqu'au milieu de février qu'elle se fondit, ce qui causa de grandes inondations. Après ces vicissitudes l'hyver s'adoucit enfin. Au mois de férier, il commença à regner dans differens en-

droits une fievre Synoque. Elle n'étoit point ſimple, mais compliquée, & c'étoit proprement une fievre Synoque catarrheuſe; & en moins d'un mois il y eut un millier d'hommes de differens états qui en furent attaqués. Elle ſaiſit ſur-tout les perſonnes d'un âge moïen, les jeunes gens & les hommes pleins de ſang & de ſucs; elle fut moins fréquente parmi les enfans, & cauſa dans tous ceux qu'elle attaqua, ſans être précédée d'aucun froid ni d'aucun friſſon conſidérable, un mal de tête, la perte d'appétit, l'inſomnie, un épuiſement de forces, & une chaleur violente, une agitation & une inégalité dans le pouls. Quelques-uns eurent l'eſprit frappé de diverſes idées, & de differentes imaginations, & furent attaqués d'un tremblement dans toutes les parties de leur corps; d'autres étoient continuellement aſſoupis & avoient l'eſprit abbatu; tous ces malades ne pouvoient point demeurer ſur leur ſéant, & dans cette ſituation étoient auſſi-tôt prêts de tomber en défaillance. Ceux qui eurent d'abord recours à la ſaignée, & auſquels on tira une quantité ſuffiſante de ſang, à proportion de leur tempérament & de leurs

leurs forces, & qui uſérent enſuite de remëdes diaphorétiques, délaïans, & propres à moderer l'agitation du ſang, en ſuivant un régime tempéré, recouvrerent promptement & parfaitement la ſanté. Car au quatriéme jour la fievre diminua, les ſymptômes s'appaiſérent, la chaleur ceſſa, le pouls devint plus tranquille, auſſi-bien que le corps, la ſueur devint abondante, & l'urine dépoſa. Les malades furent enſuite attaqués de fontes abondantes du cerveau qui ſe déchargérent ſur les narines, le goſier & la poitrine, & qui cauſerent un enchifrenement & une toux ſéche & humide. Elles étoient quelquefois accompagnées d'un rhumatiſme dans les pieds & dans les jointures qui étoit plus fort vers le ſoir; elles firent augmenter la chaleur, elles rendirent le ſommeil inquiet juſqu'au quatorziéme jour qu'elles ceſſoient pour l'ordinaire. Mais ceux qui par leur faute, ou par celle du Médecin, négligérent de ſe faire ſaigner & prirent des remedes bézoardiques chauds, furent plus long-tems & plus dangereuſement malades; ils eurent une inſomnie & un délire continuel, des catarrhes fâcheux & opiniâtres; ils

furent quelquefois attaqués du pourpre & souvent la fievre continua jusqu'au quatorziéme jour, & même plus longtems, avec beaucoup de violence. Il y en eut aussi qui furent attaqués du pourpre blanc, ou d'un exanthême petechial, & qui en moururent.

REFLEXIONS.

ON peut donner avec beaucoup de raison à la maladie dont nous parlons le nom de fievre Synoque catarrheuse ; car son attaque, qui fut d'abord violente & sans aucun froid, son cours qui n'eut aucune intermission, les sueurs abondantes qu'elle causa, & sa cure qui se fit au moïen de la saignée, des remedes temperans & nitreux, prouvent évidemment qu'on peut la mettre au rang de ces sortes de fievres. Ce qui découvre sa nature catarrheuse c'est les éjections copieuses de mucosités, & d'une serosité salée par les narines, le gosier, & les bronches, avec toux, & éternument, aussi-bien qu'une petite fievre qui augmentoit sur le soir avec la chaleur. Cette fievre épidémique ne doit son origine qu'à l'intemperie con-

tinuelle de l'air, & au changement frequent du chaud au froid & du froid au chaud, auſſi-bien qu'aux variations de l'atmoſphere tantôt peſante & tantot legere. Ces differentes viciſſitudes affectent non-ſeulement de pluſieurs manieres la peau, qui eſt l'émonctoire général des impuretés qui ſont dans le corps, & détruit entiérement le ton de l'aſſemblage des pores & des petits vaiſſeaux qui la compoſent, mais elles changent & elles altérent encore le mouvement ſyſtalſique du cœur & des artéres qui entretient la vie, & qui dépend de la ſubſtance élaſtique la plus pure de l'air. Il arrive de-là que, les ſecretions & les excretions venant à ceſſer, il reſte dans les liqueurs une grande quantité d'impuretés corrompues & viſqueuſes qui cauſent enſuite des obſtructions dans les vaiſſeaux, & qui occaſionnent les fievres épidemiques. Nous ne ſommes pas les premiers qui aïons fait des obſervations ſur cette fievre, & George Heniſch aſſure qu'elle a déja paru dès l'année MDLXXX. Voici ſes termes. *Il regnoit l'année 1580 une fievre Synoque épidémique, qui n'étoit point ſimple, mais compliquée de catarrhe & d'autres ſymptomes réunis,*

ce qui fit qu'on lui donna le nom de catarrhe épidémique accompagné de la fievre (a). Suivant l'histoire qu'en donne notre Auteur p. 396 elle commença & continua de la même maniere que celle dont nous parlons. *Cette fievre catarrheuse épidémique*, dit-il, *qui affligea presque toutes les nations de l'Europe pendant six semaines, desorte que de vingt personnes il y en avoit à peine une qui en fût exempte, sur-tout dans la Saxe, n'étoit point causée par les alimens, par la terre, par la corruption de l'eau, mais par l'intemperie de l'air & par l'inégalité des saisons de l'année précedente, qui occasionna une grande quantité d'humeurs heterogenes, & impures; or les conduits étant venus à se boucher, & leur évacuation n'aiant pu se faire, elles commencerent à fermenter, & venant ensuite à se corrompre elles occasionnerent cette fievre. Dès que cette fievre survenoit, les forces tomboient dans la langueur, les malades ressentoient une grande pesanteur dans les hypochon-*

(a) *Anno* 1580 *grassabatur synochus epidemica, non simplex sed composita, eo quod & catarrhum & alia symptomata conjuncta habuit, unde & catarrhus cum febre epidemicus fuit appellatus.* Georg. Henisenise, *Comment. in annos* p. 315.

dres, une oppression, & une palpitation de cœur, le pouls étoit foible, vîte, & inégal, la respiration difficile, la tête étoit pesante, & la maladie venant à augmenter les malades devenoient si foibles qu'ils tomboient dans le tremblement, & dans l'impuissance de se soutenir. Quelques-uns ne pouvoient pas dormir, d'autres étoient accablés d'un profond sommeil. Il tomboit du cerveau sur la poitrine une humeur âcre & salée qui causoit la toux, & dans les extrêmités du corps des douleurs vagues & passageres. D'abord il se repandoit par tout le corps un frisson qui étoit suivi d'une chaleur qui n'étoit point âcre au toucher, bien qu'elle fût continue; les ïeux étoient rouges & enflés. L'urine d'abord legere devenoit ensuite épaïsse; quelques-uns avoient une hemorrhagie par le nez, la plûpart suoient beaucoup, ce qui faisoit cesser la fievre pour l'ordinaire le quatriéme jour, & elle duroit rarement jusqu'au septiéme ou au neuviéme jour. (*a*) Une cho-

(*a*) *Febris hujus catarrhalis epidemicæ quæ spatio sex septimanarum omnes fere Europæ gentes affligebat, ex quibus vix vigesimus hujus morbi expers erat, præsertim in Saxonia, causa non erat ab alimentis, terra, aut aqua putrida, sed ab aëre vel cœlo potius, nempe a magna illius & precedentis anni aëris inæqualitate, unde copiosa humorum heterogeneorum &*

se qui mérite d'être remarquée, c'est que ces fievres Synoques épidémiques qui attaquoient avec beaucoup de violence, ont été gueries dès le troisiéme ou le quatriéme jour, lorsqu'on a eu soin d'emploïer la saignée dans le commencement de l'attaque, & des remedes temperans, & propres à délaïer les viscosités, & qu'elles n'ont point dégénéré en fievres putrides ou continues, qui sont très-

ichorum soboles succrevit, quæ facta meatuum constipatione, & prohibitæ evacuatione primum ebulliït, & postea putrescens hanc febrem excitavit. Quamprimum hæc invadebat, omnes vires languebant, præcordia gravitatem sentiebant, cor pressionem, & palpitabat; pulsus parvi, celeres, & inæquales erant, anhelitus difficilis, caput erat grave, & ingravescente morbo ita ægroti languebant, ut tremerent, & conciderent. Quidam vigilabant, alii profundiorem somnum habebant. Ex capite fluxit acrior & subsalsus humor adthoracem, qui tussim movebat, in extremis partibus dolores vagos & fugitivos excitabat. Initio horror & calor totum corpus ac caput occupabat, & ad tactum non erat mordax, continuus tamen, cum rubore oculorum, & tumore. Urina, primum tenuis, mox crassa; aliis sanguis e naribus fluebat, plerisque sudor copiosus prorumpebat, quo & febris finiebatur, quarto ut plurimum die, interdum, sed raro, longius protrahebatur ad septimum vel nonum diem. Id. ibid. p. 396.

dangereuses. Et on ne sçauroit croire de quelle utilité sont ces remedes pour matter & détruire la violence des fievres Synoques & ardentes, lorsqu'on les emploïe dans les commencemens. On peut consulter Galien là dessus qui écrit avec autant de vérité que de sçavoir, *Ceux qu'on a soin de faire saigner ne tombent jamais de la fievre Synoque dans une fievre putride. Mais lorsqu'on neglige ce secours les malades courent un très-grand danger, à moins que la force de leur temperament, un flux de ventre abondant, ou la sueur ne les garantissent de la phrenesie.* (a) J'ai souvent remarqué que des jeunes gens d'un temperament sanguin & remplis d'humeurs, qui avoient été attaqué de la fievre Synoque simple accompagnée d'une grande chaleur, du mal de tête, & d'inquiétudes, & dont le pouls étoit extrêmement agité, en ont été guéris au bout de quatre jours par

(a) *Nemo ex Synocha in putredinis febrem incidit, qui sanguinem primum detraxit. Quo quidem præsidio neglecto in summum ægri discrimen perveniunt, nisi eos, vel virium robur, vel largum alvi profluvium, vel sudor ex manifesta phrenitide eripiat copiosus.* Galien. *method. med. l. IX.*

le ſecours d'une ſaignée de la mediane, & en beuvant beaucoup de ptiſanne, au moïen d'une ſueur abondante qui faiſoit ceſſer ſur le champ l'inquiétude, la chaleur & la ſoif, & qui procuroit le ſommeil aux malades. Il eſt cependant néceſſaire d'entretenir encore pendant quelques jours cette tranſpiration ſalutaire par des remedes convenables, & de purger enſuite le malade avec un laxatif preparé avec les purgatifs les plus doux, tels que la manne, les tamarins, la rhubarbe & le tartre. On ne doit point auſſi négliger la ſaignée dès que cette fievre commence, ſi le corps eſt plein de ſang, & que le pouls ſoit agité, quoi qu'on y ait eu recours depuis peu de tems. J'ai connu pluſieurs perſonnes qui ſont mortes, ou qui ont été en grand danger, parce que les Médecins avoient refuſé de les faire ſaigner, parce qu'ils l'avoient été un ou deux mois auparavant. L'expérience nous apprend qu'on doit dans cette fievre emploïer la ſaignée non-ſeulement une fois mais même deux, ſuivant la force du malade & la quantité du ſang.

CHAPITRE DEUXIE'ME.

De la fievre Ardente & de la fievre Bilieuse.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *On confond ordinairement les fievres Ardentes & continues.* II. *Ce que c'est proprement que la fievre Ardente.* III. *En quoi elle differe des autres fievres continues & inflammatoires.* IV. *Il est rare dans notre païs de voir une fievre Ardente simple & véritable ;* V. *mais il est commun de voir des fievres synoques Ardentes,* VI. *& des fievres Bilieuses, qui sont ou très-aigues, ou le sont moins.* VII. *Cause prochaine des fievres Ardentes.* VIII. *Leurs causes antecedentes.* CURE. I. *Il ne faut pas saigner tous les malades indistinctement.* II. *Il faut calmer la chaleur & la soif par la boisson de l'eau froide,* III. *ou par d'autres boissons rafraichissantes ;* IV. *& émousser l'acrimonie.*

PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS PRATIQUES. I. *Il faut dans la cure de la moderation en tout, & l'usage d'un air pur.* II. *Il faut faire attention aux mouvemens de la nature;* III *& l'aider, & non la troubler dans ses operations;* IV. *garantir la tête;* V. *appaiser la soif,* VI. *lâcher le ventre à propos.* VII. *La boisson de l'eau froide est utile;* VIII. *il faut matter l'acrimonie, & calmer les excretions qui se font avec trop de violence.* HISTOIRES DE MALADIES. OBSERVATION I. *Fievre Ardente guerie par une boisson abondante de julep rafraichissant.* OBSERVATION II. *Synoque dans une personne cacochyme, accompagnée du pourpre, funeste.* OBSERVATION III. *Fievre Ardente sanguine guerie par une boisson abondante.* OBSERVATION IV. *Cholera-morbus gueri promptement.* OBSERVATION V. *Fievre Bilieuse guerie par la boisson de l'eau froide.* OBSERVATION VI. *Fievre Ardente continue changée en tierce intermittente.* OBSERVATION VII *Fievre Ardente funeste à un vieillard pour avoir été mal traitée.* OBSERVATION VIII. *Fievre bilieuse aïant le caractere de la fievre tierce, guerie.*

I. ON donne pour l'ordinaire dans notre ſiecle le nom d'Ardentes à toutes les fievres aigues & continues qui ſont précedées du friſſon, & qui ſont accompagnées d'une grande chaleur, de la ſoif, de l'inquiétude, & de l'agitation du pouls : les Allemands les appellent *Hitzige Fieber.* Hippocrate même, ce pere de la Médecine, attribue la cauſe de toutes les fievres à une bile plus ou moins corrompue: il ne fait aucune mention des ſanguines ni des ſynoques, & il donne dans ſes écrits le nom d'Ardentes à preſque toutes les fievres continues, inflammatoires, ſynoques, tant ſimples que composées, putrides & malignes. Néanmoins les obſervations exactes qu'on a faites ſur l'attaque, les progrès, & les ſymptomes de chacune de ces fievres, ainſi que ſur la methode de les traiter, prouvent évidemment qu'il y a une grande difference entre elles.

II. On appelle proprement & exactement fievre Ardente, & en Grec *Cauſus* celle qui eſt accompagnée d'une chaleur ardente & preſque ignée par tout le corps, d'une ſoif qu'on ne peut étancher, de la ſechereſſe, & des gerſures

de la langue. Tous les anciens prétendent que ces deux ſignes ſont pathognomiques du Cauſus, c'eſt pourquoi ils ont appellé cette fievre *brulée* & *brulante*, *torridam* & *urentem*. Hippocrate la décrit en peu de mots de la maniere ſuivante ; *Une chaleur brulante, une ſoif violente, la langue rude & noire, la couleur & le crachat bilieux* (*a*). Mais Areteus, qui a compoſé une hiſtoire fort exacte des maladies, en donne la deſcription fort au long en ces termes : La chaleur eſt vive & pénétrante & la reſpiration eſt auſſi chaude que du feu. On attire l'air avec violence, on recherche avec empreſſement ce qui eſt froid, la langue eſt ſéche, les levres & la peau ſont ſales, les extrémités ſont froides, l'urine eſt extrêmement bilieuſe, on eſt dans l'inſomnie, les battemens des artéres ſont frequens, foibles, les ïeux ſont vifs, clairs & rougeâtres, le viſage eſtenflammé. Lorſque la maladie augmente tous les ſymptomes deviennent plus cruels. Les artéres ont un bat-

(*a*) *Calor fervidus, ſitis fortis, lingua aſpera ac nigra, color ſubliliosus, & ſputum biliosum.* Hipp. *lib. de affect. p. m.* 167.

„ tement très-petit & extrêmement frequent, la chaleur eſt très-vive & „ très-brulante, l'eſprit tombe dans le „ délire, il ne connoît perſonne, on „ eſt alteré, on veut toucher tout ce „ qui eſt froid, la muraille, les vêtemens, le pavé, & l'eau; les mains „ ſont froides, mais les paulmes ſont „ extrêmement chaudes; les ongles ſont „ livides, la reſpiration eſt frequente, „ il paroît de la ſueur autour du front, „ & du goſier (*a*).

III. Ces fievres, qu'on appelle proprement Ardentes, ſont très-differentes des autres fievres continues. Dans

(*a*) *Ignis paſſim acer & tenuis eſt, ſed intus maxime ſpiritus tanquam ab igne calidus; aeris vehemens attractio, frigida cupiditas, lingua arida, in labiis & cute ſqualor, algent extrema, lotium quam biliosiſſimum, inſomnietas, arteriarum motus crebri, parvi, imbecilli, oculi puri, luculenti, ſubrubri; facies colorata. Quod ſi morbus ulterius creſcit, omnia majora & ſæviora fiunt. Arteriæ minimis motibus & creberrimis agitantur, ignis aridiſſimus & acerrimus, mens delirat, neminem agnoſcit, ſiticuloſi fiunt, omnia frigida attrectare cupiunt, parietem, veſtem, pavimentum, humorem; manus frigent, ſed palmæ perquam calidæ; ungues lividi, ſpiratio crebra eſt, & roſcidus humor circa frontem & jugula.* Aret. *lib II. c. IV.*

la fievre ſynoque tant ſimple que compoſée, & cacochymique, la chaleur n'eſt ni ſi âcre ni ſi violente, ni la ſoif ſi ardente, la chaleur eſt plus douce & accompagnée de quelque moiteur. Les ſynoques attaquent plus frequemment les perſonnes ſanguines, d'une complexion lâche, qui vivent ſplendidement, ſur-tout au printems & dans les régions temperées, au lieu que les fievres Ardentes attaquent les perſonnes maigres, bilieuſes, d'un temperament ſenſible, qu'elles naiſſent dans un tems chaud & pendant une longue ſechereſſe, & regnent ſur-tout dans les païs chauds. Dans la fievre Ardente le viſage devient pâle, elle cauſe le vomiſſement, des efforts pour vomir & le dégoût; l'urine eſt enflammée & teinte d'une couleur de bile plus forte, & l'on rend une grande quantité d'excremens bilieux, ce qui n'arrive point dans les autres fievres continues. Les fievres Ardentes, de même que celles qui ſont cauſées par l'abondance & l'âcreté de la bile ont auſſi cela de particulier qui les diſtingue des autres fievres continues, inflammatoires, ſanguines & malignes, qu'elles augmentent dans les jours impairs &

vers le troisiéme, & qu'elles diminuent aux jours pairs ; on remarque la même chose dans les fievres tierces continuës, bilieuses, aussi-bien que dans celles que les anciens ont appellées *tritæophyæ*, qui redoublent le troisiéme jour sans frisson & sans froid periodique, comme on le remarque dans les demi-tierces. Outre cela les fievres qui sont jointes avec une grande quantité de sang pur ou impur, cessent souvent le quatriéme jour, par le moïen de la sueur, d'une hemorrhagie abondante qui arrive, le visage étant rouge; au lieu que les fievres Ardentes finissent vers le septiéme jour, après un frisson, ou critique suivi d'une sueur, ou symptomatique, suivi d'une inflammation du ventricule, du duodenum, & des parties où aboutissent les conduits biliaires, inflammation qui cause la mort. Elles sont encore differentes par rapport à la cure : les fievres Ardentes supportent les boissons froides qui sont même d'un très-grand secours, mais il n'en est pas de même des autres fievres continues & inflammatoires, encore moins des malignes & des putrides. La saignée est absolument nécessaire dans les fievres

qui ſont cauſées par la ſtagnation du ſang dans les petits vaiſſeaux, auſſi-bien que dans les fievres inflammatoires, celles ſur-tout qui occupent les parties & les viſceres ſanguins, au lieu que dans les fievres Ardentes véritables & exquiſes elle eſt nuiſible loin d'être néceſſaire.

IV. Les fievres Ardentes ſimples & exquiſes ont été & ſont encore plus fréquentes dans l'Aſie, la Grece, l'Egypte, & l'Italie, que chez nous; ce qui fait que les anciens Médecins, tels qu'Hippocrate, Galien, & Aretæus, les ont décrites fort au long & avec beaucoup de ſoin, quant au pronoſtic & à la cure. Elles ſont très-rares dans notre climat qui eſt temperé, & elles n'y ſont cauſées que par le trop grand uſage des vins ſpiritueux, par la chaleur de l'été, par un mouvement & une agitation trop violente de l'eſprit & du corps, & par le défaut de tranſpiration. Mais les fievres Ardentes ſanguines, ou Synoques bilieuſes, auſſi-bien que les fievres coleriques, y ſont plus fréquentes.

V. Nous appellons fievres Synoques bilieuſes celles qui naiſſent dans les corps ſanguins, bilieux, & remplis d'une grande quantité de ſang chaud & bi-

lieux, ſans être précédées d'aucun friſſon & d'aucun froid notable, avec une ardeur, une ſoif, une inſomnie, des inquiétudes & une agitation violente, & qui les jours impairs ou critiques, après une eſpece de friſſon, cauſent la mort, ou procurent la ſanté aux malades. Elles ſe terminent heureuſement par les ſueurs, & très-ſouvent par une hemorrhagie du nez. C'eſt de ces ſortes de fievres Ardentes dont parle Hippocrate (*a*), & il remarque à leur ſujet que tous ceux qui ont eu un écoulement de ſang par les narines, ou par quelqu'autre voie, en ont été guéris, au lieu que ceux qui ne l'ont point eu en ſont morts. Lorſqu'elles deviennent funeſtes elles dégénerent en une inflammation mortelle des parties nobles, & ſur-tout des meninges, des poulmons, du ventricule, & des inteſtins, ou bien elles cauſent une ſyncope, à cauſe du ſang qui s'eſt amaſſé dans le ventricule droit du cœur, & qui s'eſt caillé pour y avoir trop long-tems ſejourné.

VI. La fievre Bilieuſe ſe complique auſſi communement à la fievre Ardente dans nos climats. Elle attaque auſſi

(*a*) Hippocrate *lib. I. épid. com.* 2.

avec une très-grande chaleur, la ſoif, les angoiſſes & l'agitation, & elle eſt outre cela accompagnée du vomiſſement ou d'efforts continuels pour vomir, de déjections bilieuſes, & abondantes, d'un froid dans les extrémités, d'une ardeur interieure & d'une inquiétude cardialgique. C'eſt avec raiſon qu'on diſtingue cette eſpéce de fievre Bilieuſe en deux eſpeces, dont l'une eſt beaucoup plus aigue que l'autre. Dans la premiere la violence des ſymptomes eſt beaucoup plus grande, les déjections bilieuſes par le haut & par le bas ſont très-abondantes, elles ſont accompagnées d'une cardialgie ſyncoptique & cauſent pour l'ordinaire la mort avant le ſeptiéme jour par une inflammation conſidérable du ventricule & de l'inteſtin duodenum qu'on reconnoit à ces marques. On reſſent autour des inteſtins une douleur violente & fixe, un froid dans les extremités, une grande inquiétude, on eſt attaqué du hoquet, on vomit une grande quantité de bile & de ſalive, le viſage eſt jaune, cadavereux, c'eſt-à-dire Hippocratique. Quelques-unes de ces fievres ſont moins aigues, & durent plus long-tems, ont quelque rémiſſion, ou même quelque

intermiſſion. Les premieres redoublent tous les jours ou tous les trois jours, accompagnées de vomiſſement, d'inquiétudes & de refrodiſſement, ce qui fait qu'on peut leur donner avec raiſon le nom de quotidienne, ou de tierces continuës. Cependant, à moins qu'on n'ait ſoin d'y remedier promptement, elles dégénérent aiſément en fievres lentes, & elles cauſent des dérangemens de l'eſtomac, des douleurs aigues, des rots, des vents, qui proviennent de l'éroſition ſuperficielle ou profonde, du ventricule, ou du duodenum que l'âcreté des liqueurs bilieuſes a occaſionnées.

VII. Pour ce qui eſt des cauſes & de la génération de ces fievres, il eſt certain que la fievre Ardente exquiſe, qui brûle & qui, accompagnée de ſoif ardente & de ſechereſſe de la langue, deſſécha par ſa chaleur, les parties intérieures & extérieures, n'en a point d'autre qu'une agitation trop violente du ſang & des humeurs dans l'aſſemblage des fibres & des vaiſſeaux de tout le corps, vaiſſeaux dont les plus petits ſont en partie obſtrués, en partie tendus & reſſerrés par le ſpaſme, qui, par le mouvement qu'il cauſe dans les ſoli-

des & les fluïdes, fait augmenter celui des parties sulphureuses qui sont dans le corps, & cause par-là une inflammation qui dissipe & qui consume les fluides, & qui brûle & desseche les solides. Cette chaleur est plus douce, & plus modérée dans les corps qui ont beaucoup de sang & d'humeurs à cause de la molesse & de la fléxibilité de leurs fibres, ce qui fait que la fievre Ardente est plus douce & moins exquise, & que la secheresse de la peau & du gosier n'est point si grande, ni la soif si violente. Dans cette espece de fievre Ardente que nous appellons bilieuse, la trop grande abondance des parties salines & sulphureuses qui sont dans les liqueurs, le rétrecissement & l'obstruction de quelques petits vaisseaux, occasionne un mouvement plus violent, mais il arrive encore que le suc bilieux venant à se separer en plus grande quantité dans le foie, & à se repandre dans le duodenum & dans le ventricule, presse, déchire, ronge, & enflamme par son âcreté & sa causticité les tuniques nerveuses, ce qui fait qu'elle a pour symptômes propres, l'ardeur, les inquiétudes, la cardialgie, les nausées, l'envie de vomir,

& qu'il ſe fait par le haut & par le bas des déjections bilieuſes copieuſes.

VIII. Tout ce qui échauffe & qui augmente la quantité des particules ſulphureuſes qui ſont dans le ſang, & qui empêche & retarde ſon cours dans les vaiſſeaux, eſt donc propre à occaſionner les fievres Ardentes. C'eſt ce qui fait que les perſonnes d'une complexion ſanguine, ſerrée, qui font un grand uſage de boiſſons ſpiritueuſes, qui ſont ſujettes aux paſſions, & ſur-tout à la colére, & qui font des exercices trop violens, ſont plus expoſées à ces fievres que les autres. On voit auſſi pourquoi la fievre Ardente exquiſe eſt plus fréquente dans les climats chauds & dans les païs méridionnaux, & pourquoi après un été fort chaud, l'air venant à ſe rafraîchir en automne, les fievres Bilieuſes deviennent quelquefois épidemiques, & qu'il regne en même tems des diarrhées bilieuſes, des dyſenteries, des fievres tierces, doubles & continues. Ce qui occaſionne la diſpoſition qu'on a à engendrer cette maladie, c'eſt le défaut de tranſpiration & une violente colere. Lorſque les liqueurs ſont remplies d'une grande quantité de particu-

les chaudes & ſulphureuſes, & que la groſſiereté de l'air, ou un froid imprévû, les empêche de s'exhaler; elles reſtent dans le corps, occaſionnent un mouvement intérieur, & allument la fievre. L'effet que produit une colere violente dans le corps, eſt d'augmenter non-ſeulement le mouvement dans tout le ſyſtême des nerfs & des vaiſſeaux, & d'y cauſer une contraction ſpaſmodique violente, mais encore d'affecter principalement les vaiſſeaux biliaires qui ſont nerveux & muſculeux, d'augmenter leur mouvement periſtaltique, de faire ſortir de tout le ſyſtême de ces conduits la liqueur bilieuſe, qu'ils pouſſent avec beaucoup d'impétuoſité & en abondance dans la cavité du duodenum. Or tandis qu'elle croupit dans ſa ſinuoſité, elle ſe méle avec les liqueurs ſalivales & avec les crudités acides, & venant enſuite à fermenter, elle acquiert une qualité âcre & cauſtique, dont la marque eſt une couleur verte & porracée, ſemblable à celle qui ſe forme du mélange de la bile avec un eſprit acide corroſif, tel que l'huile de vitriol & l'eau forte.

CURE.

I. ON doit distinguer avec soin dans la cure les différentes especes de fievres Ardentes, & avoir égard au différent tempérament des corps, par exemple, lorsque la fievre est très-ardente & qu'elle attaque un corps bilieux, maigre, & qui n'a pas beaucoup de sang & d'humeurs, on ne doit point faire usage de la saignée. On ne doit point l'emploïer aussi dans les fievres Bilieuses qui gardent le caractére d'aigues & d'intermittentes, & qui sont accompagnées de nombreuses évacuations par le haut & par le bas, d'inquiétudes considérables dans les parties voisines du cœur, & de froid dans les extrémités; mais lorsque la fievre Ardente à laquelle on a donné après les anciens le nom de fievre synoque Bilieuse ou putride, & qui est très-fréquente dans nos païs, attaque un sujet qui a beaucoup de sang, la saignée est très-utile & très-nécessaire; mais on doit la proportionner aux forces du malade & à la grandeur des vaisseaux; car elle diminue non-seulement la violence de la fievre & des

ſymptômes, mais elle donne encore lieu d'eſperer en peu de tems la guériſon du malade. Au contraire l'expérience nous apprend que les femmes principalement, & les perſonnes qui ont beaucoup de ſang, ſont plus dangereuſement attaquées de cette fievre lorſqu'elles n'ont pas ſoin de ſe faire ſaigner dès le commencement. Car la nature tente d'elle-même l'excrétion du ſang ſuperflu par les narines, & ſi elle ne ſe fait point dans un tems critique & convenable, & que l'évacuation ne ſoit pas ſuffiſante, il ſe fait un amas de ſang dans les vaiſſeaux du cerveau, qui cauſe une phreneſie très-dangereuſe, ou une inflammation de ſes membranes.

II. Après la ſaignée on doit faire tout ſon poſſible pour diſſiper la chaleur violente qui eſt répanduë par tout le corps, la ſoif exceſſive & la ſechereſſe du goſier, par le moïen des remedes qui ſuſpendent & qui tempérent l'agitation des parties ſulphureuſes, qui relâchent les ſpaſmes des fibres, qui délaient les humeurs qui s'arrêtent dans les petits vaiſſeaux, qui les rendent fluides, & levent les obſtructions, afin que leur paſſage par les lieux & les vaiſſeaux convenables

bles soit plus libre. Les anciens recommandent pour cet effet l'eau froide ; & Hippocrate (*a*) ordonne de donner dans la fievre Ardente, peu & souvent des boissons très-froides. Aretæus (*b*) dit, *que s'il y a vomissement bilieux, tension, dégoût, inquiétudes, & abbatement des forces, on doit donner au malade pour lui resserrer le ventre deux ou trois verres d'eau froide, parce qu'elle s'échauffe aisément dans l'estomac.* Galien (*c*) recommande extrêmement outre la saignée les boissons froides ; parce, ajoute-t-il, *qu'elles appaisent la fievre, & qu'elles fortifient la nature, qui chasse ensuite par le bas ventre, & par la sueur, ce qu'il y a de nuisible dans le corps.* Celse (*d*) est du même sentiment.

(*a*) Hippoc. *de affect.* §. 2.

(*b*) *Si biliosus vomitus & distensio adest, fastidium, anxietas, virium labefactatio, tunc frigidæ aquæ ciathi duo vel tres propinandi sunt ad ventris adstrictionem ; facile enim frigida in ventre concalescit.* Aræteus. *lib. II. cap. IV.*

(*c*) *Quia extinguit febrem & naturam robustam reddit, ut deinceps per alvum & sudorem expellat quæ noxia sunt.* Galenus *Meth. Med. lib. IX. cap. V.*

(*d*) *Si in summo incremento est morbus ardens, utique non ante diem quartum, magna siti accedente, frigida aqua præstanda est, & ad satietatem danda, quæ pro medicamento*

Si la fiere Ardente, dit-il, *est extrêmement violente, & que la soif soit proportionnée, on doit faire prendre aux malades, mais non point avant le quatriéme jour, une grande quantité d'eau froide jusqu'à les en lasser; elle leur servira de remede, après quoi on aura soin de les bien couvrir & de les faire dormir. Il arrive qu'après une soif & une imsomnie de longue durée, après avoir beaucoup bû, & après que la chaleur a diminué, le sommeil vient qui cause une sueur abondante, qui est d'un très-grand secours au malade.* Il ajoute cependant les précautions suivantes. *On doit user seulement de ce remede pour ceux qui, à l'exception de l'ardeur, ne ressentent aucune douleur, qui n'ont aucun gonflement des hypochondres, qui n'ont rien dans les poulmons ni dans le gosier qui les empêche de s'en*

utuntur. Ubi factum est multa veste operiendus, & collocandus ut dormiat. Fereque post longam sitim & vigiliam, post multam satietatem, post infractum calorem, plenus somnus venit, per quem ingens sudor effunditur, idque præsentissimum auxilium est. . . . sed in his tantum in quibus præter ardorem nulli dolores, nullus præcordiorum tumor, nihil prohibens vel in pulmone vel in faucibus, non ulcus, non defectio, non alvi profluvium fuit. Si quis vero in hujusmodi febre leviter tussit, is neque vehementer sitire debet, neque aquam frigidam bibere. Cels. *lib. III. cap.* 7.

servir, qui n'ont aucune ulcére, aucune défaillance, ni aucun flux de ventre; mais si quelqu'un dans cette fievre a une petite toux, il ne doit point être si alteré, & doit s'abstenir de l'eau froide. Voici ce que dit Alpinus (*a*). *Tous les Médecins ont coutume de donner dans les fievres continentes extrêmement chaudes à leurs malades une grande quantité d'eau froide, parce qu'elle concentre la chaleur naturelle, & qu'elle fait cesser sur le champ la soif & la chaleur: elle fortifie le corps, l'eau se digere, & pour l'ordinaire elle cause des sueurs abondantes, quelquefois elle produit un vomissement de bile, elle chasse par le bas-ventre une grande quantité d'humeurs, & elle rend l'urine abondante. C'est une chose mer-*

(*a*) *In continentibus febribus vehementer æstuosis Medici omnes largum potum algidæ aquæ exhibere suescunt, quia calorem nativum concentrat ut statim inde sitis & calor cesset; roboratur inde totum corpus, & aqua epota digeritur, & plerumque largissimos sudores frigidæ aquæ potus suscitat, nonnunquam vomitus biliosi fiunt, & aliquando per alvum copiosi humores profluunt, & urinam copiosam excitat. Mirabile est quomodo tale præsidium has febres expugnet, nam excretionibus quas aqua suscitat hæ febres finiuntur.* Alpin. *Med. Method. lib. II.*

veilleuse, dit-il en finissant, *de voir de quelle maniere ce remede détruit ces fievres; car elles cessent par les excrétions que l'eau occasionne.* Le même Auteur (*a*) prétend que les Egyptiens l'ont fait servir au même usage, & qu'ils l'ont mise au rang de leurs secrets. Voici ses propres paroles. *Quelques-uns regardent comme un secret de guérir les fievres Synoques & Ardentes, en faisant boire à leurs malades une grande quantité d'eau de melon d'eau*; qui est une espece de concombre, *pourvû qu'ils n'usent pendant plusieurs jours d'aucune autre chose, soit en boisson ou autres nourritures. D'autres font boire à ceux qui sont attaqués de la fievre dans le tems de sa plus grande violence une grande quantité d'eau distilée de melon d'eau, de concombre, & de melon abdellavi, qu'ils*

(*a*) *Aliqui pro secreto habent Synochas & Ardentes febres multam aquam anguriæ el navi vocatæ, ægrotis propinantes sanare, si modo febricitantes ea multis diebus in cibo ac potu sola utantur. Alii aquam stillatitium ex anguria, chateque cucumere, atque melone abdellavi, tempore vehementioris æstus largius, frigidamque potandam concedunt, qua epota ægrotos multis pannis contegentes, sudorem procurant, quo non paucos audio ibi sanatos fuisse.* Alpinus. *Med. Ægyp. lib. IV. c.* 15.

font boire froide, après quoi ils font ſuer les malades en les couvrant beaucoup, & j'a prens qu'ils en guériſſent un grand nombre par ce moïen.

III. La raiſon & l'experience nous apprennent que ce n'eſt point à tort que les anciens ont attribués de ſi grandes vertus à l'eau froide dans les fievres Ardentes. En effet à moins que le ventricule ou les autres parties internes ne ſoient déja attaquées d'une véritable inflammation, que les inquiétudes avec le froid des extrémités ne ſoient extrêmes, que le pouls ne ſoit reſſerré, & que le ſang ne ſoit en trop petite quantité, une eau d'une bonne qualité fait beaucoup de bien lorſqu'on en boit copieuſement, mais à petits coups, pourvû qu'elle ne ſoit point à la glace, car ſa fraîcheur émouſſe le mouvement trop bouillant des parties ſulphureuſes & éthérées qui ſont dans le ſang; elle reſſerre les fibres trop relâchés, & elle rend à celles qui ſont trop tenduës, le dégré d'élaſticite qui leur eſt néceſſaire. Car on ne doit point appréhender que le froid cauſe du dommage, parce que la liqueur froide qu'on boit à differentes repriſes venant à ſe répandre dans

le corps, tiédit par la chaleur interne ; or cette tiédeur humide eſt extrêmement utile pour relâcher les fibres que le ſpaſme a reſſerrées, & pour dégager les liqueurs qui s'arrêtent dans les petits vaiſſeaux, & pour leur donner leur fluidité ; ce qui rend l'urine & la ſueur plus abondantes, & lâche le ventre. Mais comme dans nos païs ſeptentrionnaux on a peine à trouver des eaux auſſi pures & auſſi légeres que celles dont nous venons de parler, il eſt néceſſaire de les corriger par la coction, & en les mêlant avec des choſes convenables. Hippocrate fait beaucoup de cas dans les fievres ardentes de l'eau où on a fait bouillir de l'orge ; & Aretæus recommande l'uſage du lait coupé avec de l'eau dans les fievres bilieuſes. Les boiſſons froides avantageuſes à nos habitans ſont les juleps d'eau de fontaine avec du ſuc de citron & du ſucre, les ptiſanes préparées avec la rapure de corne de cerf ou la racine de ſcorſonnere, où l'on mêle du ſyrop de ſuc de citron, du julep de roſes ou de l'eſprit de vitriol ; & l'eau panée. On peut mettre au même rang le petit lait doux, ou aigrelet caillé avec du jus de citron, auſſi-bien que

les eaux minérales tempérées, & entr'autres les aigrelettes de Selz, de Tonen-Steiner, & de Wildungen, qui ſont très-renommées à ce titre.

IV. Pour émouſſer enfin, & pour temperer, ſur-tout dans les fievres Ardentes bilieuſes, l'acrimonie acide & cauſtique des liqueurs bilieuſes qui ſéjournent dans le ventricule & le duodenum, il n'y a rien de meilleur parmi les remédes compoſés que la poudre du Marquis, & ſur-tout les poudres abſorbantes, dans leſquelles on fait très-bien entrer des terreux tendres, comme les pierres d'écreviſſes, la nacre de perles, les coquillages préparés, les cornes & les os préparés philoſophiquement, auſſi-bien que le criſtal de roche, dont Langius & Craton font un très-grand cas. Le nitre a auſſi beaucoup de vertu pour éteindre la chaleur, & pour appaiſer le mouvement intérieur; c'eſt pourquoi on aura ſoin de le mêler de tems en tems avec ces poudres. Mais il eſt néceſſaire de prendre ces poudres tempérantes dans une quantité ſuffiſante d'eau, fréquemment, & dans un tems convenable. On ſe ſert auſſi très-bien de délaïans & d'adouciſſans, tels que les

émulsions composées d'amandes, des quatre semences froides, & sur-tout de celles de courge, avec des eaux des fleurs qui ont en même tems une vertu parégorique, comme celles de sureau, de roses, de buglosse, de primevere, de tilleul, de muguets, & de cerises noires. On peut emploïer aussi pour cet effet les gelées de corne de cerf, le lait coupé avec l'eau, l'huile d'amandes douces, le petit lait doux, aussi-bien que les bouillons de poulets pilés & cuits dans un pot fermé. Ces remedes sont très-utiles pour empêcher l'inflammation des parties nerveuses & membraneuses qui survient dans ces maladies, pourvû qu'on les prenne comme il faut quant au tems & à la dose, & en observant quelques précautions dont nous allons parler.

PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS PRATIQUES.

I. C'Est une méthode très-sûre & très-excellente dans la cure de toutes les fievres aiguës, & sur-tout des Ardentes, & de celles qui sont causées par une inflammation, d'agir doucement

ment & avec précaution, & d'éviter avec soin tout ce qui s'éloigne de la modération, soit par rapport aux remedes, ou par rapport à la diéte & au régime. Celse nous donne la-dessus un conseil excellent. *On doit tenir le malade*, dit-il, *dans un appartement spacieux, afin qu'il puisse respirer un air pur; il ne faut point l'étouffer par trop de couvertures, mais il faut seulement le couvrir légerement. On peut aussi lui appliquer sur l'estomac des feuilles de vigne trempées dans l'eau froide, & il ne faut point lui laisser endurer trop long-tems la soif* (a). En effet une chaleur égale & modérée est beaucoup plus utile dans ces fievres pour corriger, détruire, & chasser hors du corps la matiere morbifique, que tout les remedes qu'on peut emploïer, quelque précieux qu'ils soient. Au contraire il n'y a rien de plus pernicieux que d'allumer par la chaleur de

(a) *Etiam amplo conclavi æger tenendus est, quo multum & purum aerem trahere possit, neque multis vestimentis strangulandus, sed admodum levibus tantum velandus est. Possunt etiam super stomachum poniii folia vitis, in aquam frigidam tincta; ac ne nimia siti vexandus est.* Cels. *lib.* III. *c.* 7.

l'appartement, & d'augmenter par le retranchement de la boiſſon, une chaleur exceſſive qui détruit les forces, qui empêche la ſécrétion & l'excrétion convenable de l' umeur vicieuſe qui eſt dans les ſucs vitaux, & qui conſume l'humidité néceſſaire pour faciliter le cours du ſang & des humeurs, pour dégager & pour ouvrir les petits vaiſſeaux qui ſont trop pleins. C'eſt ce qui fait que l'uſage fréquent des boiſſons chaudes, des infuſions en maniere de thé, n'eſt jamais utile dans ces fievres, & même eſt ſouvent nuiſible. Les choſes qui échauffent, qui mettent la maſſe du ſang en mouvement, & qui excitent la ſueur, cauſent encore un plus grand dommage. Ce n'eſt point ſans raiſon que Celſe dans le paſſage cité recommande de mettre le malade dans un appartement ſpacieux, & de lui faire reſpirer un air pur. Car comme c'eſt la ſubſtance la plus ſubtile & la plus élaſtique de l'air qui entretient la vertu ſyſtaltique, élaſtique, & vitale des vaiſſeaux, & la force des parties, un air rempli d'une grande quantité de particules humides & corrompues, & privé de ſon élaſticité, eſt nuiſi-

ble aux corps ſains & encore plus à ceux qui ſont malades. Je crois que ce qui fait que pluſieurs perſonnes du commun, dont le tempérament eſt d'ailleurs aſſez fort pour ſurmonter la maladie, meurent des fievres aiguës, c'eſt le peu d'étenduë des chambres qui ſont ſouvent trop baſſes,& trop échauffées,& dans leſquelles, ſur-tout lorſqu'il y a pluſieurs malades, l'air eſt mal-ſain, & rempli de mauvaiſes exhalaiſons que les malades reſpirent continuellement.

II. La nature eſt auſſi un excellent Médecin des fievres continuës ; on doit donc faire attention à ſes mouvemens avec beaucoup de ſoin. Ils ſe manifeſtent ſur-tout par le friſſon qui vient de la moëlle épiniere avec un ſentiment de froid, & qui ſurvient dans certains tems, principalement dans les jours impairs, au milieu du quatriéme, & les ſeptiéme, onziéme, & quatorziéme. Ce friſſon n'eſt autre choſe qu'une affection ſpaſmodique de tout le ſyſtême nerveux, par laquelle le ſang & les humeurs ſont pouſſés avec une eſpece de violence de la circonference du corps vers les parties intérieures, le cœur, le cerveau, & les grands vaiſſeaux, ce qui

fait que les extrémités se refroidissent; que les parties intérieures se remplissent d'une grande quantité de sang & se tendent; que le pouls se resserre; que la poitrine est fatiguée; & que le visage, aussi-bien que les vaisseaux de la tête, se gonflent. Si donc après ce frisson les liqueurs qui ont été poussées dans l'intérieur du corps viennent a être chassées vers la superficie avec un pareil effort, & par l'augmentation de la systole du cœur & des artéres, il arrive souvent que toute la violence de la maladie & de la cause morbifique est entierement détruite d'un seul coup par les sueurs abondantes qui surviennent par tout le corps, ou par un saignement de nez abondant. Lorsque le frisson se termine de cette maniere il est salutaire, & c'est avec raison qu'on lui donne le nom de critique; il rend le battement des artéres égal, il rétablit la circulation du sang, il répare les forces, & il procure le sommeil; mais lorsque la force systaltique du cœur & des vaisseaux n'est pas assez considerable pour repousser le sang vers la superficie du corps, le frisson est symptomatique & mauvais. Alors le corps ne recouvre plus sa chaleur, le pouls

n'eſt plus égal, le ſang ne coule point par les narines, ni la ſueur par les pores de tout le corps, mais ſeulement autour de la tête & du col, le corps & le courage ne ſe remettent point dans leur premier état, & le ſommeil ne revient point. Le ſang s'arrête au contraire au dedans dans les plus petits vaiſſeaux, & cauſe la phrénéſie & des convulſions dans le cerveau, dans le cœur & les poulmons des inquiétudes violentes, un embarras de la reſpiration, & un abbatement de forces qui va juſqu'à la défaillance, & qui cauſe pour l'ordinaire la mort le neuviéme jour. Ces eſpeces de friſſon ſurviennent auſſi quelquefois dans d'autres jours que les jours critiques; alors ils ſont ſymptomatiques, & préſagent un événement funeſte. Le Médecin doit donc faire beaucoup d'attention à ces mouvemens de la nature qui procurent la ſanté ou la mort; & c'eſt en cela que conſiſte le principal point de la cure, quant au pronoſtic & à l'uſage des remedes, auſſi-bien que le fondement de toute la Médecine pratique; ce qu'a bien ſçu le pere de la Médecine, Hippocrate, & ce que ſes plus fidéles interprétes, Mercurialis & Du-

ret ont eu ſoin de nous répéter; mais il y a peu de Médecins parmi nous qui faſſent uſage de leurs réflexions.

III. Lorſque la nature cauſe ces mouvemens extraordinaires le Médecin doit ſe tenir en repos, & ne rien entreprendre. Le malade ne doit même prendre aucune nourriture; il faut qu'il s'entretienne dans une chaleur égale & temperée. Si la nature n'a pas aſſez de force pour repouſſer le ſang & pour procurer les excretions, il faut l'aider par des remedes convenables, ſoit interieurement par des analeptiques & des diaphoretiques temperés, ſoit exterieurement par des derivatifs, & des réſolutifs; car il n'y a aucune occaſion où l'on doive profiter avec plus de ſoin des circonſtances favorables du tems dans l'emploi des remedes que dans les fievres aigues & dangereuſes.

IV. Lorſque le friſſon eſt ſuivi d'une cephalalgie plethorique, que l'eſprit commence à ſe troubler, & qu'il coule une petite quantité de ſang des narines, je me ſers avec ſuccès d'un epithême préparé avec du vinaigre, de l'eau roſe, du camphre diſſous dans l'eſprit de roſes, du nitre, & de l'huile de bois de Rho-

des, que j'applique tout froid, non-seulement sur les tempes, mais encore sur toute la terre rasée, ce qui est beaucoup mieux. Cet epithême a la vertu de rafraichir, de résoudre, & de résister à l'inflammation. Ce même remede, appliqué sur le ventre au moïen d'une compresse en plusieurs doubles, est excellent pour appaiser les inquiétudes, les agitations involontaires, & pour faciliter la transpiration. Un moïen qui est encore très-efficace pour empêcher la phrenesie, c'est d'ouvrir les veines qui sont dans les narines, soit par le moïen d'un instrument scarificatoire, ou par un brin de paille qu'on y introduira; on aura soin en même tems d'échauffer & de frotter les pieds & les cuisses, & de donner intérieurement au malade un mélange résolutif, diaphoretique & analeptique, avec quelques gouttes de vinaigre, l'eau de canelle, de roses, de chardon-bénit, la *mixtura simplex*, le cinnabre, les pierres d'écrevisses, & le bezoard mineral.

V. Je ne connois point de remede plus propre à appaiser la soif, & à humecter le gosier, que le petit lait doux, dont on prendra une mesure dans laquelle

on fera fondre une demi drachme de nitre purifié. Il appaiſe auſſi lorſqu'on le prend froid en petite quantité & à pluſieurs repriſes la chaleur extraordinaire. On aura ſoin auſſi de ſe laver de tems en tems la bouche avec de l'eau dans laquelle on aura fait diſſoudre une quantité ſuffiſante de rob de meures & de nitre ; elle peut auſſi ſervir de gargariſme. Je n'ai jamais approuvé l'uſage des injections avec une ſeringue, parce qu'elles augmentent par leur frottement violent la douleur & l'inflammation. Il n'y a rien de meilleur pour empêcher l'inflammation du goſier que d'avaler peu à peu un lohoc préparé avec une once de julep de roſes, quinze grains de nitre purifié & trois grains de camphre, qu'on fera diſſoudre dans une drachme d'huile d'amandes douces.

VI. Comme les purgatifs ſont dangereux dans les fievres Ardentes, comme la raiſon & l'expérience nous l'apprennent, qu'il eſt cependant à propos que le ventre ſoit toujours libre, on ſe ſervira pour cet effet de lavemens préparés avec du lait, du miel, & quelque peu de nitre. Lorſqu'on connoîtra par un ſediment de l'urine que la criſe & la

coction ſont déja faites, il eſt à propos de purger le malade par les purgatifs les plus doux, tels que ceux qui ſont préparés avec des tamarins, de la manne, de la rhubarbe, des raiſins, du tartre, afin de chaſſer les liqueurs vicieuſes qui ont été engendrées dans les premieres voies pendant la maladie, de peur qu'elles n'en occaſionnent une nouvelle.

VII. L'eau froide, à laquelle les anciens ont donné des ſi grandes louanges, eſt un remede très-efficace dans cette maladie; c'eſt pourquoi elle merite l'attention du Médecin. On a déja enſeigné fort au long ci-deſſus comment & en quelles occaſions on doit s'en ſervir. Il ſuffira d'avertir ici qu'on ne doit jamais en prendre beaucoup à la fois, mais peu à peu & à pluſieurs repriſes; qu'il ne faut jamais s'en ſervir au commencement de la maladie, mais ſeulement quelques jours après, ni dans le tems de l'accès, ou du redoublement, ni durant le friſſon, & pendant que le pouls eſt foible & intermittent, & à moins qu'on n'ait auparavant enlevé la plethore; mais ſeulement lorſque les extrémités ſont chaudes, que le pouls eſt égal, vite & grand.

VIII. Si la fievre eſt bilieuſe, & aigue, ce qui la rend extrêmement dangereuſe à cauſe de la grande quantité de liqueurs bilieuſes, âcres & corroſives, qui rongent les tuniques nerveuſes du ventricule & des inteſtins, il eſt beſoin d'un ſecours prompt & efficace. Il eſt à propos dans un pareil cas de donner au malade des poudres abſorbantes & temperantes avec des adouciſſans & des réſolutifs, ſouvent & en plus grande quantité qu'on ne le fait pour l'ordinaire. Je me ſers pour cet effet d'une poudre dont je me ſuis toujours bien trouvé, qui eſt compoſée de pierres d'écreviſſes, de nacre de perles, de corne de cerf préparée ſans feu, de criſtal de roche, ou du talc calciné, de chacune une drachme, & d'un ſcrupule de nitre, dont on prendra toutes les heures une drachme dans deux onces d'émulſion d'amandes douces, à laqu'elle on ajoutera deux drachmes d'huile d'amandes douces. Ma liqueur anodine minerale a beaucoup de vertu pour moderer les excretions bilieuſes qui ſont trop abondantes, ſur-tout ſi on a ſoin de la réduire en eſſence avec quelques gouttes d'huile de macis, & ſi on la prend dans un vehi-

cule leger, ou ſeulement dans l'eau froide. Car comme elle arrête la trop grande rapidité du mouvement ſyſtaltique ou periſtaltique des conduits biliaires, elle empêche que la liqueur bilieuſe ne ſe porte en trop grande quantité dans le duodenum; deſorte que les excretions deviennent moins abondantes. Je ſçai par pluſieurs exemples que ces remedes ont gueri en peu de tems la paſſion bilieuſe & dyſenterique, lorſqu'on les a pris de bonne heure, à propos, & en quantité ſuffiſante.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UN General d'armée âgé de plus de quarante ans, d'une complexion vive & ſanguine, qui vivoit ſplendidement, qui aimoit extrêmement la boiſſon, & qui ſe portoit fort bien, ſi ce n'eſt qu'il étoit ſujet au printems & en automne à des rhumatiſmes & à des fluxions catarrheuſes, aïant bu dans un repas pour le moins quatre meſures d'un vin de *Tokaie* violent, & étant retourné ſur le ſoir chez lui par un tems froid & plein de brouillards, paſſa la nuit

dans l'insomnie,& dans une grande agitation. Il ressentit le matin une chaleur violente, accompagnée d'un pouls grand & vite, de la cephalalgie, d'un abbatement de forces,de la soif,& d'une ardeur dans le gosier. Il but du thé, mais la douleur augmenta, & il fit des efforts pour vomir. Il prit une poudre absorbante & nitreuse, mais les symptomes continuerent. Il se fit aussi saigner au bras, mais ce remede ne lui fut d'aucun soulagement. On me fit appeller le quatriéme jour,& je le trouvai très-échauffé, & qui se plaignoit de la soif & d'une ardeur violente dans le ventricule. Je lui fis quitter aussi-tôt la biere spiritueuse dont on lui avoit fait boire jusqu'alors mal à propos une grande quantité, pour appaiser sa soif. Le malade y consentit, & demanda avec beaucoup d'instance de l'eau froide. Je ne voulus point permettre qu'on lui en donnât,mais je lui preparai un julep avec deux mesures d'eau de fontaine, une once de jus de citron, avec une pareille quantité de julep de roses, pour boire peu à peu, & j'ordonnai qu'il prît toutes les deux heures avec cette boisson une poudre composée de

nacre de perles, de coquillages, de nitre, & de pierres d'écreviſſes. Comme le malade étoit extrêmement alteré il avala tout le julep en quatre coups ; il prit auſſi trois fois la poudre ; il ſentit un rafraichiſſement interieur ; il repoſa plus tranquillement, & il ſua quelque peu. Il ordonna de lui préparer un autre julep, & dans l'eſpace de quelques heures il en but deux meſures à mon inſçu, ce qui lui cauſa une ſueur fort abondante, & des déjections frequentes ; le ſommeil revint, les ſymptomes ceſſérent, & il recouvra enfin la ſanté.

REFLEXIONS.

LEs anciens, & ſur-tout Galien, Aretæus, & Celſe, ont fort recommandé l'uſage de l'eau froide dans la fievre ſynoque & Ardente, & c'eſt ſur elle qu'ils ont fondé le ſalut du malade ; obſervant cependant de prendre garde de l'emploier lorſqu'il y a une inflammation interne, un ſquirre, ou une tumeur œdemateuſe. J'ai ſouvent éprouvé la vertu de ce remede dans les paſſions bilieuſes, & je m'en ſuis ſervi pour appaiſer la chaleur & l'acreté de la bile, & pour rétablir les forces qui étoient languiſ-

ſantes. Elle produiſit auſſi un très-grand effet dans le cas dont nous parlons, parce qu'elle excita la ſueur. La grande quantité de julep ne pouvoit point non plus être nuiſible, parce que le ſang étoit extrêmement agité, & échauffé par la grande quantité de vin d'Hongrie que le malade avoit bû. En effet il doit y avoir une certaine proportion entre la violence de la maladie & la vertu des remedes dont on ſe ſert, & on doit, ſuivant le conſeil d'Aretæus, oppoſer un ſecours prompt & efficace à cette fievre. Le témoignage de Riviere au ſujet de l'effet ſudorifique de l'eau merite ſur-tout d'être remarqué. Voici ce qu'il dit. *On doit obſerver que l'eſprit de ſoulphre, ou l'eſprit de vitriol, donné dans de l'eau a excité des ſueurs abondantes, & c'eſt ce que nous avons éprouvé pluſieurs fois, car nous avons vu pluſieurs fievres tierces gueries par le moïen de ce remede qu'on a donné aux malades dans le fort de l'accès, & pendant qu'ils étoient extrêmement alterés. Il cauſoit des ſueurs abondantes, qui non-ſeulement emportoient l'accès mais encore la maladie. On doit cependant proportionner la quantité d'eſprit à la quantité d'eau dont on ſe ſert, de peur qu'elle ne de-*

vienne trop acide (*a*). Au reſte comme l'eau froide auſſi-bien que les remedes rafraichiſſans ſont très-efficaces dans la fievre qui eſt cauſée par la violente agitation du ſang que le trop grand uſage des boiſſons ſpiritueuſes a occaſionnée, de même l'eau chaude eſt très ſalutaire dans celle qui ſurvient aux perſonnes ſanguines & bilieuſes, à cauſe de l'obſtruction des pores de la peau que la fraicheur & l'humidité de l'air a occaſionnée. J'ai vu ſouvent des perſonnes du commun attaquées de la fievre pour s'être expoſées à la pluie, & aux brouillards, pendant qu'elles vaquoient à leur travail, en être délivrées en peu de tems au moïen d'une décoction préparée avec de l'eau de chardon-benit & de ſcabieuſe, avec une pareille quantité de vin, qui

(*a*) *Obſervandum à ſpiritu ſulphuris, vel hujus loco ſpiritu vitrioli, cum aqua exhibito, ſudores copioſos fuiſſe provocatos; quod multis experimentis nobis innotuit, qui plures tertianas curatas vidimus eodem remedio, in ſummo acceſſionis æſtu & urgente ſiti exhibito; unde copioſi ſudores provocabantur, à quibus non ſolum paroxyſmus, ſed etiam totus morbus integre ſolvebatur. minuenda tamen eſt in minori aquæ quantitate ſpiritus quantitas, ne nimium aceſcat.* River. *Cent.* I. *obſ.* 19.

étant bue toute chaude excitoit la ſueur, & faiſoit ceſſer la maladie. Il n'eſt pas difficile de deviner la raiſon pourquoi l'eau froide eſt auſſi capable d'exciter la ſueur. Car en augmentant l'élaſticité des vaiſſeaux trop étendus elle leur rend leur force, & rétablit leur ton; & en appaiſant la trop grande chaleur elle empêche la coagulation de la ſéroſité & de la lymphe, qui eſt cauſée par le trop de chaleur, comme il arrive au blanc d'œuf. Or il eſt certain que les liqueurs tenaces venant à obſtruer les petits vaiſſeaux empêchent l'évacuation. D'ailleurs ce qui eſt froid tiedit lorſqu'il entre dans un corps extrêmemement échauffé, rend aux humeurs leur fluidité, & ramollit les parties ſéches & qui étoient privées de ſuc.

OBSERVATION II.

UNe femme âgée de trente-ſix ans, d'un temperament ſanguin & bilieux, & d'un naturel ſenſible, ſujette aux paſſions, d'un eſprit vif & penétrant, d'une complexion nerveuſe & robuſte, qui avoit bon appetit, & qui mangeoit beaucoup au ſouper, étoit attaquée

quée depuis long-tems de douleurs comprimentes & d'une enfture du ventricule, & de l'hypochondre droit, à cause de la constipation à la quelle elle étoit sujette, & des crudités qu'elle avoit engendrées ; le cours de ses ordinaires aussi n'étoit ni reglé, à cause de la foiblesse de l'uterus que les frequentes grossesses, qui se succedoient presque tous les ans, avoient occasionées. Pour remedier à ces incommodités elle emploïa beaucoup de remedes, & elle consulta un grand nombre de Medecins, qui ne purent point la soulager. Elle ne put jamais supporter l'usage des eaux médicinales à cause de la foiblesse & de l'atonie du ventricule ; elle supporta mieux le bain des eaux de Tœplic. Il arriva cependant qu'elle fut attaquée au milieu du printems, après une grande fraïeur & une violente colere d'une fievre extrêmement chaude, qui fut précédée d'un leger frisson qui lui donna une chaleur & une soif extrême & qui abbatit prodigieusement ses forces. Elle fit appeller d'abord le Médecin du lieu, qui ne voulut pas la saigner, quoi qu'elle ne l'eût pas été depuis six semaines. On me fit venir le cinquiéme jour & je lui trouvai le

pouls fort & très-agité, accompagné d'une chaleur insupportable, d'inquiétudes dans les parties voisines du cœur, d'agitations involontaires, de l'insomnie, & d'une douleur dans le dos. Je tâchai de remedier à ces symptomes par des potions délaïantes & rafraichissantes, des poudres absorbantes, nitreuses & diaphoretiques mêlées avec du suc de citron. Il lui survint pendant ce tems un flux de sang & de sérosité par le vagin, qui dura pendant vingt-cinq heures. Mais le septiéme jour elle fut saisie du frisson, d'un froid dans les extrêmités, son pouls devint vite & serré, son visage s'enfla, ses ieux devinrent étincelants, & elle tomba dans une espece de délire. Deux heures après la chaleur revint dans tout son corps, au moïen d'une potion dissolvante diaphoretique, composée avec l'eau de chardon-benit, de cerises noires, theriacale, le vinaigre distillé, l'antimoine diaphoretique, les pierres d'écrevisses, le cinnabre, & le syrop de suc de citron; son pouls augmenta, ses ieux devinrent moins étincelans, & il survint une sueur par tout son corps que je regardai comme avantageuse, & que j'eus soin d'entretenir par de

legers diaphoretiques, & par une infusion de thé. Les ſymptomes s'appaiſerent, & il paroiſſoit que la malade étoit hors de danger ; mais comme le ſommeil ne revenoit point, que la chaleur ne ceſſoit pas tout à fait, & qu'elle ne recouvroit pas ſes forces, je jugeai que la criſe n'étoit point ſuffiſante ni parfaite. Cette crainte n'étoit point mal fondée ; car au neuviéme jour, après un leger friſſon dans le dos, elle eut un nouvel accès de fievre, elle reſſentit de grandes inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, une chaleur violente, une agitation, une difficulté de reſpirer, deſorte qu'elle étoit dans des mouvemens continuels, & qu'elle changeoit de tems en tems de lit. Le lendemain le pourpre rouge parut accompagné du blanc & couvrit ſon col & toute ſa poitrine. J'y remediai par des remedes convenables. Le dixiéme jour elle eut une nouvelle évacuation de ſang aqueux par l'uterus, elle fut ſaiſie de tranchées, & elle rendit ſans le ſentir des excremens liquides & bilieux, qui indiquoient une inflammation violente & gangreneuſe dans les inteſtins, qui ſe manifeſtoit par des grouillemens dans le ventre

après qu'elle avoit bu. Le onziéme jour, après avoir été fatiguée d'insomnies continuelles, elle commença à extravaguer, le pouls devint convulsif, la respiration difficile, & elle mourut peu de tems après, à cause de l'épuisement de la force vitale & élastique du cœur & des vaisseaux, que la longue durée de la maladie avoit affoiblie, & de l'entier abbatement de la nature.

REFLEXIONS.

ON peut donner avec raison à cette fievre le nom de Synoque cacochymique, ou putride inflammatoire de tout le corps, causée par l'abondance d'un sang impur, fievre qui, lorsqu'elle vient à rencontrer les visceres dans une mauvaise disposition, comme l'étoient ici le ventricule & l'uterus, a pour l'ordinaire un évenement funeste. J'ai toujours desaprouvé, quoique je n'en témoignasse rien, de peur de perdre de réputation le premier Médecin, qu'il eût négligé au commencement la saignée dans un corps plethorique & cacochyme, dont le pouls étoit violent, dur, & plein, ce qui fit que la nature

essaïa de se délivrer elle-même de la quantité de sang qui l'accabloit par l'évacuation qu'elle suscita. Quoiqu'il parût quelques marques de crise le septieme jour, le défaut de sommeil, l'abbatement des forces, & la chaleur qui continuoit, témoignoient assez qu'elle étoit imparfaite, & qu'il y avoit encore dans le corps une matiere pernicieuse : c'est elle qui occasionna le pourpre. Car l'expérience nous apprend qu'elle survient pour l'ordinaire dans des jours critiques sur le déclin de la fievre continue, dans les corps impurs & cacochymes, & sur-tout dans ceux des femmes : alors il est pour l'ordinaire funeste, car comme la nature, ou la force élastique du cœur & des vaisseaux, n'a pas assez de force pour la surmonter & pour la chasser, parce qu'elle est déja extrêmement affoiblie par la violence de la maladie, il se forme de nouveau dans les plus petits vaisseaux des stases inflammatoires qui causent enfin la mort. Ces inflammations incurables se fixérent dans notre malade autour de l'uterus & des intestins, & se manifestérent assez par les déjections aqueuses involontaires, accompagnées de tran-

chées qui étoient causées par la séparation des parties sereuses du sang qui s'étoit coagulé, & qui croupissoit dans le corps.

OBSERVATION III.

UN Officier âgé de plus de cinquante ans, d'un temperament sanguin, cholerique & vigoureux, plein de sang, qui aimoit la bonne chere & qui faisoit un plus grand usage de vin que de biere, fort sujet aux passions & sur-tout à la colere, qui n'étoit point marié mais qui ne se privoit pas pour cela des plaisirs de l'amour, s'étant mis en colere dans le tems qu'il étoit ivre & aïant eu ensuite commerce avec sa maitresse fut sur le champ attaqué d'une fievre Ardente très-violente. Elle commença par un tremblement dans les jointures, accompagné d'une grande inquiétude dans les parties voisines du cœur, d'une chaleur excessive dans la poitrine, du mal de tête, de l'assoupissement, & d'un dérangement d'esprit. Il se plaignoit aussi d'une douleur dans le côté droit, & le quatriéme jour la toux lui fit cracher du sang mêlé avec de la pituite. On eut

ſoin de le faire ſaigner au commencement, mais comme il ne ſe trouva point ſoulagé on me fit appeller. Lorſque j'arrivai le malade étoit tantôt dans l'impatience, & dans une agitation continuelle, & tantôt accablé de l'aſſoupiſſement & dans l'engourdiſſement. Il étoit extrêmement alteré, ſon ventre étoit conſtipé, la chaleur violente, & ſon urine legere & enflammée. Après avoir ſoigneuſement examiné toutes choſes, je ſoupçonnai une inflammation dans le ventricule & dans les poulmons, & je ne crus jamais que le malade échapât de cette maladie. C'eſt pourquoi je fis tout mon poſſible pour appaiſer cette chaleur inflammatoire. J'emploïai pour cet effet un lavement laxatif & émollient, préparé avec du petit lait, du miel, & l'huile d'amandes douces avec un peu de nitre, dont je lui faiſois quelquefois donner douze onces, moins dans le deſſein de l'évacuer, que dans celui d'humecter & de relâcher les tuniques des inteſtins; car les lavemens qui ne ſont point aiguiſés ſont comme une eſpece de bain interne, lorſqu'on en uſe pluſieurs fois, & qu'on les garde long-tems. Comme le malade avoit une grande

aversion pour les poudres, de quelque espece qu'elles fussent, je lui ordonnai une émulsion composée d'une mesure d'une décoction de corne de cerf, d'amandes douces une once & demie, des quatre sémences froides majeures de chacune deux drachmes, à laquelle j'ajoutai deux onces d'eau de cerises noires & pareille quantité d'eau de roses, nacre de perle & nitre purifié, de chacun une drachme, julep de roses une once. Il la but dans l'espace de quelques heures, & il étoit si alteré qu'il prit outre cela dans l'espace de vingt-quatre heures & pendant quelques jours, pour le moins sept mesures d'une ptisanne d'orge, de rapure de corne de cerf & de scorsonnere. Je lui donnai aussi de tems en tems du gruau d'avoine avec quelques cuillerées d'huile d'amandes douces. Je lui fis oindre la poitrine & le ventre avec un liniment composé d'une once d'huiles d'amandes douces, d'une drachme de camphre, & de demi-drachme d'extrait de castoreum liquide. Ces remedes éteignirent la chaleur; le septiéme jour l'urine devint trouble & elle lâcha un sédiment. Le neuviéme jour il fut attaqué d'une diarrhée qui le fit aller

dans

dans l'eſpace de vingt-quatre heures plus de dix fois à la ſelle avec quelques petites tranchées. Elle dura quatre jours, & il ne prit autre choſe pendant ce tems-là que des bouillons fortifians de viande avec tant ſoit peu de vin; mais la fievre ceſſa heureuſement, après quoi le malade recouvra la force & la ſanté.

REFLEXIONS.

Un tempérament fort & robuſte produit ſouvent des miracles, ou des effets tout à fait extraordinaires, lorſqu'on l'aide par des ſecours convenables. C'eſt ce qui fait que je ne perds pas aiſément eſpérance, même dans les fievres dangereuſes & inflammatoires, lorſque les malades ſont extrêmement altérés & qu'ils boivent copieuſement des liqueurs convenables. Car elles ont la vertu de guérir les fievres qui ſont accompagnées d'une grande ardeur, elles délaient les humeurs épaiſſies qui obſtruent les vaiſſeaux, qui augmentent la chaleur, & qui empêchent la tranſpiration intérieure & extérieure. Elles amolliſſent auſſi les fibres qui ſont trop ſéches & trop roi-

des, & par ce moien elles calment la fievre, & elles diſpoſent le corps à l'excrétion. Il eſt cependant néceſſaire que le Médecin emploie ces remedes avec précaution, quelque doux & quelqu'innocens qu'ils ſoient, de peur qu'en ſe ſervant mal à propos des boiſſons rafraichiſſantes il ne matte trop la fievre dont la nature ſe ſert pour détruire par l'augmentation du mouvement du ſang les obſtructions & les ſtaſes des liqueurs viſqueuſes. Car dans les fievres moins ardentes, & dans les corps phlegmatiques, les délaïans ſont plus nuiſibles qu'utiles lorſqu'on les donne en trôp grande quantité. Mais lorſque la chaleur eſt violente dans les corps ſanguins & bilieux, & que la maſſe du ſang eſt remplie d'une grande quantité de parties ſulphureuſes, les liquides bus en grande quantité ſont un remede excellent, pourvû que le ventricule puiſſe les digerer; car à moins qu'on n'appaiſe la violence de la chaleur, elle détruit les forces en peu de tems, & venant à épaiſſir & à coaguler les humeurs lymphatiques, elle cauſe la gangrene dans les parties internes.

OBSERVATION IV.

UNe femme d'une compléxion délicate, & d'un ſentiment exquis, qui étoit entrée depuis peu dans ſa vingt-quatriéme année, fut à Carles-Bade pour y prendre les eaux, mais s'étant miſe en colere le troiſiéme jour, & aïant mangé à ſon dîner une grande quantité de ceriſes & de fraiſes, elle fut attaquée d'une cholera-morbus. En effet elle vomit,& fut dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit plus de vingt fois à la ſelle, aiant de plus une grande chaleur, des inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, un froid dans les extrémités, & une grande agitation. On me fit appeller, & je lui ordonnai de boire du lait tiéde coupé d'une pareille quantité de bouillon de poulet, de prendre toutes les deux heures environ une drachme d'une poudre compoſée d'une égale quantité de corne de cerf préparée ſans feu, de pierres d'écreviſſes, & de poudre du Marquis, & je lui fit oindre tout le ventre avec un liniment compoſé de trois parties d'huile d'amandes douces, d'une partie d'huile de men-

the, & d'une demi partie d'huile de macis diſtillée, en appliquant par deſſus une compreſſe en double bien chaude. Ces remedes firent ceſſer les inquiétudes & les tranchées, & diminuerent l'évacuation par le haut & par le bas, & après avoir ajoûté de l'écorce de caſcarille aux poudres précédentes, la malade recouvra la ſanté au bout de trois jours.

REFLEXIONS.

IL n'y a rien de plus pernicieux que la colere lorſque l'eſtomac eſt rempli d'alimens ſujets à fermenter; car elle jette ſur le champ les tuniques de l'eſtomac & les inteſtins dans des contractions ſpaſmodiques, & elle eſt cauſe que les humeurs qui y ſont y reſtent trop long-tems, & acquierent ſouvent par une eſpece de fermentation réciproque, que ce retardement occaſionne, une qualité vénéneuſe. Tous ces accidens ſont encore plus nuiſibles lorſqu'on uſe d'eaux minérales, qui affoibliſſent toujours le ventricule & ſa force ſyſtaltique, ce qui fait que les crudités & les liqueurs d'une mauvaiſe

qualité s'y amaſſent & s'y arrêtent plus aiſément. Cette violente paſſion qui étoit cauſée par la trop grande âcreté des humeurs, qu'on pouvoit connoître à la couleur verdâtre des matieres que la malade rendoit par la bouche demandoit un remede prompt & efficace. C'eſt pourquoi je lui fis donner ſouvent, & en grande quantité, des correctifs & des adouciſſans, & quoique la grande quantité de lait qu'elle prit dans le commencement occaſionnât un vomiſſement d'une matiere caſéeuſe, qui indiquoit de l'acide dans les premieres voies; je ne laiſſai pas de continuer ce remede, d'où il arriva que les matieres qu'elle vomit ne furent plus d'une couleur verdâtre, ni coagulées, mais liquides & mêlées de bile & de mucoſité.

OBSERVATION V.

L'Année 1684. que j'exerçois la Médecine à Minden en Weſtphalie, un Colonel fut attaqué pendant un été fort ſec & extrêmement chaud, d'une fievre bilieuſe. Il étoit fatigué d'inquiétudes violentes, d'agitations, d'une chaleur interne, & de déjections fréquentes qui

abbatirent tellement ſes forces qu'il tomboit quelquefois preſque en défaillance. Ce fut inutilement qu'on emploïa les poudres terreuſes abſorbantes avec une petite doſe de thériaque céleſte, le diaſcordium de Fracaſtor, les émulſions faites de gruau d'avoine avec des amandes, auſſi-bien que les linimens extérieurs ſpiritueux. Au contraire le troiſiéme jour la violence des excrétions & l'épuiſement des forces furent ſi grands qu'elles mirent le malade à deux doigts de la mort. Il demanda de l'eau froide pour appaiſer la chaleur violente qu'il reſſentoit au-dedans de ſon corps, mais je ne voulus point permettre qu'on lui en donnât, & je lui conſeillai de boire une décoction tiéde d'orge avec de la rapure de corne de cerf. Je quittai le malade, & le peu d'effet qu'avoient produit juſqu'alors les remedes me faiſoient deſeſperer de ſa guériſon. Mais étant revenu quelques heures après j'apperçus qu'il étoit ſurvenu pendant mon abſence un changement ſubit & incroïable : car il ne reſſentoit plus aucune douleur, ni une ſi grande foibleſſe, ni une chaleur auſſi violente, & ſon pouls étoit plus plein & moins

agité. Le malade voïant mon étonnement me dit & m'avoüa tout naturellement que ne pouvant plus resister à la soif violente qui le tourmentoit, il avoit demandé à son domestique un grand verre d'eau froide, qu'il l'avoit buë, sans se mettre en peine si elle lui feroit du mal ou du bien, qu'il en avoit avalé un autre demi-heure après, & qu'il avoit bû ainsi une mesure d'eau; qu'il avoit senti sur le champ renaître ses forces, que son estomac s'étoit comme resserré, que la chaleur avoit diminué, que les déjections étoient moins fréquentes, & que sa peau qui étoit auparavant seche & aride étoit devenuë humide. Il ne se trouva point mal dans la suite de cet essai; car après avoir pris des boüillons fortifians de viande avec du macis, il recouvra ses forces & la santé en peu de tems, contre l'opinion de tout le monde.

REFLEXIONS.

Une chose qui mérite d'être remarquée dans cette observation, c'est que les remédes qui émoussent l'âcreté des humeurs qui est la principale cau-

se des fievres bilieuses, ne furent d'aucun secours au malade, & qu'il ne fut guéri que par le moïen de l'eau froide. Pour moi je mets les boissons froides au nombre des fortifians qui sont propres non pas tant à corriger le vice de la matiere, que celui des mouvemens. En effet le froid rétablit le ton des parties que la violence de la chaleur, & l'abondance des déjections a détruit, en resserrant & en bandant les fibres; c'est ce qui fait qu'il rétablit la faculté motrice tonique en quoi consistent les forces. Ce qui prouve que l'effet du froid est d'augmenter l'élasticité des fibres, c'est que si on coupe le cœur d'une carpe vivante & qu'on le jette dans l'eau chaude, la systole cesse sur le champ, & qu'il commence à remuer de nouveau si on le jette dans l'eau froide. On sçait aussi que lorsque le vent est au midi, que le tems est chaud & humide, & dure longtems dans cet état, on éprouve une grande foiblesse & un grand épuisement de forces, au lieu que si les vents d'Orient viennent à souffler, & que l'air devienne plus froid & plus serein, les forces renaissent pour toutes les fonctions du corps. Mais comme tous

les fortifians, par exemple, les remedes préparés avec l'acier & le quinquina, ne doivent être emploïés qu'avec de grandes précautionss, & qu'après avoir auparavant corrigé la mauvaise disposition de la matiere, tant par rapport à sa qualité, que par rapport à sa quantité, élargi les conduits, & seulement dans les derniers jours de la maladie; il est certain qu'on doit observer la même précaution à l'égard des boissons froides. Ce remede est un remede énergique; on ne doit pas s'imaginer que parce qu'il fait du bien à l'un, il en fasse autant à l'autre. Car tout l'art de traiter les maladies consiste à sçavoir parfaitement distinguer non-seulement leurs differentes especes, aussi-bien que les causes qui les ont produites; mais encore la nature des sujets, du tems, & des circonstances; que s'il arrive que la maladie ait un heureux succès, quoiqu'on ait négligé ces observations, on doit plutôt l'attribuer au hazard qu'aux connoissances du Médecin.



OBSERVATION VI.

Une femme âgée de plus de trente ans, d'un tempérament robuste & bilieux, d'un esprit impatient & qui faisoit un plus grand usage du vin que de la bierre dans ses repas, fut attaquée au milieu du mois de may d'une fievre Ardente exquise. Son Médecin lui donna de tems en tems dans l'espace de quelques heures une teinture bézoardique. Ce remede ne fit qu'augmenter les douleurs, l'inquiétude, les agitations, la chaleur, l'insomnie, le babil, la constipation ; elle ressentit aussi des tranchées, & elle n'avaloit qu'avec beaucoup de peine. Le quatriéme jour elle eut un écoulement de sang par l'uterus. Cependant les symptômes ne diminuerent point, au contraire elle tomba dans un léger délire après avoir bu un grand verre de vin à l'insçu du Médecin. La violence des symptômes étoit toujours beaucoup plus grande le matin que le soir. Le septiéme jour elle fut saisie du froid & du frisson, & on crut qu'elle alloit mourir à cause du dérangement de l'esprit & de la respiration vîte & essouf-

flée qu'on lui remarqua. Cependant elle revint à elle au bout de quelques heures ; elle commença à ſuer, & il parut ſur la peau & ſur-tout dans le dos des taches rouges qu'on crut être pétéchiales. Je fus alors appellé, & comme elle étoit conſtipée depuis ſix jours, je lui fis donner un lavement, & je lui fis boire une potion qui m'eſt familiere composée d'eau diſtilée avec du vinaigre, des pierres d'écreviſſes, de la *mixtura ſimplex*. Vers le quatorziéme jour les ſymptômes diminuerent peu à peu, & tout paroiſſoit ſe remettre dans ſon état naturel, mais cette fievre aiguë & continuë ſe changea tout d'un coup en tierce intermittente dont le caractére étoit bien marqué, & qui étoit accompagnée des ſymptômes ordinaires ; mais après le quatriéme accès elle ceſſa au moïen d'une poudre fébrifuge, & par le ſoin qu'on eut d'évacuer les premieres voies avec une décoction de manne & de tamarin. L'année ſuivante elle fut attaquée des mêmes ſymptômes dans le même tems ; on la ſaigna au commencement, on lui fit prendre des potions délaïantes & des poudres ſalines & nitreuſes avec des

légers laxatifs , & elle fut beaucoup moins malade ; vers le quatriéme jour la fievre se changea en intermittente que l'on guérit en peu de tems, & de la même maniere qu'on vient de le dire.

REFLEXIONS.

ON doit condamner avec raison la faute que fit le Médecin de ne point saigner cette femme qui étoit d'un tempérament pléthorique, & accoutumée au vin. On doit aussi blamer la mauvaise coutume qu'on a de donner dès les premiers jours aux malades des essences bézoardiques & aléxipharmaques en très-grande quantité, pour chasser comme on se l'imagine faussement, la malignité qui est dans le cœur. Cette erreur pour être commune n'en est pas moins pernicieuse. Car lorsque le sang est trop abondant ces remedes augmentent davantage l'inflammation, & rendent la fievre plus violente & de plus longue durée. Bien plus, si le ventre est long-tems constipé, ils causent une trop grande dissolution dans le sang, & ils occasionnent des exanthêmes. Je suis persuadé que cette fievre étoit tierce dans son

commencement, & qu'elle ne ſe changea en Ardente continue qu'à cauſe qu'on négligea la ſaignée, & qu'on emploia des remedes bézoardiques ; mais enfin venant à diminuer le quatorziéme jour, elle reprit ſon caractere, car la fievre continuë ſe change ſouvent en intermittente dans ſon premier periode, & cela n'arriva dans celle-ci qu'au troiſiéme par la faute du Médecin & de la malade qui ſe plût à boire du vin, même pendant la maladie. Une choſe qui mérite d'être remarquée, c'eſt que les accès de la fievre tierce ne durerent pas long-tems, parce que le corps avoit été aſſez purgé par la premiere maladie des liqueurs corrompuës qu'il contenoit.

OBSERVATION VII.

Un vieillard qui avoit paſſé ſoixante & dix ans, d'une complexion maigre, qui n'avoit jamais été ſaigné, & qui n'avoit jamais été attaqué de maladies conſidérables, n'étant quelquefois ſujet au printems & dans l'automne qu'au rhûme & à une toux humide, fut attaqué dans le mois de février, que les fievres Synoques catar-

rheuſes étoient fréquentes, d'une fievre violente accompagnée d'un pouls plein, dur & agité, d'une ſoif violente, & de l'inſomnie. Le Médecin qu'on fit appeller crut que c'étoit le maraſme des vieillards, c'eſt pourquoi il ne le fit point ſaigner, mais il lui donna pour exciter la ſueur une teinture bézoardique & la *mixtura ſimplex*. Il lui conſeilla de boire une décoction composée de deux onces de ſalſepareille, d'une once de ſquine, de ſcorſonnere, de chicorée, de régliſſe & d'écorce de canelle, de demi-once d'écorce de citron; & pour adoucir le goſier il lui fit préparer un lohoc de mucilage de pepins de coings avec du ſyrop de violettes. Mais ces remedes furent inutiles, & la maladie augmenta tous les jours. On me fit appeller le onziéme jour. Je trouvai le malade ſans force, extrêmement échauffé, ayant la langue ſeche, gerſée, noire, & le viſage preſque hippocratique, & qui ſe plaignoit outre cela de tranchées & du flux de ventre. Je dis ſur le champ à ceux qui étoient préſens qu'il étoit impoſſible d'éteindre la chaleur qui brûloit le malade intérieurement, & qu'il mourroit dans peu, &

en effet, c'eſt ce qui arriva le treiziéme jour.

REFLEXIONS.

CEtte fievre étoit Ardente, & la chaleur, la ſoif violente, la ſécheresse de la langue & l'inſomnie faiſoient qu'on ne pouvoit s'y méprendre. Cette fievre eſt ordinairement funeſte aux vieillards, mais elle eſt entierement différente du maraſme qui les attaque, lequel eſt une eſpece de fievre hectique qui eſt accompagnée d'une chaleur plus douce, qui dure plus long-tems & qui ne cauſe pas la mort au bout de quatorze jours. Le Médecin eut tort de ne point ordonner la ſaignée, & de ne pas donner ſur le champ au malade des délaïans & des humectans avec de légers diaphorétiques & nitreux; il eut pû aiſément par ce moïen lever les obſtructions des petits vaiſſeaux que l'épaiſſeur du ſang ordinaire dans la vieilleſſe avoit cauſée, & qui occaſionnerent l'inflammation. On doit outre cela remarquer que la noirceur de la langue dans la fievre Ardente preſage pour l'ordinaire une inflammation dans

les parties internes, & qui ſurvint dans les inteſtins de notre malade. Car les fievres Ardentes dont les vieillards ſont attaqués ne cauſent pas aiſément une inflammation dans les meninges, mais bien dans les inteſtins. L'inſpection de la langue eſt abſolument néceſſaire dans ces fievres, & Hippocrate la recommande beaucoup (*a*), & ce qu'il dit convient parfaitement au cas dont nous parlons. *La langue qui eſt tant ſoit peu rude dans le commencement des maladies, mais qui conſerve ſa couleur, & qui devient plus raboteuſe les jours ſuivans, livide & gerſée, eſt un ſigne mortel. Mais il l'eſt encore plus lorſqu'elle eſt noire & ſale.*

OBSERVATION VIII.

UNe femme d'environ trente ans, d'un tempérament bilieux, vif & ſenſible, qui avoit beaucoup de ſang, & qui vivoit à la campagne, s'étant miſe en colere après avoir mangé beau-

(*a*) *Lingua quæ initiis morborum rigidiuſcula eſt, ſed in colore manet, labentibus inde diebus exaſperatur, liveſcit, & ſic hiulca, mortifera; ac certe calamitoſiſſima eſt nigra & virulenta.* Hipp. *Coac. cap. VII.*

coup

coup de mauvais alimens, & s'étant refroidie pendant la nuit, fut attaquée d'une fievre bilieuse. La chaleur, les inquiétudes, la cardialgie, & la soif étoient violentes. Elle ressentoit un froid dans les extrémités, elle étoit dans l'agitation, elle vomissoit une grande quantité de matiere verdâtre, & rendoit par le bas beaucoup de matiere liquide & bilieuse. Ces symptômes devenoient moins violens, la peau commençoit à s'échauffer & à se couvrir d'une légere moiteur; la malade étoit cependant extrêmement foible, son pouls étoit languissant & vîte, & elle vomissoit tout ce qu'elle prenoit. Le troisiéme jour tous ces symptômes revinrent avec la même violence, & furent précédés d'un léger frisson. Le Médecin lui avoit donné une poudre de pierres d'écrevisses, de tartre vitriolé & du nitre; mais comme elle sentit après en avoir usé de plus grandes incommodités dans les premieres voies, elle me fit appeller après le troisiéme accès. Je la trouvai extrêmement foible, & qui se plaignoit qu'elle ne pouvoit point garder ni les remedes ni les alimens qu'elle prenoit. Après avoir soigneusement exa-

miné la nature & la cause de la maladie, je jugeai à propos d'appaiser le vomissement qui etoit toujours verdâtre, en remediant au mouvement violent, spasmodique & convulsif, non seulement du ventricule, mais encore des conduits biliaires ; c'est pourquoi je lui donnai de trois en trois heures dix gouttes de ma liqueur anodine minerale dans demi-once d'eau de fleurs de tilleul froide. Apres avoir calmé par ce moïen le renversement du ventricule, je lui donnai une émulsion & une ptisanne qu'elle garda. Trois jours après les symptômes revinrent avec les déjections, mais ils furent beaucoup moins violens. Je continuai à me servir de délaïans, d'adoucissans, de poudres absorbantes légérement nitreuses, & de ma liqueur anodine ; mais la fievre ne cessa pas tout à fait, ce qui fit qu'après le neuviéme accès je me servis d'un électuaire fébrifuge composé d'écorce de quinquina, de fleurs de camomille, de rob de sureau, & de syrop de suc de citron. Le Médecin qu'elle avoit consulté avant moi lui conseilla sécretement de ne point user de ce remede, car il étoit du nombre de ceux qui appréhendent

mal à propos le quinquina, cependant la fievre cessa heureusement, & la malade recouvra la santé.

REFLEXIONS.

On peut regarder avec raison cette fievre comme une fievre bilieuse, & même comme tierce continuë. Le principal soin du Médecin dans sa cure doit être d'émousser & d'adoucir les humeurs âcres & caustiques qui séjournent dans les premieres voies, & d'appaiser le mouvement spasmodique convulsif des conduits biliaires & du ventricule qui fait couler continuellement la bile, afin d'arrêter par ce moïen le vomissement & les selles. Après quoi, pour calmer le mouvement fébrile, on peut se servir sans rien craindre de remédes specifiques.

On peut voir une exemple remarquable de cette maladie dans mes *Consultations de Médecine*, *Tom. II. Sect. IV. cas.* 198.



CHAPITRE TROISIÉME.

De la Fievre Stomachique inflammatoire.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *La fievre Stomachique inflammatoire est une des fievres inflammatoires particulieres.* II. *Sa définition.* III. *Ses signes.* IV. *Ses differences.* V. *Ses causes prochaines.* VI. *Ses causes antécédentes.* VII. *Ses causes occasionnelles.* VIII. *Elle a divers degrés de violence.* IX. *Signe d'un événement funeste.* CURE. I. *Indications curatives.* II. *Il faut adoucir l'acrimonie bilieuse, & celle des caustiques ;* III. *dissiper la matiere exanthématique contagieuse ;* IV. *emploïer des remedes extérieurs.* PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES. I. *La saignée ne fait pas de bien.* II. *L'usage des anodins n'est pas sûr.* III. *Ce qui est froid & iritant est nuisible.* IV. *Ce qu'il faut faire après la colere.* HISTOIRES

DE MALADIES. OBSERVATION I. *Inflammation mortelle de l'estomac causée par un vomissement pris après un accès de colére.* OBSERVATION II. *Inflammation du ventricule causée par le verre d'antimoine.* OBSERVATION III. *Inflammation imminente de l'estomac causée par l'arsenic, détournée.* OBSERVATION IV. *Inflammation de l'estomac causée par une boisson froide & un vomitif.* OBSERVATION V. *Inflammation du ventricule mortelle le dixiéme jour.* OBSERVATION VI. *Mort causée par un vomitif & un sel purgatif après un accès de colere.* OBSERVATION VII. *Inflammation de l'estomac, du duodenum, du poulmon droit, du diaphragme, suivie de la mort.*

I. IL y a des fievres ardentes & aiguës universelles, dans lesquelles le corps est également affecté d'une chaleur violente & d'une ardeur séche, à cause de la stase inflammatoire du sang dans les petits vaisseaux qui sont obstrués ou resserrés par le spasme. Telles sont les fievres synoques & ardentes dont nous avons donné l'histoire ci-dessus. Les particulieres sont celles qui naissent de l'in-

flammation de certaines parties, & surtout de celles qui sont internes, & les plus sensibles, qui causent une douleur & une ardeur interne violente, avec chaleur & lesion des fonctions vitales; elle ne sont pas moins dangereuses que celles dont le siége est tout le corps. Parmi ces dernieres celle qui est la principale & la plus fréquente, mais qui est cependant la moins connuë des Médecins, est celle qui attaque la substance du ventricule & des intestins, que les anciens ont appellés *Epiale* & *Lipirie*.

II. La fievre Stomachique est donc une passion aiguë, ardente & inflammatoire, qui naît de l'inflammation de la substance nerveuse & membraneuse du ventricule, qui affecte tout le systême des parties nerveuses, ce qui fait qu'elle est extrêmement dangereuse.

III. Les symptomes qui l'accompagnent, & qui sont les signes pathognomiques ausquels on la connoît, sont une chaleur interne violente, une grande inquiétude, une grande douleur tensive dans les hypochondres, & sur-tout dans la région épigastrique, une soif excessive, l'insomnie, l'inquiétude, l'a-

gitation, le froid des extrémités, un pouls un peu dur, resserré, fréquent & même inégal, une respiration difficile, des efforts continuels pour vomir, & une augmentation de douleur lorsqu'on prend quelque chose, sur-tout des remedes, & des choses qui irritent.

IV. Ces symptômes la distinguent encore des autres passions qui affectent l'estomac. Car dans la douleur cardialgique, ou passion cardiaque des anciens, on ressent pareillement une grande inquiétude dans les parties voisines du cœur, une douleur comprimante & aiguë, qui s'étend jusqu'au dos, un froid dans les extrêmités, une envie continuelle de vomir, & une agitation de tout le corps; mais dans la région du ventricule l'ardeur n'est pas si violente, la soif & la secheresse de la langue ne sont pas si grandes, ni le pouls si agité & si serré. D'ailleurs comme il y a plutôt spasme qu'inflammation dans l'estomac, on supporte plus aisément les alimens & les remedes. L'érosion de l'estomac qui suit très-souvent les fievres bilieuses, le cholera morbus, & la colere, n'est point accompagnée de fievre, ne vient point si promptement, mais peu à peu;

elle augmente ſeulement par intervalles; elle ne cauſe point une douleur ſi ardente, & elle traîne plus long-tems. L'inflammation qui ſurvient dans les inteſtins, cauſe des tranchées vers la région ombilicale, des déjections écumeuſes & bilieuſes, ou légérement ſanglantes. La chaleur qui ſe répand ſur toute la ſuperficie du corps, & qui cauſe une agitation & une augmentation dans le pouls, eſt plus grande que lorſque le ventricule eſt enflammé. Car dans ce dernier cas les extrêmités, les mains les pieds & le nez, ſont plus froids.

V. Ce qui cauſe l'inflammation du ventricule, c'eſt moins la ſtaſe du ſang dans les petits vaiſſeaux artériels & veineux qui portent ordinairement le ſang, que dans les lateraux qui à cauſe de la petiteſſe de leur diamettre ne peuvent point recevoir les globules du ſang, mais ſeulement une humeur lymphatique légére, à la réception de laquelle la nature les a deſtinés. C'eſt à quoi l'on doit attribuer la rougeur de la partie enflammée. L'ardeur & le ſentiment de chaleur qui ſe forme dans le ventricule eſt en partie occaſionné par le ſang qui venant à aborder continuellement dans les

les vaiſſeaux, & les trouvant à moitié obſtrués ou rétrécis, acquiert plus de viteſſe, & qui lorſque ſon cours n'eſt point libre regorge dans les grands vaiſſeaux & y cauſe une diaſtole & une ſyſtole plus fréquentes; ce qui occaſionne une mutuelle attrition des parties ſulphureuſes, & une grande chaleur, qui eſt d'autant plus ſenſible que les membranes nerveuſes du ventricule dans leſquelles il s'arrête, ſont d'un ſentiment plus exquis. On doit attribuer la douleur qui l'accompagne à la preſſion des membranes nerveuſes, qui eſt cauſée par la trop grande tenſion des grands & des petits vaiſſeaux qui ſont placés entre les tuniques nerveuſes & membraneuſes.

VI. Il y a deux cauſes qui font que le cours du ſang par les petits conduits des arteres & des veines eſt interrompu, qu'il n'a plus la même égalité, & qu'il eſt pouſſé contre l'ordre de la nature dans ceux qui ſervent de décharge à l'humeur legere & aqueuſe; la premiere lorſque les extremités des arteres qui ſe joignent aux veines ſont obſtruées par les particules peſantes, épaiſſes & gluantes du ſang; l'autre, lorſque le retreciſ-

ſement violent & le ſpaſme des fibres nerveuſes retrecit & preſſe plus qu'il ne faut les petits vaiſſeaux capillaires, & ſur-tout ceux des artéres.

VII. Il eſt aiſé de juger par ce que nous venons de dire que le ventricule peut aiſément s'enflammer ſi le ſang & ſur tout celui qui eſt épais & gluant vient à s'échauffer par une agitation violente du corps ou de l'eſprit, cauſée par la colere, par des bains trop chauds, par l'uſage des boiſſons ſpiritueuſes & des remedes ſudorifiques ; & ſi lorſqu'il vient à être pouſſé avec impetuoſité dans les vaiſſeaux les plus petits & les plus ſerrés, il y eſt retenu par l'uſage d'une boiſſon froide & obligé de s'y arrêter fixement. Il eſt auſſi facile de juger pourquoi les poiſons corroſifs, & ſur-tout l'arſenic, auſſi-bien que les émétiques tirés de l'antimoine, & les purgatifs violens, cauſent une inflammation d'eſtomac qui devient mortelle ; puiſque par leur qualité cauſtique ils reſſerrent les fibres nerveuſes, ils preſſent les vaiſſeaux, & ils arrêtent le cours du ſang. C'eſt ce qui fait auſſi que les perſonnes qui ſont attaquées de la peſte, des fievres ardentes, de fievres bilieuſes &

dyſenteriques, ou d'une violente colere, qui ont bu quelque choſe de froid, ou pris de l'émetique, ou un purgatif, meurent d'une inflammation d'eſtomac. Il arrive la même choſe à ceux qui meurent pour avoir fait rentrer la petite vérole, la rougeole, les efloreſcences péréchiales, le pourpre, la goute & la galle, car la matiere ſubtile & cauſtique venant à ſe porter dans les membranes nerveuſes du ventricule, cauſe dans les vaiſſeaux un ſpaſme & un retreciſſement violent qui arrête le cours du ſang. Quant aux opiatiques & aux narcotiques ils cauſent la mort, ſur-tout aux perſonnes qui ſont foibles & infirmes, parce qu'ils cauſent un engourdiſſement dans les fibres nerveuſes qui ſervent au mouvement, & qu'ils arrêtent par là le cours du ſang.

VIII. L'inflammation eſt plus ou moins violente ſuivant la nature & la puiſſance des cauſes qui l'occaſionnent. Celle qui eſt produite par une liqueur froide bue pendant qu'on étoit échauffé, ou par une bile emuë par la colere & répandue en trop grande quantité dans le duodenum, eſt accompagnée de ſymptômes moins violents, ne cauſe

pas si facilement la mort, dure plus long-tems, & cede plus promptement aux remedes qu'on emploïe dans le commencement. Les accidens causés par les poisons caustiques, par les émétiques & les purgatifs violens sont beaucoup plus cruels & plus dangereux, & tuent promptement à moins qu'on ne prévienne de bonne heure leurs mauvais effets par des remedes efficaces. Mais la plus dangereuse de toute les inflammations de l'estomac est celle qui attaque les vieillards les personnes infirmes, scorbutiques, & celles qui ont été long-tems livrées au chagrin, & qui survient sur la fin des maladies aiguës, à cause de la mauvaise qualité des liqueurs qu'on n'a pû corriger, & du grand épuisement des forces qu'il n'est pas aisé de réparer par les remedes.

IX. Lorsque le corps est dans une agitation continuelle, qu'on rejette ce qu'on boit, que le ventricule & le diaphragme sont attaqués du hoquet, que le malade tombe en foiblesse, que le visage devient hippocratique, le pouls intermittent, que l'esprit se trouble & que les membres tombent en convulsion, tous ces accidens annoncent une

inflammation ſphaceleuſe mortelle ; car lorſqu'on vient à ouvrir le cadavre, non-ſeulement le ventricule eſt rouge, & rempli d'une infinité de petits vaiſſeaux pleins de ſang qu'on apperçoit lorſqu'on le preſente à la lumiere, mais il eſt encore parſemé d'une grande quantité de taches noires de differentes grandeurs, ſon fonds eſt noir de même que le duodenum, les conduits biliaires qui ſont liés avec lui, & le pancreas ; il paroit quelquefois tendu par les vents dont il eſt plein, & on trouve dans ſa cavité quelques cuillerées d'une liqueur noire & puante.

CURE.

I. LEs indications pour guérir cette dangereuſe maladie qui ſont les plus naturelles, conſiſtent 1°. à détruire les obſtructions que les liqueurs tenaces ont occaſionnées dans les vaiſſeaux & les conduits qui ne leur étoient pas propres ; 2°. à élargir les vaiſſeaux que les contractions ſpaſmodiques ont reſſerrés, à appaiſer les mouvemens ſpaſmodiques ; afin que le cours du ſang dans la ſubſtance du ventricule devienne plus li-

bre, plus uniforme, & plus naturel. Pour en venir à bout on se servira avec beaucoup de succès de délaïans, d'aqueux, d'humectans, d'antispasmodiques, de remedes propres à éteindre la chaleur qui épaissit les fluides, & à relâcher les fibres qui sont resserrées. Comme plusieurs causes peuvent produire une inflammation dans le ventricule, il est de la prudence du Medecin, d'assortir la cure à la varieté de ces mêmes causes, & d'opposer à chacune les remedes qui leur conviennent.

II. Lorsqu'on est attaqué d'une inflammation pour avoir pris quelque poison caustique, corrosif, de l'arsenic, quelque purgatif violent, de l'émétique, du mercure, ou quelque remede metallique mal préparé, il n'y a point de remede plus prompt, plus sûr, & plus efficace, que les adoucissans, les huileux, & ceux qui sont gras, comme le lait & la crême, l'huile d'amandes douces, aussi-bien que celle d'olives, qu'on prendra souvent & en grande quantité. Car ils ont la vertu d'émousser, d'enveloper & d'emporter les pointes des caustiques qui pénétrent dans l'intérieur des fibres, de relâcher les fi-

bres qui ſont trop tenduës & les vaiſſeaux qui ſont reſſerrés, & de calmer par ce moïen les ſpaſmes violens qui cauſent l'inflammation, des ſymptômes fâcheux, & la mort même. Ces remedes venant outre cela à charger le ventricule par leur volume produiſent encore cet effet ſalutaire, qu'ils rétabliſſent le mouvement periſtaltique naturel que la violence des ſpaſmes avoit détruit, qu'ils cauſent le vomiſſement & chaſſent par ce moïen le poiſon après l'avoir delaïé. Si l'inflammation eſt cauſée par une bile corroſive, comme il arrive dans le cholera-morbus, on emploïera les terreux & les abſorbans fixes, & ſur-tout les os & les cornes philoſophiquement préparés avec de la gelée de pieds de veau & de mouton, la gelée de corne de cerf, une décoction d'orge & d'avoine avec du lait, ou ſans lait, ou avec de l'huile d'amandes douces. Lorſqu'une colere violente jette le ventricule dans le ſpaſme, & qu'on appréhende une inflammation, il n'y a rien de plus efficace qu'une poudre abſorbante nitreuſe qu'on donnera alternativement avec ma liqueur anodine, dans quelque eau antiſpaſmodique, ou dans une émulſion

preparée avec les quatre ſémences froides ou le pavot blanc. Après avoir appaiſé le ſpaſme, il eſt à propos de ſe ſervir pour chaſſer les impuretés bilieuſes de remedes preparés avec la rhubarbe & des raiſins ſecs.

III. Lorſque le ventricule eſt menacé d'une inflammation, parce que la matiere âcre excrementeuſe a reflué de la ſuperficie du corps, ou qu'elle eſt près de le faire, on la fera ſortir au moïen des émulſions préparées avec la graine de chardon-marie, de chardon-benit, de navets, avec les quatre ſemences froides majeures, & les poudres beſoardiques temperées, auxquelles on ajoutera de tems en tems du nitre, avec quelque peu de camphre. Ma liqueur anodine minerale eſt très-efficace pour empêcher les inflammations dans les cas dont nous parlons, parce qu'elle fait ceſſer les contractions ſpaſmodiques, & qu'elle appaiſe les douleurs ſans affoiblir les forces & ſans cauſer aucun engourdiſſement, ce qui eſt ordinaire aux autres calmans opiatiques, & qu'elle les rétablit au contraire. Cette liqueur a encore plus d'efficacité lorſqu'on en mêle trois parties avec

une partie d'eſprit beſoardique de Buſſius, & qu'on la donne ſouvent, & en petite quantité. Car outre qu'elle fait ceſſer les contractions, & qu'elle provoque la ſueur, elle pouſſe encore la matiere veneneuſe exanthématique qui eſt dans le corps vers ſa ſuperficie. S'il arrive que le venin peſtilentiel ou celui de quelqu'autre maladie contagieuſe vienne à s'introduire dans le corps, comme ſa qualité putrefiante & inflammatoire s'inſinue avec beaucoup de promptitude dans le ventricule, il faut ſur le champ ſe ſervir d'un leger émétique, & enſuite de poudres diaphorétiques avec du nitre & quelque peu de camphre, ou de l'huile beſoardique de Wedelius compoſée d'une once d'huile d'amandes douces, dans lequel on fera fondre une drachme de camphre & dont on donnera huit à dix gouttes au malade. On doit uſer des mêmes remedes pour guerir l'inflammation de l'eſtomac qui ſurvient dans le fort des autres maladies aiguës.

IV. Il faut outre cela remedier exterieurement à cette maladie par tous les moïens poſſibles. Mais je n'aprouve point les remedes chauds qu'on appli-

que ordinairement ſur l'eſtomac, comme l'eſprit de vin camphré, les huiles diſtillées & délaïées dans des eſprits, ni les emplâtres ſtomachiques. Car ces remedes, bien loin de diſſoudre & de mettre en mouvement les humeurs qui croupiſſent, les coagulent & les deſſechent encore plus par leur chaleur, comme il arrive au blanc dœuf qui durcit lorſque la chaleur eſt trop forte, & qui ſe liquefie lorſqu'elle eſt plus modérée. C'eſt pourquoi je n'ai ſouvent fait appliquer qu'une veſſie remplie de lait tiede avec des fleurs émollientes & du ſaffran bouilli. J'approuve auſſi beaucoup qu'on ſe ſerve d'un liniment de deux onces d'huile d'amandes douces, & d'une drachme de camphre, dont on oindra ſouvent le diaphragme ſur le quel on appliquera des linges chauds. Un remede qui eſt très-propre encore à réſoudre & à exciter la ſueur, c'eſt un épithême préparé avec deux onces de vinaigre roſat, deux drachmes d'eſprit de vin camphré, eſſence de ſaffran & de caſtoreum de chacune une drachme, & une demi-drachme de nitre, qu'on appliquera tiede ſur la région du cœur.

PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

I. LA ſaignée eſt un remede ſûr & efficace dans les inflammations des parties & des viſceres qui ſont remplies d'une grande quantité de ſang; mais lorſque ces mêmes parties ſont extrêmement nerveuſes, fibreuſes, & froides, comme les anciens les appellent, telles que les inteſtins, la veſſie & les voies urinaires, qui ſont expoſés à des contractions ſpaſmodiques violentes; & qui ne ſont point capables de recevoir une trop grande quantité de ſang, elle n'eſt d'aucun uſage, au contraire elle cauſe du dommage. Si une cardialgie & une colique violente & la colere dont on a été ſaiſi font appréhender cette ſorte d'inflammation, on peut l'emploïer très-utilement dès le commencement, ſi le corps eſt extrêmement plethorique, jeune & accoutumé au vin.

II. On ne doit point auſſi ſe ſervir dans cette dangereuſe maladie des ſédatifs de quelque eſpece qu'ils ſoient, ni des anodins, & ſur-tout de ceux dans leſquels il entre de l'opium. Ces

remedes lorſqu'on les mêle avec des ſudorifiques peuvent à la vérité éloigner dans le commencement l'inflammation que la violence des douleurs & les ſpaſmes font appréhender; mais ſi l'inflammation eſt déja formée & qu'elle dure depuis long-tems ils ſont très-pernicieux, & venant à cauſer la gangrene ils hâtent la mort. Ma liqueur anodine minerale, quoique beaucoup plus ſûre que les opiatiques, n'eſt d'aucun uſage dans cette occaſion, ni même les nitreux, qui dans un autre tems réſiſtent parfaitement à l'inflammation lorſqu'on les emploie dans le commencement.

III. Comme il n'y a rien de plus propre à cauſer une inflammation que les boiſſons froides, il n'y a rien auſſi qui ſoit plus capable qu'elles de l'augmenter lorſqu'elle eſt déja formée. C'eſt ce qui fait qu'on ne doit emploïer le nitre, qui eſt d'une nature très-rafraichiſſante, qu'en petite quantité & à differentes repriſes avec des adouciſſans, du lait ou des émulſions. Dans une douleur cardialgique violente qui cauſe l'inflammation lorſqu'on la traite mal, on doit auſſi s'abſtenir avec ſoin de tous remedes violents, & ſur-tout des émétiques, des purgatifs

& même des ſels appellés digeſtifs, lorſqu'on les donne en trop grande quantité, à cauſe qu'ils augmentent le ſpaſme & qu'ils irritent le mal.

IV. Une violente colere eſt ſouvent la cauſe d'une inflammation qui devient funeſte, lorſqu'on mange enſuite quelque choſe de mal ſain & de dure digeſtion, ou qu'on boit quelque liqueur froide. Lorſque cela arrive il n'y a rien de plus utile pour prévenir le mal que de provoquer le vomiſſement, non point avec des émétiques violents, mais ſeulement avec de l'eau tiede mêlée avec de l'huile & de la graiſſe dont on boira copieuſement. J'ai connu quelques perſonnes qui s'étant trouvées fort mal, & à la veille d'être attaquées d'une inflammation, après une colere violente, ont évité cette maladie, en prenant ma liqueur anodine dans de l'eau tiede, qui leur a fait jetter une grande quantité d'humeurs bilieuſes. On pourra conſulter ſur cette matiere & ſur la conduite qu'on doit tenir dans cette dangereuſe maladie la *diſſertation* que j'ai compoſée touchant *l'inflammation du ventricule* (*a*).

(*a*) *De inflammatione ventriculi.*

HISTOIRES DE MALADIES

OBSERVATION I.

JE connoiſſois un chanoine à Halberſtad, d'un temperament robuſte & dans la fleur de ſon âge, qui jouiſſoit d'une ſanté parfaite, & qui fut attaqué tout d'un coup d'une inflammation dans le ventricule, qui lui cauſa promptement la mort. Cet homme s'étant un jour mis dans une violente colere dans une diſpute, & aïant bû peu de tems après du vin de *Sect*, qui eſt très-ſpiritueux, ſe trouva très-mal le lendemain. Il fut attaqué d'inquiétudes violentes dans les parties voiſines du cœur, d'un grand reſſerrement, & fit des efforts pour vomir. Il reſſentoit une ardeur exceſſive dans l'eſtomac & un ſentiment très-incommmode, comme de quelque choſe qui faiſoit effort pour ſortir. Il conſulta un Médecin qui lui donna ſur le champ un vomitif de ſoulphre doré d'antimoine, qui le fit vomir copieuſement trois fois de ſuite, & qui ne lui apportat aucun ſoulagement. Les accidents augmentérent au contraire, les battemens du pouls de-

vinrent foibles & presque imperceptibles ; il survint une sueur froide qui ne présageoit rien que de funeste. Son esprit se troubla peu de tems après, il tomba dans des convulsions,& il mourût au bout de dix heures. Aïant été ouvert on trouva dans son estomac plusieurs taches, en partie noires, en partie rouges, dont plusieurs penetroient profondément dans la substance de ce viscere.

REFLEXIONS.

On voit par cette histoire le pouvoir qu'a la colere, lorsquelle est violente, de causer des spasmes dans la région du ventricule. Cette passion cause pour l'ordinaire une compression violente dans la région où le pylore & le duodenum sont situés. Il arrive souvent aussi que ce spasme s'étend jusqu'aux conduits biliaires, qu'il empêche la bile de couler dans le duodenum, & qu'il l'oblige de se mêler avec les liqueurs. On a souvent remarqué que l'ictére succede à la colere, & Sylvius conseille d'y remedier, non point par des aperitifs, mais des anodins & des sedatifs. Lorsque la colere pousse la bile en haut, la

bouche eſt toujours amere & le pylore venant à ſe reſſerrer avec force on fait des efforts pour vomir. Puiſque la colere cauſe des ſpaſmes ſi violents il eſt aiſé de juger que les vomitifs ſont nuiſibles, parce qu'ils irritent encore plus les petites fibres du ventricule, & qu'en augmentant les ſpaſmes ils occaſionnent une inflammation. La mort qui ſurvint avec tant de promptitude dans notre hiſtoire ne doit point tant être attribuée à l'inflammation, comme à ſa cauſe prochaine, qu'à la violence du ſpaſme, qui venant à reſſerrer tout le ſyſtême des nerfs & des vaiſſeaux empêcha les ſucs nerveux de ſe porter dans les muſcles du cœur ; deſorte que quatre heures avant que le malade mourut on ne ſentoit preſque aucun battement dans le pouls. L'inquiétude inſupportable que cauſa la violence du ſpaſme du ventricule fut non-ſeulement cauſée par la contraction contre nature des parties nerveuſes, mais encore par la trop grande extenſion du ventricule droit du cœur, & de l'artere du poulmon que l'abondance du ſang occaſionna. Car ſi la douleur eſt cauſée par la trop grande extenſion des membranes nerveuſes qui

qui sont affectées, le sentiment incommode dont nous avons parlé, l'est par le trop grand élargissement des veines qui sont autour du cœur & des poulmons, & par la maniere contre nature dont ils sont affectés. C'est pourquoi lorsque le spasme pousse avec impetuosité le sang des parties inferieures dans la cavité & dans l'oreille droite du cœur, ce spasme empêche de même le suc nerveux de se porter en assez grande quantité dans cette machine motrice qui fait circuler toutes les humeurs qui sont dans le corps & qui entretiennent la vie; desorte qu'il est aisé de connoître à quoi on doit attribuer la mort que cause le poison aussi tôt après qu'on la pris, sans qu'elle ait été précedée par la gangrenne.

OBSERVATION II.

UN baigneur qui croïoit plus sçavoir que sa condition ne le portoit, comme c'est l'ordinaire de ces sortes de gens, fit prendre à une femme qui étoit attaquée de la fievre tierce huit grains de verre d'antimoine, qui lui causerent un vomissement frequent lorsque la fievre revint, ce qui cessa de même que les

déjections lorſque l'accès fut fini, mais qui la laiſſa dans une grande foibleſſe. Le troiſiéme jour la fievre & le friſſon l'aïant repriſe, le vomiſſement & le flux de ventre revinrent accompagnés d'une douleur violente dans la région de la foſſette du cœur, & d'une inquiétude inſupportable. Ces accidens ceſſérent cependant de nouveau avec la fiévre. La fievre étant revenue pour la troiſiéme fois, ramena le vomiſſement qui fut accompagné d'une douleur d'eſtomac ſi violente, qu'il fut aiſé de juger que la malade ne tarderoit point long-tems à mourir. Ce ſoupçon n'étoit pas mal fondé; car peu de tems après le froid s'empara des extrêmités, la malade tomba dans une grande inquiétude, dans la défaillance & dans des convulſions qui terminérent ſa vie. On ouvrit le cadavre, & on apperçut une inflammation dans la partie inferieure du ventricule, & une infinité de taches rouges & noires dans le duodenum & dans les inteſtins qu'il touchoit. Et ce qu'il y a de plus ſurprenant encore c'eſt que la poudre empoiſonnée du verre d'antimoine étoit encore attachée à la tunique veloutée, deſorte qu'on pouvoit pour ainſi dire toucher au doigt la cauſe de ſa mort.

REFLEXIONS.

BLaſius rapporte une obſervation preſque ſemblable à la précédente, d'une fille de cinq ans qui avoit pris du crocus metallorum, fut attaquée d'un vomiſſement violent & mourut enfin dans les convulſions. On lui trouva le ventricule ſi retréci & ſi reſſerré qu'il égaloit à peine la groſſeur d'un œuf, & la veſicule du fiel extraordinairement groſſe. Une choſe qui mérite d'être remarquée dans notre obſervation, c'eſt que la vertu veneneuſe du verre d'antimoine qui cauſe les contractions ſpaſmodiques ceſſa d'agir dans le chaud, & ſur la fin de l'accès, & qu'elle reprit ſes forces lorſque le friſſon revint, & qu'elle cauſa un vomiſſement violent. Mais on ſçait bien que l'accès febrile, auſſi-bien que le froid & le friſſon qui l'accompagnent, eſt cauſé par les ſpaſmes qui viennent de la moëlle épiniére & qui affectent tout le genre nerveux, & par conſéquent le ventricule, & le mouvement qui pendant le chaud tend vers l'exterieur du corps leur eſt contraire, c'eſt ce qui fait qu'il eſt-com-

me l'antidote des ſpaſmes & des convulſions. La raiſon pour laquelle l'effet du poiſon ceſſa après l'accès eſt fondée ſur cette loi générale du mouvement du corps, que quand la contraction ſpaſmodique des fibres dure longtems avec la même violence elle cauſe une paralyſie & une atonie dans la partie affectée qui rend l'effet du poiſon inutile, ce qui prouve manifeſtement que pour que le poiſon & les remedes actifs agiſſent il eſt néceſſaire qu'ils rencontrent dans les parties vitales une dipoſition au mouvement.

OBSERVATION III.

Un aubergiſte mit par mégarde de l'arſenic au lieu de ſucre dans un bouillon qu'il ſervit à ſes convives dont pluſieurs étoient d'une naiſſance diſtinguée. A peine en eurent-ils goutté qu'ils furent ſaiſis d'un mal au cœur, d'une douleur vers l'eſtomac, d'un tremblement dans les levres & de l'envie de vomir. On me fit appeller ſur le champ. Je ne fus pas plutôt arrivé & je n'eûs pas plutôt connu la cauſe de cet accident que je leur fis avaler une

grande quantité de lait avec de l'huile d'amandes douces. Ils vomirent considérablement pendant la moitié du jour, quelques-uns plus de cent fois ; je continuai cependant à leur faire avaler du lait jusqu'à ce qu'il ne restât plus de poison dans le corps & que le vomissement s'appaisât. Par ce moïen je garantis plusieurs de ces personnes de la mort prochaine dont ils étoient menacés. Mais comme il y en avoit quelques-unes qui n'avoient pas assez bû de lait & d'huile je fus obligé de leur faire donner des lavemens huileux & émollients.

REFLEXIONS.

JE tirai dans cette occasion d'une chose simple, commune, & d'un vil prix, un antidote excellent & efficace contre le poison. On auroit peine à croire que le lait & l'huile eussent une si grande vertu si l'on n'en étoit point convaincu par l'experience. Car l'esprit de l'homme est fait de telle sorte qu'il recherche avec empressement les remedes étrangers, qui coutent beaucoup, & qu'on ne trouve qu'avec peine, & qu'il néglige & méprise ceux qui sont com-

muns, aiſés à preparer, & qui ſe trouvent par-tout. Mais la divine ſageſſe a donné une plus grande vertu à ces remedes mépriſables qu'à ceux qu'on ne prépare qu'avec beaucoup de dépenſe de travail, & d'induſtrie. Ceux qui ſont verſés dans la Médecine ſçavent que l'eau chaude ou froide, le lait, le petit lait, les huiles, le vinaigre, le nitre, les terreux abſorbans, les ſels mineraux qu'on rencontre par-tout, ſont très-efficaces contre les maladies fâcheuſes, opiniâtres, & de longue durée.

OBSERVATION IV.

UN Prince qui étoit dans la fleur de ſon âge, plein de ſang & de ſucs, but une grande quantité de vin fort & ſpiritueux. Le lendemain il fut à la chaſſe, où après avoir fait un violent exercice, il but dans le tems qu'il étoit tout en ſueur un grand verre de bierre, & s'expoſa à la fraicheur du vent. Il fut ſur le champ attaqué du friſſon, de la langueur, d'une ardeur interne, de l'inſomnie, de l'inquiétude, & de l'envie de vomir. Le Medecin qu'on fit appeller, s'imaginant qu'il étoit attaqué

d'une fievre tierce intermittente qui regnoit dans ce tems-là, lui donna un vomitif composé de trois grains de tartre émétique. Il vomit trois fois de ſuite, après l'avoir pris, avec des efforts violens, & l'inquiétude augmenta ſi fort qu'il ne pouvoit point demeurer en place. Ses forces étoient outre cela extrêmement affoiblies, & il ne pouvoit plus demeurer ſur ſon ſéant ſans tomber en défaillance. Son pouls devint foible, irrégulier & quelquefois vîte; ſon haleine ſentoit très-mauvais; il fut cependant toujours dans ſon bon ſens. La nuit qui précéda ſa mort, il fut ſaiſi d'un friſſon & d'un froid violent, il tomba dans des convulſions & le ſeptiéme dans une eſpece de ſyncope qui lui cauſa la mort. On l'ouvrit, & on lui trouva le ventricule entierement enflammé, & dans ſa cavité quelques cuillerées d'un ſang puant & corrompu, ce qui eſt extrêmement rare. Son eſtomac étoit dilaté & prêt à ſe corrompre, & pour peu qu'on le touchât il ſe déchiroit. On ne trouva preſque point de ſang dans ſes veines, & ſur-tout dans la veine cave qu'on détacha du foie. La ratte, la partie gau-

che du ventricule, le lobe gauche des poulmons étoient entiérement corrompus, noirs & puants. On voulut essuyer le pus, & il salit tellement l'éponge qu'elle devint d'une couleur noirâtre qu'il fut impossible d'emporter avec l'eau froide & l'eau chaude.

REFLEXIONS.

ON voit par cette observation que les visceres peuvent en peu de tems être attaqués de la gangrene, comme il arriva dans le cas que nous venons de rapporter au ventricule, à la ratte, & au lobe gauche des poulmons, qui étoient d'une couleur noire, & d'une corruption qui répandoit une odeur insupportable. Il y a cependant toute apparence que le ventricule fut le premier attaqué de la gangrene & qu'il infecta ensuite les autres visceres. Ce qui occasionna cette maladie fut non-seulement la boisson froide que le malade prit dans le tems qu'il étoit échauffé, mais encore l'émétique qu'il prit mal à propos. Les vomitifs ne sont jamais plus nuisibles que lorsque le ventricule & les intestins sont dans les spasmes violens

violens & qu'ils ſont attaqués d'inflammation. Car les émétiques qu'on tire des mineraux ont une certaine qualité veneneuſe qui jette dans des convulſions & dans des ſpaſmes le ventricule & tout le genre nerveux. C'eſt donc très-mal à propos que les Médecins s'en ſervent ſi légerement avant que d'avoir auparavant examiné attentivement le ſiege & la cauſe de la maladie. S'il arrive que les ſymptomes augmentent après qu'on a uſé de ce remede, & que le ventricule ſoit enflammé, voici qu'elle eſt la conſéquence qu'on doit en tirer ; ou l'inflammation exiſtoit avant qu'on eût employé l'émétique ou non ; dans le premier cas on a mal fait de ſe ſervir de ce remede, & dans le ſecond les ſymptomes qui ſont ſurvenus prouvent que c'eſt à lui qu'on doit s'en prendre. On peut conjecturer avec raiſon que les parties interieures ſont attaquées d'une inflammation, lorſque les forces ſont tellement affoiblies que les malades tombent aiſément en défaillance, qu'ils ſe plaignent d'un ſentiment de froid vers les hypochondres, lorſque la violence de l'ardeur a ceſſé, que la ſalive vient en quantité dans la bouche, lorſqu'on ſent

des vents, & des grouillemens dans le ventre après avoir pris quelque chose de liquide, lorsque les malades sont si affoiblis qu'ils ferment les ïeux comme s'ils dormoient, & qu'ensuite ils tombent dans de plus grandes douleurs, & dans une plus grande foiblesse.

OBSERVATION V.

UNe femme de cinquante ans, d'un temperament sanguin & phlegmatique, d'une habitude du corps spongieuse, & d'un esprit assez tranquille, qui avoit negligé depuis quelques années la saignée à laquelle elle étoit accoutumée, qui menoit une vie sedantaire, & qui se livroit un peu trop à son appetit, s'étant mise dans une violente colere, fut attaquée d'une grande foiblesse & de la perte de l'appetit. Quelques jours après elle se laissa emporter de nouveau à cette passion, & elle mangea des gateaux avec de la bierre froide. Le frisson la saisit sur le champ, elle ressentit la nuit suivante une chaleur excessive, des inquiétudes dans les parties voisines du cœur, & une douleur aiguë dans la région de l'estomac, qui

s'étendoit jusqu'au dos, & qui empêchoit le passage aux rots. Les Médecins, s'imaginant que cette maladie étoit une colique, lui donnérent des carminatifs & des anodins. Les inquiétudes des parties voisines du cœur, aussi-bien que l'agitation, continuerent pendant tout le cours de la maladie; elle tomba quelque tems après dans des mouvemens convulsifs, & dans des tremblemens, une humeur aqueuse se porta à la bouche, & son pouls devint foible & inégal, de vîte & de fort qu'il étoit auparavant. Le quatriéme jour l'ardeur & la chaleur cessérent, la malade étoit seulement alterée, & ressentoit un grand froid à la région du cœur, c'est ce qui fit qu'elle ne voulut prendre autre chose que des boissons chaudes, & sur-tout du thé dont elle se trouva cependant plus mal. Elle resta toujours couchée & aussi tranquille que si elle eût dormi, cependant elle ne dormit point; son esprit étoit dans son assiete ordinaire, la foiblesse augmenta toujours de plus en plus, son ventre ne pouvoit plus faire ses fonctions sans le secours des lavemens, & tous les remedes qu'elle prit ne produisirent aucun effet. Le

ſeptiéme jour elle fut attaquée du hoquet, le neuviéme il ſurvint un froid dans les extrémités; elle fut quelques heures ſans aucun ſentiment, & enfin elle mourut.

REFLEXIONS.

On ne peut douter que cette maladie n'ait eu ſon ſiége dans le ventricule. Sa ſubſtance nerveuſe & membraneuſe fut attaquée d'une inflammation à cauſe de la colere précedente, & réitérée, & de la bierre froide que la malade but. Comme le corps étoit cacochyme & rempli de liqueurs épaiſſes & impures, le ſang ne tarda pas long-tems à y former une ſtaſe. On peut voir clairement que l'inflammation étoit formée par le friſſon, la chaleur, les inquiétudes des parties voiſines du cœur, la douleur poignante de l'eſtomac, les rots qui ne pouvoient ſortir, & le hoquet qui ſurvint enfin. L'inflammation n'augmenta cependant que peu à peu, elle ne fit pas de grands progrès, & elle cauſa enfin la gangrenne, qui ſe manifeſta par le ſentiment de froid dans les environs du cœur, par la foibleſſe, la langueur du

pouls & le hoquet. On doit remarquer que l'inflammation fait plus ou moins de progrès ſuivant la différence des corps, & le plus ou moins de violence des cauſes qui l'occaſionnent. Dans les corps qui ſont d'un tempérament plus ſenſible, & après qu'on a pris du poiſon, elle ſe forme très-promptement, & elle fait beaucoup de progrès; au contraire dans ceux qui ſont phlegmatiques, & dans les vieillards, lorſqu'elle eſt cauſée par la colére & par le froid, elle va moins vîte, & elle ne cauſe la mort qu'au ſeptiéme ou au dixiéme jour, & quelquefois même plus tard. Il eſt néantmoins néceſſaire d'y remédier promptement, tout de même que dans la gangrene qui ſurvient extérieurement, & on ne doit point douter que notre malade n'eût échappé ſi l'on eût employé des remedes convenables.

OBSERVATION VI.

UN homme âgé d'environ cinquante ans, d'un temperament ſain & robuſte, après s'être mis dans une violente colére, fut ſur le champ ſaiſi d'un

tremblement, d'un friſſon, & d'un froid dans les extrémités, accompagné de grandes inquiétudes dans le voiſinage du cœur, & d'une foibleſſe extrême. Ces ſymptômes continuérent la nuit ſuivante, le malade eut un mal au cœur continuel, il fit des efforts pour vomir, il lui ſurvint un tremblement dans les lévres, & il avoit la bouche amere. Il fit appeller le Médecin, & il le pria inſtamment de lui donner un vomitif : il refuſa d'abord, mais enfin vaincu par ſes importunités, il le lui accorda. Comme ce remede ne le fit vomir que deux ou trois fois, & qu'il ne rendit qu'une petite quantité de bile & de mucoſité avec beaucoup d'efforts, il demanda une autre doſe de vomitif pour procurer une plus grande évacuation ; on la lui donna, mais peu de tems après le mal empira. Il eut des rots & un hoquet continuel, mais il ne rendoit rien. Il étoit dans une grande agitation, il reſſentoit une oppreſſion, une difficulté de reſpirer, une douleur ardente & inſupportable dans l'épigaſtre, accompagnée d'inquiétudes, un froid dans les extrémités ; ſon pouls étoit foible & quelque peu intermittent. On eut

enfin recours à moi. Je trouvai en arrivant le malade à l'extrêmité à cause des ſpaſmes qui occupoient preſque toutes les parties nerveuſes du corps deſtinées au ſentiment & au mouvenent. Après avoir examiné attentivement toutes choſes, je me ſouvins que j'avois appaiſé heureuſement ces mêmes ſymptômes que l'arſenic avoit occaſionnés au moïen d'une grande quantité de lait & d'huile tirée par expreſſion, & que j'avois tiré par-là les perſonnes, qui en avoient pris, des bras de la mort; je lui fis donc boire copieuſement & à differentes repriſes du lait de vache tiéde. En effet ce remede appaiſa la violence des ſymptomes, & ils ceſſérent pendant la nuit, mais le lendemain matin le malade prit ſans conſulter ſon Médecin une once de ſel d'Epſom, pour lâcher ſon ventre qui étoit extrêmement conſtipé, & pour chaſſer les vents & les inquiétudes dont il étoit tourmenté, ce qui produiſit un effet funeſte, car tous les ſymptômes précédens revinrent avec beaucoup plus de violence, deſorte qu'après avoir pris inutilement des analeptiques & des antiſpaſmodiques, il mourut au bout de trois jours,

à compter de celui qu'il prit l'émétique.

REFLEXIONS.

CEtte Obſervation mérite une attention particuliere, ne fût-ce que parce qu'elle apprend qu'un émétique antimonial, tel que le tartre émétique, qui ne fait aucun mal lorſqu'on en donne la doſe de deux grains, acquiert la force du poiſon & peut produire un effet funeſte à cauſe de la diſpoſition ſpaſmodique du ventricule & des parties nerveuſes. C'eſt pourquoi un Médecin prudent ne doit pas ſe ſervir trop facilement de ce remede, & doit examiner auparavant avec beaucoup d'attention la diſpoſition du corps malade, celle du ventricule, auſſi-bien que la cauſe de la maladie. Ce funeſte accident peut encore ſervir à nous faire connoître que les ſels neutres qui ſont amers, tels que celui d'Egra, d'Epſom, & de Sedlic, qui ſont ſi utiles & ſi efficaces pour chaſſer ſans incommoder par le bas les humeurs vicieuſes qui ſont dans le corps, ſont au contraire très-nuiſibles & très-propres à cauſer un prompt dommage lorſque les premieres voies ſont dans des contractions ſpaſmodiques,

comme dans le cas présent ; mais j'ai traité fort au long cette matiere dans une dissertation qui a pour titre, *Les remedes émétiques & purgatifs sont des poisons après la colere* (*a*).

OBSERVATION VII.

UN jeune homme de vingt ans, qui étudioit en Droit, d'un temperament sanguin bilieux, & maigre, & très-sujet à la colere, eut une forte querelle dans le tems qu'il étoit ivre, avec un de ces camarades, & il fut sur le soir en traineau par un tems très-froid, après avoir eu un accès de colere très-violent ; il ne fut pas plûtôt arrivé chez lui qu'il fut saisi du frisson, d'une ardeur violente, d'inquiétudes dans les parties voisines du cœur, d'une ardeur & d'une douleur dans le côté droit de la poitrine ; il ne respiroit qu'avec beaucoup de peine, & il ne pouvoit dormir. Après avoir pris inutilement quelques remedes, on le fit saigner le troisiéme jour, & on lui tira un sang noir & épais. Cependant il se plaignoit

(*a*) Diss. *de Medicina emetica & purgante post i am veneno.*

continuellement de l'ardeur qu'il ressentoit intérieurement, & dès qu'il avoit pris quelque chose il sentoit une douleur violente, il crachoit du sang, son pouls étoit vîte, foible, & quelquefois tout-à-fait intermittent. Enfin ses forces s'affoiblirent de plus en plus & il mourut le septiéme jour. On ne l'eut pas plûtôt ouvert, ce qui fut fait immédiatement après la mort, que son corps répandit une odeur insuportable, & comme on recherchoit la cause de sa mort, on lui trouva le ventricule extraordinairement gonflé & enflammé, son fond, de même que le pilore & le duodénum, étoit noir & corrompu, le lobe droit du poulmon étoit gangrené & entierement pourri, aussi-bien qu'une partie du diaphragme, & de la partie convexe du foie.

REFLEXIONS.

L'Evenement funeste que je viens de rapporter prouve évidemment le pouvoir qu'a l'ivresse, une violente colere, & un refroidissement excessif pour détruire la santé, pour causer la gangrene dans les visceres internes, & pour procu-

rer la mort en peu de tems. On auroit peine à trouver un poiſon, pour violent qu'il ſoit, qui occaſionne avec tant de promptitude une corruption gangreneuſe. Cependant les hommes ſont aſſez inſenſés pour ſuivre leurs paſſions & leurs penchans déréglés & pour ſe procurer eux-mêmes la mort, qui n'eſt jamais plus certaine que lorſque ces trois fautes dont je viens de parler ſe trouvent réunies enſemble tout à la fois.

CHAPITRE QUATRIE'ME.

De la Squinancie.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *Définition de la Squinancie.* II. *Son ſiége.* III. *Elle eſt interne ou externe.* IV. *Difference entre les eſpeces de cette maladie nommée par les anciens* Cynanche *&* Synanche, paracynanche *&* paraſynanche. V. *Il y a auſſi une vraie & une fauſſe Squinancie, une ſeche &*

une humide. VI. *la Squinancie differe de la maladie nommée prunelle, d'une légere inflammation de gosier, des spasmes hypochondriaques & hysteriques, des aphthes de la bouche.* VII. *Ses causes.* VIII. *Elle est quelquefois symptômatique, quelquefois épidemique.* IX. *Prognostic de son évenement.* CURE ET METHODE SUIVANT LAQUELLE ON DOIT LA TRAITER. I. *Il faut saigner.* II. *Il faut évacuer le bas-ventre,* III. *calmer & résoudre,* IV. *emploïer des remedes topiques.* PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES. I. *A quoi il faut faire attention par rapport à la saignée.* II. *Ce qu'il faut employer dans la Squinancie ardente,* III. *dans celle qui est cachée, symptomatique, & causée par des âcres.* IV. *Usage de l'eau-de-vie en gargarisme.* V. *Ce qu'il faut faire dans les défluxions sereuses.* VI. *Usage des emplâtres, gargarismes & injections.* VII. *Ce qu'il faut faire dans la suppuration.* VIII. *Comment on prévient les rechutes.* HISTOIRES DE MALADIES. OBSERVATION I. *Squinancie guérie par le cours de ventre.* OBSERVATION II. *Guérison d'une Synanche.* OBSERVATION III. *Squinancie guérie parfaite-*

ment après plusieurs rechutes. OBSERVATION IV. *Grave Squinancie causée par l'usage imprudent des repercussifs, heureusement guérie.*

I. LA Squinancie est une inflammation du gosier, accompagnée d'une douleur ardente, d'une tumeur, & d'une douleur, de la difficulté de respirer & d'avaler, & de la fievre. Elle est causée par la stase du sang ou d'une serosité âcre & visqueuse dans les conduits sanguins ou lymphatiques, & elle n'est pas exempte de danger.

II. Pour connoître parfaitement la nature de cette maladie, il faut d'abord examiner quel est le lieu où est son siége. C'est dans le gosier, & principalement dans les parties qui composent & qui forment le larynx & le pharynx. Il y a dans cet endroit un grand nombre de parties qui sont d'un grand usage & d'un sentiment très-délicat, à sçavoir la racine de la langue avec l'os hyoïde, les ouvertures du nez qui y aboutissent, le commencement de l'ésophage, les muscles internes & externes du pharynx & du larynx, qui sont au nombre de treize, de grandes & de petites

glandes, les amygdales, les muſcles qui ſervent à remuer les machoires, des branches des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, auſſi-bien des nerfs.

III. L'inflammation eſt plus ou moins dangereuſe ſuivant qu'elle affecte les unes ou les autres de ces parties, ce qui fait auſſi qu'elle reçoit differens noms. Il y a long-tems qu'on a diviſé la Squinancie en intérieure & exterieure, ou bien en manifeſte ou occulte. La premiere ſe forme dans les tuniques internes nerveuſes & muſculeuſes du goſier, ce qui fait qu'il ne paroît aucune enflure, ni aucune inflammatin extérieure dans le col, ni dans la bouche, mais on reſſent une chaleur interne, une fievre aiguë; dans les plus conſidérables on a peine à avaler, & à reſpirer, ce qui met le malade dans un très-grand danger. Voici la deſcription qu'en donne Aretæus (*a*). „ La langue paſſe au-delà

(*a*) *Lingua extra dentes & labia prominens, ſaliva effunditur, pituita craſſiſſima, facies rubicunda & inflata, oculi exſerti, patentes, valde rubent, potus in nares refunditur, dolores acerbi ſunt; ſed ſtrangulatione vexati eos obſcurius ſentiunt; pectus & cor ardent, frigidi aeris deſiderium adeſt, & admodum exigue inſpirant, eoſque donec demum inter-*

„ des dents, & avance ſur les levres ; la
„ ſalive ſe répand, la pituite eſt très-
„ épaiſſe, le viſage eſt enflammé & en-
„ flé, les ïeux ſortent hors de la tête, ils
„ ſont ouverts & extrêmement rouges;
„ la boiſſon ſort par les narines, les
„ douleurs ſont violentes ; mais ceux
„ qui ſont attaqués de ſuffocation les
„ ſentent beaucoup moins, la poitrine
„ & le cœur ſont brûlans, on aime à
„ reſpirer un air froid, mais la reſpira-
„ tion eſt très-petite ; enfin le paſſage
„ de la poitrine venant à ſe fermer on
„ meurt de ſuffocation. Celle qui eſt externe eſt plus viſible, & affecte les parties extérieures muſculeuſes & glanduleuſes, les amygdales, la racine de la langue & la luette, & ſe guérit plus facilement.

IV. En examinant plus particulierement la Squinancie, eu égard à la partie affectée, on remarque que la plus fâcheuſe, & la plus dangereuſe de toutes, eſt celle qui ſurvient dans les muſcles internes du larynx, & dans laquelle on n'apperçoit aucune rougeur ni aucun autre ſigne autour du goſier, &

cluſo pectoris tranſitu ſtrangulentur. Aretæ. *L. I. Cap. 9.*

qui cauſe une douleur ardente dans le corps, & venant à rétrécir l'entrée de l'apre artére, coupe non-ſeulement la voix, mais encore la reſpiration, & cela avec tant de promptitude que, ſuivant les obſervations, elle cauſe ſouvent la mort dans vingt-quatre heures, ou à la fin du troiſiéme jour. Les Grecs ont donné à cette eſpece de Squinancie le nom de *Cynanche*, celle qu'ils appellent *Synanche* affecte les muſcles internes du pharinx. Elle ne cauſe aucune tumeur ni aucune rougeur extérieure, mais une plus grande difficulté dans la déglutition ou dans la reſpiration, & pour l'ordinaire on rend avec violence par les narines ce qu'on a voulu avaler. Mais lorſque la tumeur & la rougeur eſt ſenſible aux ïeux & au toucher, les anciens donnent à l'inflammation qui attaque les muſcles extérieurs du pharynx le nom de *Paraſynanche*, & celui de *Paracynanche* à celle qui s'attache à ceux du larynx.

V. Les praticiens diviſent encore la Squinancie en vraie ou exquiſe, & en bâtarde. La premiere eſt cauſée par le ſtaſe du ſang, & la ſeconde par la ſtagnation inflammatoire de la ſéroſité dans le

le gosier & dans les parties internes du col. La premiere est une maladie aiguë & toujours accompagnée du frisson & de la fievre, au lieu que la fievre qui accompagne l'autre est lymphatique & catarrheuse plûtôt qu'aigue. On ressent dans l'exquise non-seulement une douleur ardente & poignante dans l'intérieur du gosier, mais la langue est gonflée de sang & d'une couleur rouge obscure; le visage est enflammé, le battement des artéres des tempes est violent, elle cause quelquefois la céphalalgie, un assoupissement ou une stupeur dans les sens, & la défaillance. Bien plus, lorsqu'elle est violente, la respiration est très-embarrassée, les inquiétudes sont violentes, & elles sont accompagnées d'agitations & d'un froid dans les extrémités. Elle exige un prompt remede, & est très-dangereuse. La batarde au contraire n'est point accompagnée de ces symptômes, ou ils sont moins violens; & elle est moins dangereuse lorsqu'on a soin de la traiter comme il faut. On peut aussi diviser la Squinancie en seche, & extrêmement ardente, & en humide ou pituiteuse. La premiere est causée par le

ſang avec la fievre aiguë, comme on l'a dit de la vraie. La ſeconde eſt plus chronique, elle accompagne les fievres catarrheuſes, elle attaque fréquemment les cachectiques & les ſcorbutiques, elle couvre la langue & le goſier d'une muſcoſité épaiſſe & viſqueuſe, & elle rend la bouche puante.

VI. On doit diſtinguer toutes ces différentes eſpeces de Squinancies des autres affections du goſier. On ne doit point confondre la vraie & la ſeche avec cette inflammation mucilagineuſe de la bouche & de l'œſophage, qu'on appelle ordinairement *prunella alba*; car dans celle-ci toute la région du goſier eſt couverte d'une mucoſité blanchâtre, la langue eſt pleine de gerſures, qui cauſent une très-grande douleur; on reſſent une ardeur violente qui s'étend juſqu'à la foſſette du cœur, c'eſt ce qui fait qu'elle eſt appellée par les Allemands, *Die Hertz Bræune*. Elle ſe joint ſouvent aux fievres malignes, & elle ne préſage rien que de funeſte pour l'ordinaire, parce qu'elle prouve une inflammation dans le ventricule & dans l'œſophage. Il ne faut point croire auſſi que toute inflammation du goſier ſoit une Squinancie; on ne doit donner ce

nom qu'à celle qui est jointe avec la difficulté de respirer & d'avaler. C'est ce qui fait qu'elle est très-differente de cette inflammation légére qui survient dans le col & dans l'intérieur du palais, & qui cause une tumeur & une douleur dans les glandes. Elle est appellée en Allemand, *Die bösen Hälse*, fort fréquente dans les personnes scorbutiques, & qui cause dans celles qui sont attaquées du mal vénérien une érosion lorsque le mal est opiniâtre. On doit encore distinguer la Squinancie interne & vraie des spasmes hysteriques & hypochondriaques, qui sont très-ordinaires aux femmes, lesquels resserrent le visage, & rendent la respiration & la déglutition difficiles. Car ils ne causent aucune fievre, & ils cessent en peu de tems, & on peut les calmer avec beaucoup de facilité. Enfin la Squinancie differe encore de ces pustules ardentes & douloureuses qui surviennent sur la langue, & qu'on appelle aphthes. En effet l'ardeur & la douleur que cause la Squinancie s'étend fort loin & affecte les parties voisines, au lieu que les aphthes n'affectent que certaines parties, y causent des pustules accompagnées de rou-

geur & de douleur, & ne sont pas si souvent accompagnés de la fievre que la Squinancie.

VII. La cause prochaine de la Squinancie doit donc être attribuée à la stase, & quelquefois à l'amas de sérosité qui se forme dans les parties internes & qui y cause une inflammation. Plusieurs choses peuvent l'occasionner. On a remarqué, par exemple, qu'elle attaque plus fréquemment ceux dont les évacuations spontanées de sang par le nez & par les hémorrhoïdes, & les vuidanges, ont été supprimées, ou qui aïant accoutumé de se faire tirer du sang par le moïen des scarifications, ou de la saignée, ont ensuite négligé de le faire. Ces sortes de personnes ne tardent pas longtems à en être attaquées après une violente agitation du sang, causée par des boissons spiritueuses ou violentes, par un violent exercice, ou pour avoir long-tems crié dans un air froid. J'ai aussi observé que des personnes, qui après un violent sudorifique se sont trop-tôt exposées au froid, & qui ont pris un bain trop chaud après avoir bû une liqueur trop froide, ont été souvent attaquées d'une Squinan-

cie, qu'on a cependant guérie en peu de tems en emploïant promptement des remédes internes & externes convenables. Les choses âcres que l'on mange, qui irritent fortement & qui resserrent les fibres & les vaisseaux, ne causent pas moins souvent des Squinancies; & on sçait par expérience qu'il survient souvent des inflammations funestes de gosier à ceux qui habitent & qui dorment dans des appartemens qui sont enduits de chaux depuis peu. J'ai connu plusieurs enfans qui en sont morts, & Tulpius (*a*) rapporte sur ce sujet un exemple remarquable pour prouver la même chose. Tout le monde sçait que les poisons caustiques sont très-propres à causer une inflammation; & parmi les purgatifs l'éllebore blanc attaque le gosier par une qualité particuliere, & cause la suffocation. Le mercure vif & surtout les remedes dans lesquels il entre, s'ils sont mal préparés, affectent dangéreusement le gosier, & occasionnent une inflammation. Les écrits des Médecins font foi que la bella donna, & la morsure d'un chien enragé, causent le même

(*a*) Tulpius *lib. III. cap. XLI.*

accident. La fumée de l'arſenic & du mercure, auſſi-bien que celle des eſprits mineraux, cauſent la même maladie, lorſqu'on la reſpire imprudemmenr; à cauſe de leurs pointes ſubtiles & très-pénétrantes qui venant à s'inſinuer profondement dans les muſcles qui ſervent à remuer les cartillages du larynx, à retrecir les tuniques nerveuſes, & à interrompre le cours du ſang, occaſionnent ſouvent une tumeur inflammatoire de cette eſpece, pulſative & poignante, qui devient funeſte. Les arrêtes de poiſſon & les petits os inegaux & rudes qu'on avale, & qui cauſent très-ſouvent cette maladie, lorſqu'ils viennent à s'arrêter dans le goſier, prouvent évidemment que les choſes aiguës & piquantes ſuffiſent pour produire le même effet, & on peut voir là-deſſus une obſervation remarquable d'Hildanus (*a*).

VIII. S'il paroît par ce que nous venons de rapporter que la Squinancie naît d'elle-même, il arrive très-ſouvent auſſi qu'elle eſt un ſymptome des autres maladies : c'eſt ce qui ſe voit dans la diarrhée & la dyſenterie, ſur-tout lorſqu'on les arrête mal à propos ; & on peut voir

(*a*) Hildanus *Cent. III. obſerv.* 42.

là-dessus un exemple remarquable dans Hildanus (*a*); il arrive la même chose lorsqu'on a repoussé mal à propos une érysipele, ou qu'on a traité imprudemment la goute avec des topiques astringens. Elle survient aussi dans la petite vérole & dans les fievres malignes & pestilentielles, & alors elle met la vie dans un très-grand danger. Les observations anatomiques & pratiques nous assurent que la fievre de Hongrie cause pour l'ordinaire la mort, à cause de l'inflammation qu'elle produit dans le gosier & dans les meninges, & qui s'étend jusqu'au ventricule & à l'œsophage; mais on ne doit pour l'ordinaire attribuer la cause de ce symptome qu'à une constipation de trop longue durée, à la transpiration qu'on a arrêtée mal à propos, ou à la matiere âcre & caustique qu'on a fait rentrer imprudemment dans le corps. Lorsque cette maladie devient épidémique on doit l'attribuer au vice de l'air, & pour l'ordinaire elle est accompagnée de quelque malignité. Cela arrive souvent lorsque l'air à été long-tems pluvieux & humide, dans le printems & dans l'automne,

(*a*) Hildanus *Cent. III. observ. XXVII.*

ſuivant le témoignage d'Hippocrate; (*a*) & Bartholin nous aſſure qu'il en a reconnu la vérité par les obſervations qu'il a faites lui-meme (*b*). Cette maladie eſt auſſi très-frequente lorſqu'on reſpire un air rempli d'un ſel âcre & ſubtil, à cauſe de la quantité d'inſectes, ſur-tout après le coucher du ſoleil, & Hollier (*c*) nous aſſure que c'eſt ce qui fait que la ſquinancie eſt très-frequente dans Rome; & qu'elle y fait quelquefois d'auſſi grands ravages que la peſte.

IX. Au reſte la Squinancie eſt très-dangereuſe tant à cauſe de la fievre aiguë qui l'accompagne ſouvent, qu'à cauſe de la ſuffocation qu'elle fait appréhender. Nous avons dit ci-deſſus que l'interne étoit très-dangereuſe, & on n'en ſçauroit douter après le témoignage d'Hippocrate (*d*). *La ſquinancie*, dit-il, *eſt très-dangereuſe & cauſe très promte-*

(*a*) Hippocr. *Sect. III. aph.* 16. 20. 22.
(*b*) Bartholinus *cent. I. obſerv. LXXXI.*
(*c*) Hollerius *lib. I. prax. c. XXIII.*

(*d*) *Angina graviſſima eſt, & celerrime interimit, quæ neque in cervice neque in faucibus conſpicuum quid habet. Hæc enim eodem die, & ſecundo, & tertio, & quarto ſtrangulat.* Hipp. *Prædict. lib. III. c.* 8.

ment

ment la mort lorsqu'elle ne se manifeste point dans le col ni dans le gosier ; car elle tuë dès le premier, le second, le troisieme ou le quatrieme jour. La suffocation est surtout à craindre lorsque le muscle appellé thyroarithenoïdien qui sert à fermer le passage du gosier est attaqué. La squinancie symptomatique est aussi très-dangereuse, & on la guerit très-difficilement, lorsque le corps est affoibli & que la matiere a quelque malignité. C'est une très-mauvaise marque lorsque l'enflure exterieure disparoit tout d'un coup, & que les symptomes au lieu de diminuer augmentent. Il arrive alors que la maladie venant à attaquer d'autres parties nerveuses, ou le cerveau, cause la phrenesie & des convulsions, ou bien que venant à affecter les poulmons elle cause la péripneumonie & la mort en même tems comme l'assure Hippocrate (*a*). Mais lorsque la suffocation cesse, que la tumeur, la douleur & la rougeur se tournent en dehors, & diminuent peu à peu, c'est une preuve que la maladie

(*a*) *Quibus anginam effugientibus ad pulmonem vertitur, in septem diebus moriuntur. Si vero hoc effugerit, suppurati fiunt.* Hipp. *Sect. V. aph. X.*

est sur sa fin ; supposé qu'il arrive le contraire elle dégénere en abscès, ou cause la mort. Elle est très dangereuse, comme l'assure Forestus (*a*) lorsqu'elle dégénere en abscès & que le pus se répand dans les bronches & dans les poulmons. Lorsqu'elle cause la mort elle est annoncée par l'écume qui est sur les levres, par l'enflure de la langue, & par sa couleur qui est d'un rouge obscur, par le froid qui survient aux extrémités par le resserrement & l'inquiétude des parties voisines du cœur, par la dureté & par le mouvement convulsif & intermittent du pouls.

Cure, et methode suivant laquelle on doit traiter cette maladie.

I. La cure de cette cruelle maladie doit être differente suivant que ses especes aussi-bien que leurs causes different entre elles, & toute l'attention du Médecin doit être de les connoître parfaitement, & de sçavoir les détruire à propos. Lorsqu'on connoît par des signes évidents que le sang se porte en grande quantité dans la tête, comme

(*a*) Forestus *lib. XV. obs. XXIV.*

il augmente l'inflammation & cause des symptomes mortels, le premier soin que doit avoir le Médecin doit être de détourner l'impetuosité du sang de la partie affectée, & c'est ce qu'on fait très-commodement par le moïen de la saignée. Les Medecins anciens & modernes ont regardé ce secours comme le seul qui pût assurer la santé du malade, mais il suffira de rapporter ici le témoignage d'Hippocrate, qui enseigne la maniere de traiter la Squinancie en ces termes. *On aura soin de saigner au bras & au pied les personnes qui sont attaquées de la Squinancie, parce que le sang s'est amassé & arrêté dans les veines du col; il sera même nécessaire de les purger afin de chasser la matiere qui occasionne la maladie.* (*a*). Cependant tous les Médecins ne sont point d'acord entre eux sur l'endroit & sur la maniere dont on doit appliquer ce remede. Plusieurs conseillent d'ouvrir les veines qui sont sous la langue, d'autres au contraire ne l'ap-

(*a*) *Angina affectis a sanguine in venis colli collecto & coagulato, sanguinem ex venis brachiorum & pedum detrahes, & simul alvum inferne subduces, quo quod morbum exhibet detrahatur.* Hipp. *lib. de loc. in hom.* §. 1.

prouvent point, parce, disent-ils, que si on ne fait pas une assez grande ouverture le sang ne coule qu'en petite quantité, & que lorsqu'elle est trop grande il survient quelquefois une hemorrhagie mortelle. Dans le nombre de ceux qui la désaprouvent est Tulpius (*a*) qui ne veut point qu'on l'emploie parce qu'elle attire le sang dans des endroits qui sont naturellement étroits, ce qui cause aisément une suffocation dont il prétend avoir souvent été le témoin. D'autres tels que Zacutus Lusitanus (*b*) Jean Etienne (*c*) Trallien, & Freind, (*d*) approuvent très-fort qu'on ouvre les veines jugulaires externes, surtout lorsque la maladie est désespérée, & qu'on apréhende une suffocation. Il y en a d'autres qui comme Platerus (*e*) Amatus Lusitanus (*f*) Zacutus Lusitanus (*g*), qui veulent qu'on fasse des scarifications à la nuque & au men-

(*a*) Tulpius *lib. I. obs.* 51.

(*b*) Zacutus Lusitanus *Hist. Med. princ. lib. I. hist.* 76.

(*c*) *Joh. Stephanus in Hipp. de struct. hom.*

(*d*) Freind *in lib. epid.*

(*e*) Platerus *lib. II. pag.* 395

(*f*) Amatus Lusitanus *Cent. III. curat.* 28

(*g*) Zacutus Lusitanus *prax. admirand. lib. IV. quæst.* 54.

ton. Quelques-uns (*a*) veulent qu'on les emploie autour du larynx & quelques-autres (*b*) trouvent plus à propos qu'on applique des sangsues derriere les oreilles & sur la tête.

II. Après la saignée il faut purger le malade comme l'ordonne Hippocrate; car par ce moïen on attirera les humeurs vers les parties inferieures & on les chassera hors du corps. Il n'est point à propos d'emploïer pour cet effet des remedes âcres & de forts purgatifs, en forme de poudres ou de pilules, & on ne doit se servir que de remedes doux & liquides. Il n'y a rien de meilleur pour chasser les humeurs superfluës, & pour temperer celles qui sont âcres & salées, qu'une décoction composée de deux onces de manne, d'une drachme & demie de nitre antimonié, & de dix onces de petit lait. Supposé que le malade ne puisse rien avaler, on lui fera prendre un lavement de lait, de miel, d'huile d'amandes douces, de sel commun & de nitre.

III. Après avoir évacué comme nous venons de le dire le sang superflu & les

(*a*) Riolanus *in enchirid. anatom. lib. IV. p.* 385.

(*b*) Capivaccius & Hollerius.

humeurs impures, on aura ſoin de réſoudre & de chaſſer par des remedes convenables, internes & externes, le ſang ou la ſéroſité arrêtés dans les petits vaiſſeaux, & d'appaiſer la chaleur febrile. On ſe ſervira utilement pour cet effet d'une potion diaphoretique & legerement anodine, composée avec des eaux antiſpaſmodiques & d'apnoïques, de fleurs de ſureau, de tilleul, de prime vere, d'acacia, de galega, de feuilles de chardon-benit, de ſcordium, avec le diaſcordium de Fracaſtor, l'antimoine diaphoretique le criſtal mineral, le vinaigre, & les pierres d'ecreviſſes, & le ſyrop de coquelicot emploïé frequemment. Les boiſſons délaïantes & humectantes, telles que le petit lait doux, ou aigre préparé avec du jus de citron & du ſucre, font auſſi beaucoup de bien, lorſqu'on en boit copieuſement. On peut encore uſer d'une ptiſane d'orge mondé, de racine de ſcorſonnere, & de rapure de corne de cerf, avec du ſyrop de jus de citron, ou d'une décoction d'avoine ou bien du lait coupé, d'une égale quantité d'eau où l'on mettra du ſucre & quelque peu de nitre.

III. Il faut encore aller au-devant de

cette dangereuſe maladie avec des remedes externes dont quelques-uns ſeront emploïés dans la bouche & d'autres ſur le col & le goſier, afin d'appaiſer par leur moïen la douleur & la chaleur que cauſe l'inflammation, de temperer l'âcreté des humeurs, & de réſoudre les liqueurs qui ſont fortement engagées dans les parties les plus étroites des vaiſſeaux. On ſe ſert très-ſouvent de cataplaſmes compoſés d'émulſions paregoriques & réſolutives, de fleurs de ſureau, de melitot, de camomille ordinaire, de bouillon blanc, de racine de lis blancs, de figues, de ſaffran, de graines d'anis, de fenouil, de farine de lin, qu'on fait cuire dans du lait. Quelques-uns y ajoutent le nid d'hirondelle & la fiente de chien, comme des ſpecifiques. Les emplâtres adouciſſans, tels que le diachylon ſimple, ou l'emplâtre de mélitot, mêlés avec l'huile d'amandes douces & qu'on rendra plus efficaces, au moïen du blanc de baleine, du ſaffran, & du camphre qu'on y mêlera, ont auſſi beaucoup de vertu. Je ne trouve gueres à propos qu'on emploïe les gargariſmes en les injectant dans la bouche avec une ſeringue lorſque le mala-

de y ſent de la douleur & une ardeur ſeche. Il ſuffira de la rincer de tems en tems avec une liqueur tiede qu'on peut préparer avec du rob de noix, de meures, du ſyrop doux de grenades, de coquelicot, de violettes, le mucilage de pepins de coings, la crême de lait, le criſtal mineral, qu'on mêlera ſuivant les circonſtances avec du lait, ou avec une décoction de regliſſe, de figues, ou d'avoine. L'huile nouvelle d'amandes douces a auſſi beaucoup de vertu lorſqu'on la donne dans une décoction d'avoine avec du blanc de baleine, du ſaffran & du ſyrop de violettes, & qu'on la garde quelque tems dans la bouche.

PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

I. Lorſque la Squinancie eſt ſanguine & que le corps eſt plethorique, on doit avant toutes choſes emploïer la ſaignée; car ſi jamais elle a été de quelque utilité pour ſauver le malade, c'eſt dans cette occaſion. Mais on doit ſaiſir l'occaſion avec promptitude, car elle eſt de très-grande conſéquence. L'ouverture des jugulaires eſt d'un puiſſant ſecours, mais ſuppoſé qu'on ne puiſſe l'emploïer

on ouvrira les veines qui ſont ſous la langue, aïant fait préceder la ſaignée du bras. Lorſque la Squinancie ſanguine eſt jointe à la fievre ardente & à celle de Hongrie, & qu'on appréhende une phreneſie, & que la foibleſſe du malade le met hors d'état de ſupporter une ample ſaignée, on doit promptement ouvrir les veines qui ſont ſous la langue. Suppoſé que cette maladie ſoit cauſée par l'âcreté cauſtique qui s'attache aux tuniques nerveuſes du goſier & du larynx, & que le ſang ne ſoit pas trop abondant, on emploïera les ſcarifications à la tête & au menton, ou bien on y appliquera des ſangſues. Lorſque les malades ſont d'un temperament phlegmatique & cacochyme, & qu'une trop grande abondance de ſeroſités viſqueuſes cauſe des tumeurs, des douleurs, & une legere inflammation dans le goſier & dans les parties extérieures du col, on doit préférer à la ſaignée les ſcarifications de la nuque & des épaules.

II. Il eſt néceſſaire dans l'uſage des remedes externes de faire attention aux differentes eſpeces d'inflammations qui attaquent le goſier, & d'oppoſer à chacune ceux qui leur conviennent. C'eſt

pourquoi, lorſque l'inflammation du goſier eſt ardente & douloureuſe, on fait boire avec excès du julep de roſes avec du nitre & quelque peu de camphre. La gelée de corne de cerf préparée comme il faut, purifiée avec du blanc d'œuf & relevée avec le ſuc d'orange & le ſucre, & priſe pluſieurs fois de ſuite, ſoulage extrêmement. Si le goſier eſt ſec & enflammé, la langue enflée, la reſpiration & la déglulition difficiles, on compoſera un lohoc avec blanc d'œuf battu dans deux onces d'eau, une once d'eau roſe, ſyrop de grenades, & de meures, de chacun demi once, & douze grains de criſtal mineral, auquel on ajoutera ſuivant les circonſtances vingt ou trente gouttes de ma liqueur anodine. On aura auſſi ſoin d'oindre le col & la tête avec l'huile camphrée qu'on préparera avec une once d'huile d'amandes douces, deux drachmes d'huile de pavot blanc, & une demi drachme de camphre.

III. Lorſque la Squinancie eſt interne & qu'elle eſt extrêmement brulante, on ſe lavera de tems en tems la bouche avec du lait, ou de la crême, y ajoutant du criſtal mineral & du ſyrop de coque-

licot, & on boira ſouvent du petit lait. On ſe ſervira dans l'inflammation de l'œſophage qui ſurvient ſouvent dans le fort des fievres malignes d'une poudre composée, d'une drachme de nitre, de trois grains de camphre, & d'une once de ſucre, qu'on mêlera avec une émulſion d'amandes douces; on en avalera & on la gardera quelque tems dans la bouche lorſqu'on eſt attaqué d'une inflammation pour avoir reſpiré les exhalaiſons âcres des metaux, des mineraux, de la chaux vive & du mercure; on ne ſe ſervira ni de purgatifs ni de la ſaignée, mais d'humectans, d'adouciſſans internes & externes, de lait avec du nitre, des cataplaſmes dont nous avons donné la deſcription ci-deſſus, & de lavemens.

IV. On remedie efficacement à cette douleur violente qu'on reſſent dans les environs du pharynx & du larynx, qui cauſe une rougeur & une ſalivation abondante, qui eſt ſans fievre & qui eſt cauſée par une ſéroſité ſalée & âcre qui s'attache aux glandes du goſier, en ſe gargariſant, dès qu'elle commence à ſe faire ſentir, avec de l'eau-de-vie, du vin du Rhin ou de Franconie. On peut

voir dans Walæus quelle est la vertu de ce remede. Voici ce qu'il en dit. *Si celui qui est attaqué d'une Squinancie a soin de se gargariser au commencement avec de l'eau-de-vie, l'inflammation du gosier, quelque violente qu'elle soit, cessera au bout de trois heures, soit qu'on l'emploie seul, soit qu'on le mêle avec quelqu'autre chose* (*a*). C'est pour cette raison que Martianus veut qu'on emploïe dans la *eynanche* des remedes qui sont chauds de leur nature. J'ai moi-même remarqué qu'on a fait cesser dans peu de tems l'inflammation du gosier, au moïen de huit ou dix gouttes d'esprit de vin camphré, dans lequel on avoit fait dissoudre un grain de nitre, & qu'on fit avaler peu à peu au malade.

V. Lorsqu'il s'attache une grande quantité d'humeurs impures & sereuses aux glandes du palais & du gosier, on usera frequemment de laxatifs, composés avec la manne, la rhubarbe, le tartre, & des raisins secs. On se servira

(*a*) *Angina affectus in principio sese spiritu vini gargariset, omnis gutturis inflammatio cessabit trium horarum spatio, sive solus in hunc usum cedat sive cum aliis remisceatur.* Walæ. *Method. med.* p. 112.

utilement dans cette occasion du gargarisme dont Zobelius a donné la description dans sa *tartarologie*, dont la base est le sel *pharyngien*, qu'on prépare avec une once de crême de tartre & de nitre, & une demi-once d'alun brulé, qu'on fait fondre dans du vinaigre distillé & qu'on cristallise suivant les regles. On fera dissoudre une drachme de ce sel ainsi préparé avec deux drachmes de miel dans cinq onces d'eau de plantin; on se lavera souvent la bouche avec cette liqueur, & on y en injectera avec une seringue.

VI. On préfere avec beaucoup de raison dans les tumeurs inflammatoires du gosier & des glandes, les emplâtres émolliens dont nous avons donné la description ci-dessus, aux cataplasmes dont je me sers très-rarement à cause de plusieurs difficultés; mais j'emploïe souvent à leur place une décoction de drogues émollientes préparées avec du lait & enfermée dans une vessie. Pour ce qui est des gargarismes, on doit observer qu'on ne doit point les injecter parce que par la violence du frottement ils irritent la douleur & l'inflammation. Il est donc plus à propos de se laver la bouche avec une liqueur qui

tienne lieu de gargarisme. Supposé qu'on ne puisse le faire, on doit l'injecter doucement de peur qu'on n'excite le vomissement ; on doit aussi avoir soin de ne point pancher la tête en arriere, de peur que venant à tomber sur la trachée artére elle ne cause une suffocation ; on doit ainsi répéter cette injection supposé qu'il y ait une grande quantité de mucosité. Il convient dans toutes ces differentes affections du gosier de ne point parler, parce qu'une trop grande agitation de la langue irrite le mal.

VI. Supposé que les tumeurs du gosier se disposent à la suppuration, on pourra l'exciter en tenant des figues dans la bouche. Lorsque la tumeur inflammatoire des amigdales est pleine de pus, je n'ai rien trouvé de plus efficace que le miel rosat mêlé d'esprit de vitriol avec lequel on oindra la tumeur avec une plume, ce qui la diminue & la nettoie, empêche qu'il se forme de nouveau pus, & dissout la pituite qui s'y arrête. Dans les aphthes qui surviennent sur la langue des enfans & y causent de la douleur & une ardeur, on aura soin d'oindre de tems en tems les pustules

avec de la crême, dans laquelle on aura mis quelque peu de nitre, ce qui eſt un remede très-efficace pour addoucir la violence du mal; il eſt bon auſſi quelquefois, pour diſſoudre la pituite, & pour en empêcher la trop grande affluence, d'appliquer du vitriol blanc diſſous dans de l'eau de pluie, ou ce qui vaut encore mieux dans de l'eau de roſes ou de fleurs de ſureau.

VIII. Pour empêcher l'inflammation du goſier de revenir, comme cela arrive très-ſouvent, on évitera avec ſoin tout ce que nous avons dit ci-deſſus être capable de la cauſer. On entretiendra ſurtout la tranſpiration, & on garantira la tête, le col, & le goſier de quelque ſorte de froid que ce puiſſe être, de peur que les humeurs & la matiere âcre qui doit être chaſſée à travers les pores ne rentre dans le corps, & ne s'arrête dans la ſubſtance mollaſſe du goſier. Il faut éviter auſſi tout ce qui eſt capable de mettre les liqueurs en mouvement, & prendre garde de ne point attirer les humeurs dans les parties ſuperieures en criant trop fortement. Suppoſé que le corps ſoit plethorique, il eſt bon d'emploïer de bonne heure la ſaignée,

& de faire rentrer dans l'ordre les hemorrhagies spontanées lorsqu'elles s'en écartent. On doit aussi tenir le ventre libre afin de chasser les impuretés qui sont dans le corps, & d'empêcher qu'elles ne se portent vers les parties superieures.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UNe femme de trente ans d'un temperament bilieux, & qui étoit extrêmement sujette aux fluxions catarrheuses s'étant imprudemment exposée en automne au sortir du lit, à la fraicheur de l'air, sans avoir eu soin de se couvrir auparavant, fut attaquée d'un rhume accompagné d'une ardeur & d'une douleur dans le gosier. Elle avoit peine à parler & à avaler, & son pouls étoit vîte, sur-tout pendant la nuit. Ses ordinaires aïant cessé, on la saigna au bras, & on lui donna ensuite un lavement qui ne lui apporta aucun soulagement: elle ne put point supporter les gargarismes à cause des douleurs qu'elle ressentoit. Cependant la tumeur du gosier augmenta

menta considérablement & peu s'en fallut qu'elle ne la suffoquât. Elle diminua tant soit peu le cinquiéme jour & la douleur se calma. On lui appliqua sur le col l'emplâtre émollient de méliot avec du saffran, sur lequel on mit des petits sachets chauds, & on lui mit dans la bouche une décoction d'herbes émollientes : ces remedes firent meurir la tumeur, qui creva heureusement pendant la nuit, sans que la malade s'en apperçût. Mais comme la matiere vint apparemment à tomber sur les poulmons elle fut sur le point d'être suffoquée. Pour prévenir ce funeste accident on lui fit prendre de l'eau d'hyssope avec de l'essence de castoreum & de reglisse, à laquelle on ajouta quelques gouttes d'esprit de corne de cerf succiné, & une infusion d'herbes pectorales, en maniere de thé. Ces remedes firent couler la sueur de tout son corps, & elle rendit pour le moins six fois par jour par le bas une matiere tenace & visqueuse avec tranchées. Le Médecin appréhendant que cette diarrhée ne lui devînt funeste jugea à propos de l'arrêter, & donna un électuaire composé avec le diascordium de Fracastor, la conserve de roses, la

poudre d'hématite & de noix muſcade. Le flux de ventre ceſſa ſur le champ, mais la malade fut attaquée du hoquet, d'une ardeur dans toute la région de l'œſophage, d'un crachement d'une matiere viſqueuſe, & d'une grande foibleſſe. On fit venir un autre Médecin qui attribua ces accidens à la ſuppreſſion du flux de ventre, & qui conſeilla de prendre des pilules de mirrhe choiſie, de diagréde ſouffré, de mercure doux, de ſaffran, de caſtoreum, & de ſel de ſuccin, dans un vehicule chaud. Ce reme de appaiſa le hoquet, & excita de nouveau l'excrétion de la matiere ſereuſe, ce qui ſoulagea extrêmement la malade, qui recouvra peu à peu la ſanté.

Reflexions.

C'Eſt une choſe remarquable que l'inflammation du goſier ait été guérie par un flux de ventre pituiteux & ſereux, & que la ſuppreſſion de cette évacution ait occaſionné de fâcheux ſymptômes qui ont ceſſé ſi-tôt qu'il eſt revenu. Mais il arrive très-ſouvent dans les inflammations du goſier que l'œſophage & même le ventricule ſonraf-

fectés de la même maladie. J'ai souvent remarqué que les aphthes affectent l'œsophage & le ventricule, ce qu'on reconnoît à l'ardeur que l'on sent dans cette partie & qui s'étend jusqu'aux hypochondres. Lorsque cela est arrivé les malades n'ont pu supporter les remedes salés, âcres & chauds, & je me suis servi d'une décoction d'orge, d'avoine, de raves séches, d'une infusion en maniere de thé avec du lait, qui a fait cesser l'ardeur, la sécheresse, & les douleurs incommodes qu'ils ressentoient dans les environs du cœur. J'ai remarqué aussi dans les fiévres ardentes que l'inflammation du ventricule qui avoit été causée par le poison ou par de violens purgatifs, s'est répanduë sur le gosier, & les muscles du larynx. Il est donc certain que les laxatifs sont d'un grand secours dans les affections du gosier & de la bouche, sur-tout lorsque ces parties sont remplies d'une pituite épaisse & visqueuse.

OBSERVATION II.

UN homme âgé de soixante ans, qui avoit été long-tems affligé de la fievre quarte, devint très-su t après

qu'elle eut cessé aux rhumes & à la foiblesse d'estomac. S'étant mis en voyage pendant la nuit par un tems pluvieux, il fut attaqué d'un embarras du gosier, qui lui laissant l'usage des alimens solides, faisoit qu'il ne pouvoit avaler les liquides qu'avec beaucoup de difficulté, & d'inquiétudes, & il ne les avoit pas plutôt pris qu'il rendoit une grande quantité de phlegme. Le gosier étoit tant soit peu rouge en dedans, mais on n'apercevoit aucune tumeur par dehors, ce qui me fit juger que l'épiglotte qui ferme l'orifice de l'apre artére étoit gonflée & couverte d'une serosité visqueuse, qui faisoit qu'elle ne pouvoit point fermer exactement l'ouverture qui est dessous, desorte que la liqueur descendoit dans la tranchée artere, & causoit les accidens dont nous venons de parler; c'est pourquoi je fis appliquer extérieurement l'esprit de vin camphré, & je lui ordonnai de se laver de tems en tems la bouche avec de l'eau de fleurs de sureau mêlée avec de l'esprit de sel armoniac & de l'essence de saffran, & d'user tous les jours de mes pilules. La maladie cessa au bout de quelques jours par le moïen de ces remé-

des ; & le malade recouvra la santé.

REFLEXIONS.

C'Est un symptôme propre à la Squinancie que la difficulté d'avaler les alimens solides & liquides ; car lorsque la tumeur qui occupe l'entrée de l'œsophage est trop grande & le rétrécit, elle ne permet que d'avaler les liquides ; mais si elle vient à se former dans l'entrée du gosier que l'épiglotte ferme, les solides venant à presser cette derniere qui est enflée tombent dans l'œsophage, au lieu que les liquides qui ont moins de pesanteur se glissent par l'ouverture que laisse la tumeur dans la trachée artére, & y causent de grandes incommodités.

OBSERVATION III.

DEs Médecins qui avoient été appellés pour une femme s'étant imaginés qu'elle étoit attaquée du mal vénérien lui ordonnerent de passer par les grands remedes. Il arriva de-là que pour peu qu'elle s'exposât au froid, &

aux brouillards, qu'elle se mît en colere, qu'elle usât d'alimens âcres, qu'elle se refroidît la tête, & que ses régles fussent interrompuës, elle étoit très-souvent attaquée d'une ardeur & d'une douleur violente dans le palais, dans l'intérieur du gosier, autour, du pharynx & du larynx, qui ne lui causoit à la vérité aucune fievre, mais qui gênoit sa respiration. Cette femme ayant couché dans un appartement bas qui étoit bâti depuis peu & rempli des vapeurs de la chaux, fut non-seulement attaquée du mal de tête, mais encore d'une ardeur & d'une douleur violente dans le gosier & dans le col, accompagnée de l'inquiétude, de difficulté de respirer, d'agitations, & de chaleur.

On me fit appeller; comme je vis que les vaisseaux n'étoient pas trop pleins, je ne voulus point faire saigner la malade, & je lui fis seulement appliquer sur le col un cataplasme de farine de lin, de fleurs de sureau, de figues, de saffran, d'huile d'amandes douces & de lait. Je lui fis donner aussi un lavement de lait avec du nitre, du sel commun, du miel, & de l'huile; & pour boisson du lait coupé d'une demi par-

tie d'eau d'orge, dans laquelle on mettoit une quantité convenable de nitre, & de ſyrop de violettes, dont je lui fis boire copieuſement, & que je lui fis garder ſouvent dans la bouche, ce qui fit ceſſer le mal en peu de tems. Je lui conſeillai, pour empêcher les fréquentes rechûtes, de boire pendant un mois les eaux de Spa ou de Seltz avec du lait, & de ſe gargariſer la bouche tous les matins avec de l'eau d'arquebuſade, ou avec une décoction de plantain faite dans le vin.

Reflexions.

On eſt aiſément attaqué de la Squinancie, lorſque le tiſſu des glandes & des vaiſſeaux du goſier eſt affoibli & dans l'atonie, comme cela arriva dans notre malade, à cauſe de la ſalivation mercurielle; c'eſt ce qui fait que ceux qui ont été attaqués une fois de cette maladie, & qui n'ont pas eu ſoin d'y remedier par un régime & des remedes convenables, en ſont de nouveau attaqués, lorſqu'ils crient trop fort, qu'ils ſe laiſſent emporter à quelque paſſion, qu'ils boivent trop de vin,

& qu'ils s'exposent à un air froid & humide. La meilleure maniere de prévenir ces rechutes est de guérir parfaitement cette maladie la premiere fois qu'on en est attaqué, de peur qu'elle ne cause dans les parties quelque dommage qu'on a ensuite de la peine à réparer.

OBSERVATION IV.

JE connoissois un homme âgé de plus de cinquante ans, d'un tempérament mélancholique, sanguin & robuste, qui n'avoit jamais été saigné, & qui se portoit fort bien, quoiqu'il fît un grand usage de bierre forte & de liqueurs spiritueuses. Cet homme aïant eu une dispute avec sa femme, & s'étant extrêmement emporté, fut attaqué d'un violent mal de tête, durant lequel les artéres étoient extrêmement gonflées, son visage étoit enflammé, ses yeux hagards. Il passoit les nuits sans pouvoir dormir, & le battement des artéres étoit si violent que le malade se plaignoit comme si on lui eût donné des coups de marteau dans la tête. On lui appliqua un cataplasme de mie de pain, de baïes de

de laurier & de genevrier, & de vinaigre rosat. On lui appliqua aussi sur le front & sur les tempes, par le conseil d'une vieille femme, du blanc d'œuf battu avec de l'alun. Après que le malade eut usé quelque tems de ce remede, il se plaignit d'une douleur aiguë dans le gosier, il ne pouvoit presque rien avaler, & sa respiration étoit très-embarrassée. Sa langue extrêmement enflée, de couleur noire, séche, lui sortoit de la bouche; il demandoit continuellement à boire, son pouls étoit vîte & fort, & la difficulté qu'il avoit de respirer ne lui permettoit pas de demeurer couché. On emploïa pour remedier à ces fâcheux accidens, les remedes suivans, qui produisirent un heureux effet. On lui fit une ample saignée, on lui donna un lavement âcre, on lui appliqua chaudement sur le col un cataplasme préparé avec de la fiente de chien, le nid d'hirondelle, les figues, & les oignons cuits sous la cendre, les fleurs de sureau, de camomille, de melitot, la graine de cumin, le nitre, & le camphre, l'eau de fleurs de sureau & le vin. On lui fit avaler souvent quelque cuillerées d'une potion composée

d'eau de fleurs de ſureau & de roſes, de chacune deux onces, de ſix drachmes de vinaigre diſtillé, d'une drachme de pierres d'écreviſſes, de demi-drachme de nitre, de quatre grains de camphre diſſous dans de l'huile d'amandes douces & dans une quantité ſuffiſante de julep de roſes. Il but auſſi une infuſion de veronique, de fleurs de ſureau, & de régliſſe, ce qui le mit hors du danger de la ſuffocation. On lui donna enſuite un purgatif composé de ſyrop ſolutif de roſes, de crême de tartre, de diagrede & de rhubarbe, qui le fit aller pluſieurs fois à la ſelle On eut ſoin de lui faire ſouvent laver la bouche avec de l'eau de pluie dans laquelle on avoit fait fondre quelque peu de nitre, de vitriol, & du ſucre pour la rendre plus agréable, & l'on guérit par ce moïen en très-peu de tems cette dangereuſe maladie.

REFLEXIONS.

L'Origine de la maladie dont nous venons de rapporter l'hiſtoire, mérite qu'on y faſſe attention. Elle fut cauſée par l'amas du ſang dans la tête; on ſe ſervit pour y remedier d'aſtringens qui re-

pousserent le sang vers les parties intérieures & dans le gosier, où venant à s'amasser il occasionna la tumeur, l'ardeur, & les autres symptômes, dont nous avons parlé. On peut juger de la qualité répercussive du blanc d'œuf mêlé avec de l'alun, & de la vertu qu'il a de resserrer les vaisseaux, par l'usage qu'on en fait dans les ophthalmies. La communication réciproque que les vaisseaux ont entr'eux ne permet pas de douter que la contraction qui survient dans les parties extérieures ne porte aisément le sang aux intérieures. Cependant comme on eut soin de prévenir sa stase & sa stagnation par la saignée, & par les résolutifs internes & externes, cela fit que la maladie cessa heureusement. S'il est une occasion dans laquelle il soit nécessaire de saisir le moment favorable, c'est dans les inflammations ; car si l'on ne les dissipe très-promptement, elles causent une corruption sphaceleuse & mortelle.



CHAPITRE CINQUIE'ME.

De la Fievre Phrenetique, ou Phrenesie.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *Définition de la Phrenesie.* II. *Signes qui l'annoncent, & qui la font connoître.* III. *Sa cause prochaine.* IV. *Ses causes antécédentes.* V. *Elle est ou idiopathique, ou symptomatique,* VI. *Elle differe de la manie, & du léger délire qui survient dans les fievres aiguës.* CURE. I. *Quel est l'objet qu'on doit se proposer en traitant cette maladie.* II. *Il faut tirer du sang;* III. *dégager le bas ventre;* IV. *humecter & résoudre;* V. *employer des remedes topiques,* PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES. I. *Régime qu'on doit prescrire dans la Phrenesie.* II. *Ce qu'il faut observer par rapport à la saignée.* III. *Cure de la Phrenesie causée par la suppression des hemorrhagies, & par une matiere âcre.* IV. *De la plica de Pologne.* V. *Il faut éviter tout ce*

ce qui est capable d'émouvoir, les narcotiques, & les vesicatoires. HISTOIRES DE MALADIES. OBSERVATION I. *Phrenesie produite par la suppression d'un cours de ventre critique.* OBSERVATION II. *Phrenesie qui se termine en une fievre lente & hectique.* OBSERVATION III. *Phrenesie mortelle par l'usage de remedes trop chauds.* OBSERVATION IV. *Guérison d'un délire survenu après une Phrenesie.* OBSERVATION V. *Guérison d'une Phrenesie causée par la colere qui se changea en folie chronique.*

I. IL n'y a aucune inflammation ou fiévre particuliere qui soit d'une si grande importance dans la Médecine, que celle qui attaque le cerveau, qui est la plus noble de toutes les parties, & le domicile de l'ame raisonnable, qui soit plus dangéreuse, & qui détruise si fort l'usage de la raison que celle que les Grecs ont appellée Phrenesie. La Phrenesie est donc une fiévre aiguë inflammatoire causée par le trop grand amas du sang, & par l'interruption de son cours par les petites artéres qui sont dans les membranes du cerveau. Elle est accompagnée d'une grande chaleur,

du délire, & elle met la vie dans un très-grand danger.

II. Voici quels sont, suivant Trallien, les signes qui présagent la Phrenesie. La „ Phrenesie, dit-il, est précédée par des „ veilles continuelles & violentes, par un „ sommeil inquiet, les malades tressaillissent, „ & sont occupés des images dont ils „ ont été frappés dans leurs songes; ils „ oublient aisément ce qu'on leur dit; „ supposé qu'ils viennent à répondre, ils „ deviennent plus furieux & plus co- „ leres qu'auparavaut. Leur pouls est dur „ & foible, & ils sont souvent atta- „ qués d'une douleur dans l'occiput. Si „ l'affection augmente, ils ont le re- „ gard fixe, leurs yeux sont enflammés, „ & versent des larmes (*a*). Cælius Aurelianus est celui de tous les Anciens qui a le mieux décrit les signes & les accidens qui accompagnent la

(*a*) *Phrenitidem futuram vigiliæ potissimum continuæ & intensæ, somnique turbulenti præcedunt; ægri exiliunt, & somniorum imaginationibus detinentur, & facile eorum quæ dicuntur obliviscuntur. Si respondent ferociores ac iracundiores quam prius apparent. Pulsus habent parvos & duros, atque occipitio frequentius indolescunt. Si affectus increverit, fixioribus oculis cernunt, eosque rubentes habent, nec non lacrimæ ex utrisque fluunt.* Trallian. *lib. I. c.* 13.

Phrenesie. „ Ceux, dit-il, qui sont sur „ le point de tomber dans la Phrene„ sie, sont attaqués d'une fievre aiguë, „ leurs pouls parvient difficilement jus„ qu'à la supperficie du corps, c'est-à„ dire, qu'il est concentré; il est tendu, „ le visage est enflé ou plein, le sang „ coule par les narines, les veilles sont „ continuelles, ou le sommeil est trou„ blé par des imaginations déréglées; „ c'est une folie turbulente; ils ont l'es„ prit inquiet & fâcheux sans aucun su„ jet, ils changent souvent de situation „ dans le lit, la tête est dans une agitation „ continuelle, ils rient quelquefois sans „ sujet. Leurs ieux sont rouges & jettent „ quelques larmes, leurs mains se por„ tent de tous côtés, ils ne sentent au„ cun mal de tête, il survient un froid „ dans les articulations sans aucun fris„ son, l'urine est abondante, jaune, „ aqueuse, & legere, & le malade la rend „ peu à peu. Quelques-uns ont un bruit „ dans la tête & un tintement d'oreille, „ un mal de tête continuel, sentent une „ tension dans les hypochondres sans „ cause manifeste, leur regard est fixe, & „ les palpitations du cœur frequentes (*a*).

(*a*) *In phreniticam passionem declives se-*

III. Tous ces dérangemens dans les fonctions du corps qui acconpagnent laPhrenesie sont causés par le mouvement trop impétueux du sang qui se porte vers la tête, par l'interruption de son cours dans les petis vaisseaux, par sa stase & par la trop grande rapidité de son cours par les vaisseaux où il n'a pas accoutumé de passer, ce qui cause des extensions des vaisseaux du cerveau & du visage, la séparation de l'humeur séreuse qui s'arrête en différens endroits, & le cerveau est entierement troublé dans ses fonc-

quitur febris acuta atque pulsus difficile ad corporis superficiem ascendens, sive humilior, tensior, vultus subinflatus sive plenus, sanguinis per nares distillatio, vigiliæ juges, aut turbatus somnus & insomnia turbulenta, mentis sollicitudo ac pravitas sine ratione, frequens est tergorum versio jacendi, cum capitis assidua commotione, aliquando etiam sine causa hilaritas, oculorum rubor cum levi lacrimatione & circumjectio manuum, sine ullo capitis dolore, articulorum frigus sine tremore, urinæ abundantia flavæ, aquatæ, tenuis, & paulatim exclusæ; aliquibus etiam sonitus capitis, & aurium tinnitus, dolor quoque capitis non quiescens, nulla ex manifesta ratione præcordiorum tensio, visus attentus, cor frequenter palpitans. Cæl. Aurelian. *lib. I. c. 2. p.* 12.

tions, & sur-tout dans celles qui servent à l'usage de la raison. Hippocrate (*a*) enseigne dans plusieurs endroits de ses ouvrages, que la prudence & la raison de l'homme dépendent de l'égalité soutenuë du cours du sang dans le cerveau, ou pour mieux dire, de l'uniformité de son cours, desorte que lorsqu'il vient à se déranger, la prudence & la raison se détruisent. Ce qui prouve évidemment la vérité de ce que nous venons de dire, & que le véritable siége de la Phrenesie est dans le cerveau, c'est la dissection des personnes qui sont mortes de cette maladie; car on remarque que les vaisseaux & les sinus de la dure & de la pie-mere sont très-gonflés & pleins d'un sang épais & congelé, & ses membranes vuides & déchessées, desorte qu'on peut aisément séparer la pie mere de la substance corticale du cerveau, & que la substance medullaire du cerveau est remplie d'une grande quantité de sérosité. C'est ce que Blancard (*b*), Schenckius (*c*), & les

(*a*) Hippocr. *lib. de flat.*
(*b*) Blancardus *in anat. pract. obs. III.*
(*c*) Schenckius, *lib. I. fol.* 64.

mélanges de l'Academie des Curieux de la nature. Dec. I. A. V. Obſ. LXII. prouvent par pluſieurs exemples.

IV. C'eſt avec beaucoup de raiſon que Cœlius Aurelianus (*a*) met au rang des cauſes antécédentes de la Phreneſie l'yvrognerie, les veilles, une trop longue expoſition au ſoleil, un eſprit qui a naturellement peu d'aſſiete, la colere, la foibleſſe de cerveau cauſée par l'étude, & la jeuneſſe. En effet, tout ce qui eſt capable d'affoiblir le cerveau, & de faire par conſéquent que le ſang & les humeurs s'arrêtent dans ſes vaiſſeaux eſt propre à occaſionner la Phreneſie, de même que tout ce qui pouſſe le ſang, & ſur-tout celui qui eſt épais, avec impetuoſité & en trop grande abondance des parties inférieures vers la tête, & fait qu'il s'y arrête. Il eſt conſtant par les obſervations de Médecine pratique que ceux-là ſont fort ſujets à ces eſpeces de fievres de délire qui fatiguent leur eſprit par une triſteſſe de trop longue durée, par les ſoucis, par des études & des méditations trop profondes & trop outrées, qui ſont dans la fleur de leur âge, d'une complexion mélancholique

(*a*) *L. C.*

& bilieuſe, qui ſont ſujets à la haine & à la colere, qui ont des déſirs trop violens, qui ſont adonnés aux veilles, aux chagrins, à la crapule du vin ou de la bierre, à la débauche des femmes, qui menent une vie ſédentaire, qui ne font aucun exercice, & qui à cauſe des mauvais alimens dont ils ſe nourriſſent ont un ſang épais & corrompu. On ſçait auſſi par experience que le flux hemorrhoïdal venant à ceſſer, ou à être ſupprimé tout d'un coup, ainſi que celui des menſtruës ou vuidanges dans les femmes en couche, ou leur ſimple retardement, occaſionnent très-promptement la Phreneſie, ſur-tout lorſque le ventre eſt en même tems conſtipé: car le ſang, venant alors à s'amaſſer dans les viſceres de l'abdomen, cauſe des contractions ſpaſmodiques dans les parties nerveuſes qui rendent la circulation du ſang inégale, deſorte qu'il ſe porte avec impétuoſité vers un autre endroit, & qu'il s'y amaſſe en trop grande quantité. La Phreneſie eſt ſouvent cauſée par un accident extérieur, comme cela arrive dans les bleſſures & dans les contuſions de la tête, ſur-tout dans les perſonnes plethoriques & cacochy-

mes ; à moins qu'on n'y remedie promptement par la ſaignée & par des remedes réſolutifs ; car lorſqu'on néglige de le faire, elle devient pour l'ordinaire funeſte, comme l'aſſure Hippocrate (*a*).

V. C'eſt auſſi avec beaucoup de raiſon qu'on diviſe la Phreneſie en idiopathique & ſymptomatique. L'un, & l'autre eſt véritablement accompagnée de la fievre aiguë, mais avec cette difference que la fievre précede la premiere, & qu'elle accompagne la ſeconde. L'idiopathique eſt plus rare dans nos climats tempérés, mais elle eſt plus fréquente dans les païs méridionaux qui ſont chauds & ſecs. C'eſt ce qui fait que les anciens Médecins Grecs, & entr'autres Ætius & Trallien, ont traité fort au long de cette matiere dans leurs écrits. On trouve cependant de tems en tems chez nous des exemples de la Phreneſie, ſans qu'aucune autre fievre ait précédé, & elle eſt cauſée ſur-tout par la trop grande débauche, par une continuelle colere, par la foibleſſe du cerveau que des méditations profondes & continuelles, & la fatigue des veilles ont occaſionnée ; elle

(*a*) *A plagâ in caput, ſtupor aut delirium, malum.* Hippoc. *Sect. VIII. Aph.* 14.

attaque ſur-tout les perſonnes qui ſont d'un tempérament ſanguin, & bilieux mélancholique, celles qui menent une vie ſédentaire, les hypochondriaques, & ceux qui ſont ſujets aux hemorrhoïdes, lorſqu'on en arrête le flux imprudemment. Willis (*a*) nous aſſure qu'elle dégénere aiſement en manie, ou en un délire furieux, à moins qu'on n'y remedie promptement par des ſecours convenables, & ſon ſentiment eſt confirmé par l'expérience. La Phreneſie idiopathique n'eſt pas rare, & dégénére ſouvent en manie lorſqu'on a mal traité les fievres ardentes, pourprées, exanthématiques & catarrheuſes, par un régime trop chaud, par des remedes volatils & qui mettent le ſang en mouvement, par des opiatiques, des remedes trop repercuſſifs, & trop rafraîchiſſans, auſſi-bien que par les ſaignées faites mal à propos ; ce qui arrive d'autant plus ſûrement, & plus violemment ſi le malade eſt ſujet à ſe laiſſer emporter à la colere pour le moindre ſujet.

VI. La ſymptômatique eſt beaucoup plus frequente chez nous, car elle ſur-

(*a*) Williſius *In pathol. cerebr. cap.* 10. *pag.* 234.

vient ſouvent dans l'état des fievres malignes & exanthématiques aiguës, dans les fievres pétéchiales, la petite verole; les fievres catarrheuſes malignes, dans les maladies d'armées, & principalement dans celle de Hongrie, lorſqu'on les a mal traitées, & cauſe la mort. Elle ſurvient pour l'ordinaire vers les jours critiques, & elle eſt accompagnée du friſſon, d'un tremblement dans les extrémités, d'une tenſion dans les hypochondres, d'un froid de l'exterieur du corps & de la ſortie d'une urine legere, trop abondante, ou qui quelquefois ne l'eſt pas aſſez. Mais comme les forces ſont toutes preſque entierement détruites, & que le ton des vaiſſeaux des membranes du cerveau eſt extrêmement affoibli, il s'y forme des ſtaſes qu'il eſt impoſſible de détruire & qui cauſent pour l'ordinaire la mort le troiſiéme jour.

VII. Quoique la phreneſie dégénére ſouvent en manie, ſuivant le témoignage d'Hippocrate, de Cælius Aurelianus, & d'Aretæus, qui les joignent ordinairement, ou même la confondent entierement avec elle, elles ſont cependant très-differentes entre elles, car la phre-

nesie est toujours accompagnée de la fievre, le pouls est foible, dur, & agité, le délire ne cesse point tout-à-fait, il se calme seulement par intervalles, pendant lesquels on oublie entierement tout ce qui s'est passé pendant le délire. La manie au contraire est une passion chronique, sans fievre aiguë, quoique le pouls soit contre nature, dur & inegal, quelquefois foible, quelquefois grand, & vîte. D'ailleurs la fureur maniaque laisse aussi quelque intervalle, elle est pour l'ordinaire accompagnée d'audace; de colere & d'animosité contre les parens & les amis, & lorsque l'accès vient à cesser, les maniaques se souviennent pour l'ordinaire de tout ce qu'ils ont fait pendant sa durée. La phrenesie differe aussi de cette legere alienation d'esprit qu'on remarque souvent dans les fievres aiguës, avant l'expulsion critique des exanthêmes. Celle-ci cesse facilement, les urines n'y sont pas legeres & aqueuses, & il n'y a point de froid dans les parties exterieures. Il survient aussi quelquefois après le déclin de la fievre aiguë une certaine folie, ou aliénation d'esprit, qui dure quelques jours ou quelques semaines, & qui est differente de

la Phrenesie; elle est causée par le grand abbattement des forces & par la foiblesse du cerveau que la maladie a occasionnée, & elle cesse d'elle-même lorsque les forces reviennent, ou bien on la chasse aisément au moïen de remedes convenables.

CURE.

I. COmme l'inflammation des meninges est la cause prochaine des symptomes fâcheux & funestes qui accompagnent la Phrenesie, le principal soin du Médecin doit être d'emploïer les préservatifs nécessaires pour la prevenir & de la guérir lorsqu'elle est arrivée. Cette maladie étant causée par la stase du sang dans certains petits vaisseaux des meninges, & par la rapidité de son cours dans d'autres parties du corps, accompagnée de douleur, de tension spasmodique, & d'ardeur, il est évident que les remedes qui émpêchent le mouvement impetueux du sang vers la tête, qui le détournent & le résolvent lorsqu'il s'y est amassé, qui le chassent & qui hâtent son mouvement lorsqu'il vient à s'y arrêter, & qui relâchent les meninges

meninges que les ſpaſmes ont reſſerrées, ſont plus efficaces, & ceux qui ſatisfont le mieux aux indications.

II. La ſaignée eſt, ſuivant le témoignage des Medecins anciens & modernes, celui de tous les remedes qui eſt le plus efficace pour prévenir la Phreneſie & pour la guérir; ils veulent même qu'on la faſſe le plus près qu'il eſt poſſible de la partie affectée. Trallien & les anciens Arabes emploïoient frequemment celle de la jugulaire, dont on a mal à propos perdu l'uſage dans notre ſiécle (*a*). On eſt convaincu par beaucoup d'experiences qu'elle doit être préférée à celle des autres veines dans toutes les maladies de la tête qui ſont cauſées par l'amas & par la ſtagnation du ſang, parce que la veine jugulaire externe de même que l'interne reçoit im-

(*a*) Il faut ſe ſouvenir que M. Hoffmann écrit en Allemagne, où la ſaignée de la jugulaire eſt mal à propos ſi redoutée, que perſonne n'eſt aſſez hardi pour la pratiquer. C'eſt ce que nous apprenons de M. Tralles, dans ſon Traité *de vena jugulari frequentius ſecanda*; mais en France elle a toujours été uſitée; & ce n'eſt pas un grand relief pour nos chirurgiens, puiſqu'il n'y a pas de ſaignée auſſi aiſée à faire, ni ſujette à moins d'accidens.

mediatement le ſang qui vient des arteres carotides & vertebrales, & le détourne du cerveau ; d'ailleurs l'inciſion de cette veine n'eſt point auſſi difficile ni auſſi dangereuſe qu'on le croit communement, & on peut très-facilement faire enfler la veine du col, au moïen d'une ligature propre à cet effet. Les Médecins vantent auſſi beaucoup dans cette maladie, auſſi-bien que dans les autres qui affligent la tête, l'inciſion des veines ſublinguales ; & Ammann (*a*) rapporte que parmi les ſoldats qui revinrent dans l'année 1664 de l'expedition de Hongrie, & qui étoient attaqués de la fievre de Hongrie, tous ceux-là échapérent auxquels on ouvroit de bonne heure les veines ranines, dans le tems que les autres en mouroient. J'ai éprouvé qu'elle avoit été d'un grand ſecours pour prévenir le délire qui ſurvient dans les fievres aigues, lorſqu'on l'a emploïée le cinquiéme & le ſixiéme jour, que l'eſprit étoit encore dans ſon aſſiete naturelle; mais elle réuſſit difficilement lorſque le malade eſt dans le délire, & il eſt à craindre lorſque l'ouverture eſt trop grande qu'il ne ſurvienne une hemorrhagie funeſte à cauſe de l'impetuo-

(*a*) Amman. *in parim.*

ſité du ſang qui ſe porte vers la tête; au contraire lorſqu'elle eſt trop petite le ſang coule en petite quantité, & venant à trouver un vuide il eſt attiré vers le cerveau plutôt que vers les autres parties. D'autres veulent qu'on ouvre la veine frontale aprèsavoir lié le col auparavant, & Trallien nous aſſure qu'il a gueri par ce moïen une violente Phreneſie. Il y en a qui preferent l'inciſion des arteres temporales, du nombre deſquels eſt Panarole (*a*), qui aſſure qu'il a emploïé l'arteriotomie avec beaucoup de ſuccès dans la Phreneſie, & qu'il a guéri par ce moïen en très-peu de tems ceux qui en étoient attaqués. Cælius Aurelianus emploïoit les ſcarifications de toute la tête auparavant raſée. J'approuve cependant beaucoup plus la coutume qu'avoient les Egyptiens de faire des ſcarifications dans les narines. Suppoſé qu'on manque d'un inſtrument commode pour le faire, on pourra y ſuppléer au moïen d'un brin de paille, ou d'un petit bâton pointu, qu'on enfoncera avec force dans le nez; on excite par ce moïen le ſang à ſortir, ce qui eſt d'un très-grand ſecours,

(*a*) Panarolus *pentec. I. obſerv. XIX. pag.* 18.

comme je l'ai quelquefois éprouvé. Ces differentes manieres de tirer du ſang peuvent être d'uſage dans la Phreneſie idiopatique auſſi-bien que dans la ſymptomatique ; mais lorſque la ſuppreſſion des vuidanges, ou des regles, fait appréhender cet accident, on doit promptement ouvrir la veine du pied, & en tirer beaucoup de ſang. Si l'on appréhende le délire, parce que le flux hemorrhoïdal a été ſupprimé, on préviendra cet accident en ouvrant les veines hemorroïdales, par le moïen des ſangſuës qu'on y appliquera.

III. Après avoir évacué le ſang par le moïen de la ſaignée on doit avoir ſoin d'évacuer le bas ventre, car lorſqu'il eſt conſtipé les humeurs ſe portent vers les parties ſuperieures, au lieu que lorſqu'il eſt libre elles tendent vers les inferieures. Hippocrate (*a*) nous avertit qu'il eſt néceſſaire dans la cure de la Phreneſie de préparer le ventre à l'évacuation par des potions humectantes qui relâchent les tuniques des inteſtins que les ſpaſmes ont reſſerrées, parce que les ſpaſmes des premieres voies occaſionnent ſouvent le délire. J'ai coutume de me ſervir pour cet ef-

(*a*) Hippocr. *lib. III. de morb. §. IX.*

fet de potions preparées avec quatre onces de manne, tout au moins, que je fais fondre dans une livre de petit lait avec une drachme de crême de tartre, demi-drachme de nitre & une once d'huile d'amandes douces. Baglivi recommande la poudre de Cornachini. Voici quels sont ses termes. *Comme on a remarqué plusieurs fois que le flux de ventre a fait cesser le délire, je me suis souvent servi de la poudre de Cornachini en faisant boire ensuite en quantité des potions délaïantes, composées d'une décoction d'orge mondé, de cristal mineral & autres dulcifians, sur-tout s'il y a une ardeur violente dans les visceres & une inflammation interne.* (*a*) Lorsqu'il est besoin d'un prompt secours on purgera le malade avec un lenitif, ou avec un lavement paregorique domestique.

IV. On peut mettre au rang des remedes internes qui sont bons contre la Phrenesie les potions délaïantes, adou-

(*a*) *Cum pluries observatum fuit alvi fluxu sedatum esse delirium, ideo, natura id docente, proficuum non semel expertus sum pulverem Cornachini, superbibendo ei longa diluentia ex decocto hordei limati, salis prunellæ, aliisque dulcificantibus, præcipue si nimius viscerum ardor adsit; & interna inflammatio.* Bagliv. Prax. *lib. I. p.* 102.

cissantes,& humectantes,qu'on donnera en grande quantité aux malades,pourvu, comme le remarque Aretæus, qu'ils soient alterés, ce qui arrive très-rarement. Tel est la boisson du petit lait doux, ou aigrelet,preparé ave du jus de citron, & du julep de roses, ou édulcoré avec du syrop de pavot blanc : dans une mesure de cette boisson ; on fera dissoudre une drachme de nitre purifié, ou de cristal mineral. On peut aussi se servir utilement d'émulsions preparées avec une décoction d'orge, de rapure de corne de cerf, & les quatre semences froides avec du julep de roses, sur-tout lorsqu'on met dans deux mesures de cette potion deux scrupules de nitre. Le lait mêlé avec les eaux de Selz ou de Tonen-Steiner, fait aussi beaucoup de bien, de même que la décoction d'orge. Plus on use de ces boissons plus elles ont d'efficacité pour délaïer les humeurs, pour relâcher les conduits qui sont resserrés, pour détruire les obstructions, & pour appaiserla chaleur. La potion diaphoretique & résolutive,dont nous avons donné la description dans le chapitre précedent, produit aussi un effet très-salutaire dans la Phrenesie, de même

que dans toutes les autres inflammations.

V. On peut mettre au rang des meilleurs remedes exterieurs qui délivrent la tête de l'affluence des humeurs les lavemens des pieds, ou leur entortillement dans des linges humides qu'on fera chauffer, ou ce qui vaut beaucoup mieux les bains temperés d'eau douce. On éprouve tous les jours leur efficacité & le témoignage de Trallien sur ce sujet est d'une grande autorité. „ Il est à propos „ de laver & d'oindre les malades qu'on „ a déja eu soin d'évacuer, qui ne sont „ plus incommodés par la trop grande „ quantité de matieres, mais seulement „ par la soif & par de continuelles in- „ somnies. Quand même le malade au- „ roit la fievre, on pourra le laver sans „ craindre de lui causer aucun domma- „ ge, sur-tout lorsqu'on usera d'un bain „ tiede, ensorte que l'air ne soit point „ trop brulant, ni la cuve trop chaude. „ Ceux qui negligent de les baigner à „ cause de la fievre, leur causent un très- „ grand dommage, car l'abstinence du „ bain fait que les malades ont de plus „ grandes insomnies, & qu'ils sont dans „ un plus grand trouble d'esprit. Il est „ donc nécessaire de les baigner, comme

„ on vient de le dire, car par ce moïen
„ la temperature de leur ſang devient
„ plus moderée; ils ſont quittes du délire
„ & de l'affection qui allume la fievre. «

(a) Les anciens & ſur-tout Trallien & Aretæus étuvoient avec du vinaigre roſat la tête des malades, ſaignés & purgés, de peur, à ce qu'ils diſent, que la tête n'attirât une trop grande quantité d'humeurs & qu'elle n'en fût accablée; ce qui n'étoit point mal. J'ai coutume dans quelque eſpece de délire que ce ſoit de fomenter la tête du malade raſée avec un epitheme temperé, preparé de la maniere ſuivante, qui les a extrêmement ſoulagés. Prenez vinaigre roſat deux onces, eſprit de roſes

(a) *Lavare eos & perungere convenit quibus jam vacuatio facta eſt, & quantitas totum corpus non offendit, verum ſiccitas & vigiliæ plurimæ urgent. Etſi febricitet æger, nihil nocebit ei ſi ita lavetur, præcipue etiam cum balneum tepidum adhibitum fuerit, ut neque aer ſit igneus, neque ſolium nimis calidum. Qui autem febris metu eos non lavant maxime offendunt, nam ægri vigiliis magis torquentur balnei abſtinentia, adhuc magis etiam animo turbantur. Lavandi igitur ſunt quemadmodum comprehenſum eſt; ſic enim balneo utentes ad bonam temperiem revertuntur, & in poſterum delirio & affectu febrem accendente liberantur.* Trallien. *libr. I.*

dans

dans lequel on fera fondre dix grains de camphre deux drachmes, nitre purifié deux ſcrupules, huile de bois de Rhodes vingt-gouttes. Mêlez.

PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

I. La méthode que nous venons d'indiquer eſt d'une grande utilité dans la phreneſie ſymptomatique auſſi-bien que dans l'idiopathique, & ſur-tout dans celle qui eſt inveterée & qui paroît dégénérer en manie ; je l'ai éprouvée, & je ne crois pas qu'on puiſſe en trouver une autre plus convenable ; mais il eſt néceſſaire d'inſiſter pendant quelque tems dans l'uſage des remedes dont nous avons parlé. Trallien enſeigne admirablement ce qu'il faut obſerver à l'égard du régimedes Phrenetiques. On doit examiner avec ſoin, dit-il, » le logement „ dans lequel habite le malade, & faire „ enſorte que l'air n'y ſoit pas trop épais, „ trop humide, trop froid, ou trop chaud, „ de peur qu'il ne reſſerre les pores de „ la tête ou qu'il ne les obſtrue ; & pour „ que ſa temperature reveille les eſprits „ animaux, & les relâche. Il doit être

„ plutôt clair qu'obſcur, afin que par ce
„ moïen le malade puiſſe connoître peu
„ à peu les choſes auſquelles il eſt ac-
„ coutumé. C'eſt pourquoi il eſt à pro-
„ pos que quelques-uns de ſes plus inti-
„ mes amis ſoient auprès de lui & qu'ils
„ le reprennent pour les fautes qu'il fait,
„ afin qu'il craigne de les commettre une
„ autre fois. On ne doit point laiſſer
„ entrer dans ſon appartement aucun
„ domeſtique, ni aucune perſonne, dont
„ la vuë puiſſe lui cauſer du chagrin, ou
„ le mettre en colere, parce que cela
„ eſt capable de l'irriter, & de déran-
„ ger ſon eſprit. On ne doit point re-
„ cevoir un trop grand nombre d'amis,
„ parce que les grandes aſſemblées ne
„ ſont propres qu'à cauſer du tumulte, &
„ à épuiſer l'air par les vapeurs froides
„ qu'ils envoient. On doit le remuer
„ très-doucement de peur des ſecouſſes
„ que la foibleſſe où il eſt lui rendroit
„ trop ſenſibles, car rien n'eſt plus pro-
„ pre à irriter le malade, & à l'empêcher
„ de dormir. Ceux qui ont ſoin de l'aſ-
„ ſiſter doivent lui tenir les membres
„ ſans aucune violence & les frotter le-
„ gerement, & ſur-tout ceux des extrê-
„ mités inferieures, & lorſque le mala-

„ de tombe dans des convulſions il eſt „ à propos de le lier, car cela attire la „ matiere vers les parties inferieures & „ appaiſe les convulſions. Mais c'eſt „ ſur-tout après qu'on lui aura frotté „ les parties inferieures qu'il convient „ de les manier & de les lier, afin que „ la matiere qu'on a attirée par le ma- „ niement & par le frottement ſe dé- „ tourne vers les endroits les plus bas „ du corps " (*a*).

(*a*) *Conſiderari debet etiam habitatio in qua degit æger, ut aërem nec admodum craſſum, neque humidum frigidumque, aut nimis calidum habeat, ne capiti meatuum denſatio aut repletio ſuperveniat, ſed temperatus exiſtat, quo animalis ſpiritus temperie ipſius refocilletur, ac relaxetur. Sic autem magis lucidus quam tenebroſus, ut æger per hujus ſenſum ad conſuetorum perceptionem ac conſcientiam perveniat. Quare & amici nonnulli admodum familiares ei aſſiſtant, ut etiam increpantes ipſum propter ea quæ facit revereatur. Neque vero domeſticus, aut cognatus, cujus cauſa aliquando triſtetur aut cui iraſcatur, ingredi debet, quippe hoc irritare ægros & commovere ſolet, & ut valde perturbentur manifeſtam præbet occaſionem. Sed nec amici frequentes & copioſi ad eum ingrediantur, quippe turbam ei tantum excitant; præterea aërem quoque craſſum efficiunt, frigidos emittentes ſpiritus. Jam non violenter movendus eſt, ſed leniter, ne in lecto propter imbecil-*

II. Voici ce qu'on doit obſerver à l'égard de la ſaignée. Suppoſé que les phrenetiques ne veuillent point s'y ſoumettre, comme il arrive très-ſouvent, je ne trouve rien de plus efficace & de plus aiſé à pratiquer que de leur enfoncer avec violence ſans qu'ils le ſachent une plume ou une paille dans les narines, car par ce moïen on fait couler le ſang en abondance, ce qui eſt très-utile au malade. On ne doit point ouvrir la veine du front dans la phreneſie idiopathique & chronique, ſur-tout lorſque le corps eſt plethorique, qu'on n'ait auparavant ouvert la veine du bras & du pied, de peur que le ſang ne ſe porte avec encore plus d'impetuoſité vers la tête. On doit auſſi prendre garde dans

litatem concutiatur. Hoc enim, ſi quid aliud, ægrum irritat, & ſomnum impedit; ii vero qui adſunt omnia ipſius membra citra violentiam teneant leniterque perfricent, & præſertim inferiora; atque tunc magis ubi convulſiones ægro oboriuntur, artus vinculis excipiantur, quippe hoc materiam ad inferna provocat, præter ea convulſiones lenit. Satius autem eſt inferiora quoque, ubi perfricata fuerint, fovere, atque ſic deligare, ut materia quæ fotu ſimul & fricatione accita fuerit ad ima potius derivari poſſit. Trallien. *l. I. p.* 50.

cette opération d'emploïer un instrument trop pointu, de peur qu'il ne blesse le pericrane, ce qui seroit très-nuisible au malade.

III. On guerit aussi parfaitement la passion phrenetique qui est causée par la suppression des mois ou des hemorroïdes, & par les spasmes violents qu'elle occasione au moïen des bains, des eaux minerales, & de l'application des sangsuës aux veines de l'anus, ou de l'uterus, en suivant en même tems un régime de vie convenable; car j'ai remarqué qu'une phrenesie qui duroit depuis long-tems fut heureusement guerie lorsque le flux menstruel ou hemorroïdal vint à paroître. Mais lorsque la phrenesie est moins occasionnée par la quantité de sang qui s'est amassée dans les vaisseaux du cerveau, que par la matiere subtile, âcre & virulente qui a été repoussée dans le corps, comme cela arrive dans les fievres exanthematiques, ou qui étant trop éxaltée par les remedes chauds & volatils, s'est fortement attachée à la dure-mere qui est nerveuse, & cause des spasmes qui interrompent le cours du sang & l'empêchent de retourner vers le cœur; il est à propos, outre l'ouver-

ture des veines qui ſont voiſines du cerveau, d'appliquer ſur la tête après l'avoir raſée les parties & les viſceres d'animaux tués depuis peu, pendant qu'ils ſont encore chauds, comme les poulmons, le foye, & l'épiplon, & de les tremper dans l'eau chaude lorſqu'elles ſeront refroidies, afin qu'elles s'échauffent de nouveau.

IV. Le délire phrenetique melancholique & maniaque eſt très-frequent en Pologne lorſque la plica eſt renfermée dans le corps, mais lorſqu'elle vient à paroître la folie ceſſe. Ce qu'on peut faire de mieux eſt de faciliter la ſortie de la plica, & pour cet effet on uſe ordinairement d'une décoction de deux poignées de pied de loup qu'on fait bouillir dans deux meſures d'eau. On a ſoin de ſe laver deux fois par jour la tête & les cheveux avec cette eau, & dans l'eſpace d'une ſemaine, il ſe forme pour l'ordinaire des boucles qui font ceſſer le délire. Il arrive très-ſouvent lorſqu'on coupe la plica qu'il ſurvient un mal de tête violent qui eſt accompagné de la phreneſie, de la fievre & de la manie, que l'on chaſſe de nouveau très-promptement par le moïen de la décoction

dont nous venons de parler, ou par un liniment de pied de loup dont on trouve la deſcription dans les Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature Dec. I. Ann. II. obſ. 54. lequel a la vertu de faire reparoître la plica.

V. On doit s'abſtenir dans la phrenesie, de même que dans les autres inflammations, des remedes âcres & qui mettent le ſang en mouvement, des liqueurs ſpiritueuſes, d'une trop grande agitation de corps & d'eſprit, & même de tous les remedes & de tous les alimens qui ſont capables de cauſer un mouvement contre nature dans le ſang. On ne doit rien faire ſur-tout qui puiſſe mettre les malades en colere, & on doit pour cet effet éloigner d'eux les perſonnes qui leur ſont odieuſes & dont la vuë leur eſt inſupportable, ſoit domeſtiques ou étrangers. On ne ſe ſervira aucunement d'opiatiques & de narcotiques, ſur-tout lorſque les forces ſont déja affoiblies; car on a éprouvé qu'ils occaſionnent ſouvent le délire dans les fievres. C'eſt de quoi Trallien a ſoin de nous avertir; *ſuppoſé* dit-il, *que les forces ſoient affoiblies, on aura ſoin de ne rien donner au malade qui puiſſe lui cauſer un*

assoupissement & un engourdissement, car ces sortes de potions causent beaucoup de dommage à ceux dont les forces sont languissantes. (*a*) Je n'approuve point aussi qu'on emploïe dans la Phrenesie les vésicatoires dont quelques Médecins se servent; car les cantharides, venant à irriter par leur âcreté les membranes que les spasmes ont contractées & tenduës, augmentent le délire & causent aisément des convulsions. C'est ce dont nous assure Baglivi lorsqu'il dit, *J'ai remarqué à Rome que plusieurs hommes auxquels on avoit appliqué des vesicatoires en sont morts & que d'autres ont été gueris. On a éprouvé que ce remede étoit beaucoup plus salutaire aux femmes qu'aux hommes. Si l'on applique,* continue-t-il, *des vesicatoires à ceux qui sont dans le délire & attaqués d'une fievre aiguë, & ont la langue seche, ce qui prouve une violente inflammation des visceres, ils s'en trouvent plus mal, & la plus grande partie meurent dans les convulsions.* (*b*).

(*a*) *Si vires imbecilles fuerint, tum maxime vitabis ne quid torpori somnoque inducendo incommodum exhibeas, nam in his qui infirmas vires habent non mediocris noxa talium potionem comitatur.* Trallien. *loc. cit.*

(*b*) *In aëre Romano per adhibita viris vesicantia plures vidimus mortuos & sanatos. Pro-*

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UN homme de quarante ans, qui étoit tourmenté d'une fievre ardente & d'un mal de tête insupportable, eut le sixiéme jour un flux de ventre. Le Médecin le regardant comme nuisible l'arrêta avec une poudre de bol d'Armenie, d'hematite & de laudanum ; il n'eut pas plutôt cessé que le mal de tête augmenta. Le malade ayant pris outre cela du vin dans lequel on avoit mis quelques gouttes d'essence d'ambre, il fut saisi d'inquiétudes violentes dans les parties voisines du cœur, il survint une inflammation dans le gosier & dans l'œsophage, & il s'amassa dans la bouche une grande quantité de matiére visqueuse & mucilagineuse. Il tomba ensuite dans un délire phrenetique si furieux qu'à

ficere autem magis feminis quam viris vidimus... delirantibus cum febre acuta, lingua arida, indiciis magnæ viscerum inflammationis si applicentur vesicantia, omnes fere in pejus ruunt, & magna ex parte moriuntur convulsi. Bagliv. *l. I. p.* 193.

peine quatre hommes des plus robustes, pouvoient le tenir dans son lit. On employa differens remedes pour le faire cesser, on le saigna au pied, on lui appliqua des épithemes, & un poulmon de veau tout chaud ; mais tout cela fut inutile. Le délire dura pendant cinq jours sans discontinuer, & ne finit que le quatorziéme jour que le malade mourut.

REFLEXIONS.

IL n'y a rien de plus pernicieux dans la fievre ardente bilieuse, qui est causée par la quantité des liqueurs âcres & bilieuses qui se sont amassées dans les premieres voies, que d'arrêter imprudemment le flux de ventre qui survient sur-tout dans un tems critique. Il est impossible que la matiere bilieuse qui est retenue ne cause des inflammations dans le ventricule & dans les intestins, & même dans la tête, comme cela arriva ici. Cet accident devoit arriver ici d'autant plus surement après la faute que fit le Médecin de donner du vin à son malade ; car on ne doit jamais en user, même en petite quantité, lorsqu'on appréhende une inflammation dans les

premieres voies. La ſuppreſſion du flux de ventre occaſiona auſſi le délire parce que la contraction ſpaſmodique, des premieres voies obligea le ſang de ſe porter avec impétuoſité vers la tête, où s'étant amaſſé il cauſa d'abord des douleurs, & enſuite le délire, à cauſe de l'inflammation des meninges. On voit clairement par-là qu'une cure mal conduite occaſionne non-ſeulement des accidens funeſtes mais encore la mort, ſur-tout lorſqu'on arrête les excretions critiques de l'humeur vicieuſe, & que la matiére nuiſible eſt retenue dans le corps.

OBSERVATION II.

UNe jeune femme, d'un temperament délicat, fort encline à la colere, & qui étoit accoutumée au vin & à la bierre, eut ſes vuidanges entierement ſupprimées après qu'elle eut accouché; ſes forces s'affoiblirent extrêmement, elle reſſentit une ardeur, & des inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, & une difficulté de reſpirer. Les Médecins qu'elle conſulta lui donnérent pour provoquer l'écoulement du ſang une poudre compoſée de myrrhe, d'é-

corces d'oranges, de pierres d'écrevisses, de succin, & d'huile de canelle, & ils lui firent prendre outre cela du sel volatil de corne de cerf dissout dans l'eau de canelle. Mais ces remedes ne firent qu'augmenter les inquiétudes des parties voisines du cœur, son urine fut supprimée, & son ventre devint tellement constipé qu'il ne rendoit plus rien. Après six jours d'insomnie, ses ïeux devenus brillans, son visage enflammé, annoncérent un délire dans lequel elle tomba peu de tems après avec une si grande fureur qu'elle couroit dans la cour sans ressentir aucun froid, & même avec une chaleur violente dans les extrêmités, quoiqu'il fit alors un hyver extrêmement froid. On fit venir un autre Médecin qui la fit saigner au pied, & lui fit prendre dans une émulsion de graine de pavot blanc une poudre composée d'une drachme de nitre, de camphre & de thériaque celeste, de chacune six grains, dont il fit quatre doses, & il lui appliqua sur les tempes mon épitheme cephalique. La malade dormit tranquillement & sua beaucoup; à son reveil elle se trouva extrêmement affoiblie; la sueur continua pendant toute la semaine, & on lui

fit boire une décoction de corne de cerf avec du jus de citron. On chassa par ce moïen cette dangereuse maladie, mais il lui resta après le tems des couches une fievre lente, qui étant entretenuë par le mauvais regime qu'elle suivoit augmenta si fort, qu'elle dégenera en fievre hectique qui la mit au tombeau vers l'équinoxe d'automne.

REFLEXIONS.

LEs Médecins commettent communément une très-grande faute lorsqu'ils provoquent le flux des vuidanges devenu moins abondant, ou qui cesse tout-à-fait, par des remedes chauds & animés, qui, jettant le sang dans un mouvement violent, augmentent les inquiétudes, & causent une constipation. Il est plus à propos dans un pareil cas, surtout lorsque les corps ont un sentiment délicat, d'emploïer des remedes antispasmodiques & propres à appaiser la chaleur du sang, comme le nitre & le castoreum, qui provoquent avec beaucoup plus d'efficacité le flux qui avoit cessé. Il eût été à propos de saigner notre malade de meilleure heure, la

ſaignée étant de tous les ſecours celui qui eſt le plus efficace pour prevenir les accidens fâcheux dont ſont menacées les femmes en couche dont les vuidanges s'arrêtent. On ne doit point douter que le défaut de ſaignée n'ait obligé le ſang de ſe porter avec impetuoſité vers la tête, à cauſe des ſpaſmes des parties intérieures qui ſe manifeſtoient par la ſuppreſſion de l'urine & des excremens, & qu'il n'y ait cauſé une phreneſie qui aïant été détournée par des remedes convenables tels que la ſaignée, les remedes nitreux, & les reſolutifs internes & externes, ceſſa enfin entiérement par une ſueur critique abondante. Il n'eſt point ſurprenant que la maladie ait été ſuivie d'une fievre lente, car elle eſt aſſez ordinaire aux femmes en couche, ſur-tout lorſqu'elles ſuivent un mauvais régime & qu'elles uſent d'alimens peu convenables; car les forces de la nature étant détruites par l'accouchement & la maladie, le ventricule participe de cette foibleſſe, deſorte qu'enſuite il digere & diviſe mal les alimens qu'on a pris, ce qui engendre beaucoup de crudités qui deviennent des cauſes éfficientes ou occaſionnelles de fievres lentes.

OBSERVATION III.

UN Eccleſiaſtique d'une profonde érudition fut attaqué au commencement de cette année d'une fievre ſynoque catarreuſe qui regnoit parmi nous depuis quelque tems, & qui fut accompagnée de la défaillance, du friſſon, de la chaleur & de catarrhes. Le Médecin lui donna pluſieurs fois pour chaſſer la malignité la *mixtura ſimplex* & une teinture bézoardique, ordonna de tenir le malade dans un lit & dans un appartement bien chauds, & de ne lui donner autre choſe que du thé chaud. Le cinquiéme jour il parut des exanthêmes ſur la peau, on continua d'uſer du même remede, auquel on ajouta l'huile bezoardique de Wedelius, & on fit prendre de tems en tems des poudres nitreuſes. Le malade eut des inſomnies continuelles dès le premier jour de ſa maladie, il étoit extrêmement alteré, il ſuoit beaucoup, il étoit dans des agitations & dans des inquiétudes continuelles; & ces ſymptômes continuerent quoique le pourpre eût pouſſé, & qu'il demeurât fixe ſur la peau. Le Médecin

lui donna le neuviéme jour pour lui procurer le ſommeil un remede dans lequel, ſelon toutes les apparences, il entroit de l'opium; les inquiétudes continuerent cependant, le malade fut dans une agitation continuelle, il tomba de tems en tems dans le délire, & il tint des diſcours ſans ſuite. Quelque tems après s'étant mis en colere pour je ne ſçai quel ſujet, le délire dégénéra par intervalle en fureur. On fit appeller un autre Médecin le onziéme jour de la maladie, qui jugea à propos d'ordonner la ſaignée afin de l'appaiſer, & qui fit tirer au malade environ dix onces de ſang. Ce remede lui procura d'abord le ſommeil, mais il ne fut pas plutôt éveillé qu'il entra en une fureur ſi violente qu'on avoit peine à le tenir au lit, il mettoit tout en pieces, il accabloit d'injures & de coups ſes domeſtiques, ſes parens & ſes amis, & il demeura dans cet état juſqu'au vingt-uniéme jour, que la mort mit fin à ſes peines.

REFLEXIONS.

L'Hiſtoire de cette maladie vint à ma connoiſſance dans le tems qu'on im-

imprimoit ce Traité de la Phrenesie, & plusieurs motifs importans m'ont engagé à l'inserer ici. On voit par cet exemple combien les remedes emploïés mal à propos, ainsi qu'un régime chaud & des remedes internes qui ont la même qualité, ont de pouvoir pour faire que la matiere exanthématique qui n'avoit aucune mauvaise qualité, en acquiere une autre très-maligne & très-subtile, qui venant à pénétrer dans les membranes du cerveau, est capable d'occasionner un délire cruel & approchant de la manie, sur-tout lorsque le cerveau est déja affoibli. Que les jeunes Médecins apprennent donc par cet exemple à ne jamais traiter leurs malades dans les fievres exanthématiques, & même dans le pourpre, au moïen d'un régime & de remedes trop chauds qui détruiroient leurs forces, ne feroient qu'irriter la maladie, & occasionneroient de cruels accidens. La saignée qu'on emploïa le onziéme jour ne fut d'aucun secours au malade, quoiqu'elle fût ample, au contraire elle fut nuisible comme nous l'avons plusieurs fois observé. Dans le commencement de la maladie, lorsque les forces ne sont point encore

détruites,& que le corps a trop de ſang, elle eſt un ſecours très-ſûr & très-efficace ; mais lorſque les forces ſont entierement épuiſées par la maladie, les veilles, la chaleur du régime, & les remedes, on ne doit point tirer trop de ſang au malade; car on ne fait qu'affoiblir encore plus les forces, qui ſont cependant très-néceſſaires pour ſurmonter la cauſe de la maladie. C'eſt pourquoi Sydenham conſeille de ſoulager les phrenetiques & les maniaques par des analeptiques, plutôt que par la ſaignée. Cependant ſi le ſang qui s'eſt arrêté dans le cerveau exige ce remede, il eſt plus à propos de lui faciliter une iſſue par les narines, où un rameau de la carotide interne paſſant avec le nerf olfactif par l'os cribleux aboutit à la tunique pituitaire des narines. C'eſt ce qui fait que j'ai ſouvent fait enfoncer bien avant dans les narines de ceux qui étoient attaqués de la Phreneſie, un poinçon pour provoquer la ſortie du ſang, ce qui a produit un très-bon effet.



OBSERVATION IV.

UNe jeune fille de dix-ſept ans, fort ſujette à la colere, fut attaquée d'une fievre pleurétique que le flux peu abondant de ſes ordinaires occaſionna, qui fut accompagnée de la Phreneſie ; & dont elle fut cependant délivrée par un ſaignement de nez abondant. Il lui reſta cependant une aliénation d'eſprit & une imagination dereglée, deſorte qu'elle tomboit de tems en tems dans le chagrin & dans la triſteſſe, & quelquefois dans une fureur qui jettoit ſes membres dans des contractions très-violentes. On me fit appeller, & je lui fis prendre pendant un mois les eaux de Seltz avec du lait, & je lui ordonnai les bains d'eau douce ; après quoi je lui donnai pour boiſſon un lait d'amande fait avec l'eau d'orge aſſaiſonné avec du nitre & du ſucre, dont elle but copieuſement ; ces remedes rétablirent non-ſeulement ſon eſprit, mais remirent ſes ordinaires en régle, deſorte que dans l'eſpace de ſix mois elle recouvra entierement la ſanté.

REFLEXIONS.

ON ne sçauroit exprimer la vertu des remedes délaïans & humectans dans les violentes affections du cerveau & des nerfs, soit qu'elles soient accompagnées de convulsion ou de la folie. Ils rendent les humeurs fluides, ils lévent les obstructions, ils délaïent & ils tempérent l'âcreté des liqueurs, ils font cesser les spasmes qui resserrent les fibres, & ils fortifient les parties affoiblies. Je ne trouve rien de meilleur pour cet effet que des bains d'eau douce, & le lait, sur-tout celui d'ânesse, lorsqu'on peut en avoir, coupé avec les eaux minérales tempérées qui contiennent un sel alkali, telles que sont celles de Seltz.

OBSERVATION V.

UN jeune homme de quinze ans, qui se livroit trop à l'étude, d'un tempérament colere, & qui étoit toujours en querelle avec ses camarades, fut mal traité par son pere un peu après le repas; cette violence le rendit mala-

de ; il perdit l'appetit, son sommeil fut troublé par des songes effraïans, qui sept jours après ces accidens dégénérerent en une Phrenesie accompagnée de mouvemens convulsifs qui le tourmenterent extrêmement de tems en tems. Lorsque l'accès le prenoit il crioit de toutes ses forces, il accabloit tout le monde de malédictions, il battoit & il déchiroit tout ce qui se trouvoit sous sa main. Quoiqu'il parût dormir pendant quelques heures assez tranquillement, le délire continua cependant toujours. Il s'éleva ensuite quelques pustules rouges sur le dos & sur l'estomac, l'urine étoit legere, & sans sediment, & le pouls persistoit toujours dans la même dureté, dans la même agitation & dans la même inégalité. Durant cette fâcheuse maladie le malade ne but autre chose que du lait coupé avec une décoction d'orge, y ajoutant du syrop de roses & du nitre, ce qui eut un effet si salutaire que les symptômes cesserent aussi-bien que la fievre. Son esprit ne fut point cependant entierement guéri, il conçut une haine violente contre ses parens, & contre ceux qui prenoient soin de lui, il entroit dans une si violente colere pour

le plus petit ſujet, qu'il étoit ſaiſi d'un tremblement dans tout ſon corps ; il devint inſolent, & il ne pouvoit plus ſouffrir les alimens domeſtiques. On conſeilla à ſes parens de lui faire boire les eaux de Schwalbac pendant un mois, & de le faire baigner pendant quatorze jours dans les eaux de Schlangenbaden, ce qui eut un ſi heureux ſuccès que le malade recouvra la ſanté de l'eſprit & du corps. Le Médecin lui ordonna pour la conſerver de ne point uſer dorénavant d'une bierre trop forte, de boire une ptiſane d'orge avec de la racine de ſcorſonnere, & de prendre tous les matins une infuſion en maniere de thé au lait, dans lequel on mettoit de tems en tems quelque peu de nitre.

REFLEXIONS.

On voit par cet exemple combien la colere eſt nuiſible après qu'on a mangé. On ne ſçauroit douter que la colere ne ſoit une courte fureur, comme on le dit communément, & il eſt certain qu'elle peut aiſément dégénérer en une fievre furieuſe dans les perſonnes qui y ont de la diſpoſition. On voit

encore de quelle utilité ſont les remedes humectans & délaïans, puiſque lorſqu'on les emploïe à propos ils operent preſque ſeuls une parfaite guériſon. On doit remarquer que les voiages ſont d'un grand ſecours pour guérir la folie, à cauſe du changement de lieux, de l'air & des perſonnes inconnuës, & de l'exercice qu'ils occaſionnent. Le changement d'âge eſt auſſi très-avantageux pour la guériſon de cette maladie; car, comme le remarque Hippocrate, il arrive ſouvent qu'après vingt-un ans ces ſortes d'affections de la tête ceſſent d'elles-mêmes.

CHAPITRE SIXIE'ME.

Des Fievres du Poulmon, ou de la Pleureſie & de la Peripneumonie.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *Deſcription de la fievre du Poumon.* II. *Elle differe à raiſon du ſiége de l'in-*

flammation. III. *Signe de la Pleuresie batarde,* IV. *de la vraie Pleuresie,* V. *& de la Peripneumonie.* VI. *Description de la maladie tirée d'Aretée.* VII. *Plusieurs causes concourent à former la cause prochaine, un sang épais & abondant,* VIII. *la contraction spasmodique des vaisseaux.* IX. *Elle est épidémique & endémique.* X. *Sa guérison se fait dans des jours critiques.* XI. *Elle est sujette à de fréquentes rechutes.* XII. *Cause de la mort dans cette maladie.* CURE I. *Indications curatives.* II. *Il faut saigner.* III. *Les délayans & les résolutifs sont utiles.* IV. *Il faut calmer le spasme, & aider l'expectoration.* PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS CLINIQUES. I. *Précautions dans l'usage de la saignée,* II. *des évacuans par le bas ventre;* III. *de la boisson;* IV. *le régime & les forts évacuans;* V. *les anodins;* VI. *les expectorans.* VII. *Ce qu'il faut faire dans le déclin de la maladie.* HISTOIRES DE MALADIES. OBSERVATION I. *Peripneumonie mortelle par l'omission de la saignée.* OBSERVATION II. *Fausse Pleuresie guérie par la saignée.* OBSERVATION III. *Vraie Pleuresie dégénérée par l'usage d'un purgatif.*

tif. OBSERVATION IV. *Peripneumonie mortelle causée par une colique.* OBSERVATION V. *Guérison d'un empyeme à la suite d'une Pleuro-pneumonie.* OBSERVATION VI. *Grave Peripneumonie guérie par une sueur.*

I. LA fievre du Poulmon est une fievre aiguë inflammatoire causée par la stase du sang dans les petits vaisseaux sanguins des Poulmons ; ou même dans les petits rameaux de la veine azygos, qui sont dans la plevre. Elle est accompagnée d'une douleur aiguë & poignante dans le côté, de la difficulté de respirer, d'une chaleur excessive, d'un pouls dur & fréquent, d'une toux séche ou humide, & quelquefois sanglante, & elle n'est jamais exempte de danger.

II. Il n'y a aucune fievre inflammatoire qui soit plus nuisible aux hommes de quelque âge, de quelque sexe, & de quelque tempérament qu'ils soient, dans quelque région qu'ils habitent, soit qu'elle soit froide, chaude, ou tempérée ; & qui attaque un plus grand nombre de personnes en même tems à cause de l'inégalité & de l'intemperie de l'air, que

celle qui ſurvient dans la poitrine, ou dans les poulmons, ou dans les muſcles intercoſtaux, internes & externes, qui ſont revêtus par dedans de la membrane nerveuſe nommée plevre. L'inflammation reçoit non-ſeulement differens noms ſuivant la difference des parties qu'elle affecte dans la poitrine, mais elle differe encore par rapport aux ſymptômes dont elle eſt accompagnée, à l'événement, & à la maniere de la traiter. Les anciens, qui n'avoient pas une exacte connoiſſance de l'Anatomie, ſe ſont imaginé que la plevre étoit le foïer de la Pleureſie & de la Peripneumonie : c'eſt ce qui fait qu'ils ont donné le nom de Pleureſie à preſque toutes les inflammations de poitrine. Il y a cependant long-tems qu'Hippocrate a remarqué la difference qu'il y a entre la Pleureſie & la Peripneumonie. De là vient peut-être que les Médecins du premier & du moïen âge, auſſi-bien que ceux du dernier ſiecle, ont aſſuré que la Peripneumonie affectoit les poulmons, au lieu que la vraie Pleureſie attaquoit ſeulement la plevre, ainſi que les muſcles qu'elle revêt. Mais j'ai démontré la fauſſeté de cette opinion dans

ma *Dissertation sur la Pleuresie & sur la Peripneumonie* (*a*), où j'ai démontré par plusieurs raisons évidentes que la Plëuresie réside entierement dans les poulmons. Une preuve qui est encore très-convaincante, c'est celle que l'on tire de la dissection de trois cent pleuretiques que Pierre Servius, suivant le témoignagne de Welschius (*b*), a faite à Rome dans l'Hôpital du S. Esprit, dans lesquels il a toujours trouvé un lobe des poulmons attaqué & rempli de matiere: tandis que la plevre n'étoit nullement endommagée, ou bien ne l'étoit que très-peu. Voici donc, à ce que je crois, de qu'elle maniere on doit determiner les differens siéges de l'Inflammation qui survient dans la poitrine. La Pleuresie sera batarde si elle occupe seulement les parties exterieures; si elle se répand en maniere d'érysipele sur la superficie de la substance membraneuse du poulmon, ce sera une vraie Pleuresie, & elle formera la Peripneumonie lorsquelle pénétrera fort avant dans la substance des poulmons.

(*a*) Differt. *De Pleuritide & Peripneumonia.*

(*b*) Welschius *Dec. I. cur. IV.*

III. Il eſt important que le Médecin diſtingue parfaitement ces differentes eſpeces d'inflammations qui ſurviennent dans la poitrine, & certaines marques eſſentielles & caracteritiques dont nous allons faire le détail. Dans la Pleureſie batarde, il y a douleur de côté très-aiguë & très-poignaute, qui augmente lorſqu'on y touche ; le malade ne peut point demeurer couché ſur le côté affecté, la toux eſt ſeche, elle ne cauſe aucune éjection d'une matiere pituiteuſe ou ſanglante ; elle augmente cependant la douleur lorſqu'elle eſt forte ; elle eſt accompagnée de la fievre, le pouls eſt un peu dur, bas & fréquent. Elle eſt moins cauſée par la ſtaſe du ſang que par celle d'une ſeroſité âcre dans les extrémités des artéres & des veines, qui ont une connexion à la veine azygot, auſſi-bien que dans celles des conduits lymphatiques qui ſont dans la plevre, ou dans le perioſte des côtes, où le ſentiment eſt encore plus vif. Elle n'eſt autre choſe qu'une eſpece de rhumatiſme, ce qui fait qu'elle eſt très-ordinaire à ceux qui ſont ſujets aux catarrhes, aux douleurs rhumatiques, à la goute, ou à la migraine, ſur-tout s'ils paſſent d'un

air chaud dans un air froid, ou d'un air froid dans un autre qui ſoit chaud, principalement ſur le ſoir ; c'eſt pourquoi elle n'exige point la ſaignée, à moins que la pléthore ne ſoit évidente ; elle n'eſt point dangereuſe, & elle ceſſe dans peu de tems, vers le ſeptiéme jour pour l'ordinaire, par la ſeule augmentation de tranſpiration.

IV. La Pleureſie vraie eſt une inflammation ſanguine cauſée par la ſtaſe du ſang dans les parties voiſines des veines bronchiales que Ruyſch a découvertes dans le dernier ſiecle, & qui ſervent ſeulement à la nutrition des membranes, des veſicules, & des vaiſſeaux qui conſtituent l'aſſemblage des poulmons. Ainſi elle affecte principalement les poulmons, mais ſeulement dans leur partie extérieure & ſuperficielle. La difficulté de reſpirer eſt beaucoup plus grande que dans la batarde, le crachat eſt ſanglant, & la maladie ſe guérit par le crachemeut. Elle eſt auſſi accompagnée pour l'ordinaire de la fievre, mais qui eſt plus aiguë que dans la Pleureſie batarde ; on reſſent auſſi des douleurs moins violentes, & elles n'augmentent point par l'attouchement du

côté malade. La plevre qui envelope la poitrine en est aussi affectée, parce que la membrane extérieure du poulmon est une continuation de la plevre, & parce que dans la plûpart des hommes les poulmons sont adherens à cette membrane.

V. Dans la Peripneumonie la douleur est plutôt tensive, obtuse, d'oppression, qu'aiguë, & elle s'étend jusqu'au dos & aux épaules, mais la respiration est plus difficile, il y a inquiétude, difficulté d'expectorer, & les crachats que l'on rend sont de differentes couleurs : car dans cette maladie les vaisseaux des poulmons destinés aux cours du sang d'un ventricule du cœur à l'autre sont affectés, & ils sont pleins & engorgés d'un sang épais, qui devient un corps solide. C'est pourquoi elle est plus dangéreuse, & elle cause aisément la mort à ceux qu'elle attaque, sur-tout s'ils sont dans un âge avancé, & si on n'a pas soin d'emploïer à propos la saignée.

VI. Quoique les anciens n'ayent pas assez exactement caracterisé les inflammations de la poitrine, cependant comme cette maladie a été très-fréquente

dans les païs où ont vêcu les principaux Auteurs de la Médecine, tels que Trallien, Aretæus, Cælius Aurelianus, & plusieurs autres, on peut peut-être mieux s'instruire dans leurs écrits des symptômes qui accompagnent cette maladie que dans ceux des modernes. De toutes les descriptions que nous avons de la Pleuresie, il n'y en a point qui m'ait plû davantage que celle qu'Aretæus nous a laissée. *Cette maladie est accompagnée*, dit-il, *d'une douleur aiguë, qui monte vers le gosier & d'une chaleur âcre. La douleur s'étend chez quelques-uns dans le dos & dans les épaules. Ces accidens sont suivis d'une difficulté de respirer, de l'insomnie, du dégoût, d'une rougeur des joues, d'une toux seche. Les crachats sortent avec peine, ils sont pituiteux ou pleins de sang, ou jaunatres. C'est encore pis lorsque les malades ne crachent point de sang, qu'ils sont dans le délire, ou qu'ils sont attaqués d'affections comateuses* (a). Il remar-

(a) *Comitatur illum dolor acutus ad jugula ascendens, ignis acer; quibusdam vero in terga & in scapulas dolor protenditur. Sequitur etiam difficilis spiritus, vigilia, ciborum fastidium, malarum rubor, tussis arida, sputa ægre exeuntia, pituitosa, aut abunde*

que de plus que les malades recouvrent la ſanté entre le ſeptiéme ou le quatorziéme jour, ou bien qu'ils meurent, ce qui dépend de la violence des ſymptômes; enfin qu'ils deviennent empyiques, ſuppoſé que la maladie continuë juſqu'au vingtiéme jour. Il ajoute que cette maladie eſt très-fréquente en hyver, qu'elle ne l'eſt pas tant en automne, beaucoup moins dans le printems, à moins qu'il ne ſoit extrêmement froid, & point du tout en été; que les vieillards y ſont plus ſujets que les enfans, leſquels n'en ſont jamais attaqués, ou en ſont moins dangereuſement malades, à cauſe que leur corps eſt poreux, humide, & fluide, qu'ils diſſipent beaucoup, & que la tranſpiration eſt abondante.

VII. Comme tous les ſymptômes fâcheux qui accompagnent la fievre du Poulmon ſont uniquement cauſés par l'inflammation de ſa ſubſtance, il eſt aiſé de juger que tout ce qui forme obſtacle à la circulation du ſang dans les petits vaiſſeaux des poulmons, ſoit

cruenta, aut ſubflava. Pejus eſt ſi cruentum ſputum non adſit, ſi delirant, vel comate occupantur. Aretæ. *L. I. c.* 10.

qu'il s'agiſſe de l'obſtruction des vaiſſeaux cauſée par une grande quantité de matiere épaiſſe, ou de contractions ſpaſmodiques violentes que la légereté & l'âcreté de la même matiere occaſionne, eſt très-propre à faire naître cette fievre inflammatoire, ſur-tout lorſque pluſieurs des cauſes qu'onappelle antécédentes, procatarctiques, & éloignées, concourent enſembe à produire cet effet. C'eſt pourquoi ceux qui à cauſe des alimens groſſiers & mal-ſains dont ils ſe nourriſſent, par l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, par le défaut d'humidité & d'exercice, ont un ſang abondant & épais, que Sydenham appelle pleuretique par excellence, ſont aiſément attaqués, de cette maladie lorſque pluſieurs autres cauſes procatarctiques y concourent en même tems, & principalement lorſque, leur corps étant échauffé par un violent exercice, par un travail pénible, par des bains chauds, par l'uſage des boiſſons ſpiritueuſes, ils s'expoſent ſans précaution à un air extrêmement froid, ou, ce qui eſt encore pis, lorſqu'ils prennent ſur le champ des boiſſons rafraîchies. C'eſt ce qui fait auſſi que cette maladie attaque aiſément les perſonnes

qui ſont d'un tempérament ſanguin & plethorique, lorſqu'ils ont négligé de ſe faire ſaigner à propos. Il arrive la même choſe aux femmes dont les ordinaires ſont en déſordre, ou trop peu abondants, ou viennent à ceſſer tout à fait à cauſe de l'âge, & aux hommes dont le flux hemorrhoïdal eſt mal réglé, ou entierement ſupprimé.

VIII. J'ai ſouvent remarqué que les tranchées, les ſpaſmes auſſi-bien que la colique & les douleurs hypochondriaques de ventre & d'inteſtins, & la trop grande conſtipation ont occaſionné une inflammation de poulmons, ſurtout dans les perſonnes plethoriques & cacochymes ; car ces accidens ſont d'une telle nature que venant à comprimer les petits vaiſſeaux, & ſur-tout les veines, ils empêchent la circulation du ſang, rendent ſon mouvement inégal, & font qu'il ſe porte avec une impétuoſité extraordinaire vers d'autres parties, & ſur-tout les ſuperieures. Il arrive de-là que le ſang eſt non-ſeulement pouſſé dans les petits tuiaux qui à cauſe de la petiteſſe de leur diametre ne ſont point capables de le contenir ni de le faire circuler, mais que venant

encore à s'y arréter, il empêche l'uniformité de ſon cours, & il dérange l'ordre de toutes les fonctions. Comme les corps qui ſont extrêmement ſujets aux hemorrhagies ſont pour l'ordinaire d'une complexion ſanguine, & expoſés à des contractions ſpaſmodiques dans le bas ventre, les jeunes gens qui éprouvent de bonne heure les hémorrhagies de nez abondantes, des crachemens de ſang, & des hémorrhoides prématurées, ſont très-aiſément attaqués de fievres Pleuretiques & Peripneumoniques lorſque quelque cauſe occaſionnelle vient à agir. On a auſſi ſouvent obſervé que la galle qui a été repouſſée, qu'un flux de ventre ſimple ou dyſenterique qu'on a arrété mal à propos, que d'anciens ulcéres qu'on a fermés, que la ſuppreſſion de la ſueur critique des pieds ou de tout le corps qu'on a ſupprimée, ou que le poupre chronique que le froid a fait rentrer, ont cauſé des inflammations de poitrine. Car cette matiere excrementeuſe d'une qualité âcre & cauſtique venant à s'attacher aux tuniques nerveuſes des poulmons & de la poitrine, met un obſtacle au progrés du ſang, & dérange l'unifor-

formité de ſon cours à cauſe des contractions ſpaſmodiques qu'elle produit. Il n'eſt pas extraordinaire non-plus de voir que la petite vérole & la rougeole occaſionnent une inflammation de poitrine lorſqu'on les a mal traitées, puiſque ces maladies ſont toujours très-nuiſibles aux poulmons, & qu'elles y laiſſent un vice & une très-grande foibleſſe.

IX. Il arrive auſſi quelquefois que les Pleureſies, tant vraies que fauſſes, deviennent épidémiques à cauſe de la conſtitution extraordinaire de l'air & des ſaiſons. Cela arrive lorſque l'hyver a été extrêmement froid & de longue durée, comme auſſi lorſqu'un vent du nord froid & très-élaſtique ſuccede tout à coup à un vent du midi qui regnoit depuis long-tems. Comme cela arrive pour l'ordinaire dans le printems & dans l'automne, c'eſt ce qui fait auſſi que les fievres catarrheuſes, malignes & benignes, & Pleuretiques, ſont très-fréquentes dans ces ſaiſons. On a remarqué après un hyver fort rude qu'il a regné des fievres Pleuretiques crues, dans leſquelles le crachat paroît à peine le neuviéme & le dixiéme jour. Hippo-

crate (*a*) les appelle ſeches, elles tourmentent violemment les malades dès les premiers jours, & les forces ſont tellement abbattues par la douleur & par la toux, qu'elles ſont à peine ſuffiſantes pour décharger la poitrine lorſque le crachement ſurvient, deſorte que les malades recouvrent la ſanté avec beaucoup de peine. La Peripneumonie eſt auſſi endémique, & l'on ſçait que cette maladie eſt très-fréquente dans la Weſtphalie, la Pomeranie, la Suede, la Ruſſie, & le Danemarck, & qu'elle y cauſe beaucoup de ravage. Et je ſuis perſuadé qu'on doit en attribuer la cauſe aux alimens cruds & groſſiers dont ſe nourriſſent les habitans, auſſi-bien qu'à la rigueur & à la froideur de l'air qui regne dans les païs ſeptentrionaux.

X. Je n'ai jamais vû de maladies dont les criſes ſoient plus réglées que celles de la fievre Pneumonique, c'eſt-à-dire, de la Pleureſie ou de la Peripneumonie. car dans les jeunes gens, & dans ceux qui ſont d'un tempérament un peu vigoureux, le crachat devient ſanglant vers le quatriéme jour, & la maladie ceſſe d'elle-même le ſeptiéme jour, au moïen

(*a*) Hippocrat. *lib. II. morb.*

d'une ſueur abondante. Dans les perſonnes qui ſont d'un tempérament lent & phlegmatique, & dans les poulmons deſquels la maladie eſt profondement enracinée, elle ceſſe le onziéme ou le quatorziéme jour, en partie par le crachement, & en partie par la ſueur. Le pouls alors s'adouciſſant, le ſommeil devient tranquille, & les forces ſe rétabliſſent. Lorſque la criſe eſt imparſaite la ſueur ſurvient auſſi dans les jours critiqnes, mais elle n'eſt pas aſſez abondante, c'eſt pourquoi elle ne ſoulage point le malade, & elle ne détruit point la maladie. Lorſque les ſymptômes durent juſqu'au vingt-uniéme il eſt à craindre qu'il n'y ait un abſcès dans la poitrine, ce qui eſt très-dangereux. C'eſt donc une bonne marque lorſque le crachement du fond des poulmons ſe fait bien, qu'il entraîne une matiere viſqueuſe qui devient ſanglante le quatriéme jour, enſuite teinte d'une couleur jaunâtre, & quelquefois purulente. Plus le crachement eſt libre, plus on doit eſperer de recouvrer la ſanté. C'eſt tout le contraire, lorſqu'il eſt embarraſſé. On doit ſeulement prendre garde lorſque la maladie ceſſe par l'évacuation

d'une grande quantité de matiere virulente, qu'il ne ſurvienne une phthiſie ou une fievre hectique. Lorſque le flux de ventre eſt trop conſidérable il eſt toujours équivoque, l'urine eſt auſſi ſuſpecte lorſqu'elle eſt ſans ſediment, & la ſueur qui ſurvient hors les jours critiques d'un très-mauvais augure lorſqu'elle eſt très-abondante. Cependant lorſqu'il ſurvient un flux de ventre le dixiéme, ou le douziéme jour, & qu'il n'eſt pas trop abondant, il n'eſt pas ſi dangereux, car il entraîne quelquefois une matiere purulente. Lorſqu'il ſurvient un ſaignement de nez vers le quatriéme jour par l'opération de la nature, il ſoulage extrêmement le malade.

XI. Il n'y a aucune inflammation qui revienne ſi facilement que la fievre du poulmon, ſur-tout lorſque l'inflammation a été profonde, & ſuivie de quelque abſcès. J'ai connu quelques perſonnes qui entrant à peine en convaleſcence, ſont retombées au bout d'un mois dans la même maladie, à cauſe du mauvais régime dont elles uſoient, & de la grande quantité de vin pur qu'elles buvoient, ce qui leur a été pour l'ordinaire funeſte. J'ai même obſervé que

cette espece d'inflammation est revenue trois ou quatre fois dans une année & même plus souvent dans le même endroit où elle s'étoit d'abord formée ; c'est pourquoi il est nécessaire que ceux qui ont été attaqués une fois de cette maladie previennent les rechutes, en suivant un régime exact, & en usant d'une nourriture convenable.

XII. Ceux qui meurent d'une inflammation de poulmons meurent de suffocation, par ce qu'ils ne peuvent plus rejetter par le moïen de la toux la matiere qui séjourne dans les vesicules, & dans les conduits bronchiaux. Dans la dissection des cadavres on trouve les poulmons enflés & aussi durs que le foie, & lorsqu'on les met dans l'eau ils vont au fond, par ce que les vaisseaux sont remplis d'un sang épais & tenace. J'ai aussi vu des poulmons couverts de petits abscès & de petits tubercules fort durs, & la plevre qui est attachée à leur substance enflammée & gangrenée. Je sçai qu'on a aussi trouvé des concrétions polypeuses dans la veine du poulmon, & dans la grande artére, qui ont mis un obstacle au cours du sang dans les poulmons, & qui ont occasionné

une

une inflammation à cauſe de la trop grande quantité de ſang qui s'y étoit amaſſée.

CURE.

I. COmme la ſtaſe du ſang auſſi-bien que l'interruption & l'inégalité de ſon cours eſt l'unique cauſe prochaine de cette maladie, le point le plus important de la cure eſt d'en faciliter la circulation & d'en détruire la ſtaſe ; ce qu'on peut éxécuter au moïen des indications ſuivantes 1°. lorſqu'on empêche la ſtaſe ou la ſtagnation du ſang de faire des progrès 2°. lorſqu'on délaïe,& qu'on diſſout, la viſcoſité qu'on remarque dans le ſang des perſonnes attaquées de la Pleureſie. 3°. lorſqu'on rammollit & qu'on relâche la partie affectée que les ſpaſmes, la douleur, & la trop grande quantité de ſang, ont roidie, afin que le ſang ſe diſſolve par l'abord du ſang arteriel, & qu'il rerenne de nouveau ſon mouvement. 4°. lorſqu'on facilite par le crachement, l'excretion de la matiere viſqueuſe ſanglante & purulente qui ſéjourne dans les bronches des poulmons,& qu'on prévient par ce moïen la formation de l'abſcès & de l'empyeme.

II. Il n'y a rien de plus utile pour prévenir l'inflammation que la ſaignée, & elle eſt d'autant plus ſalutaire qu'on l'empoïe plus promptement. Il eſt néceſſaire d'ouvrir la veine du bras du côté malade, & de tirer beaucoup de ſang, ſi la plethore eſt conſidérable, & que le ſang ſorte avec violence. On doit même la réïterer ſi après que le ſang aura été tiré il eſt couvert d'une ſeroſité tenace & viſqueuſe, & ſi le malade a beaucoup de peine à reſpirer, ſur-tout ſi l'on appréhende une ſtaſe inflammatoire profonde.

III. Ceux de tous les remedes internes qui font le plus de bien ſont ceux qui rendent le ſang, la ſeroſité, & les humeurs, plus déliés & plus fluides, qui ont la vertu de diſſoudre celles qui ſont groſſieres & épaiſſes, & qui excitent en même tems la tranſpiration. Voici ceux qu'on peut emploïer efficacement pour cet effet. Une infuſion en forme de thé faite de la maniere ſuivante. Feuilles de véronique, de cerfeuil, de ſauge, de chacune deux poignées, racine de régliſſe, une once, graine de fenouil trois drachmes, dont on prendra frequemment quatre ou

cinq tasses. On usera ensuite d'une potion résolutive & diaphoretique composée de la maniere suivante. Prenez eau de chardon-bénit, de scabieuse, de fleurs de sureau, d'acacia, de chacun deux onces, theriacale, demi-once, vinaigre distillé une once, pierres d'écrevisses une drachme, antimoine diaphoretique deux scrupules, syrop de coquelicot ou syrop de saffran, qu'on préparera avec une once de sucre dissous & huit grains d'extrait de saffran, deux drachmes; dont on prendra toutes les deux heures deux ou trois cuillerées alternativement avec la poudre suivante. Prenez antimoine diaphoretique ou ceruse d'antimoine, pierres d'ecrevisses, machoire de brochet, dent d'hippopotame, solution d'ïeux d'écrevisses, de chacun une drachme, nitre purifié deux drachmes, cinnabre un scrupule; on mêlera le tout, & on en faira une poudre dont on prendra le poids d'une demi-drachme. Lorsque la nature est un peu paresseuse, & la Pleuresie épidémique & d'un mauvais caractére, on ajoutera à cette poudre du camphre qui a beaucoup de vertu pour résister à l'inflammation, & pour empêcher qu'elle ne fasse plus de pro-

grès. On obſervera cependant qu'il ſuffit d'en donner la doze d'un demi-grain, & qu'il eſt néceſſaire de boire par deſſus une émulſion préparée avec les graines des quatre ſemences froides majeures, de chardon marie, des noïaux de pin, avec une décoction d'orge & de corne de cerf.

IV. Une choſe qui eſt encore très-propre à adoucir la violence des douleurs, & à relâcher la trop grande tenſion des fibres, c'eſt une veſſie chaude qu'on remplira de drogues émollientes telles que les fleurs de ſureau, de mélitot, de bouillon blanc, de camomille, de mauve, de lis blancs, des quatre graines carminatives, de ſaffran, cuites dans le lait, qu'on tiendra continuellement ſur la partie malade. C'eſt avec beaucoup de raiſon qu'Aretæus (*a*) ordonne dans la cure de la Pleureſie, d'appliquer ſur la partie affligée une veſſie remplie d'huile chaude, pourvu que la fomentation ne ſoit pas trop peſante, de peur qu'elle, n'augmente la douleur. Ce remede eſt très-efficace pour calmer les douleurs, faciliter la reſpiration, & préparer la matiére à l'expectoration, qu'on peut avancer au moïen d'un lohoc com-

(*a*) Aretæus *lib. I.*

posé de demi-once d'huile d'amandes douces, de deux drachmes de blanc de baleine, de dix grains de saffran, de syrop de violettes, sucre candi, de chacun une once & demie, dont on avalera souvent quelque peu, ou qu'on prendra dans un gruau d'avoine, ou dans du petit lait doux.

PRECAUTIONS, ET OBSERVATIONS CLINIQUES

I. LE point le plus important de la cure consiste dans la saignée, & voici ce dont nous avertit Aretæus sur son sujet. » Les fievres Poulmoniques » ne permettent point qu'on differe à y » remedier promptement par des reme» des efficaces. Il est absolument né» cessaire d'ouvrir dès le premier jour la » veine du coude, & lorsque le sang » aura coulé quelque peu, il faut don» ner le tems aux forces du malade de » se rétablir ; on peut continuer à le » faire couler quelque tems après, suppo» sé qu'il s'en trouve bien, sinon on atten» dra jusqu'au lendemain. « (a) En ef-

(a) *Nulla mora atque dilatio in pleuriticis, quin potius valenti remedio succurramus; datur*

set la saignée est non-seulement utile aux jeunes gens mais encore aux vieillards parce qu'ils ont une plus grande quantité de sang, lequel étant beaucoup plus épais & plus tenace cause des inflammations plus violentes & plus difficiles à resoudre; c'est pourquoi on peut la réïterer, supposé que les forces le permettent. On doit sur-tout faire ensorte de proportionner la saignée à la force & à la quantité de sang des malades; car si on le tire en plus grande quantité qu'il ne faut, non-seulement on empêche l'expectoration, mais on rend encore la stase du sang qu'on doit détruire plus forte, ou bien on est cause qu'elle dégenere entierement en gangrêne. Au contraire si la saignée n'est pas assez abondante, elle ne produit point un grand effet, & le sang trouvant un plus grand espace coule avec plus d'impetuosité, & la stagnation de même que l'inflammation augmentent.

II. On doit outre cela avoir un très-

occasio, quo primo præcipue die vena secanda est cubiti, & cum mediocriter effluxerit, recreandus homo, interjecto temporis spatio iterum detrahi potest, si bene habeat, sin minus, postridie. Aret. *l. I. p.* 186.

grand soin dans les fievres Pneumoniques de tenir le ventre libre, & faire ensorte que les intestins soit exempts des spasmes, comme Trallien (*a*) & Hippocrate nous le conseillent (*b*). *Il faut*, dit ce dernier, *purger les malades dans les quatre ou cinq premiers jours, & même un peu copieusement, car par ce moïen les fievres sont moins violentes & les douleurs plus legeres.* Je trouve à propos qu'on se serve pour cet effet de lavemens émollients & paregoriques, d'huile d'amandes douces afin de lâcher le ventre & de relâcher les contractions spasmodiques des intestins. *Il ne faut point négliger*, dit Aretæus (*c*) *d'apporter des remedes convenables aux parties inferieures, & il faut introduire dans le fondement des hommes & dans la matrice des femmes de l'huile de rhuë.* Ce remede peut aussi avoir lieu si les principaux intestins sont

(*a*) Trallianus *l. c.*

(*b*) *Alvum in primis quatuor aut quinque diebus subducere oportet, & hoc paullo amplius, quo & febres obtusiores sint & dolores leviores.* Hippocr. *lib. III. de morb. §.* 17.

(*c*) *Medelam inferioribus partibus adhibendam negligere non oportet, viris quidem in anum, oleum rutaceum, mulieribus in uterum infundendum est.* Aretæ. *l. cit.*

resserrés par les spasmes, ou si les femmes sont attaquées d'une passion spasmodique uterine.

III. Trallien recommande extrêmement dans ces sortes d'affections inflammatoires, & avec raison, les boissons aqueuses miellées : il fait aussi beaucoup de cas de la crême d'orge bouillie avec des amandes, dont-il ordonne de boire copieusement. *Ne manquez*, dit-il, *d'emploïer toujours l'eau tiede en même tems que les alimens & les autres potions. On ne sçauroit trouver*, continue-t'il, *aucun remede plus convenable aux pleuretiques, quand même ils seroient attaqués d'une fievre violente* (*a*). Hippocrate fait aussi toujours l'éloge de son gruau d'orge, & j'ose assurer que l'eau tiede est préférable à tous les autres remedes par l'experience que j'en ai faite. Il n'y a rien de meilleur pour délaïer les humeurs qu'une décoction d'avoine ou d'orge à laqu'elle on ajoutera une quantité convenable de miel de Prusse

(*d*) *Neque deficias tepidam adhibere, dum cibus & aliæ potiones exhibentur ... nullum aliud auxilium plueriticis ita accomodatum invenient etiam si febris adfuerit vehemens.* Trallian. *lib. VI. p.* 269.

ou

ou de petit lait doux ; car plus on boit mieux on s'en trouve, ſur-tout lorſque la ſueur eſt très-abondante.

IV. On doit s'abſtenir dans les fievres inflammatoires, de quelque eſpece qu'elles ſoient, & encore plus dans la fievre Pneumonique d'un régime trop chaud, tant par rapport au lit que par rapport à la chambre, & aux boiſſons ; on doit pareillement craindre le froid, & les boiſſons froides, & bannir généralement de la cure tous les remedes qui excitent avec trop de force l'urine, la ſueur, & le bas ventre, de peur que les humeurs lymphatiques qui doivent détruire la ſtaſe ne ſe portent ailleurs. Hippocrate nous avertit au ſujet de l'excrétion par le bas ventre, *que s'il ſort une grande quantité d'humeurs par le bas, cette évacuation cauſe la mort le cinquiéme jour; car les parties ſuperieures ſe déſechent & les crachats ne peuvent plus ſortir. Il eſt donc neceſſaire que le ventre ne ſoit point pareſſeux, de peur que les fievres ne deviennent trop aigues, ni qu'il ne ſoit trop lâche, afin que la ſalive puiſſe s'élever, & que le malade ait beaucoup de forces.* (a) Ce-

(a) *Multus humor, ſi infra ſecedit à quinta die mortem inducit. Etenim ſupernæ partes*

pendant lorſque le ventre ſe lâche de lui-même deux, ou même quatre fois, on ne doit point l'empêcher.

V. On ſe ſert ordinairement, pour aſſoupir les douleurs aiguës d'anodins & d'opiatiques. On doit cependant s'en abſtenir, ſur-tout à l'égard des vieillards, lorſque les humeurs ſont épaiſſes & l'inflammation profonde. *Fuïez*, dit Trallien, *le diacode & le philonium, car ils ſont très-dangereux, parce qu'ils rendent l'évacuation des humeurs très-difficile, & qu'ils détruiſent entierement les forces* (*a*). Lorſque les jeunes gens ſont attaqués de douleurs trop violentes on ne doit point ſe hazarder d'emploïer d'autres remedes que ceux qui ſont préparés avec du pavot, comme eſt l'émulſion compoſée avec la graine & le ſyrop de pavot, ou le diaſcordium de Fracaſtor,

reſiccantur, & ſputi purgatio ſurſum non prodit. Oportet igitur & infernam alvum neque ſuppreſſam eſſe, ut ne febres ſint acutæ, neque valde egerere, quo ſaliva ſurſum educi queat, & æger viribus valeat. Hipp. *lib. III. de morb.*

(*a*) *Fugito diacordium & philonium, nam maxima pericula inducunt, cum humores eductioni contumaces reddunt, & vires proſternant, redduntque emortuas.* Trallien. *loc. cit.*

auxquels on aura toujours ſoin de mêler les nitreux & les diaphoretiques. On emploie exterieurement avec beaucoup d'utilité, outre les remedes dont nous avons parlé plus haut pour appailes douleurs & pour aider la tranſpiration, une fomentation avec la graiſſe de chapon chaude, dans une once de laquelle on aura fait fondre une demi-drachme de camphre.

VI. On ne doit point emploïer trop tôt, c'eſt-à-dire dès les premiers jours, les remedes doux & expectorans, mais ſeulement lorſque la matiere eſt cuite, viſqueuſe, & fluide, & propre à être évacuée, autrement elle ſe porte en plus grande quantité ſur les poulmons. Quelques-uns trouvent à propos qu'on prenne beaucoup de blanc de Baleine, qu'ils croïent très-propre à diſſoudre le ſang; mais j'ai remarqué que le ſoulevement de cœur qu'il cauſe le rend plus nuiſible qu'utile, & d'ailleurs il n'a pas eu tant de vertu pour diſſoudre que le vinaigre avec les pierres d'écreviſſes.

VII. Lorſque l'inflammation ceſſe dans un jour critique au moïen d'une ſueur abondante, comme cela arrive très-ſouvent, à moins que le contraire

ne se fasse par la faute du Médecin, que la respiration devient plus libre, le corps plus tranquille, & que les forces augmentent, il est à propos d'user encore quelque tems de délaïans & de diaphorétiques, en observant de ne les point donner trop souvent. On doit aussi observer un régime de vie réglé, & ne prendre pas plus de nourriture qu'il ne faut, & que l'estomac qui est affoibli n'en peut supporter, afin de détruire les restes de la maladie, & d'empêcher une rechute.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UN jeune homme qui approchoit de sa vingt-sixiéme année, d'un tempérament sanguin & bilieux, & d'une habitude de corps très-serrée, avoit accoutumé depuis deux ans de se faire appliquer presque tous les mois des ventouses scarifiées. Aïant négligé dans la suite cette précaution pendant toute une année, il ne ressentit pendant quelque tems aucune incommodité considerable dans la poitrine, mais il fut atta-

qué dans le mois de fevrier, que l'hiver étoit tempéré, du friſſon & du froid, d'une laſſitude dans tout le corps, qui fut auſſi-tôt accompagnée d'une douleur de poitrine, d'une difficulté de reſpirer, de la perte d'appetit d'un épuiſement de forces, d'une chaleur extraordinaire, de l'agitation, de la dureté & de l'inégalité du pouls, & d'un ſommeil inquet. On emploïa pour le guérir differens remedes pneumoniques internes, qui ne produiſirent aucun effet, parce qu'on négligea la ſaignée. La douleur de poitrine augmenta ſi fort qu'elle fit appréhender une ſuffocation; l'expectoration devint très-difficile, la fievre augmenta, & la rougeur de ſon viſage & ſes ïeux devenus hagars, & une continuelle inſomnie, annoncerent un délire vers le ſeptiéme jour, qui ſurvint en effet, & le malade mourut. On lui ouvrit la poitrine après qu'il eut expiré, & on lui trouva les poulmons extrêmement gonflés, durs & tendus. Ils occupoient preſque toute la cavité de la poitrine, & ils étoient outre cela fortement attachés des deux côtés au diafragme, aux côtes, & aux vertébres du dos, deſorte qu'on eut toutes les pei-

nes du monde à les en séparer avec e scalpel. Après qu'on les eut détaché ils parurent aussi durs que de la chair les vesicules étoient remplies d'une espece de substance charnue épaisse & rouge, & après qu'on les eut dissequés il en sortit une petite quantité de sérosité sanglante & corrompuë, & on n'y apperçut aucun pus. Ils pesoient cinq livres, & lorsqu'on les mit dans l'eau ils allerent toujours au fond. On trouva dans l'apre artere une matiere tenace & écumeuse. Après qu'on eut separé l'artere & la veine des excrescences polypeuses qui étoient fortement attachées aux colomnes du cœur & de ses oreillettes, on trouva qu'elles pesoient plus de deux onces. Les ventricules du cœur étoient entiérement remplis d'un sang noir & épais, & l'on trouva dans le pericarde pour le moins six cueillerées d'eau qui ressembloit à de la lavure de chair.

REFLEXIONS.

IL paroît par cette dissection que la Peripneumonie n'est pas toujours accompagnée de pus & de matiere; mais

que la ſubſtance la plus épaiſſe du ſang s'attache fortement aux pores & aux petits vaiſſeaux des poulmons, & qu'elle forme une tumeur dure qui occaſionne tous les ſymptômes qui ſurviennent. On voit auſſi que le défaut de ſaignée à laquelle on eſt accoutumé, eſt capable de cauſer dans un corps pléthorique, ſanguin & bilieux, une inflammation ſanguine très-fâcheuſe. Il eſt très-probable que la ſubſtance polypeuſe qui s'étoit formée de la partie la plus groſſiere du ſang, & qui étoit attachée dans les vaiſſeaux des poulmons, a beaucoup contribué à la génération de cette affection; car Malpighi (*a*) aſſure que la Peripneumonie eſt ſouvent cauſée par les excreſcences polypeuſes qui ſe forment dans les vaiſſeaux des poulmons. Il eſt ſurprenant, vû l'oppoſition de cet obſtacle au progrès du ſang, que le malade n'ait pas été attaqué d'une difficulté continuelle de reſpirer avant qu'il l'ait été de la Peripneumonie. La cauſe de cela c'eſt que les vaiſſeaux auſquels s'attachent les polypes s'élargiſſent pour l'ordinaire, ce qui fait que le ſang peut y couler à l'accoutumée. Or tant que le cours

(*a*) Malpighius. *De Polyp.*

du ſang eſt modéré & qu'il n'eſt point trop abondant, il trouve toujours un paſſage libre par ces vaiſſeaux, & il ne cauſe aucune incommodité; car j'ai vû des polypes qui s'étoient étendus de la longueur d'une braſſe dans le tronc ſupérieur & inferieur de l'aorte & de la veine-cave ſans qu'ils aïent cauſé le moindre préjudice à la ſanté, & qu'ils aïent été dangereux; mais lorſque le ſang vient à augmenter extraordinairement, ſon mouvement devient très-violent & très-déréglé, ſur-tout s'il eſt pouſſé des parties exterieures qui ſont dans la contraction, vers les intérieures; car, venant à s'amaſſer autour du cœur & des poulmons, ou à former une ſtagnation dans les vaiſſeaux dans leſquels le polype s'eſt formé, il peut facilement occaſionner des tumeurs inflammatoires, ſur-tout dans les viſceres ſanguins. La ſaignée devient alors très-néceſſaire, & on doit même l'emploïer de bonne heure, afin de faciliter la circulation du ſang; ce qu'on négligea mal à propos de faire dans notre malade.



OBSERVATION II.

LEs fievres ſynoques & catharreuſes étant devenues en quelque ſorte épidémiques ſur la fin de l'année derniere, & aiant attaqué les ſoldats qui étoient en garniſon dans cette ville, pluſieurs de ceux qui vouloient éviter la contagion partirent au mois de Janvier, par un tems froid & humide, pour ſe rendre dans les villes voiſines, & furent attaqués d'une fievre Pleuretique batarde. Trente de ceux-là que l'on mit entre les mains d'un Médecin de mes amis, qui avoit été autrefois mon diſciple, étoient attaqués d'une fievre violente, d'une douleur aiguë dans les deux côtés de la poitrine, d'un toux ſeche qui leur cauſoit une douleur violente, & qui les empêchoit de dormir. Il les fit tous ſaigner au bras, & il y en eut pluſieurs dont le ſang étoit couvert d'une coeſne tenace. Il leur ordonna de boire copieuſement d'une décoction d'avoine légére où l'on mettoit de la ſauge ; d'obſerver un régime temperé, & de ne prendre autre choſe que de poudres de pierres d'écreviſſes, de nitre, d'antimoine dia-

phorétique, dans lesquelles on mettoit de tems en tems du vinaigre, & quelques onces d'eau de chardon bénit. Il ne leur fit appliquer extérieurement sur la partie malade que des linges chauds, ce qui fit cesser la maladie le septiéme, le onziéme & le douziéme jour, au moïen d'une sueur abondante. Quelques-uns des plus jeunes, ausquels on n'avoit pas tiré une assez grande quantité de sang, eurent le septiéme ou le neuviéme jour un saignement de nez qui les soulagea extrêmement, & leur pouls fut pendant tout le cours de la maladie plûtôt bas qu'élevé. Ceux ausquels la fievre dura jusqu'au quatorziéme jour furent attaqués du pourpre rouge, qui étoit accompagné sur toute la superficie du corps de petites vessies aqueuses & blanches. On ne leur donna cependant autre chose qu'une poudre bézoardique avec du nitre, ma liqueur anodine minerale, & un gruau d'orge & d'avoine tiede, dont ils burent copieusement. Tous ces malades recouvrerent la santé par le secours de ces remedes, & il n'y en eut qu'un, qui aïant été attaqué de la fievre pétéchiale en même tems que de la Pleuresie, en mourut,

REFLEXIONS.

IL n'y a rien qui cause plus facilement une Pleuresie batarde que de demeurer long-tems exposé à la froideur & à l'humidité de l'air dans le printems & dans l'automne, sans avoir soin de se bien couvrir. Je n'ai jamais vû aucune maladie, ni aucune fievre inflammatoire, qui soit plus promptement causée par l'intemperie & les variations de l'air que celle qui attaque la poitrine. J'ai aussi remarqué que si l'été est chaud extrêmement & sec, & qu'il survienne tout d'un coup un vent du nord excessivement froid, il cause non-seulement des fluxions catharreuses, mais encore des rhumatismes & des Pleuresies très-fréquentes, qui sont accompagnées d'un crachement de sang, & de douleurs de côtés violentes. Car l'air affecte intimement & immédiatement à cause de l'inspiration continuelle l'interieur des poulmons, aussi-bien que la partie exterieure de la poitrine & des côtes qui sont entourées de muscles très-minces, de membranes nerveuses & de vaisseaux, ce qui fait qu'il peut aisément

occaſionner des contractions ſpaſmodiques & arrêter la circulation des humeurs. Le Médecin fit très-bien de faire ſaigner tous ceux de ſes malades qui étoient attaqués de cette Pleureſie batarde, parce que le ſang qui s'engendre pendant l'hiver eſt très-épais & très-abondant, car autrement la ſaignée n'eſt pas toujours néceſſaire dans cette maladie, lorſque le corps a beaucoup de ſeroſité. Il n'eſt point à propos dans la Pleureſie batarde d'emploïer extérieurement les onguents & les linimens huileux ou humides, parce qu'ils empêchent la tranſpiration, qui ſert à évacuer & à chaſſer l'humeur qui s'arrête dans le corps. La ſeule choſe qu'on doit faire, c'eſt de tenir la partie affligée dans une chaleur tempérée & uniforme, au moïen d'un lit légérement échauffé, parce que toutes les peaux ne ſont point capables de ſupporter les topiques, comme il arrive dans l'éryſipele & la goute. On doit enfin obſerver qu'il ne faut point confondre le pourpre rouge veſiculaire avec le pourpre blanc miliaire; car le premier eſt d'une nature moins maligne, & n'eſt pas tant cauſé par une ſéroſité corrompuë, & ſans force,

que par une sérosité qui est d'une nature âcre & scorbutique ; c'est pourquoi il n'est pas si dangereux, lorsque le Médecin le traite d'une maniere convenable.

OBSERVATION III.

UN jeune homme d'environ vingt ans, adonné aux lettres, d'une complexion spongieuse & sanguine, & qui avoit été fort sujet à cause de cela aux saignemens de nez dans sa jeunesse, sortoit à peine depuis quelques mois d'une fievre quarte avec laquelle il avoit luté pendant un an & demi ; au mois de mars après avoir usé d'un mauvais régime, bu de mauvais vin, & s'être refroidi, fut attaqué d'une Pleurésie vraie, accompagnée des symptômes ordinaires. On lui donna d'abord un purgatif, qui le fit aller quelquefois à la selle, & qui l'affoiblit. On le saigna aussi au bras & il sortit un sang très-noir & très-épais, qui étoit couvert d'une coesne gluante & tenace. Cependant sa respiration étoit si embarrassée que de peur d'être suffoqué, il étoit obligé de demeurer toujours assis, sans pouvoir se

coucher ni ſur le dos, ni ſur le côté droit. Son pouls étoit extrêmement dur, foible & vîte; il avoit une toux & une inſomnie continuelle, ſes crachats étoient quelque peu ſanglants, & il reſſentoit en les jettant une douleur poignante très-vive. Je fus appellé le cinquiéme jour de la maladie, & je lui fis ſur le champ appliquer ſur le côté affligé une veſſie remplie d'eſpeces émollientes cuites dans du lait; & je lui fis prendre interieurement la poudre ſuivante. Prenez pierres d'écreviſſes, machoires de brochet préparée, antimoine diaphorétique, de chacun une drachme, ſolution d'ieux d'écreviſſes, nitre pur, de chacun demi drachme, cinnabre d'antimoine quinze grains; on mêlera le tout, & on en compoſera une poudre dont on donnera toutes les trois heures demi-drachme au malade, en lui faiſant boire entre chaque priſe une infuſion en maniere de thé. Je lui fis donner auſſi trois ou quatre fois par jour cette potion: Prenez eau de cerfeuil, de fleurs de ſureau, de chardon-bénit, de chacune deux onces, vinaigre diſtilé ſix drachmes, pierres d'écreviſſes une drachme, machoire de brochet, antimoine diapho-

rétique de chacun demi-drachme, syrop de jujubes trois drachmes; on mêlera le tout. Je lui interdis l'usage de la bierre & des boissons froides, & je lui ordonnai de boire copieusement d'une infusion de feuilles de veronique, de fleurs de sureau, de racine de réglisse & de graines de fenouil dans de l'eau. Il eut le septiéme jour une hemorrhagie de nez, qui fut accompagnée d'une sueur abondante par tout le corps, & de la guérison de la maladie. Ce jeune homme se portoit fort-bien lorsqu'il partit, mais j'ai appris qu'il avoit été attaqué presque toutes les années de la même maladie, & qu'il étoit enfin mort dès l'âge de trente ans de la phthisie.

REFLEXIONS.

LEs gens d'un tempérament sanguin qui sont sujets de bonne heure aux hémorrhagies sont facilement attaqués d'une Pleuresie sanguine lorsqu'ils viennent à se refroidir la poitrine; l'unique secours qu'on puisse leur procurer est de les saigner de bonne heure. Lorsqu'on le néglige, ou qu'on ne tire pas une quantité de sang suffisante, il survient

une grande difficulté de respirer ; si cela arrive & que le malade ait un saignement de nez, il s'en trouve extrêmement soulagé. J'ai connu deux femmes enceintes attaquées de la Pleuresie, qui n'aïant eu soin de se faire saigner qu'une seule fois, quoiqu'il soit nécessaire de le faire deux ou trois pendant la grossesse, ont éprouvé une pareille crise qui leur a été très-salutaire. Il n'est jamais sûr d'employer dans la Pleuresie & dans la Peripneumonie des remedes qui évacuent le bas ventre, mais on peut user dans le commencement, & pendant le cours de la maladie, de lavemens, & sur la fin de laxatifs, qui ne sont point nuisibles à la poitrine. Les remedes dont je me suis servi ont toujours produit un effet très-salutaire, sur-tout dans le tems que j'exerçois il y a quarante ans la Médecine dans la Westphalie où les fievres Pneumoniques sont endémiques. J'ai beaucoup de raisons pour recommander l'usage de l'infusion en forme de thé, dont j'ai donné la description ci-dessus, ou de la décoction d'avoine assaisonnée avec du sucre & du nitre. Je ne dois point passer sous silence que j'ai souvent ajouté vers le

les jours critiques aux poudres diaphorétiques nitreuſes un ou deux grains de camphre, ce qui a fait que la maladie a été guérie au moïen de la ſueur, & que l'expectoration s'eſt faite. Il n'y a aucune inflammation qui revienne ſi ſouvent & avec tant de facilité, que la Pleuretique & la Peripneumonique, auſſi-bien que la Pleureſie batarde, ſurtout dans certains tems; car elle eſt une eſpece de rhumatiſme que le vice de l'air occaſionne aiſément. Et lorſque quelque partie du corps a été affoiblie une ou pluſieurs fois par cette maladie, & qu'elle a perdu ſon ancienne vigueur, & que la ſtructure des vaiſſeaux & des nerfs eſt endommagée, il peut aiſément ſe former des ſtagnations extraordinaires d'humeurs dans les plus petits vaiſſeaux, lorſqu'il ſurvient d'autres cauſes qui dérangent le mouvement uniforme & naturel du ſang.

OBSERVATION IV.

UN Conſeiller, d'un tempérament plein & robuſte, qui mangeoit beaucoup, & qui étoit accoutumé depuis long-tems à une nourriture peſan-

te, & qui étoit de tems en tems sujet avec utilité aux hémorrhoïdes, fut attaqué au mois de janvier, que le tems étoit très-froid, d'une colique qui le tourmentoit extrêmement nuit & jour, pour s'être refroidi, & pour avoir mangé des légumes. Le Médecin aïant négligé de lui faire donner un lavement, quoiqu'il fût constipé, & s'étant contenté de lui faire prendre une potion carminative avec des essences très-chaudes, il fut saisi le troisiéme jour d'une grande difficulté de respirer, de la fievre, de l'inquiétude, & d'une douleur tensive & poignante, qui s'étendoit depuis la poitrine jusqu'au dos. On le saigna donc au bras, & on lui donna peu de tems après une décoction de manne avec quelques grains de tartre émétique. Ce remede évacua copieusement les intestins & l'estomac, mais les inquietudes & la difficulté de respirer augmenterent. Il prit ensuite des potions pectorales résolutives, on le saigna de nouveau le sixiéme jour, & on lui fit prendre le septieme la même infusion de manne. Ces remédes furent inutiles, & ne firent qu'aigrir la maladie. On lui appliqua extérieurement sur la poi-

trine des drogues carminatives & pectorales réduites en forme de cataplasme avec l'eau de chaux-vive, qui ne produisirent aussi aucun effet. Le Médecin lui conseilla de boire les eaux aigrelettes de Tonen-steiner dont le malade usa pendant deux jours avec beaucoup d'avidité, sans les faire chauffer; mais aïant été attaqué le onziéme jour de sa maladie d'une suffocation, & d'une défaillance, il mourut.

REFLEXIONS.

J'Ai souvent remarqué que la colique seule, qu'on eût pû facilement guérir par des lavemens & d'autres remedes convenables, a occasionné une Peripneumonie dans les corps robustes, remplis d'un sang épais, & sur-tout dans les vieillards; car les intestins étant trop tendus par les vents, le sang se porte avec impétuosité dans les vaisseaux du cœur & des poulmons, où, venant à s'amasser & à s'épaissir, il rend la respiration très-difficile, & il cause des oppressions de poitrine; car l'inquiétude est dans le cœur & dans les vaisseaux des poulmons qui sont trop tendus par le sang, ce qu'est la douleur dans les

parties nerveuſes. L'évacuation par les parties ſuperieures & inférieures fut inutile parce qu'elle enleva l'humidité du ſang qui eſt le remede naturel de cette maladie ; il arriva auſſi que le reſſerrement de l'abdomen pendant le vomiſſement obligea le ſang de remonter vers la poitrine en plus grande quantité, ce qui rendit la reſpiration plus difficile. On ne pouvoit rien faire de moins ſenſé que de faire boire au malade pendant le fort de ſon mal les eaux minérales froides, & le froid ne pouvoit que lui cauſer un grand préjudice. Le Médecin qui conduiſit notre malade étoit celui qui ſe rendit célébre dans les Actes de Berlin par une méthode particuliere pour guérir les fievres pétéchiales.

OBSERVATION V.

Un homme d'un tempérament ſanguin, d'une complexion graſſe & ſpongieuſe, après avoir paſſé quelques jours dans la bonne chere, & s'être gorgé de vin & de viandes, partit de Berlin au mois de mars pour ſe rendre à Minden dans la Weſtphlie, & il voïagea nuit & jour. Après avoir achevé

ſa route, il fut attaqué d'une Pleuro-pneumonie, accompagnée d'une fievre violente. On me fit appeller, & par le moïen de pluſieurs ſaignées que je lui lui fis faire, des poudres antipleuretiques, de l'uſage du nitre, & du cinnabre, auſſi-bien qne par une infuſion en maniere de thé, je le délivrai de ces ſymptômes dangereux. Il lui reſta cependant une toux accompagnée d'une fievre lente, d'une foibleſſe, & d'un amaigriſſement, quoique ſa reſpiration ne fût pas fort embarraſſée. Il prit differens remedes diaphorétiques & pharmaceutiques pendant huit ſemaines, mais ils ne lui furent d'aucun ſecours; la toux augmenta au contraire, auſſi-bien que la douleur gravative de la poitrine; il ne crachat pas beaucoup, & ſur le ſoir il ſurvint une petite fievre lente. Enfin dans le tems qu'on s'y attendoit le moins il rendit en trois ou quatre heures, par la bouche, plus d'une meſure de matiere purulente; auſſi-tôt la reſpirarion devint plus libre, & la chaleur febrile ceſſa. Ce crachement de pus dura pendant un mois, mais il fut moins abondant; le malade recouvra cependant le ſommeil & l'appetit,

& je le rétablis peu à peu entierement, en lui faisant boire seulement tous les jours une mesure & demie de lait chaud bouilli avec du sucre rosat. Il usoit aussi de tems en tems d'un baume pectoral composé de fleurs de soulphre, d'huile d'amandes douces, de blanc de baleine, de thérébenthine de Venise, de saffran & d'huile d'anis, & d'une poudre pectorale composée de pierres d'écrevisses, de blanc de baleine, de sucre, de myrrhe, de racine de réglisse mise en poudre, & de bol d'Armenie.

REFLEXIONS.

Les Medecins anciens ont remarqué dans differens endroits de leurs écrits que la Pleuresie & la Peripneumonie causent un abscès lorsque leur crise n'est pas parfaite, c'est ce qui est confirmé par l'expérience, & j'ai observé que cela arrivoit sur-tout dans les personnes d'un temperament sanguin & spongieux & d'une complexion grasse. Une chose qui mérite d'être remarquée dans le cas dont il s'agit c'est qu'après que l'abscès fut crevé, le pus sortit par la bouche; car lorsqu'il vient à

tomber dans la cavité de la poitrine il cause aisément une fievre hectique mortelle, à moins qu'on ne l'évacue par la paracentese ou ponction, & c'est ce dont nous avons rapporté un exemple remarquable dans notre dissertation (*a*) *sur l'écoulement continuel du suc nourricier par la poitrine*. Cependant on voit par cette histoire qu'on peut guérir l'abscès qui se forme dans la poitrine, aussi-bien que la grande poche qu'il laisse dans les poulmons. On ne doit pas passer sous silence que le malade se plaignit souvent dans la suite d'une certaine douleur aiguë qu'il ressentoit dans le côté affecté, lorsqu'il faisoit un exercice un peu trop violent, qu'il avoit été à cheval, bû beaucoup de vin, ou fait un trop grand usage d'acides.

OBSERVATION VI.

UN jeune homme de vingt-ans, d'un temperament phlegmatique sanguin, qui étoit sujet depuis sa jeunesse à des hemorrhagies de nez très-gran-

(*a*) *De perpetuo succi nutritii ex thorace stillicidio.*

des & très-frequentes, & qui sortoit, depuis deux ans, d'une maladie de poitrine très-fâcheuse, fut attaqué au mois de fevrier, après s'être extrêmement échauffé à la danse, & après avoir bu aussi-tôt après à son repas de la bierre froide & mangé avec excès des legumes avec de la viande salée, d'une douleur sourde, dans la fossette du cœur accompagnée d'une grande cephalalgie, d'un pouls agité & serré, & de la constipation. On lui donna le soir une poudre temperante, mais il passa la nuit sans dormir, & le lendemain matin sa respiration devint embarassée; il ressentit une oppression de poitrine & une douleur dans le côté droit, un peu au dessus des fausses côtes. On le saigna au bras le matin même, & on lui tira un sang noir couvert d'une coesne visqueuse; on lui fit aussi prendre la potion dissolvante & résolutive dont nous avons donné la description. Après qu'on l'eut saigné il sembla se mieux porter & le mal de tête cessa, cependant la douleur de côté & l'oppression de poitrine revinrent le lendemain, & furent même plus violentes, ses forces s'affoiblirent extrêmement, son sommeil devint

vint inquiet, il perdit l'appetit, desorte que le malade desespera lui-même de sa guérison. On lui appliqua pour appaiser la douleur une vessie remplie d'une décoction d'especes émollientes dans du lait ; on lui donna aussi un lavement émollient, qui lui fit rendre une quantité de vents & d'excremens épais ; il sentit après quelque soulagement, surtout lorsqu'il prenoit une infusion en forme de thé, qui lui faisoit rendre des crachats épais & d'une couleur brune. Il se trouva beaucoup plus mal le septiéme jour, il tomba dans l'agitation, sa respiration devint plus difficile & plus courte, la chaleur de la fievre augmenta, & son esprit se troubloit, sur-tout lorsqu'il fermoit les ïeux. On lui fit donc prendre des poudres nitreuses, avec du camphre, dont il sentit sa poitrine soulagée, & vers le neuviéme jour il sua tant soit peu ; les crachats continuant toujours d'être bruns, ou au plus à devenir un peu jaunes. Il eut après le neuviéme jour un leger flux de ventre qui le fit aller trois ou quatre fois par jour à la selle. Il rendit d'abord une matiere puante & épaisse, ensuite mucilagineuse, qu'on disoit être purulente. Il ne se sen-

tit pas cependant beaucoup ſoulagé, au contraire il devint plus foible. Enfin le onziéme jour de ſa maladie il ſurvint tout d'un coup une ſueur abondante par tout ſon corps, qui dura pendant deux heures, & qui produiſit un effet ſi ſalutaire que le malade tomba dans un profond ſommeil. Lorſqu'il fut éveillé il ſentit ſes forces augmentées & ſa reſpiration plus libre, & le crachement & le flux de ventre aiant duré encore quelques jours, de même que la moiteur, il recouvra peu à peu la ſanté.

REFLEXIONS.

VOilà de quelle maniere je gueris ce jeune homme qui demeuroit il y a un an chez moi; & voici quel eſt l'uſage qu'on peut faire du détail que je viens de rapporter par rapport à la pratique. Il eſt certain que la Peripneumonie peut venir du vice des Premieres voies lorſque l'eſtomac eſt attaqué de vents & des ſpaſmes qui pouſſent le ſang en trop grande quantité vers les parties ſuperieures, & ſur-tout vers la poitrine. On peut dans ce cas, ſi le malade avoue ſincerement la faute, prevenir cette fâ-

cheuſe maladie en déchargeant par des purgatifs convenables, par de legers émétiques, des laxatifs, ou des lavemens, les premieres voies des impuretés qu'elles contiennent. Ce n'eſt donc point ſans raiſon que quelques Médecins, tels que Rulandus & Hartmann, ordonnent de donner au malade un vomitif, lorſque l'inflammation des poulmons commence, quoiqu'il ſoit très-nuiſible dans une autre occaſion que celle-ci. Il paroît auſſi par l'hiſtoire que nous venons de rapporter qu'on ne doit point compter ſur les excretions qui ſurviennent par le bas ventre dans les maladies aiguës des poulmons. Les criſes qui ſont les plus naturelles, & les plus ſalutaires, ſont celles qui ſe font au moïen d'une ſueur abondante.



CHAPITRE SEPTIE'ME

De la Fievre du Foie, ou de son Inflammation.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. *La vraie fievre du Foie est très-rare,* II. *mais la batarde que les anciens ont décrite est très-commune ;* III. *le foie est quelquefois attaqué de corruption.* IV. *Symptômes & causes de l'Inflammation du Foie.* V. *La pleuresie s'y complique souvent, & cependant elle en differe.* VI. *Differences de l'Inflammation du Foie, & de toutes les affections du côté droit.* VII. *Evénement salutaire & funeste de cette maladie.* METHODE CURATIVE, AVEC LES PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES. I. *Il faut suivre la marche de la nature.* II. *Ce qu'il faut faire.* III *Ce qu'il faut éviter.* IV. *Ce qu'il faut observer par rapport à la saignée.* V. *Traitement des symptomes particuliers.* HISTOIRES DE MALADIES. OBSERVATION I. *Inflammation du Foie*

causée par une chute, devenue mortelle en consequence d'un abscès qui s'en est ensuivi. OBSERVATION II. *Inflammation du Foie guerie par la sueur.* OBSERVATION III. *Inflammation du Foie guerie de la même maniere.*

I. L'Inflammation véritable du Foie est aussi rare que celle des poulmons dont nous venons de parler est frequente. Je suis le premier qui aie découvert il y a plusieurs années la cause de cela, & j'en ai rendu raison dans la dissertation où j'établis que *la vraie Inflammation du Foie est aussi rare que la batarde est commune*, (a) & dans laquelle j'appuie mon sentiment d'une infinité de preuves très-convaincantes dont voici les principales. Les fievres inflammatoires surviennent principalement dans les parties nerveuses, & qui sont d'un sentiment exquis, lorsque le sang venant à s'arrêter dans des petits tuïaux qui ne lui sont pas destinés, y excite de la douleur & un spasme qui affecte & qui tourmente ensuite tout le systême des parties nerveuses, & occa-

(a) *Dissert. de hepatis inflammatione vera rarissima, spuria frequentissima.*

ſionne la fievre par ce moïen. Les viſceres ſanguins au contraire qui ont un ſentiment moins exquis ne ſe trouvent pas ſi incommodés de la ſtagnation du ſang, & venant à ceder à ſon impetuoſité il ne ſurvient aucune douleur ni aucun ſpaſme, & par conſéquent aucune fievre. Comme le Foie eſt le principal de ces viſceres, & qu'il eſt composé d'un petit nombre d'arteres, & pour la plus grande partie des veines & des rameaux des veines porte & hepatique, & qu'il ne contient aucunes tuniques nerveuſes, il peut s'étendre & occuper un plus grand eſpace ſans aucune douleur aiguë, & c'eſt ce qui fait qu'il eſt moins exposé aux inflammations.

II. Cette Inflammation du Foie dont les Anciens nous ont donné la deſcription fort au long, ne doit être regardée avec raiſon que comme une inflammation exterieure ſuperficielle eryſipelateuſe & bâtarde du foie, de même que la pleureſie bâtarde, & il paroît qu'on ne doit point établir ſon ſiége dans la ſubſtance interieure du foie, mais vers la partie convexe, & dans les membranes & les ligamens qui envelopent ce viſcere, & par leſquels il eſt attaché au fauſſes côtes, & à une partie du diaphrag-

me. Voici de quelle maniere Hippocrate décrit la maladie hepatique. » Il » ſurvient une douleur aigue dans le » foie, au deſſous des dernieres côtes, » dans la clavicule & ſous la mammelle, » le malade eſt extrêmement ſuffoqué, » & quelquefois il vomit une bile livide. » Le friſſon & la fievre ſont très-foibles » dès les premiers jours, & lorſqu'on » touche le foie, il reſſent une douleur, » ſa couleur devient livide, les vian- » des que le malade mangeoit aupara- » vant le ſuffoquent, & lorſqu'il les a ava- » lées elles lui brûlent & lui tourmen- » tent extrêmement le ventre. Les re- » medes qui ſont utiles lorſqu'il reſſent » des douleurs ſont entre autres ceux qui » ſervent dans la pleureſie, qu'on appli- » que après les avoir fait tant ſoit peu » chauffer. (*a*) Voici ſuivant Celſe

(*a*) *Dolor acutus in hepar incidit, & ſub ultimas coſtas, & in claviculam, & ſub mammam, & ſuffocatio fortis tenet, & aliquando lividam bilem revomit, & rigor ac febris primis diebus debilior habet; & dum attingitur, hepar dolet, & color ipſius ſublividus eſt & cibi quos prius comedebat æger ſuffocant ipſum, & ingeſti urunt ac torquent ventrem. Hinc conducunt ubi dolorem habuerit, tum alia tum tepefactoria eadem appoſita quæ etiam pleuritidi proſunt.* Hipp. *de intern. affect.* §. II.

quels ſont les ſymptômes de cette maladie aiguë du foie. » On reſſent une » douleur violente dans le côté droit, ou » dans l'hypochondre, qui s'étend juſqu'à » la gorge & à l'épaule du même côté ; » quelquefois il ſurvient un engourdiſ- » ſement dans la main droite, le friſſon » eſt violent, on vomit de la bile, & » le hoquet devient quelquefois ſi fort » qu'il étouffe preſque le malade. (*a*) Ceux qui examineront avec ſoin ces ſymptômes reconnoîtront facilement que la maladie dont Hippocrate donne la deſcription ne reſide point dans le foie, & qu'on doit l'attribuer à une inflammation eryſipelateuſe grande & un peu profonde des parties externes qui envelopent la poitrine & le foie, parce qu'elle attaque non-ſeulement les dernieres côtes mais qu'elle s'étend encore juſqu'à l'épaule, à la mamelle, & aux clavicules, & que la douleur augmente par l'attouchement. Elle ſurvient

(*a*) *Dextra parte ſub præcordiis dolor vehemens eſt, idemque ad latus dextrum & ad jugulum humerumque partis ejuſdem pervenit; nonnunquam manus quoque dextra torpet; horror validus eſt, bilis evomitur, interdum ſingultus prope ſtrangulat.* Celſ. *lib. IV. c.* 7.

aussi avec le frisson, la fievre & le vomissement, lesquels symptômes sont ordinaires à l'inflammation des parties nerveuses. La douleur cesse au moïen de remedes externes émolliens, & propres à relâcher les fibres ; & on peut attribuer avec sujet la difficulté de la respiration qui augmente jusqu'à suffoquer le malade au spasme de la plevre & du peritoine, qui sont des membranes qui tapissent par le haut & par le bas le diaphragme, & qui y causent le même accident. La maladie dont Celse donne la description ne reside point non plus, à ce qu'il paroît, dans le viscere même du foie, mais dans les parties membraneuses nerveuses exterieures qui y sont attachées, lesquelles, venant à être affectées du spasme & de la douleur, affectent aussi les nerfs intercostaux, ceux du diaphragme & ceux qui s'étendent jusqu'au ventricule. C'est donc avec beaucoup de raison que Trallien nous *avertit d'examiner attentivement si l'inflammation affecte immédiatement le foie, ou seulement les tuniques & les muscles qui l'enveloppent par dehors.* (*a*) Sui-

(*a*) *Considerare oportet num inflammatio ipsi jecori proprie acciderit, an tunicis ipsius &*

vant Avenzoar *il survient quelquefois une tension dans l'enveloppe du foie qui occasionne une douleur très-aiguë & presque insupportable, & il semble au malade que c'est dans le foie qu'il la sent, & que c'est lui qui est attaqué.* (*a*)

III. Il arrive quelquefois aussi que le foie est attaqué d'une corruption gangreneuse que l'on connoît à sa noirceur, & à la mauvaise odeur qu'il repand; il s'y forme aussi du pus & des abscès, comme on peut s'en convaincre par les observations qui ont été faites dans les ouvertures des cadavres, & qui ont été rapportées par Forestus (*b*), Coiterus (*c*) dans les Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature (*d*), par Capivaccius (*e*), Bartholin (*f*), dans les

musculis extrinsecùs ambientibus. Trallian. *lib. VIII. cap.* 1.

(*a*) *Aliquando in panniculo hepatis fit extensio, unde sequitur dolor fortissimus, quasi intolerabilis, & apparet patienti quod hepar sit quod doleat.* Avenzoar *l. I. Theiz. tract. XIII. c.* 4

(*b*) Forestus *lib.* 19. *de hep. affect. obs. X.*

(*c*) Coiterus *in obs. anatomico-chirurg.*

(*d*) M. N. C. *Dec. II. obs. II.*

(*e*) Capivaccius *lib. III. cap.* 23.

(*f*) Bartholinus *Cent IV. hist.* 18.

Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature (*g*). On doit cependant observer que la gangrene ne suppose pas toujours une inflammation, car elle peut être facilement causée par le séjour & la stase du sang dans les grands vaisseaux, & il n'y a aucune partie dans le corps qui soit plutôt & plus souvent affectée de la gangrene, ou d'un abscès, que les poulmons, le foie, la rate, l'uterus, & l'épiploon, comme je l'ai moi-même observé. La même corruption peut aisément aussi se répandre dans ces visceres, si la partie qui leur est contiguë en est infectée, de même qu'on remarque que s'il survient une gangrene dans les parties exterieures, quelque petite que soit la place qu'elle occupe, elle s'étend très-promptement, & elle attaque & corrompt la chair qui est aux environs, & même un membre entier considerable, comme la main & le pied.

IV. Cette Inflammation qui attaque frequemment les parties exterieures qui sont contiguës au foie, & qui commence pour l'ordinaire avec le frisson, le froid, & quelquefois avec le vomisse-

(*g*) M. N. C. *Cent. III. & IV. obs.* 144. *Dec. II. Ann IX.*

ment & la fievre, & qui est ensuite accompagnée de la douleur, de l'insomnie, de la difficulté de respirer, de l'inquiétude, & de la constipation, & que l'on prend ordinairement pour une Inflammation du foie, n'est donc autre chose qu'une espece de fievre de rhumatisme, ou pour mieux dire d'érysipele, qui n'est pas tant causée par la stase du sang que par celle d'une sérosité visqueuse & âcre, qui picote les membranes & les fibres nerveuses. C'est pourquoi ceux-là sont extrêmement sujets à cette maladie qui sont attaqués de la goute & des rhumatismes, qui s'adonnent aux boissons spiritueuses, & qui se livrent à la colere, dont les évacuations de sang auxquelles ils étoient accoutumés ont été supprimées, qui demeurent long-tems exposés au froid, ou qui s'y exposent imprudemment lorsque leur corps est extrêmement échauffé, ou qui ont arrêté la diarrhée en buvant quantité d'eau de vie. Ce qui fait que le côté droit de la poitrine est plus souvent attaqué de douleurs de rhumatisme que le gauche, c'est, à ce que je crois, parce que le foie, qui est un viscere très-grand & très-pesant, est attaché de ce côté au

diaphragme & aux fausses côtés, & que, lorsque le mouvement du corps est violent & la respiration trop frequente, il affoiblit ces parties par une tension continuelle, ce qui fait que les humeurs qui s'y affluent s'arrêtent plus facilement, & qu'elles sont poussées dans des vaisseaux qui ne leur sont point destinés. C'est aussi la raison pourquoi une chûte, un coup, un emplâtre qu'on applique trop chaud, aussi-bien que les ventouses, causent plus facilement des douleurs & des inflammations dans le côté droit que dans le gauche, & dans les autres endroits du corps.

V. Une observation de pratique qui mérite d'ètre remarquée, c'est qu'il survient quelquefois des cas où les parties membraneuses qui sont au dessus & au dessous des fausses côtes sont attaquées d'une douleur aigue violente, qui est accompagnée de la fievre, d'une toux séche, & d'une difficulté de respirer, parce que la plevre, qui est au dessus du diaphragme, aussi-bien que la membrane du peritoine qui est au dessous, sont violemment irrités par l'âcreté de la fluxion rhumatique; desorte que la maladie peut être regardée en partie comme une

pleuresie bâtarde,& en partie pour une Inflammation du foie. Ces deux maladies ont en effet beaucoup de rapport entr'elles, puisque dans l'une & l'autre la douleur s'étend souvent jusqu'à l'épaule & à la gorge, qu'elle est accompagnée de la difficulté de respirer & d'une toux seche, non-seulement à cause de l'union avec le diaphragme auquel le foie est fortement attaché, de même que la plevre & le peritoine ; mais encore à cause des nerfs intercostaux qui s'y repandent. Il y a cependant quelques marques qui peuvent servir à faire distinguer ces deux especes de maladies. Dans la pleuresie bâtarde on ressent une douleur poignante & tensive dans les vraies côtes, laquelle est accompagnée d'une toux seche, de la fievre, & qui augmente durant l'inspiration ; au lieu que dans l'Inflammation du foie cette douleur se fait davantage sentir aux environs des fausses côtes, s'étend jusqu'à la fossette du cœur, & se manifeste par la fievre, par des inquiétudes dans les parties voisines du cœur, & quelquefois par le vomissement & par le hoquet. Dans l'Inflammation du foie au contraire de la pleuresie, on à peine à demeu-

rer couché ſur le côté gauche, parce que, comme le remarque fort bien Cælius Aurelianus (a), les parties droites, c'eſt-à-dire les membraneuſes ſont entraînées par le poids du foie qui y eſt ſuſpendu, ce qui cauſe des douleurs poignantes à cauſe du tiraillement & de l'extenſion de la membrane qui enveloppe le foie, laquelle eſt attachée au diaphragme.

VI. On ne doit pas moins diſtinguer la fievre hepatique de la douleur ardente & fixe qui ſurvient autour de la foſſette du cœur vers le côté droit, qui eſt ſouvent accompagnée du vomiſſement & du hoquet, & qui eſt cauſée par un calcul qui ſéjourne dans le conduit biliaire ou cholédoque, ce qui fait que ſa cauſe & ſon ſiége eſt different, & qu'elle exige d'autres prognoſtics, & d'autres remedes. On confond aiſément auſſi la fievre hepatique avec la douleur des hypochondres, auſſi-bien qu'avec celle qu'on reſſent dans les muſcles de l'abdomen; & au ſujet de laquelle Foreſtus nous avertit en ces termes, *qu'il ſurvient ſouvent une tumeur dans l'hypochondre droit qui trompe le Méde-*

(a) Cæl. Aurelian. *lib III. c. IV.*

cin en lui faiſant croire que c'eſt le foie qui eſt affecté, quoiqu'elle reſide cependant dans les muſcles de l'abdomen (*a*). Mais cette douleur du côté droit, qui eſt fort frequente dans les hypochondriaques, & dans ceux qui ſont ſujets aux hemorroïdes, reſide dans la courbure du colon, ne cauſe aucune fievre, ceſſe plutôt, revient ſouvent, n'eſt point accompagnée des ſymptômes ordinaires à la fievre inflammatoire, mais de ceux de la maladie hypochondriaque, &, comme elle a une cauſe differente, on doit la traiter differemment. L'inflammation des muſcles de l'abdomen, ſur-tout des tranſverſes, qui ſont étroitement attachés au peritoine aux environs du foie, eſt plus apparente, & la tumeur s'offre au toucher & à la vuë; la peau qui eſt aux evnirons paroît tenduë, & elle n'obéit point lorſqu'on l'attire; la fievre qui l'accompagne eſt douce, elle ne cauſe aucune toux ni aucun vomiſſement, elle eſt pour l'ordinaire occaſionnée par une cauſe exterieure, & à moins qu'on n'y

(*a*) *Sæpe imponit tumor dextri hypochondrii medico, tanquam ſit in jecore affectus, cum tamen ſit in muſculis abdominis.* Foreſtus *lib.* 19.

remedie

remedie par des ſecours convenables, elle affecte les parties voiſines, elle y cauſe une inflanmation, & elle dégénére en abſcès, en fievre lente, & hectique.

VII Cette fievre hepatique ne doit pas beaucoup épouvanter le Médecin ni le malade, car elle n'eſt pas fort dangereuſe lorſqu'on la traite comme il faut, & elle cauſe rarement la mort, à moins que les viſceres internes ne ſoient affectés. Cette maladie ceſſe pour l'ordinaire, par le moïen d'une ſueur abondante, au bout de ſept ou douze jours. La nature ſe ſert du mouvement febrile comme d'un remede, au moïen duquel au bout d'un certain tems la matiere morbifique qui s'eſt arrêtée eſt attenuée, & chaſſée inſenſiblement. Il eſt donc à croire que ceux qui gueriſſent des inflammations ne recouvrent la ſanté qu'au moïen du mouvement febrile qui ſe fait comme il faut. C'eſt en ce ſens qu'on doit entendre cet aphoriſme d'Hippocrate (*a*) que *ceux qui reſſentent une douleur tout au tour du foie, en ſont délivrés quand il vient de la fievre.*

(*a*) *Quibuſcunque hepar circumſcirca dolet, iis febris accedens ſolvit dolorem.* Hippoc. *aphor.* 52. *Sect. VII.*

Lorſque cette Inflammation hepatique batarde n'eſt pas guerie dans le tems qu'il faut par la faute du Medecin, ou du malade, & qu'elle dure long-tems, que la douleur continue, qu'il ſurvient une fievre lente, que le corps ſeche, que les forces auſſi-bien que l'appetit ſe détruiſent, que la bouche eſt ſeche, l'u.ine legere & blanche, c'eſt une preuve qu'il s'eſt formé un abſcès, non point dans l'interieur du foie, mais dans les membranes exterieures, dans les ligamens, dans la peritoine, & dans les muſcles qui ſont au-deſſous, laquelle affecte la partie convexe du foie, & cauſe pour l'ordinaire un événement funeſte, ſuivant le témoignage des obſervations & des diſſections anatomiques pratiques.

METHODE CURATIVE, AVEC LES PRECAUTIONS, ET LES OBSERVATIONS CLINIQUES.

I. Comme la pleureſie & la fievre hepatique ont beaucoup de rapport entr'elles quant à leur cauſe, à leur origine, aux ſymptômes, & aux prognoſtics, & qu'elles ne different que par rapport à la

partie qu'elles affectent, il s'ensuit que la methode de traiter cette maladie ne differe pas beaucoup de celle que nous avons exposée dans le chapitre précédent ; & comme le Medecin agit toujours suivant les regles de la prudence, dans la cure de toutes sortes de maladies, lorsqu'il se conforme à la conduite que la nature tient pour faire qu'elle cesse d'elle-même, il doit observer la même chose dans la cure de celle dont nous parlons. Premierement, comme la fievre hepatique cesse ordinairement d'elle-même, tout de même que la pleuresie, par la sueur qui survient dans un tems critique convenable, c'est-à-dire vers le milieu des sept jours, ou le sept même, on doit tenir avec raison la même conduite, & se servir principalement des remedes qui contribuent à faciliter la transpiration, & éviter au contraire ceux qui sont capables de retarder & d'empêcher, de quelque maniere que ce soit, le progrès de l'excrétion qui se fait à travers la peau, soit que ces remedes soient diétetiques ou pharmaceutiques. Comme, suivant la maxime fondamentale d'Hippocrate, il faut faire sortir les matieres qui sont cuites, & non point celles qui

ſont crues, on doit faire enſorte dans le commencement de temperer, de délaïer, & de diſſoudre, la ſéroſité âcre & ſalée qui eſt engagée dans les parties nerveuſes & muſculeuſes, & dans les petits vaiſſeaux. On doit auſſi préparer les premieres voies à l'excretion critique, au moïen des remedes qui ramolliſſent & qui relâchent les fibres roides, tendues, & reſſerrées par les ſpaſmes.

II. On doit donc ſe ſervir par toutes ſortes de raiſons de boiſſons délaïantes, telles qu'une décoction d'orge avec des raiſins ou du jus de citron, le petit lait doux, avec un peu de nitre & du ſucre, les émulſions préparées avec une décoction d'orge, ou de corne de cerf & des amandes, qui lorſqu'on en boit copieuſement ont la vertu de tempérer & de délaïer. Les infuſions en maniere de thé de feuilles de veronique, de chardon-bénit, de fleurs de marguerite, & de ſureau, lorſqu'on en uſe fréquemment, ont encore une vertu diaphorétique, outre celle dont nous venons de parler. Les remedes propres à faciliter la tranſpiration, & en même tems à tempérer, ſont les poudres d'antimoine diaphorétique, & ſur-tout du

regule, de pierres d'écrevisses, de corne de cerf philosophiquement préparée, de nitre, & de cinnabre, qu'on prendra souvent dans de l'eau de chardon-bénit, de cerises noires, de canelle, & de fleurs d'acacia. On se servira de tems en tems, pour augmenter la transpiration, de ma liqueur bézoardique, ou de celle de Bussius, mêlée avec deux parties de ma liqueur anodine minerale, ou d'esprit de nitre dulcifié. On ne doit point négliger l'évacuation qui se fait par les selles, &, supposé que le ventre soit trop paresseux, on aura soin de l'exciter par un lavement émollient, ou par un solutif benin. On doit aussi seconder extérieurement la traspiration, & la résolution de l'humeur arrêtée, par une fomentation modérément chaude. On se servira pour cet effet de décoctions faites des herbes & des fleurs émollientes, du saffran & du lait, qu'on mettra dans une vessie de bœuf, & qu'on apliquera sur la partie malade; ou bien de sachets remplis d'especes dissolvantes, telles que les feuilles d'absynthe, de chardon-bénit, les fleurs de sureau, de camomille ordinaire, & romaine, les baies de genevrier, la graine

d'anis, & de carvi, qu'on fera cuire dans du vin, ou dans du vinaigre de vin, & qu'on appliquera après les avoir auparavant exprimés.

III. On doit absolument s'abstenir des opiatiques, des narcotiques, & des remedes assoupissans, aussi-bien que des sudorifiques trop chauds, qui sont capables d'allumer la fievre, de causer des insomnies, & de susciter le délire. On doit éviter au dehors un régime trop chaud, on ne doit point emploïer les linimens gras & huileux qui obstruent les pores de la peau, ni appliquer des emplâtres où entre le plomb, ou des épithêmes de vinaigre & de litharge, parce qu'ils sont trop froids & trop astringens. Les remedes spiritueux sont aussi très-nuisibles, parce qu'ils rendent les fibres plus roides, & qu'ils augmentent la douleur. L'esprit de vin camphré & saffrané, dont on fait tant de cas, doit être emploïé avec précaution, à cause de la trop grande secheresse qu'il occasionne dans les parties qui sont déja affectées d'une violente chaleur. Supposé qu'on veuille s'en servir, on doit le faire dès le commencement, avant que la chaleur de la fievre

vienne à augmenter, ou lorſqu'elle diminue conſidérablement, & ſur-tout dans les corps qui ſont trop mols.

IV. La ſaignée eſt extrêmement utile & néceſſaire dans le commencement pour empêcher l'inflammation d'augmenter, ſur-tout lorſqu'on la fait au bras ou au pied du côté affecté. Pour ce qui eſt de la quantité de ſang qu'on doit tirer, & de la répétition de la ſaignée, on doit ſe régler ſur la plenitude des vaiſſeaux, la coutume, les forces, l'âge, & le tempérament, & s'en rapporter là-deſſus à la prudence du Médecin, de peur qu'on ne péche par le défaut ou par l'excès. Cependant ſi le malade eſt ſujet aux hemorrhoides il convient de le ſaigner au pied, après quoi, ſi la plethore eſt exceſſive, on ouvrira la veine du bras.

V. Si le ſpaſme qui ſurvient dans la partie affectée eſt ſi violent qu'il affecte le ventricule, le duodenum & les conduits biliaires, ce que l'on connoît aux douleurs des inteſtins, au vomiſſement, au hoquet, & à la conſtipation, il eſt à propos d'y oppoſer des remedes externes & internes. J'ai ſouvent fait donner au malade avec ſucces dans un pa-

reil cas un lavement d'huile toute pure ; & fait appliquer sur la partie affligée & sur les hypochondres, une vessie remplie d'une décoction émolliente, & fait prendre en quantité des potions diapnoïques & résolutives, dans lesquelles il entroit l'eau de chardon-bénit, de fleurs de tilleul, d'acacia, de camomille ordinaire, le diascordium de Fracastor, du nitre, & ma liqueur anodine minérale. S'il arrive que l'engorgement & l'obstruction du foie occasionne la jaunisse, on se servira d'un épithême de feuilles de chardon-bénit, de scordium, d'absynthe, de fleurs de sureau, de camomille romaine, & ordinaire, de graines de levesche & de cumin, qu'on fera cuire dans du vin, & qu'on appliquera souvent, ce qui est un remede dont j'ai éprouvé la vertu. Cet épithême est aussi d'une très-grande efficacité sur le déclin de la maladie pour prévenir l'abscès & la suppuration. Lorsque l'inflammation est causée par quelque accident extérieur & violent, & que la matiere purulente qui sort par les excrémens & par l'urine, aussi-bien que la fievre lente, indique une suppuration, ou un abscès, il est à propos d'emploïer les

remedes

remedes qui ont la vertu d'appaiſer la chaleur fébrile & de faciliter la ſuppuration ; mais nous traiterons ci-deſſous cette matiere plus au long.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UN Colonel âgé de ſoixante ans, d'un tempérament ſanguin & bilieux, fort adonné au vin & aux femmes, étant tombé rudement de ſon cheval, reſſentit pendant quelques ſemaines une douleur aiguë & violente dans l'hypochondre droit, accompagnée de la fievre, de la difficulté de reſpirer, & de la conſtipation. Il fut bien traité, cependant une douleur ſourde continua de ſe faire ſentir, & il ſe plaignit pendant preſque une année d'un grande foibleſſe & du dégoût, ſans qu'il diſcontinuât pourtant de boire, & de voir des femmes. Il arriva cependant qu'aïant monté à cheval il eut un ſentiment comme d'une rupture interne qui fit ceſſer la douleur qu'il reſſentoit auparavant. Dès qu'il fut arrivé dans la ville il me fit appeller, & il ſe plaignit extrêmement de

la grande foiblesse dans laquelle il étoit, de la peine qu'il avoit à respirer, & d'un resserrement dans les hypochondres. L'examinant de près, je lui trouvai les extrémités froides, le visage couvert d'une sueur froide, & je sentis à peine le battement des arteres. Je conseillai à ceux qui étoient présens de mettre le malade dans un lit chaud, & de faire appeller le Médecin de l'ame, parce que celui du corps étoit inutile. Je lui fis cependant ouvrir la veine; mais il ne sortit presque point de sang; il prit des analeptiques internes & externes, qui ne produisirent aucun effet, & dix heures après il mourut. Après qu'il fut mort son ventre s'enfla extraordinairement; le lendemain il s'ouvrit à la région ombilicale, il en sortit un pus si corrompu, & qui répandit une si mauvaise odeur que toute la maison en fut infectée.

REFLEXIONS.

COmme la vraie Pleuresie aussi-bien qu'une legere Peripneumonie dégénére aisément en un empyéme, ou en un abscès extrêmement dangereux, si elle dure au de-là de vingt jours, de même

la ſievre hépatique ou l'inflammation des parties muſculeuſes & membraneuſes qui ſont autour du foie, occaſionne pour l'ordinaire un abſcès qui affecte & qui corrompt la ſubſtance du foie lorſqu'on n'a pas ſoin de le prévenir. Le cas que j'ai obſervé à Minden en Weſtphalie & dont je viens de parler, prouve ce que j'avance. Comme Foreſtus rapporte une obſervation ſemblable à celle-ci, & qu'elle peut ſervir à l'éclaircir, il ne ſera pas hors de propos de l'inſérer ici. » Un homme âgé de trente-ſix » ans fut fatigué pendant une année » d'une douleur dans l'hypochondre » droit, qui fut ſuivie d'une fievre lente » qui le deſſecha, & qui le conſuma en- » tierement. Son viſage & tout ſon » corps devinrent jaunâtres, & il étoit » tourmenté d'une douleur violente » dans l'hypochondre droit qui étoit » dur & extrêmement enflé, tandis que » les muſcles de l'abdomen étoient en- » tierement extenués. Son urine étoit » claire & enflammée, il avoit la bouche » ſeche, le ventre tantôt ſerré & tantôt » lâche; il étoit dégouté & extraordi- » nairement altéré. Aïant fait faire une » inciſion, il en ſortit une matiere pu-

» rulente & corrompue, qui rendit
» une odeur si insuportable que toute
» la maison en fut infectée, desorte
» qu'il étoit presque impossible de res-
» ter dans l'appartement du malade qui
» mourut peu de tems après. On ouvrit
» le cadavre, & on trouva toute la
» cavité du bas-ventre remplie d'une
» grande quantité de pus; le peritoine
» étoit déchiré, & paroissoit pourri; le
» foie étoit dur, d'une grandeur ex-
» traordinaire, & d'une couleur blan-
» châtre du côté de l'estomac; mais il
» étoit noir, brûlé, & affecté de la gan-
» gréne dans sa partie convexe près des
» fausses côtes. On ne trouva point du
» pus dans le foie. La plus grande cor-
» ruption étoit dans la partie droite du
» côté, & aux environs des muscles in-
» tercostaux, qui avoient contracté, de
» même que les fausses côtes, une cou-
» leur aussi noire que celle du charbon,
» & qu'on pouvoit aisément rompre.
(a)

(a) *Vir annos triginta-sex natus, dolore hypochondrii dextri per integrum fere annum confectus cui lenta accessit febris, tabe confectus, & plane consumptus est. Tota facies citrina, & universum corpus flavum evasit, &*

OBSERVATION II.

UN homme d'un tempérament sanguin mélancholique, âgé d'environ trente ans, qui menoit depuis longtems une vie sedentaire, qui avoit usé d'une mauvaise nourriture, & toujours extrêmement aimé les vins doux, aïant négligé pendant quelques années la

dolor atrox eum torquebat in dextro hypochondrio, quod durum, & valde subtumidum, musculis abdominis plane extenuatis, erat. Urina tenuis & ignea, oris siccitas, alvus modo adstricta, modo liquida, cibi fastidium, sitis inexhausta. Incisione facta, materia purulenta fœtida emanavit, cum tanto fœtore ut totam domum impleret, ita ut vix quisquam apud ægrum in cubiculo persistere posset; æger autem paulo-post animam efflavit. Cadavere aperto, in tota ventris cavitate reperta est ingens puris copia, peritonæum quoque disruptum & putridum conspiciebatur, hepar durum, ingentis magnitudinis, albicans circa stomachum, sed in gibba sui parte prope costas spurias nigrum, exustum, & gangræna infectum. In hepate vero nullum conspiciebatur pus. Præcipua autem corruptio hepatis erat in parte dextra, versus costas spurias, & circa musculos intercostales, qui etiam cum costis spurii nigredinem contraxerant instar carbonis, & facillime frangi poterant. Forest *l. XIX. de hepat. affect.*

ſaignée à laquelle il étoit accoutumé, tomba dans une langueur univerſelle, & il devint tellement enclin à la colere qu'il s'emportoit pour le moindre ſujet, & auſſi-tôt il ſentoit une amertume dans la bouche. Il fut attaqué un mois après d'une douleur violente dans la jambe & dans l'hypochondre droit, qui augmentoit par l'attouchement. Il perdit l'appetit, il tomba dans l'agitation, ſon ſommeil étoit troublé par des rêves, il reſſentoit une chaleur extraordinaire, les extrémités de ſon corps étoient ſur le champ ſaiſies de froid pour peu qu'il s'expoſât à l'air, ſon viſage changeoit ſouvent de couleur, ſon ventre étoit lâche, & les poudres qu'il prenoit & dans leſquelles il entroit tant ſoit peu de nitre, lui faiſoient rendre une grande quantité de matiere puante & bilieuſe; mais après qu'il avoit été à la ſelle la douleur devenoit plus violente, elle augmentoit auſſi lorſqu'il rioit & qu'il faiſoit une grande inſpiration, ſon urine étoit épaiſſe, rouge, & lâchoit un ſédiment. On le ſaigna dès les premiers jours à la médiane, & on lui tira beaucoup de ſang, il prit des diaphorétiques, & on lui donna deux fois par jour

environ trente gouttes d'une teinture béſoardique dans une infuſion de veronique, & une poudre béſoardique mêlée avec le nitre & le camphre, l'arcanum duplicatum marié avec le nitre & le cinabre, qui le firent aller à la ſelle, & qui augmenterent en même tems les inquietudes. Le ſeptiéme jour, ſa peau, qui étoit auparavant ſeche & aride, commença à devenir moite, il ſurvint enſuite une ſueur très-abondante qui dura pendant vingt-quatre heures, qui rendit la reſpiration plus libre, & fit ceſſer les inquietudes, le friſſon & le froid des extrémités, & tous les accidens; le ſommeil revint auſſi, deſorte que le malade quitta le lit au bout de quatorze jours. Cette même maladie revint au mois d'Août; elle ne fut point accompagnée à la vérité de ſymptômes ni de douleurs ſi violentes, mais elle affligea plus long-tems le malade, & elle cauſa une fiévre lente qu'on guérit auſſi au bout de quelque tems par une diete ſalutaire & par des remédes convenables, deſorte que le malade recouvra entierement la ſanté, & guérit de ce penchant qu'il avoit à la colere.

RÉFLEXIONS.

ON peut attribuer avec raiſon la cauſe de cette maladie à un ſang épais & abondant, qu'une vie ſédentaire, une nourriture groſſiere & le fréquent uſage des vins doux engendrerent, ce qui fit qu'elle contribua beaucoup à l'engorgement & à l'obſtruction du foie. Ajoutez à ce que nous venons de dire les agitations d'eſprit auſquelles le malade étoit ſujet, qui furent cauſe que le ſang ſe porta dans les plus petits vaiſſeaux, où il forma une ſtaſe inflammatoire. Une choſe qui mérite d'être exactement remarquée, c'eſt que ceux qui ſont attaqués d'une maladie du foie, ſont très-enclins à la colere, & que cette mauvaiſe diſpoſition ne ceſſe point que le vice du foie n'ait été détruit. Il paroît que cette légére inflammation ne ſe forma que dans les ligamens, & peut-être dans la ſuperficie de la partie concave du foie, c'eſt pourquoi elle ceſſa le ſeptiéme jour au moïen d'une ſueur très-abondante, ce qui eſt le tems critique ordinaire des inflammations, ſuppoſé que la réſolution puiſſe encore avoir lieu.

OBSERVATION III.

JE fus appellé il y a quelques années pour visiter un Gentilhomme qui demeuroit dans le voisinage de cette ville, lequel étoit d'un tempérament sanguin bilieux, d'une habitude du corps serrée, & qui avoit déja plus de quarante ans. Il étoit au lit depuis cinq jours, attaqué d'une douleur très-aigue dans le côté droit au-dessous des fausses côtes, d'un grand resserrement des hypochondres, de la fievre, de l'insomnie, & de l'inquietude, d'agitations, & d'une grande difficulté de respirer. Les premiers Medecins qu'on appella avoient assuré aux parens du malade que la maladie étoit extrêmement dangereuse, & qu'elle seroit même mortelle. Ils croïoient en effet qu'il avoit le foie attaqué, & gangrené. C'est pourquoi, outre les remedes internes & analeptiques qu'ils lui firent prendre pour s'opposer à la corruption ils lui appliquerent exterieurement un épithême avec du vinaigre bouilli avec de la litharge & du camphre. Je leur dis ingénument que la maladie n'étoit pas aussi dan-

gereuſe qu'ils le croïoient, que le foie n'étoit point attaqué, & qu'il n'y avoit que les parties exterieures qui ont connexion avec lui qui le fuſſent, & non ſa propre ſubſtance. Je fis donc d'abord ôter l'épithême, & appliquer ſur le côté affligé une veſſie remplie d'une décoction émolliente. Je fis prendre au malade la poudre & la potion dont j'ai donné la deſcription ci-deſſus, & pour boiſſon de l'eau d'orge & une émulſion de graine de chardon marie, de melon, de courge, & de pavot blanc dans des eaux diaphorétiques & analeptiques, & une infuſion de feuilles de véronique, de fleurs de camomille, de ſommités de millefeuille, & de graine de fenouil. Après qu'il eut pris ces remedes, il ſurvint une légere moiteur par tout ſon corps, & les ſymptômes diminuerent. Le onziéme jour il parut une ſueur abondante, & le ventre qui avoit été conſtipé durant la douleur, & qu'on avoit eu peine à lâcher au moïen d'un lavement, s'évacua pluſieurs fois de lui-même, & le malade recouvra heureuſement la ſanté dont il jouit encore. Cette maladie me donna occaſion de compſiſer une

Dissertation Académique (*a*), qui prouve que *la vraie inflammation du foie est fort rare, au lieu que la fausse est très-commune.* Elle pourra servir au lecteur auquel j'en recommande la lecture, de réflexions sur cette maladie.

(*a*) *De hepatis inflammatione vera rarissima, spuria frequentissima.*

Fin du second Tome.

De l'Imprimerie de GISSEY.



